This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

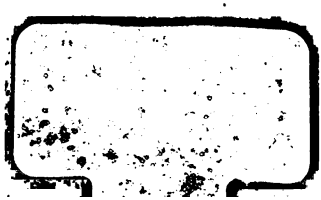
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07585329 5



Saintine

NKV

ANTOINE

L'AMI DE ROBESPIERRE

ASTOIN NEW-YORK

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

ANTOINE

L'AMI DE ROBESPIERRE

LA TOUR AU PAIEN — HISTOIRE DE MA GRAND'TANTE

— LA DAME DES MARAIS-SALANTS

RECITS DANS LA TOURELLE

(TROISIÈME SÉRIE)

PAR X.-B. SAINTINE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

Droit de traduction réservé

LENOX LIBRARY
NEW YORK

RECITS

DANS LA TOURELLE.

ANTOINE,

L'AMI DE ROBESPIERRE.

I

Le collége.

Vers 1767 à 1768, dans la voiture publique qui, d'Arras, se rendait à Paris à petites journées, se trouvaient deux jeunes garçons, dont le plus âgé pouvait compter treize ou quatorze ans. Tous deux avaient pour guide et pour compagnon de route un bon frère quêteur, chargé de leur surveillance jusqu'à leur arrivée à Paris, où ils devaient entrer au collége Louis-le-Grand, l'un comme élève payant, l'autre comme boursier.

En faveur de ses bonnes dispositions religieuses, M. de Conzié, évêque d'Arras, avait pris celui-ci en affection, et s'était déclaré son protecteur.

Le frère, ayant le sommeil facile en voiture, choisit un coin sur la banquette où ils se trouvaient tous trois, et, grâce à cet arrangement et au sommeil presque continu de l'argus encapuchonné, les jeunes garçons, livrés à eux-mêmes,

après un instant d'examen silencieux, échangeaient quelques paroles, et commençaient une liaison qui, pour le malheur de l'un d'eux, ne devait durer que trop longtemps.

Antoine était l'un de nos petits voyageurs. L'autre se nommait Isidore.

« Que fait votre père ? disait Isidore à Antoine.

— Mon père est brasseur dans la Cité ; il occupe quarante ouvriers ; vous savez cette grande brasserie : *Antoine-Antoine, à la Branche d'acacia.*

— Je connais ; mais vous, je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu ! Vous avez donc commencé vos classes à l'école et non au collége d'Arras ? sans cela nous nous serions déjà rencontrés, dit Isidore d'un ton quelque peu dédaigneux.

— Mon père m'a fait instruire à la maison, sous ses yeux ; il a mieux aimé cela, quoique ça coûte plus cher, répliqua Antoine avec la fierté du plus riche.

— Qui est-ce qui vous donnait des leçons ?

— L'abbé Porret.

— Ah ! un petit vieux, toujours sale. Est-ce qu'il sait le latin ?

— Très-bien, puisqu'il me l'a enseigné.

— C'est qu'il ne le savait pas assez pour le collége, où il était *chien de cour*. Il y apprenait à lire aux enfants. »

Ce mépris, jeté à mauvaise intention sur son premier professeur, fit monter la rougeur au front d'Antoine ; il méditait sa réponse quand Isidore, revenant tout à coup à ces sentiments d'humilité chrétienne que M. de Conzié avait aimés en lui, tendit la main à son compagnon de route, en lui disant :

« Je vous demande pardon, monsieur Antoine, si j'ai pu vous contrarier par mes paroles ; je me le reproche et vous prie de m'excuser. »

Antoine, bien éloigné de s'attendre à ces avances, en fut vivement touché ; il pressa avec émotion la main qu'on lui

tendait. Le soir de ce même jour, ils étaient amis et et se tutoyaient à qui mieux mieux.

Nos jeunes gens n'avaient pas séjourné ensemble un mois au collége que leur position respective fut fixée. Antoine avait subi l'ascendant d'Isidore. Cependant celui-ci, d'une apparence grêle, d'une figure disgracieuse, était le plus jeune des deux; il n'avait guère plus de savoir ni plus de raison que son camarade. A quoi donc attribuer l'empire exercé par lui sur Antoine ? A la haute opinion qu'il avait de lui-même, à la nature sérieuse de son esprit, et même à certain état maladif, à une irritation nerveuse qui du physique réagissait sur le moral.

Antoine se soumit d'abord aux idées de son ami, parce qu'il l'admirait; ensuite, par pure bonté d'âme, parce qu'il l'aimait. Il le voyait pâlir et s'émouvoir à la moindre contradiction; il traita ses exigences comme des malaises, et crut qu'en fait de discussions c'était au mieux portant de céder à l'autre. Le pli une fois marqué ne s'effaça pas. Il devait d'autant moins s'en méfier, que le protégé de M. de Conzié affichait sur toutes choses une sorte de rigorisme capable d'imposer à son compagnon; mais ce rigorisme, chez un garçon de cet âge, procédait moins de convictions sincères que d'une exaltation de cerveau. Jusqu'à présent, cette exaltation se manifestait au sujet des idées religieuses dont on l'avait entretenu; mais qu'elle devait facilement se détourner sur d'autres objets, même des plus contradictoires ! Nous allons en fournir la preuve.

Pour les préparer à la première communion et les édifier durant leurs heures de loisir, on avait mis entre les mains des deux amis un livre plein de prestige, de dévouements merveilleux, de pensées sublimes et naïves, un livre dont chaque histoire est un drame palpitant, la *Vie des Saints*.

Nos deux amis ressentirent à la lecture de ce livre une impression dont le résultat dépassa de beaucoup le but qu'on voulait atteindre. Isidore, s'enthousiasmant au récit de ces

pieuses abnégations, de ces renoncements au monde, ne rêva bientôt plus que la vie érémitique, et le jeûne et les austérités dans quelque solitude.

Antoine songea à sa mère, et refusa d'abord de suivre son ami, même dans ses rêves; mais celui-ci, à force de le circonvenir, de lui parler des joies du désert et d'une existence rêveuse passée face à face avec Dieu, finit par l'entraîner dans son tourbillon.

Renoncer au monde et à ses joies était ce qui coûtait le moins aux deux écoliers : cela signifiait simplement pour eux quitter le collége et s'affranchir des leçons, des pensums et des châtiments. Mais ils ne s'abusaient pas sur un point : c'est que l'argent leur était indispensable pour gagner le désert. Le seul moyen d'en amasser fut de mettre de côté celui que M. de Conzié envoyait à Isidore pour ses déjeuners et ses menus plaisirs, et celui qu'Antoine recevait de sa famille pour le même objet.

Les voilà donc se condamnant au pain sec chaque matin et à la privation de tout plaisir onéreux. En attendant l'accroissement de leur trésor, les voilà enfantant projets sur projets pour organiser leur Thébaïde et y vivre en vrais anachorètes.

Comme logement, à la rigueur, une grotte spacieuse et profonde pourrait suffire, décorée à l'entrée de buissons d'églantiers, de liserons et de chèvrefeuilles, tapissée intérieurement de mousse et de lierre : ce serait encore là une retraite assez agréable. On aurait soin de la choisir tout auprès d'une source claire, limpide et non saumâtre. Quand on se décide à ne boire que de l'eau, faut-il au moins la boire à son goût. Mais la nourriture?... Y a-t-il pour si peu de quoi rester embarrassé ?

« Nous travaillerons à la terre, et Dieu bénira notre culture comme il a béni celle de saint Pacôme.

— Nous aurons, avant tout, un champ de blé; car on ne peut se passer de pain.

— Oui, et un verger.

— Oui, et un potager. »

Et déjà, aux alentours de leur grotte, ils voient se dérouler la verdure de leurs épis, escadronnant, tourbillonnant au soleil sous les brises du matin; cela leur réjouit la vue et leur procure une douce fraîcheur; les rameaux de leurs arbres se courbent sous le poids des fruits; ils en ont de pleines corbeilles, qu'ils travaillent eux-mêmes avec l'osier croissant au bord de leur ruisseau.

Jusqu'alors tout allait bien.

« Mais si les animaux sauvages se jettent à travers nos champs et détruisent nos moissons? dit Antoine.

— Nous les tuerons, répond Isidore.

— Oh!... il ne faut tuer personne!

— C'est vrai; eh bien! nous accepterons cela comme une punition du ciel.... Pourtant, s'ils nous attaquent nous-mêmes?

— C'est autre chose; la défense est un droit : nous nous défendrons!...

— Avec quoi? il nous faut des armes!

— Nous en aurons : un fusil....

— Chacun, et une paire de pistolets.

— Des beaux! à deux coups! N'oublions pas de nous bien approvisionner de poudre et de plomb; car, la récolte manquant, la chasse sera une ressource.

— Sans doute! »

Une autre objection se présenta.

« Si, au lieu d'animaux sauvages, ce sont des hommes, des malfaiteurs, qui viennent piller, ravager nos champs? car enfin, même au désert, on peut avoir de mauvais voisins. Saint Porphyre fut surpris et maltraité par des méchants qui lui supposaient des trésors.

— N'aurons-nous pas des armes?

— Mais s'ils sont les plus forts?

— Eh bien! nous ferons alliance avec d'autres, et nous irons les piller à notre tour! »

Ainsi, de rêves en rêves, nos deux petits saints étaient devenus deux bandits, et la grotte de la Thébaïde se transformait insensiblement en une caverne de voleurs. Isidore était le chef de la troupe; Antoine son lieutenant en premier. Ils devaient non convertir leurs compagnons, mais les discipliner, leur donner un costume pittoresque, une armure brillante, et, grâce à eux, jouer un certain rôle de conquérants. Les histoires de Fra-Diavolo et de Rinaldo-Rinaldini avaient remplacé la *Vie des Saints;* ils ne visaient plus à être canonisés, mais à être pendus!

Ne croyez pas que je me sois appesanti sans raison sur ces détails, en apparence puérils; les petits événements que je signale ici renfermaient en eux le germe d'événements bien autrement graves. Mais il me reste à parler d'un fait encore plus étrange, né de l'imagination désordonnée d'Isidore, et qui valut à Antoine d'être, pour ainsi dire, chassé du collége Louis-le-Grand.

Leur première communion avait fait reprendre son cours naturel aux idées pieuses des deux amis. Antoine néanmoins, au lieu de ces instincts si doux et si purs éclos sous les caresses de sa mère, de cette religion éclairée qu'il devait à de saints exemples, se trouvait désormais accessible aux entraînements les plus irraisonnés.

Isidore tomba malade et fut mis à l'infirmerie du collége. A l'époque de sa convalescence, il sembla sortir d'un autre monde, tant ses anciennes croyances s'étaient modifiées, et tant il avait acquis de notions positives sur des matières jusqu'alors totalement étrangères pour lui.

Il réapparut devant Antoine avec un système complet de religion nouvelle, basé sur les inspirations de l'âme d'une part, de l'autre, sur le fluide magnétique, alors inconnu en France; le tout mélangé d'un reste de traditions catholiques : illuminisme grossier que l'Allemand Jung-Stelling et Mme de Krudner devaient propager plus tard. Il avait des visions, des révélations; ses songes étaient des avertisse-

ments du ciel qu'il savait interpréter avec certitude. Fasciné par ses discours, par son éloquence, par l'étrangeté même de ses doctrines, Antoine se laissa encore une fois aller à son impulsion. Isidore fut à ses yeux un oracle, un prophète, un Christ futur appelé à rénover le monde.

Ils en vinrent à ce degré de folie, de croire qu'autrefois leurs deux âmes avaient été unies par un lien sacré. La mère d'Isidore avait perdu son premier fils en bas âge : eh bien! l'âme de ce fils habitait maintenant le corps d'Antoine! Telle était, ils n'en doutaient pas, la cause décisive du penchant qui les avait entraînés l'un vers l'autre. Dans toutes les grandes affections se montrait ainsi la force attractive de deux âmes déjà appareillées dans des temps antérieurs ; leur instinct divinateur, leurs rêves, tout venait corroborer cette douce persuasion.

La source originelle de ce mysticisme, de cette fantasmagorie magnétique était une vieille folle qui croyait à peine en Dieu et prétendait avoir des entretiens avec la Vierge Marie. Nouvellement arrivée de Vienne, où elle avait été la servante de Mesmer, cette sibylle, dont la principale occupation consistait dans la surveillance de la lingerie au collége Louis-le-Grand, devenait aussi garde-malade par circonstance. On la nommait Mme Lépicier. C'est elle qui avait soigné et veillé Isidore lors de son indisposition ; et quand, affaibli par le jeûne et par l'alitement, il fut pris de vertiges et d'hallucinations fiévreuses, elle lui avait traduit ses visions, déroulé tout entière sa science de sorcière et de pythonisse ; et il avait cru, car il avait vu.

Quelque temps après, non contents de se bercer mutuellement de leurs rêves, les deux amis tentèrent de faire des prosélytes parmi leurs condisciples. L'illuminisme gagna une partie des classes, et ne laissa pas que d'amener une grande perturbation dans les études. Mais les apôtres furent dénoncés par un incrédule ; l'abbé Proyard, principal du collége, chassa Mme Lépicier, et prit soin d'instruire la mère d'Antoine de

ce qui se passait. Son père était mort depuis un an. La pauvre femme, justement effrayée du cours que prenaient les idées de son fils, et préférant pour lui un peu moins de latin et plus de bon sens, se hâta de le rappeler auprès d'elle. Quant à Isidore, la haute protection de M. de Conzié le maintint dans son privilége de boursier.

Antoine quitta donc le collége, et avec de vifs regrets, car il lui fallait se séparer de son ami, de son guide, dire adieu à son étoile polaire. Au moment du départ, tous deux se jurèrent de rester fidèles à leurs croyances, en dépit des persécutions; puis, dans un dernier embrassement :

« Nous nous reverrons, mon ami ! dit Antoine.

— Bientôt, mon frère ! » répondit Isidore.

Il fallut les arracher des bras l'un de l'autre.

Arrivé dans sa ville natale, heureux de se retrouver avec sa mère, Antoine l'aida à diriger la brasserie de la *Branche d'acacia*, à la tête de laquelle il ne tarda pas à se mettre. Le temps s'écoulait, ses idées mystiques s'effaçaient, et, naturellement bon et sensible, il eût rendu heureux ceux qui l'entouraient, s'il avait pu réprimer les tendances tyranniques de son caractère.

Lui, si faible vis-à-vis d'un jeune homme dont rien ne démontrait la supériorité, il ne pouvait plus supporter d'autre joug : tant il est vrai que tout esclave devient facilement tyran ! Il faut avouer que les circonstances contribuèrent puissamment à développer en lui ce malheureux penchant à la domination. A dix-sept ans, commandant à un grand nombre d'ouvriers, contraint de suppléer, par la ténacité de sa volonté, à ce qui lui manquait et d'âge et de force physique, il s'habitua à imposer ses idées à ses subordonnés et à regarder toute résistance comme une révolte. Sa mère, en usant de la tendresse qu'il ne cessa jamais de lui témoigner, eût pu assouplir cette volonté de fer, mais elle fut la première à s'y soumettre. Elle avait obéi sous son mari, elle obéissait sous son fils, heureuse encore, la pauvre femme, de retrouver

dans celui-ci un trait de plus qui lui rappelât l'époux qu'elle pleurait!

Trois ans après, Antoine se maria; il eut un fils qu'il nomma Victor et qu'il adora. Celle qu'il avait épousée, ange de douceur et de résignation, se fit une loi de répondre aveuglément au moindre des désirs de son mari. Ainsi ce qui aurait peut-être été en lui force raisonnée de caractère devint un principe absolu d'entêtement incurable. Un seul homme, d'un mot, devait faire tomber ce rude échafaudage et régler du doigt les mouvements de cette volonté intraitable.

Un jour, Antoine, se promenant avec son fils, près de la ville, sur les bords de la Scarpe, du côté des Écluses, — c'était en 1780, son petit Victor avait alors six ans, — vit sortir du Val-Masset, herbage entouré de haies vives, un individu qui semblait déclamer en gesticulant. Les poëtes étaient rares dans l'ancienne province d'Artois. Antoine le prit d'abord pour un fou, et, comme son fils, partageant sa croyance, commençait à s'effrayer et le tirait par la basque de son habit pour le faire rentrer en ville, il obéissait au mouvement de l'enfant quand son nom lui fut jeté de loin par le déclamateur.

Ce nom, ce seul mot suffit. Une sensation à lui inconnue depuis bien longtemps, celle de la peur, le saisit tout à coup. Était-ce un pressentiment de la fatale influence que devait encore exercer sur lui cet homme? car c'était bien lui; il ne s'y était point trompé une seconde! Ses traits se contractèrent, sa poitrine se gonfla; et, à peine remis de son émotion, il sentit une des mains d'Isidore presser la sienne, tandis que l'autre tombait familièrement sur son épaule:

« Ah! te voilà! » dit celui-ci de sa voix aigre.

Et il sembla à l'honnête brasseur d'Arras que le mauvais génie reprenait possession de son âme. Aux yeux du nouvel arrivant, ce trouble ne fut que celui de la joie et de la surprise.

« Il s'est passé bien des choses depuis que nous ne nous sommes vus, dit Antoine, à peu près redevenu maître de sa

pensée; j'ai mille félicitations à t'adresser sur tes succès dans les concours universitaires et même dans tes études de droit.

— Oui, répondit Isidore d'un ton de nonchalance affectée; j'ai travaillé depuis toi! Que veux-tu? une fois ma tête débarrassée de ce fatras de billevesées mystiques dont la mère Lépicier l'avait remplie, il a bien fallu y fourrer autre chose. J'y ai mis du grec, du latin et mieux que cela. Le temps est venu où il faut songer aux intérêts de la terre et non à ceux du ciel; le meilleur moyen d'honorer Dieu, c'est d'être utile aux hommes! Je viens d'être reçu avocat; eh bien! si je le puis, je concourrai de toutes mes forces à mettre fin à ce grand procès qui, depuis trop longtemps, se débat entre les esclaves et les tyrans! »

Il parla alors avec enthousiasme de l'organisation des républiques anciennes.

« En effet, lui dit Antoine, on m'a appris que notre professeur Hérivaux t'avait surnommé le Romain.

— C'est vrai, et j'en suis fier! »

Et il entama une longue thèse en faveur de l'humanité.

Pendant cette conversation, le petit Victor, toujours s'effrayant des gestes multipliés et de la voix glapissante de l'étranger, redemandait à grands cris sa mère. Les deux anciens amis se séparèrent donc, en promettant de se revoir souvent, car Isidore était revenu dans Arras pour y exercer sa profession d'avocat.

A la première visite qu'il fit à la *Branche d'acacia*, dès que la femme d'Antoine l'aperçut, elle sentit en elle un vif mouvement de répulsion : sitôt qu'elle l'eut entendu développer avec complaisance ses idées audacieuses en politique comme en morale, elle le prit en horreur, et conjura son mari, les mains jointes, de rompre avec cet homme, qui lui serait fatal. Sublime privilége de ces âmes aimantes à qui se révèle presque toujours, comme d'instinct, le péril caché qui menace les objets de leur affection!

Antoine attribua d'abord à des raisons vulgaires la répugnance de sa femme pour son ex-condisciple.

« Sa laideur, son visage pâle et stigmatisé de petite vérole, l'ont seuls prévenue contre Isidore, se dit-il; puis, quelle femme ne jalouse pas les amis de son mari ? »

Il la railla de ses appréhensions. Pour la première fois, sa parole ne put la convaincre; elle insista, le suppliant, au nom de son fils, de ne point recevoir cet homme chez lui ! Oui, c'est au nom de leur enfant qu'il lui prit ce courage, cette force inaccoutumée de résistance et de supplications ! Que craignait-elle donc ? Elle-même peut-être l'ignorait; et cependant, si elle avait pu convaincre son mari, elle sauvait la vie de son fils, elle se sauvait elle-même !

Mais Antoine résista : bien plus, pour la guérir de ce qu'il appelait ses folles préventions, il invita dès le lendemain son ami à dîner, et contraignit sa femme à le servir.

Vers la fin du repas, excité par le vin, le convive tint sur les gens titrés, sur la cour et sur les courtisans, des propos que le maître de la maison n'approuva pas plus que les autres.

Dès qu'Isidore fut parti, la mère d'Antoine prit en main la cause de sa bru :

« Tu as voulu le recevoir, tu l'as reçu, c'est bien, dit-elle à son fils; tu es le maître; Mais sais-tu qui vient de s'asseoir à ta table ? Quoiqu'ils soient originaires du pays, beaucoup ignorent la chose : car son père a changé de nom par ordre de la justice, et n'est revenu ici qu'après un long exil !

— Comment ? fit Antoine.

— Oui ; et certes, si je n'étais poussée à bout, je ne révélerais point ce fait; car je n'aime point à nuire à mon prochain, surtout à l'égard d'un garçon que notre digne évêque a pris en pitié, bien qu'il sache d'où il sort.

— Mais d'où sort-il enfin ? s'écria Antoine.

— Ne te l'a-t-il pas dit, puisqu'il est ton ami ?

— Si je le lui demande, il me le dira.

— Ainsi soit-il ! murmura la mère. Je n'ai déjà que trop

parlé ; car ce que j'en sais m'a été confié, et je l'aurais oublié s'il n'avait pris soin de me le rappeler par ses discours. Crois-moi, cependant, il ne peut rien venir de bon de ce côté-là ! »

Il était de la destinée d'Antoine de résister à ceux qu'il aimait et de n'être sans force et sans volonté que vis-à-vis d'Isidore. Il continua donc de le voir et de le recevoir. Le pompeux appareil de philosophie républicaine fastueusement développé par l'avocat avait eu d'abord peu de prise sur le brasseur; il s'en inquiétait faiblement : tout cela lui semblait une amplification de ce qu'il avait autrefois traduit lui-même au collége, et par conséquent ne lui causait guère que de l'ennui, par réminiscence. Mais ces principes, s'ils étaient attaqués par sa femme ou par sa mère, il croyait sa vanité intéressée à les soutenir. Il les défendait contre elles avec violence, avec emportement, et, à force de les défendre, il finit par les adopter.

Il les adopta surtout lorsqu'il vit poindre ce temps où les prédictions de son ami semblaient près de s'accomplir.

La révolution n'était pas encore en marche, mais tout l'annonçait. Dans la maison d'Antoine on cessa de lutter contre des idées devenues les siennes : de ce côté, tout était rentré dans la soumission habituelle. De même, n'ayant d'autre guide que son ancien compagnon, il s'abandonnait d'autant plus franchement à l'impulsion qu'il en recevait, qu'Isidore avait repris sur lui une vraie supériorité par une instruction plus complète et l'acquisition de connaissances réelles.

Les années s'écoulèrent; les succès du nouvel avocat à la Cour royale d'Arras, le renom littéraire dont il jouissait dans cette ville, où il venait d'être nommé président de l'Académie, semblèrent assez justifier l'engouement d'Antoine pour lui. Néanmoins, malgré cette intimité de tous les instants, Antoine n'avait pas encore osé solliciter une confidence d'Isidore au sujet de ce secret dont sa naissance était voilée : quand il essayait de diriger l'entretien de ce côté, l'entretien

restait en route. « Ce secret, l'ignore-t-il lui-même, se dit Antoine, ou ma mère a-t-elle été abusée par quelques bruits menteurs, comme il en circule tant dans les petites villes ? » Il finit par se le persuader, et il n'y songeait plus, quand une circonstance inattendue vint subitement réveiller en lui ce souvenir, et donner une solution à la demi-confidence de sa mère.

L'Académie de Metz avait mis au concours une question touchant le préjugé juridique qui déverse sur toute une famille l'infamie d'une condamnation. L'académicien d'Arras traita le sujet sans en parler, même à son ami ; il obtint le prix, et l'éclat seul du triomphe apprit à Antoine le nom du vainqueur. Mais ce sujet, traité d'une façon si mystérieuse d'abord, les rapports que devait avoir cette proposition avec les pensées secrètes de l'auteur, tout replaça Antoine sur la voie, et il résolut de forcer Isidore à ne lui plus rien cacher.

Un soir, après avoir soupé ensemble, tous deux se promenaient sur la place du Vieux-Marché, près de laquelle logeait l'avocat littérateur ; celui-ci guerroyant comme d'habitude contre les préjugés :

« Il en est un, lui dit Antoine avec plus de courtoisie que de franchise, que tu as frappé entre les cornes, et qui ne s'en relèvera pas !

— Lequel ?

— Parbleu ! celui qui rend les enfants responsables des crimes de leur père, et dont ton ouvrage a si bien fait justice !

— Oui ! répondit l'autre d'une voix acerbe en pressant convulsivement la main de son ami ; mais je ne l'ai frappé qu'à moitié ; il faut achever l'œuvre, et je m'en occupe ! Il est temps qu'on cesse de renfermer dans le ventre d'une femme la noblesse ou l'infamie ; il faut que désormais l'enfant vienne au monde sans être jugé d'avance, sans porter sur son front une couronne de comte ou la marque du bourreau ! »

L'occasion se présentait belle pour Antoine; il ne la laissa pas échapper.

« Quant à moi, tu sais si je partage tes idées sous ce rapport, comme sous bien d'autres. Tout homme n'est à mes yeux que ce qu'il vaut par lui-même, fût-il issu d'un prince ou d'un bandit.

— Es-tu aussi sûr de toi que tu le penses? répliqua Isidore, s'arrêtant brusquement, croisant les bras et fixant sur Antoine, malgré les ténèbres, un regard inquisiteur. Les préjugés, vois-tu, sont comme ces vers hideux qui nous rongent vivants; on s'en croit débarrassé parce qu'ils n'apparaissent point sur la peau; mais ils sont dans la chair, et il faut parfois le scapel du chirurgien pour les en arracher.

— Du moins n'ai-je point celui-là, dit Antoine résolûment, et la preuve en est dans ma liaison avec toi.

— Comment?...

— Qui mieux que toi pouvait traiter la question académique de Metz avec chaleur, avec indignation? »

Isidore recula de deux pas, et, la parole haletante :

« Sais-tu donc qui était le frère de mon père? »

Alors une voix s'éleva derrière eux, claire et distincte :

« Damiens le régicide! cria la voix.

— Le régicide! » répéta Antoine avec stupéfaction.

Au même instant l'horloge de la cathédrale sonna l'heure. Le premier coup sous lequel vibra le timbre causa aux deux amis un ébranlement douloureux, et une sueur froide leur tomba du front.

« Qui donc a parlé? » dit le neveu de Damiens en se retournant d'un air de menace.

Mais personne ne se montra. Seulement quelques fenêtres sans lumières se trouvaient ouvertes sur la place, et c'est de l'une d'elles, sans doute, que la voix était sortie.

Ah! cette révélation terrible prendra aux yeux de tous,

un caractère plus terrible encore, quand on saura que l'interlocuteur d'Antoine, l'ami de ses jeunes ans, ce zélateur de la religion, puis du mysticisme, puis de l'humanité, ce neveu du régicide enfin, c'était Isidore-Maximilien Robespierre [1].

II

L'ami de Robespierre.

89 était venu; grâce à son influence personnelle et à l'aide de ses amis, Maximilien venait d'être élu par le bailliage d'Arras député du tiers état aux états-généraux. Le jour de sa nomination, Antoine lui donna un grand dîner chez lui. Sa femme n'osait plus lutter contre un homme honoré des suffrages de ses concitoyens, et dont l'illustration rejaillissait sur son mari. La vieille mère ne disait mot, laissait faire, mais hochait encore la tête. On but au roi et au pays avec enthousiasme.

Quand les convives eurent quitté la table, Maximilien prit à part le maître de la maison, et le pérora pendant une heure, comme en pleine tribune. Il s'agissait de le décider à quitter sa brasserie, à réaliser sa fortune pour vivre indépendant à Paris.

« C'est là que sera la lutte, lui disait-il, et tu ne peux te dispenser d'y prendre part. Une nouvelle ère commence, un nouveau soleil va briller pour nous; ne viendras-tu pas te chauffer à ses rayons et nous aider à pousser le char du peuple, afin qu'il devance bientôt les deux autres? Viens, tu es riche et fort; la partie est superbe et durera longtemps. Honneur à ceux qui la joueront les premiers! ceux-là, on ne les oubliera pas! »

1. Voir la note à la fin du récit.

A toute cette éloquence métaphorique, Antoine répondait simplement :

« Ma mère est vieille et souffrante ; elle ne pourrait me suivre ! »

Comme si la pauvre femme eût tout entendu, quand son fils revint près d'elle, elle lui dit avec un gros soupir :

« Garçon, tout va comme tu l'entends ; ainsi soit-il ! C'est égal, avant d'aller rejoindre ton père, j'aurais bien voulu te voir délicoté de ce bel esprit-là ! »

Maximilien partit ; Antoine resta ; il resta, mais en conservant les idées, les principes de son ami. Dans Arras, il en fut le dépositaire et le propagateur, non pas encore de ceux qui, plus tard, firent du tribun un objet d'épouvante : le temps n'était pas venu, et, comme celui-ci l'avait dit lui-même, la partie ne faisait que s'engager.

Persuadé de la nécessité d'une réforme sociale, Antoine y poussa de toutes ses forces et devint, dans sa ville, le point central autour duquel pivotaient les hommes faciles à s'illusionner, ceux que des penchants généreux portaient à vouloir réaliser les promesses de la philosophie et de la loi naturelle, et ceux aussi que des idées d'orgueil et d'ambition jetaient sur une route ouverte aux bonnes comme aux mauvaises espérances. Parmi tous, il n'était désigné que sous le nom de *l'ami de Robespierre !* Ce titre seul lui donnait rang au-dessus des autres, et lui, fier de le porter, il ne songeait qu'à refléter de plus en plus les lumières de cet astre, dont il s'était fait l'humble satellite depuis si longtemps.

La salle d'assemblée, où, comme dans toute la Flandre, chacun allait d'habitude se gorger de bière en fumant, était devenue un club. La politique avait exclu tous les jeux. C'est là, quand Antoine recevait des nouvelles importantes de la capitale, et surtout une lettre de son ami, qu'il s'empressait de courir. Dès qu'on le voyait arriver l'air plus affairé que d'ordinaire, aussitôt chacun faisait silence ; tous les regards se tournaient vers lui, avides et inquiets. Les articles

même des journaux, sur la législature ou sur la marche des événements, avaient besoin d'être ratifiés par lui pour avoir force de chose jugée. N'était-il pas l'ami de Robespierre? en correspondance suivie avec lui? Aussi, quel effet ne produisit-il pas le soir où, se présentant une lettre à la main, il cria dès la porte d'entrée :

« Elle est de lui, et m'arrive à l'instant! »

La phrase n'était pas achevée, qu'en dépit du flegme flamand, chacun quittant sa place en tumulte, se ruant de son côté dans une pensée unanime, il se trouva, sans savoir comment, transporté sur une table, au beau milieu de la salle. Là, à travers la fumée du tabac, dont les nuages épaissis dérobaient à sa vue une partie des acteurs de cette scène, il voyait scintiller autour de lui des regards ardents. Bientôt vingt bras, tremblants d'émotion, par un mouvement spontané, élevèrent les lumières à la hauteur de la lettre qu'il venait de déplier gravement. Le murmure des voix cessa tout à coup dans la nombreuse assemblée; un frémissement d'impatience seul se fit entendre, et il lut ces mots :

« Ne te l'avais-je pas dit, camarade, qu'un jour viendrait où les enfants naîtraient nus, moralement comme physiquement, sans être revêtus d'avance de la robe de pureté ou de celle d'infamie? Eh bien! pour l'honneur de l'humanité, ma prédiction vient de s'accomplir! Il y a cinq mois à peine que nous avons, par un décret, rendu la fortune et l'honneur aux familles des condamnés; aujourd'hui, 21 juin 1790, nous venons de compléter notre œuvre : la noblesse est abolie! »

Une acclamation bruyante, des *vivat* prolongés, couvrirent à l'instant sa voix. La foule se précipita vers la table sur laquelle il était placé; chacun le prit dans ses bras, lui donna l'accolade fraternelle, et il fut reconduit en triomphe jusqu'à la porte de son logis, après quoi tous se dispersèrent pour aller répandre la grande nouvelle dans la ville.

Et lui, gonflé de son ovation, s'exagérant son importance personnelle, oubliant sottement qu'il n'avait figuré là que

comme l'âne portant des reliques, il déplorait en lui-même les empêchements qui lui barraient la route de Paris, de ce brillant théâtre où il se croyait appelé à jouer un si grand rôle, lui, l'idole de ses compatriotes et l'ami de Robespierre!

Hélas! l'obstacle qui le retenait encore disparut trop vite: sa mère mourut.

A son lit de mort, elle se crut enfin le droit et se sentit la force de dire toute sa pensée à son fils. Elle éloigna les autres, ses serviteurs, sa bru, son petit-fils qui sanglotaient à genoux autour de son lit. Antoine seul resta près d'elle. Elle lui prit les mains, les serra dans les siennes:

« Antoine, mon cher garçon, mon unique enfant, promets-moi, jure-moi que tes idées nouvelles ne te feront pas oublier celles dont ta pauvre mère avait pris tant de soin de remplir ta tête et ton cœur. Aime ton pays, c'est bien; mais aime encore mieux ta famille, car elle a plus besoin de toi! Tes grands philosophes te diront que tous les hommes sont tes frères, et qu'il serait beau de te sacrifier pour eux; moi, je te recommande seulement ta femme et ton fils! Il n'appartient qu'à Dieu, je le crois, d'embrasser dans son amour l'humanité tout entière; pour nous autres, le bon vouloir ne suffit pas, et, en s'efforçant d'aimer tout le monde, on finit par n'aimer personne. Antoine, ta femme, entends-tu? ton fils!... Je sais ta tendresse pour eux; mais fais-leur sentir un peu moins ta domination. En les contraignant ainsi à n'agir que par ta volonté, tu comprimes chez eux l'exercice de l'intelligence et empêches les bonnes actions qu'ils pourraient faire de leur propre mouvement. Ton fils, que tu aimes tant, il aura de ton caractère, Antoine; sache-le bien.... Je le connais mieux que toi! Il plie et cède maintenant, parce qu'il est jeune, qu'il te chérit, te vénère, et n'ose mettre encore sa raison en rivalité avec la tienne! mais bientôt l'âge des passions va venir; si tu n'as toujours été pour lui qu'un maître et non un ami, sa première volonté sera une révolte! »

Bonne grand'mère, vous aussi vous étiez prophète!

Après quelques semaines entièrement consacrées au deuil, Antoine commença à mettre ordre à ses affaires et à s'occuper de la vente de son établissement. L'idée de quitter Arras effraya sa femme; il essaya de lui faire comprendre, en modérant ses paroles (il se rappelait les recommandations de la mourante), que leur véritable place était désormais à Paris, où une belle fortune bien acquise leur permettait de figurer, sans craindre les mépris de qui que ce soit, puisqu'il n'y avait plus de nobles.

Ne la voyant pas encore entraînée par ses raisons, il essaya d'agir sur elle par le moyen qui devait lui aller le plus droit au cœur; il lui parla de son fils.

« Victor, reprit-il, a terminé ses études près de nous. Dieu merci, nous ne nous sommes jamais séparés de lui; mais il est temps de songer à lui donner un état. Fils unique, et avec la perspective d'une grande aisance, il peut aspirer à tout. Il faut qu'il fasse son droit; c'est la connaissance indispensable aujourd'hui à quiconque vise loin. Vois Maximilien! Il est donc nécessaire qu'il aille à Paris. Ne veux-tu pas l'y suivre? »

Antoine avait épuisé tout ce qu'il avait dans l'esprit de logique et de modération. Il la croyait convaincue; elle pleura. Il s'emporta, et fixa à l'instant même le jour et l'heure du départ.

Quant à Victor, loin de partager les regrets de sa mère au sujet de cette résolution, il en reçut la nouvelle avec une grande joie. Il avait dix-sept ans alors. Malgré son organisation délicate et frêle, il était beau et bien pris dans sa taille. Élevé par deux femmes douces et craintives, sous une apparente timidité il cachait une vive exaltation de tête et de cœur, semblable à celle qu'avait manifestée son père dans sa jeunesse. Mais celle de Victor, habilement dirigée par ses deux anges gardiens, ne s'était pas fourvoyée en route. Une action généreuse, un trait de dévouemest, cités devant lui, faisaient aussitôt éclater ses transports d'admiration et lui

arrachaient des larmes. Ce qu'il semblait tenir encore d'Antoine, comme l'avait bien observé son aïeule, c'était dans le caractère quelque chose de tenace et de rivé à l'âme, mais qui, chez lui, ne devait produire que droiture et fermeté; car des rêves d'insensé n'avaient point obscurci sa raison, et un mauvais génie ne le traînait point en laisse.

A peine arrivé à Paris, Antoine se sentit pris d'enthousiasme. C'est qu'en effet la révolution était séduisante alors. La justice tardive rendue au peuple, le dévouement sublime des classes supérieures, l'impôt pour tous, cette sainte égalité devant la loi, remuaient son cœur avec force; et lui aussi, il aurait été capable de dévouement et de sacrifice; il serait mort avec joie pour une cause si noble et si belle! Il la voyait ainsi, et elle l'était! Pourquoi les hommes ne savent-ils point se modérer, et, donnant du talon en terre, dire : « C'est ici qu'il faut s'arrêter ? »

Mais si, en 89, les aristocrates ont été renversés par les constitutionnels; ceux-ci doivent l'être par les girondins, puis les girondins par les montagnards. Bientôt, à leur tour, les montagnards, divisés en deux meutes, sous le nom de cordeliers et de jacobins, vont recommencer cette lutte terrible, jusqu'à ce que ces derniers, seuls restés maîtres de ce champ de carnage, s'entre-dévorent enfin!

Et, pendant ces déchirements des factions, la liberté, qu'on appelle et qu'on repousse, insultée, défigurée, soûlée de crimes, barbouillée de fange, inondée du sang de tous les partis, ira tomber suppliante sous l'épée d'un soldat, qui la garrottera pour en faire sa servante! La servante tuera son maître, car elle doit rester la plus forte.

Un jour secouant sa fange, effaçant la trace de ses fers, elle reviendra parmi nous, parée de sa robe de 89; elle dira au peuple :

« Gardez-moi ainsi; c'est ainsi que je suis belle. La France ne put m'enfanter qu'au milieu d'une convulsion; je me suis abreuvée des larmes de vos pères, je me suis nourrie de leur

sang. Que leurs souffrances vous soient comptées, que leur expérience vous profite ! »

L'expérience suffira-t-elle à la protéger de nouveau contre les exigences et les excès des partis ? J'en doute : l'expérience profite aux hommes de bonne foi ; elle satisfait la raison, non l'intérêt personnel. Les ambitieux sont incorrigibles et impitoyables.

Antoine ne pouvait lire de si loin dans l'avenir. La liberté lui apparut riche de ce qu'elle avait donné, et prodigue de douces promesses. Présenté par Maximilien dans les assemblées, dans les clubs, partout il avait été bien accueilli. Celui-ci commençait à y exercer une grande influence, et son amitié servait là de carte de civisme et de brevet de capacité. On disait d'Antoine *l'ami de Robespierre*, comme on avait dit de Buffon *l'ami de la nature*, de Rousseau *l'ami de la vérité*. C'était son titre, sa dignité.

Après quelque séjour dans un hôtel garni, la famille trouva enfin un appartement rue de Tournon, un logement d'émigrés. Antoine y reçut Maximilien et ses alliés politiques ; il les choya, les hébergea. C'est chez lui qu'ils se rassemblèrent, qu'ils discutèrent sur les intérêts et le bonheur du pays, qu'ils convinrent des points d'attaque et de défense, des propositions à faire, le soir ou le lendemain, à l'assemblée ou dans les clubs, qu'ils répétèrent les scènes qu'ils y devaient jouer pour émouvoir les tribunes.

D'abord, à force d'entendre retentir les mots d'humanité, de vertu, d'amour de la patrie, Antoine se persuada que ces beaux sentiments n'existaient que de leur côté, et prit en haine ceux qui mettaient obstacle à leurs réformes philanthropiques ; il ne fut ramené à des sentiments de modération que par les remontrances conciliatrices de Robespierre lui-même. Oui, Robespierre alors, pliant la tête sous l'orage amassé contre lui par les La Fayette, les Barnave, les Lameth, déniant tout à coup ses excitations furibondes dans les sociétés patriotiques, prêchait la fusion des partis, l'oubli des in-

jures, réclamait l'abolition de la peine de mort, et le diable, se faisant ermite quand il croyait que le capuchon garantissait sa tête de la foudre, déclarait hautement reconnaître l'inviolabilité du monarque, l'hérédité du trône, et repoussait, comme une insulte, ce titre de républicain, dont ses adversaires le poursuivaient[1].

Victor, par ordre de son père, avait, dans les premiers temps, assisté à ces réunions de sages et de philosophes; mais les expressions n'y étaient pas toujours aussi épurées que les sentiments. Effarouché par quelques bons mots de Chaumette, par quelques propos impies de Cabanis, il cessa d'y venir sans que son père osât s'en plaindre, et, pour mieux occuper ses loisirs, on résolut, avant de lui faire commencer son droit, de le mettre chez un notaire.

Cependant le ciel radieux salué par Antoine à son arrivée à Paris se couvrait, de plus en plus, d'un nuage sombre. La révolution, qu'on disait terminée, venait de renaître, sous une autre face, avec une assemblée entièrement renouvelée. Celle-là, Antoine en eut peur. Mais dix-neuf cents officiers nobles abandonnaient à la fois leurs drapeaux; l'étranger et l'émigration menaçaient nos frontières; la fuite du roi, son arrestation à Varennes, tout compliquait cette fatale situation. La patrie venait d'être déclarée en danger; les mesures de rigueur et de force lui semblaient excusables, et, dès qu'il en eut approuvé quelques-unes, il n'osa plus en blâmer une seule. Dieu et les hommes ont su de quelle façon elles se multiplièrent!

A la nouvelle que l'Assemblée avait mis en discussion la déchéance du roi, épouvanté, Antoine courut rejoindre Maximilien chez le menuisier Duplay, avec lequel il demeurait, par principe d'égalité, et un peu aussi par amour pour sa fille.

1. Tous ces sentiments se trouvent exprimés dans une brochure de cinquante pages, intitulée : *Adresse de Maximilien Robespierre aux Français*. A Paris, chez Pocquet, rue Jacob, juillet 1791.

« Je sais ce qui se passe, lui dit-il tout effaré. Je connais ta pensée à l'égard du monarque et de son droit inviolable; tu l'as proclamée hautement; mais qu'allez-vous faire, toi et les autres?

— Tu connais ma pensée! répondit son ami d'un air d'ironie; laquelle connais-tu? Je n'en ai qu'une qui soit invariable! Les autres changent selon les événements et se modifient sans cesse pour assurer la réussite de la première. Bien fous les hommes qui veulent lutter contre les choses en route de s'accomplir! ces choses, il faut les suivre, les étudier et les exploiter. Le sort de Louis est fixé. Lui-même nous a élargi la voie dans laquelle nous devons marcher. C'est Dieu qui nous y pousse pour l'affranchissement irrévocable du peuple!

— Mais, lui dit Antoine, ne le comprenant qu'à moitié, Louis déchu, qu'en ferez-vous? »

Maximilien sourit d'un air de pitié, et, le tirant à l'écart, avec un mouvement d'épaules :

« Damiens, mon oncle Damiens, lui dit-il d'une voix sèche et brève, avait un couteau à deux lames; il frappa Louis XV avec la plus petite : ce n'était pas vouloir le tuer; c'était seulement lui donner un avis jusqu'au sang. Aujourd'hui, pour son successeur, c'est avec la grande lame qu'il faut frapper! Me comprends-tu? »

Antoine recula d'horreur, s'échappa, rentra chez lui, et se mit au lit avec la fièvre. Retombé sous la fascination de sa vipère, six mois après, tandis qu'on mettait aux voix la vie du monarque, il n'osait faire des vœux pour lui, dans la crainte d'être, en pensée, traître à son pays. Ah! c'est que les temps étaient difficiles, il le faut bien avouer.

Après la mort du roi, toute l'Europe, armée contre la France, menaçait de l'anéantir : la Vendée bouillonnait; vingt cratères s'ouvraient à la fois sur la surface du territoire; une ligne de feu cernait les frontières. La violence de l'attaque devait exaspérer celle de la défense. On ne com-

battait plus pour les principes, mais pour l'existence même du pays, que chaque faction se croyait seule le pouvoir de sauver. De part et d'autre, follement enivré par la fumée du combat, on s'interdisait toute retraite possible; au point où la partie se trouvait engagée, chaque joueur sentait sa tête trembler sur ses épaules, prête, au moindre revers, à tomber comme enjeu. Pouvait-on dire à l'avalanche de s'arrêter? Il n'était plus temps! l'œuvre de destruction devait s'accomplir. Il fallait alors des hommes de fer, des haches vivantes, pour lutter contre les événements, les dompter, les équarrir, les faire entrer forcément, comme fondation ou clefs de voûte, dans ce nouvel édifice révolutionnaire qui devait surgir des entrailles de la monarchie brisée! Il fallait de ces hommes, moitié brigands, moitié héros, participant du bourreau plus que du législateur; de ces hommes qui se montrent tout à coup dans les tempêtes publiques, éventrent une génération au profit d'une autre, sauvent la nationalité d'un peuple, fondent sa liberté, sont maudits, et disparaissent! Il n'en manqua pas.

Antoine les vit faire, et parfois les approuva sans vouloir leur prêter assistance. Mais, quand le règne de la Terreur multiplia partout l'insatiable guillotine, oh! à défaut de sa raison, son cœur se souleva. Au prix de tout son sang, il aurait voulu renier ses opinions premières! Le pouvait-il? Qui l'eût écouté? qui eût ajouté foi à ses paroles? il était *l'ami de Robespierre!*

III

La maison de l'épicier.

Voyez-vous cette maison de vulgaire apparence, faisant le coin de la rue des Canettes et de la rue du Four? c'est là que nous stationnerons maintenant, afin de prendre con-

naissance des lieux et des personnes, en guise de visite domiciliaire.

Rez-de-chaussée.

Le rez-de-chaussée de cette maison était occupé sur la rue par une boutique enfumée, surmontée d'un auvent le long duquel pendait une file de chandelles de bois aux trois couleurs, annonçant de loin un magasin d'épiceries aux gens illettrés. Pour ceux qui savaient lire, ils pouvaient voir, sur les volets comme sur l'enseigne, écrit en gros caractères : *Vergniaux, marchand épicier, à la Tête-Noire.* En effet, sur la double partie d'un panneau de chêne, une vilaine tête yolofe, au teint charbonné, aux grosses lèvres, aux cheveux crépus, suspendue sous l'auvent, justifiait l'annonce. Parfois, durant la nuit, quand de subites rafales ébranlaient les toitures et faisaient crier les vieilles maisons de Paris, plus d'une petite-maîtresse de la rue des Canettes ou de la rue Marguerite se réveillait en sursaut, épouvantée, croyant entendre battre le tambour; car les chandelles de bois, frappant alternativement sur le panneau, en imitaient assez bien le bruit. Alors, l'alarme se répandait dans les ménages : c'était le rappel, c'était la générale qu'on battait ; des gémissements sourds et confus se mêlaient aux roulements redoublés; les maris, réveillés à leur tour, rêvaient insurrection et massacre. — Dans le voisinage de l'Abbaye, une telle supposition devait se présenter naturellement à l'esprit. — Les uns endossaient à tâtons leur uniforme de garde national ; les autres se barricadaient à la hâte, et, le premier moment de surprise passé, on reconnaissait la cause naturelle de tout ce tapage, et les uns et les autres, en se recouchant, maudissaient le malencontreux épicier. Mais, le lendemain, nul n'osait se plaindre; car Vergniaux *la Tête-Noire*, ainsi qu'on le surnommait, était généralement connu comme le plus fougueux patriote de la section de Mucius Scævola, ci-devant du Luxembourg.

Dans ce moment, Vergniaux, sur le pas de la porte et les mains derrière le dos, d'un air de nonchalance, attendait la pratique, qui ne pouvait manquer de venir; car, selon la croyance générale, il y avait péril à cesser de se fournir chez l'épicier démocrate. Près de lui, son garçon de boutique, en pilant des drogues dans un mortier de fer, fredonnait tour à tour des ariettes amoureuses et des chansons républicaines, oubliant en cela les injonctions de son maître, qui ne lui permettait guère que les airs de bravoure, non-seulement par esprit de parti, mais parce qu'il avait observé judicieusement que la besogne se faisait plus vite encore avec le *Ça ira* qu'avec *O ma tendre musette*, vu le mouvement musical. Le garçon cessa bientôt de chanter, et entreprit une conversation avec son patron.

« Je crois bien qu'il y aura du nouveau aujourd'hui, bourgeois.

— Appelle-moi citoyen, imbécile, interrompit tout d'abord l'épicier.

— Il y aura du nouveau aujourd'hui, citoyen, reprit le garçon; car en revenant de porter le café à M. Ballet, le notaire, place de la Croix-Rouge....

— Au citoyen Ballet, place du Bonnet-Rouge, interrompit encore l'épicier Vergniaux en lui coupant de nouveau la parole.

— Place du Bonnet-Rouge, ça ne fait rien, dit le garçon en revenant avec une grande soumission sur ses défauts de langage. Donc, en revenant de chez le citoyen Ballet, j'ai rencontré nos deux commissaires, les citoyens Chignac et Desbordes; j'ai bien dit, cette fois?... Ils avaient leurs écharpes et marchaient très-vite d'un air effaré. C'est égal, je leur ai tout de même demandé s'il ne leur fallait rien de chez nous; mais ils ne m'ont seulement pas répondu. On assure qu'il y a des rassemblements du côté de la rue Révolutionnaire et du pont Michel.... C'est bien dit encore, ça, n'est-ce pas?

— Des rassemblements ! dans quel but ?

— Je ne sais pas au juste ; mais on parle d'accapareurs, et que le peuple manque des choses de première nécessité, de pain, de sucre et de café ; tout ça à cause des girondins. »

A cette annonce que le peuple manquait de sucre et de café, l'épicier prit subitement l'air soucieux et inquiet. Le garçon ne se voyant pas interrompu, crut que son récit plaisait à son maître, et il continua :

« Ah ça, bourgeois.... non citoyen.... comment le peuple peut-il manquer de quelque chose après tout ce qu'on a fait pour lui ? Le premier de ce mois (février), on vient de lui créer pour huit cent millions de nouveaux assignats ! En voilà, de l'argent, j'espère ! Il voulait M. Pache pour maire de Paris, il l'a ; il voulait la guerre, il l'a : qu'est-ce qu'il veut donc encore ? Moi, je n'y comprends plus rien. On disait que tout le monde serait si heureux après la mort du roi.

— Du tyran ! lui cria Vergniaux *la Tête-Noire* en secouant tout à coup son air soucieux.

— Oui, oui, du tyran ; tant il y a cependant que nous allons avoir un peu de tapage aujourd'hui, à ce qu'il paraît.

— Tant mieux, si ce tapage-là peut nous débarrasser de quelques-uns de ces chiens d'aristocrates !

— Mais, bourgeois....

— Citoyen !

— Citoyen, qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait ces chiens d'aristocrates, pour que vous leur gardiez tant de rancune ?

— Je t'ai déjà ordonné de me tutoyer, entends-tu ?

— C'est bon, c'est bon ; ne vous fâchez pas. Qu'est-ce qu'ils t'ont donc fait, citoyen, que tu en dis toujours ?... C'est égal, ça me gêne de vous parler comme ça.

— Alors tais-toi ! et souviens-toi bien, une fois pour toutes, que c'est seulement lorsque nous sommes en famille que je te permets de me dire *vous*.

— Est-ce qu'il faut que je tutoie aussi la citoyenne?
— Ma femme?... je te défends de lui parler! »
Et le maître et le garçon rentrèrent dans la boutique.

Premier et deuxième étages.

En prenant par l'allée longue, étroite et obscure, située à la droite du magasin d'épicerie, après avoir franchi une vingtaine de marches inégales et raboteuses dans un escalier mal odorant, à peine éclairé par une petite fenêtre à guillotine, comme on disait alors, et comme on a dit encore trop longtemps après, on arrivait au premier étage, entièrement occupé par un fabricant de crosses de fusils.

Celui-là, pour ses opinions politiques, n'avait jamais consulté que son état. Royaliste constitutionnel, il avait d'abord adoré La Fayette; La Fayette avait été son héros, parce qu'il représentait à ses yeux le type vivant et indivisible de la garde nationale, et la garde nationale lui paraissait l'institution la plus favorable à la propagation des crosses de fusils. La Fayette déchu de sa popularité, il s'était tourné avec amour vers la Convention; la Convention provoquait à la guerre générale, et il lui fallait la guerre pour doter ses filles, menacées de dépasser bientôt leur grande majorité. Il fréquentait assidûment les clubs et les assemblées sectionnaires, et y entraînait ses ouvriers, pour voter avec lui sur les propositions les plus belliqueuses et les plus terribles, lorsqu'elles pouvaient soulever toute l'Europe contre la France. Son mot d'ordre, son cri de ralliement, étaient : « La patrie est en danger! aux armes! » Tout cela, affaire de négoce et d'amour paternel.

Sur le palier du second étage s'offraient deux portes dont chacune s'ouvrait sur un logement séparé. Dans celui de droite, un libraire bouquiniste avait son magasin de réserve, mais il n'y logeait pas; celui de gauche était habité

par une blanchisseuse de fin, bonne femme un peu crédule, un peu simple, un peu bête; son mari était aux armées, et, vivant seule, elle avait peur de tout sans s'expliquer rien. Les constitutions de 91 et de 93, les modérés, les émigrés, les terroristes, la montagne, la plaine étaient pour elle autant de causes d'effroi, quoique aucune de ces dénominations ne lui présentât un sens bien positif; car le peu de gens qu'elle voyait ne lui parlaient guère des affaires du temps, la jugeant incapable de comprendre, et elle ne les interrogeait jamais, dans la crainte de se compromettre. Les affiches municipales, les placards, les papiers publics n'aidaient pas plus à la mettre au courant : elle ne savait pas lire. Enfin, ce qui signalait le plus clairement à ses yeux les désastres de la révolution, c'est seulement que le linge fin n'était plus de mise, et que le savon coûtait trente-deux sous la livre! Passons.

Troisième étage.

« Comment, ma chère amie! élevée dans une bonne et noble maison, vous ne connaissez pas le blason, la science par excellence, la pierre de touche des familles généalogiques, la clef de voûte de l'histoire ?... J'entends de l'histoire princière, de l'histoire comme il faut. Vrai, vous n'en savez pas même les premiers éléments? Vous ne pourriez pas nommer les sept anneaux : or, argent, gueules, azur, pourpre, sinople et sable?... Pour nous, ce sont lettres de l'alphabet! Vous savez du moins distinguer la ligne horizontale de la ligne perpendiculaire, et la diagonale dextre de la diagonale senestre? Non? Mais comprenez-vous le mélange des lignes? Savez-vous que quatre perpendiculaires, coupées par quatre horizontales, forment la croix? quatre diagonales, le sautoir; quatre diagonales inclinées, le chevron? puis l'embrassée, l'enclavé, les piles, la pointe, le chaussé, le chappé, les girons!...

— Ah! mon Dieu, madame, je ne sais rien de tout cela, et j'en suis vraiment honteuse! Chez M. le comte de Montlevrault, on s'en occupait peu:...

— Vous m'étonnez!

— Du moins dans le temps que mon père faisait partie de la maison en qualité de valet de chambre de M. le comte. Il est vrai que j'étais bien jeune alors; il y a quinze ans.... oui, quinze ans! Sa fille en avait deux et elle doit en avoir dix-sept aujourd'hui. Pauvre enfant! qu'est-elle devenue, depuis qu'ils ont tué son père?

— Si vous voulez, je vous l'apprendrai.

— Quoi! madame, le sort de la petite Louise?...

— Eh! non, je vous parle du blason, ma chère amie.

— Ah! du blason! Pardon! je croyais que vous me parliez.... d'autre chose. Le blason!... A quoi cela me servirait-il, surtout à présent? Cela est bon pour des grandes dames.... comme vous. Il faut pourtant que je vous parle avec franchise; mais vous m'excuserez dans ce que je vais vous dire, vous me le promettez? Quand vous êtes venue habiter cette maison, rien qu'à vos manières, à quelque chose qui se reconnaît, j'ai bien deviné tout de suite que vous appartenez à la bonne cause; mais je ne vous croyais pas noble.... à cause....

— A cause?

— A cause de votre nom; et vous m'avez dit n'en avoir pas changé, que c'est bien votre vrai nom!

— Certes! tous leurs décrets contre la noblesse n'ont pu m'en faire retrancher un iota; et je me nomme tout haut, et je ne crains pas de leur jeter mon nom à la face, quand l'occasion s'en présente!

— Je le crois bien: vous vous appelez madame Dubois! C'est un nom tout comme un autre!

— Un instant, ma chère amie; du Bois, avec un grand B! c'est bien différent! Nous sommes des du Bois de Touraine, d'or à trois clous de sable, au chef d'azur, chargé de

trois aigles d'argent, écartelé d'Olivier de Leuville, de Chabannes, La Rochefoucauld et Créqui ! Au surplus, le hasard du nom ne fait rien à la race ; j'ai connu un *David*, de souche garantie, qui armoriait d'argent au pin arraché de sinople, chargé de trois pommes d'or ; un *Butor*, très-bon gentilhomme, écartelé d'argent à trois coquilles de gueules, au franc canton d'azur ; un autre, aujourd'hui en émigration, et qui se nomme *Catin* de son vrai nom, ce qui est fort désagréable pour sa femme ; il avait l'écusson d'azur au chef d'argent, chargé de....

— Ah ! mon Dieu ! madame, comment faites-vous pour retenir tous ces mots-là ?

— J'en sais bien d'autres ! Il n'y a pas une famille de France dont je ne connaisse la date et l'origine par l'armoirie. Comment blasonnait votre comte de Montlevrault ?

— Ma foi, madame, je n'en sais rien.

— Votre père aurait dû vous l'apprendre, ma petite belle, ne fût-ce que par reconnaissance, puisqu'il lui devait tant.

— Oh ! je n'ai pas besoin de ça pour me souvenir qu'il fut notre bienfaiteur, et je voudrais bien retrouver son épouse, si elle n'est pas morte, ou sa fille, pour lui être en aide, si elle a besoin de nous, la pauvre petite demoiselle ! Mon mari a fait tout exprès le voyage en Dauphiné, mais il n'a pu découvrir les traces ni de la fille ni de la mère.

— En Dauphiné ! Voyez ! si vous connaissiez ses écartelures, je pourrais sans doute vous mettre sur la piste, par ses alliances, son apparentage.

— Vraiment, madame ? Mais alors je commence à comprendre que vos horizontales et vos diagonales sont bonnes à quelque chose !

— N'avez-vous jamais vu le sceau, le cachet du comte de Montlevrault ?

— Si fait, bien souvent, quand il écrivait à mon père ;

je me rappelle seulement qu'il y avait dessus des petits oiseaux.

— Des merlettes !... mais tout le monde a des merlettes ! Définitivement, il faut que je vous apprenne le blason, quand ça ne serait que pour vous récompenser des petits soins que vous avez pour moi, ma chère amie. »

Cette grave conversation sur l'armorial nobiliaire, sur les champs de gueules et les merlettes, se tenait au troisième étage de la maison de l'épicier.

D'une taille moyenne, mais droite et roide, coiffée d'un long bonnet à rubans, vêtue d'une robe d'indienne à ramages, dont les manches à jabot se plissaient au coude ; en mitaines de soie noire à mailles irrégulières, et assez semblables dans leur tissu à une toile d'araignée, déchirée çà et là par les efforts désespérés des captifs qu'elle n'a pu retenir, Mme du Bois, par un grand B, se carrait, dignement assise, dans un fauteuil à demi délabré, un tabouret sous ses pieds, un chat sur ses genoux, tandis que la jeune femme son interlocutrice, en simple bonnet de toile, en tablier noir, la contenance modeste et la parole timide, se tenait debout devant elle.

La jeune femme fit alors un mouvement comme pour prendre congé de la grande dame, et, déroulant furtivement sa mante à capuchon, déposée par elle sur une chaise en entrant, elle en tira un sac en papier gris, de moyenne grosseur, soigneusement ficelé, et le déposa sur une commode de bois blanc, qui, avec un lit de sangle, quatre chaises de paille, le fauteuil, une petite table et le tabouret de pieds, composait le mobilier complet de la chambre.

« Qu'est-ce encore que cela? dit la douairière d'un air demi-grondeur, demi-caressant.

— Rien, ce n'est rien ! » répliqua la jeune femme troublée, balbutiant comme si elle avait été surprise en faute.

Et elle gagnait la porte pour éviter, par la fuite, toute explication ou tout remercîment, lorsque la porte s'ouvrit

d'elle-même, et Vergniaux *la Tête-Noire* entra, l'air brusque et préoccupé.

« Vous arrivez à propos, citoyen Vergniaux, dit la dame du logis en appuyant avec une affectation malicieuse sur ce dernier titre. Votre femme vient de me monter ce petit paquet.... C'est du sucre et du café, je pense, car elle sait qu'on ne renonce pas aisément à ses anciennes habitudes de bien-être; vous les mettrez sur mon compte.

— Pourquoi sur votre compte, si son intention est de vous en faire cadeau? répondit Vergniaux d'un ton bref. Ce que fait ma femme est toujours bien fait, et l'on peut accepter d'elle sans rougir. »

Parlant ainsi, il attira la jeune femme à lui et la baisa sur le front.

« Votre compte est déjà assez long, sans parler des trois derniers termes que vous ne m'avez pas payés. »

Et, lisant un reproche dans les yeux de sa femme, il se hâta d'ajouter d'un ton plus doux :

« Mais ça ne fait rien, mère Dubois, vous resterez ici tant que vous voudrez, c'est-à-dire tant que ma femme voudra; car, moi, je fais tout ce qu'elle veut! Elle vous a prise en amitié, je ne sais pas pourquoi, et je n'ai pas besoin de le savoir. Vous voilà chez vous; payez ou ne payez pas, ça la regarde; et, je la connais, vous pouvez être tranquille. »

Au ton de familiarité qu'avait pris l'épicier en lui parlant, à ce mot de *mère Dubois*, la douairière avait fait un mouvement de révolte sur son fauteuil, en se mordant les lèvres; d'un air froid et dédaigneux elle répliqua :

« Je ne demande rien que du temps! Avant peu, j'espère les choses changeront, et je pourrai m'acquitter largement envers vous.

— Oui, prenez-y garde! les émigrés vont cesser de se faire battre et de se chamailler entre eux, exprès pour vous apporter du sucre et de la cannelle! Si vous comptez sur

les Prussiens pour payer votre loyer, vous avez tort : je crois qu'ils n'y songent guère.

— Il ne s'agit pas du loyer ! c'est une affaire à part; mais encore une fois, citoyen Vergniaux, dites-moi ce que je vous dois pour ce dernier article, et inscrivez-le sur votre registre.

— Dites donc, citoyenne, vous moquez-vous, à la fin ? répliqua Vergniaux en fronçant le sourcil; avons-nous l'habitude de reprendre d'une main ce que nous donnons de l'autre ?

— Mon ami, j'allais descendre lorsque tu es entré; il n'y a personne à la boutique que Pillou : viens ! »

Et la jeune femme, dans la crainte d'une discussion sérieuse entre la noble dame et le patriote, cherchait à entraîner son mari.

« Non, reste ! dit celui-ci d'un ton moins impératif que suppliant; il faut que tu restes ! »

Et lui prenant la main en se tournant vers le fauteuil :

« Mère Dubois, ne parlons plus de tout ça. Vous ne me devez rien, et c'est moi qui vais être votre obligé; car je viens vous demander un service. Gardez ce paquet pour vous; c'est peut-être autant de sauvé !

— Comment ? dirent à la fois Mme Vergniaux et Mme du Bois.

— Oui, Pillou m'en avait déjà raconté quelque chose, et je ne voulais pas le croire; mais c'est vrai qu'il y a encore du tapage aujourd'hui dans Paris. La journée pourrait bien ressembler à celle du 23 janvier de l'année dernière.

— Quoi ! le pillage des boutiques ! s'écria la jeune femme en pâlissant.

— Oh ! ça n'ira peut-être pas là ! On n'entend parler de rien dans nes quartiers, et, de plus, je ne suis pas homme à les laisser me ravager à leur aise, tu le sais bien; mais

il faut tout prévoir, et le plus sûr est de prendre ses précautions.

— Est-ce que vous voulez mettre un dépôt de vos marchandises chez moi? demanda la douairière d'un air tout intimidé, qui cependant ne laissait pas pressentir un refus.

— Non, mère Dubois, non ; il ne s'agit pas de marchandises! on n'aurait qu'à vous prendre pour une accapareuse, votre affaire serait bientôt faite. Je veux mettre en dépôt chez vous quelque chose de bien plus précieux.... ma femme! ma bonne petite femme! Gardez-la ici, enfermez-vous, verrouillez-vous toutes deux, et ne la laissez pas sortir, quoi qu'il arrive! »

Mme Vergniaux était déjà dans les bras de son mari. Mme du Bois se leva de son fauteuil d'un air digne, fit un pas vers l'épicier, et lui tendant la main :

« Monsieur Vergniaux, vous êtes un brave homme. Dès ce moment, je crois à tout le bien que votre femme m'a dit de vous; je crois que je me suis trompée en vous prenant pour un vrai patriote; je crois que vous serez des nôtres un jour.

— Oubliez ce *Credo*-là, ma bonne femme, dit l'épicier tout en pressant cordialement la main qu'elle lui offrait. Je suis un brave homme, c'est vrai, et je m'en vante; mais patriote aussi! Ce n'est pas à dire pour ça que j'approuve tout ce qui s'est fait! Les gredins! ils finiront par nous gâter une belle affaire; c'est égal, l'avenir sera meilleur, il faut l'espérer. Quant au présent, laissez dire ce qu'on voudra de *la Tête-Noire*; chacun sera jugé selon ses œuvres, et dans la section de *Mucius* nous faisons plus de bruit que de besogne. Nous n'avons encore mis hors la loi que Pitt et Cobourg, qui s'en fichent pas mal! Pour les autres, vous le voyez, quand l'occasion se présente, je donne la main à de vieilles enragées royalistes comme vous, tandis que pour ce qui est de ces honnêtes républicains qui font de l'égalité en pillant et en volant, de ces brigands qui, comme

ceux d'aujourd'hui, veulent vivre aux dépens des boulangers et des épiciers, c'est avec le poing que je fraternise avec eux. »

Et, découvrant son bras, le brandissant avec fierté, en homme qui compte sur sa force :

« Vous pouvez examiner, ajouta-t-il; l'instrument n'est pas mal emmanché. Allons, voilà qui est dit; vous gardez ma femme, n'est-ce pas?

— Comme si elle était ma propre fille et qu'elle portât dans ses armes les alérions des Montmorency ! s'écria la dame du Bois, par un grand B, acceptant avec orgueil son rôle de protectrice, et, avec un geste noblement dramatique, elle posa sa main sur le front de la jeune femme.

— Les alérions des Montmorency? murmura Vergniaux en la regardant de travers. N'importe ! si c'est là votre grand serment, je l'accepte, quoique je ne sache pas ce que c'est que des alérions ! Ainsi, adieu; baise-moi, Fanchon, et au revoir ! »

Quatrième étage.

Il ne nous reste plus qu'un étage à visiter; c'est le quatrième. Là, habitent l'un près de l'autre, porte à porte, trois locataires, les plus minimes de la maison; encore doit-on compter comme locataire Pillou, le garçon épicier, qui ne venait dans son logement que pour y dormir?

Il y montait à minuit, en descendait avant le jour, et n'avait jamais vu ses voisins que dans la rue ou dans la boutique.

L'un d'eux, employé au ministère de l'Intérieur, bon homme, fort exact, fort assidu à son bureau, n'a d'autre vice que celui de la friandise; il occupe avec sa femme et trois enfants, dont le plus âgé n'a pas six ans, deux pièces de moyenne grandeur, composant le plus bel appartement du palier. Toute la famille couche dans la même chambre. Dans la

seconde, transformée en cuisine, en salle à manger et en laboratoire, les enfants ne sont admis que pour le dîner, à deux heures, lorsque leur père revient de son bureau, pour y retourner à quatre. L'entrée leur en est interdite le reste du temps, à cause des alambics, des fourneaux, des bassines qui s'y trouvent, et dont ils peuvent déranger les dispositions, ou altérer les préparations, non qu'il y ait grand danger pour eux, car ce n'est point là œuvre d'alchimiste, mais bien œuvre de confiseur.

Les sucreries étant rares à cette époque et presque proscrites par les lois somptuaires de la Convention, l'honnête employé se livrait, dans ses moments de loisir, à la confection de pâtes sucrées, de confitures, de conserves, de liqueurs fines, soi-disant dans un but de spéculation, mais, en effet, bien plus pour satisfaire à ses goûts qu'à ses intérêts. Sa femme, bonne grosse mère, vive, alerte, toujours occupée, toujours cuisinant, rapiéçant, rangeant, balayant, ne songeait guère plus aux affaires publiques que la blanchisseuse du second, et ne s'inquiétait que de ses enfants, ses tyrans par excellence.

Son mari parti, quand elle voulait prendre un instant de repos ou vaquer aux affaires du dehors, elle confiait les trois marmots à une jeune ouvrière, sa voisine, le troisième et dernier locataire de ce dernier étage.

Rendre visite à la jeune ouvrière est la seule chose qui nous reste à faire maintenant, après quoi nous connaîtrons enfin tous les habitants de la maison de l'épicier.

Une petite chambre mansardée, et dont la fenêtre fait saillie sur les toits, bordés en cet endroit d'une large gouttière de plomb; un corridor étroit, conduisant à un cabinet éclairé par un châssis à tabatière, voilà pour les lieux. Dans la chambre, un lit bien mince, mais couvert de draps bien blancs; quelques chaises, une table, un métier à broderie, un miroir surmonté d'un rameau de buis, voilà pour les meubles. A la cheminée sont appendues deux pelotes, garnies

de ganses et de glands d'argent, et contrastant, par leur luxe inopiné, avec le reste du mobilier. Sur l'une apparaissent, à travers un point à jour, les lettres L. R., brodées en soie sur un fond de satin : sur l'autre, les lettres S. M. ; une petite montre d'argent est attachée au même clou. Des tasses dépareillées, mais soigneusement nettes ; deux vases de verre bleu, étranglés au col, évasés au sommet, contenant des jacinthes, dont les racines blanches et chevelues se développent dans toute leur longueur ; une écritoire, un chandelier à coulisse, un verre garnissant la tablette, décorée dans son milieu d'une belle carafe d'eau bien claire, voilà pour l'ornement. Le cabinet, à peu près vide, renferme seulement un petit buffet, quelques pots de rosiers placés sur des assiettes, et qui attendent, abrités contre le mauvais temps, que le soleil vienne leur sourire à travers le châssis à tabatière. Là est le jardin d'hiver, jusqu'à ce qu'avril permette celui d'été, transporté alors sur la grande gouttière de plomb. Tel est l'appartement complet.

Assise près de la fenêtre, pour profiter de toute la clarté que peut donner le ciel brumeux de février, une jeune fille, une aiguille à la main, marquait des mouchoirs, et, à l'amas assez considérable de linge qui s'élevait sur une chaise devant elle, on pouvait facilement deviner que le même genre d'ouvrage la retenait depuis longtemps. A son air attentionné, au jet rapide de l'aiguille sous ses doigts, il était naturel de conjecturer encore que son occupation lui plaisait et l'absorbait entièrement; mais, en examinant mieux la direction vague de son regard, en étudiant le mouvement contractile de sa lèvre inférieure et des veines de son cou, on en venait à comprendre que toute son attitude était celle de la rêverie, non de l'attention, et qu'un instinct machinal la guidait seul dans son travail.

Qui donc la fait rêver, la pauvre enfant ? d'où vient qu'en la regardant on se sent, malgré soi, saisi d'une sorte de respect et d'attendrissement ? A-t-elle des chagrins, et qui les

a causés? Sans être jolie à citer, il y a dans son front élevé, dans les contours naïfs de son profil, quelque chose de si intelligent et de si gracieux, que la beauté ne lui fait pas défaut. Les plis de sa bouche, ses narines un peu ouvertes, témoignent d'un caractère porté à l'enjouement, tandis que l'élégance de son buste, la finesse déliée de ses pieds et de ses mains, la façon même dont sa robe, d'étoffe vulgaire, se drape autour de ses membres inférieurs, semblent révéler une nature d'élite, cette noblesse de formes et de race qu'imprime au corps une longue succession de mœurs et d'habitudes distinguées.

Sans doute elle a connu l'opulence; elle sort de quelque famille riche, aujourd'hui dispersée par l'ouragan révolutionnaire; je n'en voudrais, comme seconde preuve, que le soin apporté dans le simple arrangement de ses cheveux et de sa chaussure, ce luxe des pauvres comme il faut.

Bientôt elle jette là son ouvrage commencé, quitte sa chaise, va prendre à la cheminée sa petite montre d'argent, et, retournant à sa place près de la fenêtre, elle interroge l'heure, examine attentivement la marche de l'aiguille, regarde le mouvement, les rouages, les ressorts, comme un enfant curieux de tout connaître; puis elle la porte à son oreille pour en écouter le bruit. Elle semble demander à sa montre une distraction, une société, quelque chose qui vive et qui batte près d'elle. Oh! dans ce moment, si les enfants de la voisine venaient à frapper à sa porte, comme ils seraient les bien reçus! Pourtant, elle n'aurait pas la force d'aller d'elle-même au-devant de ce moyen de salut. Il y a ainsi dans l'âme des pensées avec lesquelles on se complaît tout en les combattant, et dont on veut sortir sans aide et sans secousse. Sont-ce ces pensées-là qui t'agitent et te tourmentent, jeune fille? qui jettent dans tes yeux à demi fermés de si douces vibrations; qui colorent tes joues, et donnent à tes anxiétés les apparences du bonheur? S'il en est ainsi, défie-toi; tu aimes ou tu vas aimer!

Mais un secours inattendu semble lui être arrivé ; ses regards se sont tournés vers les pelotes de satin, et s'y sont fixement arrêtés ; sa tête s'incline sur son épaule, l'éclat brillant de son teint s'efface graduellement, un soupir entrecoupé soulève sa poitrine. Oh ! cette fois, dans ce regard, s'il y a de l'amour, c'est du plus pur de tous ! Ces pelotes sont-elles l'ouvrage de sa mère, ou ces chiffres lui rappellent-ils un père qui n'existe plus ? A cette question, il faut répondre deux fois affirmativement peut-être. Ses pleurs coulent ; de plus en plus oppressée par le sentiment pénible qui la possède, elle croise ses mains, se laisse glisser doucement le long de sa chaise, tombe sur ses genoux, et ses vœux et sa prière vont chercher le double objet de ses ardentes affections, l'un au ciel, l'autre sur la terre.

Après un long temps d'expansion fervente, dominée encore par sa religieuse pensée, la jeune ouvrière se lève, prend sur la cheminée une plume, un encrier, tire vivement du tiroir de sa petite table une feuille de papier blanc, et elle écrit. A qui ?... lisez :

25 février 1793.

« Ma mère bien-aimée,

« Aujourd'hui, comme hier, comme tous les jours, je vous adresse une lettre qui ne vous parviendra pas plus que les autres, je le sais ; mais j'ai tant besoin de m'entretenir avec vous, avec vous qui ne pouvez plus me comprendre cependant !

« Mais si un jour cette joie m'était réservée de vous revoir, de vous entendre m'appeler : « Ma fille ! » de pouvoir m'adresser à votre raison comme autrefois je m'adressais si bien à votre cœur, si vous pouviez enfin me reconnaître et vous souvenir, je vous dirais : « Notre correspondance est là, prenez ; voici « ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé durant notre cruelle sépa- « ration ; vous y verrez que votre sainte protection n'a pas « manqué à votre fille ; que chaque jour elle a vécu sous votre

« surveillance en s'imposant la loi de vous rendre compte de « ses moindres actions ! »

« Que dis-je ? oh ! ma mère, ma bonne mère, il n'en a pas été ainsi : j'ai failli à mon devoir envers vous, sans mauvaise pensée néanmoins. Savais-je que ce jeune homme, que je connais à peine, dont j'ignore le nom, dont les regards, en me poursuivant sans cesse, n'excitaient d'abord en moi ni trouble ni défiance, mais seulement un sentiment de vanité, je l'avoue et je m'en repens, pouvait être fatal à mon repos? N'importe, j'aurais dû me confesser à vous dès la première fois que je le rencontrai; j'aurais deviné vos bons conseils, et je les aurais suivis. Au lieu de sortir toujours à la même heure pour mes petites provisions, je m'y serais prise de façon à dérouter sa poursuite : c'est ce que je ferai dorénavant, je vous le promets, et, quand je ne songerai plus à lui, vous me pardonnerez, n'est-ce pas?

« Ce n'est point qu'il n'ait l'air très-timide et bien élevé, quoique j'ignore sa naissance. Il est employé, je le sais, chez un notaire, à la Croix-Rouge, pas très-loin de la maison que j'habite; mais cela ne prouve rien, aujourd'hui que tous les rangs sont confondus. Quant à ses manières et à son langage, ils sont irréprochables, autant que j'en ai pu juger par le peu de mots qu'il m'a adressés, et auxquels je n'ai pas répondu, sinon pour le prier de me laisser tranquille et lui défendre de me parler.

« Je dois tout vous dire, bonne mère ; je serais peut-être bien fâchée qu'il m'obéît maintenant. Je pense à lui plus que je ne devrais : il me vient des idées que je repousse et qui m'occupent malgré moi. Cependant je ferai en sorte de ne plus le rencontrer. Je n'oublierai point qui je suis et le respect que je dois au nom que je porte. Je vous écouterai dans ma conscience, ô ma mère bien-aimée, et je vous obéirai. Je prierai Dieu quand je serai pour penser à lui, et il me soutiendra! Ah! mère, je suis bien malheureuse! Il y a des instants où je voudrais être morte comme mon père, ou privée

de la raison comme vous! Sans protecteurs, sans parents, pauvre fille, seule sur la terre, vivant au milieu d'un monde d'ennemis, il faut encore que je fuie le seul être qui s'intéresse à moi, celui qu'il me serait doux d'aimer!

« Mais qui nous dit que sa naissance n'est pas égale à la nôtre?... Si cela était, que me conseilleriez-vous, mère?... Eh bien! même quand il ne serait pas noble? Que suis-je donc aujourd'hui? une pauvre ouvrière, vivant du travail de ses mains, confondue dans la classe du peuple, manquant parfois de pain avec lui! Qui peut m'inspirer tant d'orgueil, si je suis destinée à toujours vivre misérable? Oh! ma mère, pardon! je vous le jure, je ne l'aimerai plus!... je tâcherai de ne plus l'aimer!... mais.... »

Elle achevait sa lettre quand un sourd bourdonnement, grossissant de plus en plus, gronda dans la rue. On entendit les volets se fermer avec bruit, comme par un temps d'orage; des cris forcenés éclatèrent bientôt. Elle courut à la fenêtre, l'ouvrit, regarda. Une foule d'hommes et de femmes en haillons, armés de piques, descendaient de la Croix-Rouge et s'attroupaient devant certaines boutiques.

La prédiction de Pillou s'accomplissait.

IV

Les suites d'une émeute.

Depuis quelques jours, une fausse disette de pain, attribuée aux accaparements, se faisait sentir à Paris; le 25, de bon matin, des groupes se formèrent d'abord dans la rue des Cinq-Diamants et dans celle des Lombards. De proche en proche, ils s'étaient multipliés, et le cri : « Aux boulangers! » se fit entendre dans toute l'étendue des quartiers Saint-Denis et Saint-Martin. Mais partout les commissaires des sections

étaient à leur poste, et la distribution de pain se fit assez paisiblement.

Le but des agitateurs n'était pas atteint. D'autres cris succédèrent bientôt aux premiers. « Le *maximum!*... Aux épiciers! aux chandeliers!... Le sucre à vingt sous! la chandelle et le savon à douze!... A bas les boutiquiers aristocrates! »

Les commissaires, voyant que leur écharpe tricolore ne suffisait plus à les faire respecter, appelèrent la force armée à leur aide, et se retirèrent chacun dans sa section.

Quelques piquets de cavalerie se présentèrent devant le peuple; mais ils n'osèrent agir. Pache, le nouveau maire de Paris, le procureur de la Commune, Chaumette, arrivèrent à leur tour, et voulurent haranguer la multitude. L'un fit un discours très-sensé : on le hua; l'autre, selon sa coutume, pour mieux se mettre à la portée de toutes les intelligences, débita de la morale à l'ordre du jour, entremêlée de gros mots et de bons mots : on le hua de même. Tous deux, découragés, se rendirent au comité de sûreté générale, où ils déposèrent leur rapport; après quoi ils pensèrent à autre chose. Le comité de sûreté générale renvoya l'affaire à la Commune, la Commune à la Convention, qui promit enfin de s'en occuper sous peu.

A quatre heures de relevée, pas une patrouille ne s'était encore montrée dans les rues; la moitié des épiciers de Paris étaient pillés, et ce fut vers ce moment-là que les attroupements parurent à la Croix-Rouge.

Vergniaux, sur ses gardes, se hâtait, ainsi que Pillou, de rentrer au fond de sa boutique tout son étalage de sucre, de pruneaux et de cassonade.

« Laisse-moi agir, disait-il à son garçon; si ce sont de vrais patriotes, chacun aura sa part, et tu verras qu'ils n'en demanderont pas plus! »

Pillou faisait assez bonne contenance; mais il était pâle et guettait de l'œil la petite porte donnant sur l'allée, pour s'en faire un moyen de retraite en cas de besoin.

Arrivés devant la boutique, les tapageurs trouvèrent les volets fermés; la porte seule était ouverte.

« Le *maximum!* le *maximum!* il se barricade! crièrent cent voix, parmi lesquelles dominaient celles des femmes, toujours en majorité dans les émeutes pour sucre et savon. Enfonçons la boutique!...

— Un instant! citoyens et citoyennes, hurla d'une voix de taureau l'épicier, affublé du bonnet rouge, de la cocarde, et apparaissant tout à coup sur le seuil de son magasin. Un instant! vous trouverez ici tout ce que vous voudrez, mais j'ai d'abord dû songer à garantir mes carreaux!

— Il se défie du peuple!... C'est un aristocrate!... un royaliste!... un fédéraliste! un girondin!... un accapareur! entonne la foule. A bas le gredin! le gueusard! le brigand! le faux patriote! Enfoncez! enfoncez!

— Moi, faux patriote! Par la sainte guillotine, vous ne connaissez donc pas Vergniaux, de la section de Mucius Scævola? dit-il en couvrant leurs cris de sa voix formidable. Ceux qui ont dit ça ne sont pas du quartier! et, s'ils n'en sont pas, de quel droit viennent-ils invoquer ici la loi du maximum, et priver nos frères de la section des denrées qui ne sont que pour eux?

— C'est vrai!... C'est juste!... A chacun sa section, à chacun son épicier! » répétèrent un grand nombre d'individus; et déjà les assaillants s'observaient et se divisaient en deux camps distincts.

Vergniaux comprit le mouvement, et le décida tout à fait en ajoutant:

« Aux frères et amis, non-seulement ma porte est ouverte, mais je ne vends pas, je donne!

— Vivat! vivat! bravo, la *Tête-Noire*! le bon républicain! le franc patriote!

— Je n'y mets qu'une condition, une seule: l'accès est libre, mais vous entrerez un par un, pour éviter la confusion. »

Dans la foule se trouvaient, plutôt comme curieux que comme tapageurs, la blanchisseuse du second, qui, ignorante des lois du maximum, mais entendant parler de savon à douze sous, s'était faufilée parmi les premiers rangs, et l'employé confiseur, en route pour retourner à son bureau, et se flattant de racheter aux pillards du sucre à bon marché. Vergniaux les avisa, et, saisissant la blanchisseuse par la manche, il la fit entrer la première.

« Que vous faut-il, citoyenne?

— Trois livres de savon, pas plus, mon bon monsieur Vergniaux.

— Pillou! donne six livres de savon, première qualité, à cette brave femme; et je te défends de recevoir un sou, même comme pourboire! »

Et, tandis que les spectateurs intéressés applaudissaient en attendant leur tour, que la brave femme s'ébahissait d'admiration, Vergniaux, se penchant à son oreille :

« Emportez vite ça chez vous; demain vous me le rendrez.... Et silence ! »

Le confiseur entra en second, moitié de gré, moitié de force, et quand il eut son sucre :

« Gardez-le moi en dépôt, lui dit l'épicier à voix basse; ou aimez-vous mieux que je le porte à votre compte? Mais quarante sous la livre, pas moins ! »

Ainsi de plusieurs autres; et chaque fois que de cette façon, sans risques ni pertes, Vergniaux avait mis en sûreté une partie de son sucre, de son café, de ses chandelles, les vivat redoublaient devant sa porte.

« C'est un brave sans-culotte!

— Mais en v'là assez qu'il donne pour rien!

— Il ne faut pas le ruiner!

— Allons chez un autre! »

Le conseil fut suivi par les femmes, et cette vague populaire, tout à l'heure si menaçante, s'affaiblit en se divisant.

Néanmoins, les plus mutins tenaient bon, et, vociférant encore la menace, se plaignaient des lenteurs apportées dans la distribution.

« Va-t-il donc nous faire coucher ici, ce voleur-là? dit une carmagnole en agitant un bâton sur la tête de l'épicier ; veut-il nous compter un à un ses pruneaux et ses lentilles ?

— Es-tu pressé, citoyen? répliqua Vergniaux en s'adressant à cette espèce d'ours aux formes épaisses et trapues ; passe devant! »

Et quand celui-ci fut entré ;

« Tiens, frère, lui dit-il en lui mettant entre les mains un double paquet de cassonade et de chandelle, je t'en fais cadeau ; tu ne me dois rien!... Maintenant, tiens, brigand, voilà ce que je te paye, parce que je te le dois pour m'avoir injurié. »

Lui assénant alors, entre les deux yeux, un coup de poing capable d'abattre un bœuf, il l'envoya rouler au milieu des autres, la figure ensanglantée ; et, s'élançant à sa suite, se redressant de toute sa hauteur, développant sa large poitrine et ses deux bras musculeux :

« J'en réserve autant à tous les gueux qui m'ont traité d'accapareur et de faux patriote! ce qui ne m'empêchera pas cependant de leur distribuer, avant tout et gratis, du sucre, même de la cannelle, si ça leur plaît! Qui est-ce qui veut se faire servir ?... »

Et, brandissant ses bras avec force, le regard flambant, les poings contractés :

« Personne ne répond? personne n'a plus besoin de rien? Eh bien! allez tous au diable! je ferme boutique! »

Cette bande, un quart d'heure auparavant si nombreuse, était réduite à quelques hommes qui se regardaient indécis. Cependant, s'émouvant aux cris de rage et de vengeance poussés par leur compagnon défiguré, ils allaient peut-être faire un mauvais parti à l'épicier patriote, lorsque des pa-

trouilles parurent, débouchant de l'Abbaye, et balayèrent devant elles ce ramas de gens sans état et sans aveu qu'on voyait surgir de tous les coins de Paris, aux jours de pillage ou de meurtres.

La nuit était venue; les lumières commençaient à briller à travers les fenêtres des maisons; les boutiques s'éclairaient aussi, à l'exception de quelques-unes, celles des boulangers et autres, menacées ou dévastées par le pillage, ce qui ne laissait pas que de donner aux rues un air plus sombre que d'ordinaire. Çà et là, devant les portes, au coin des carrefours, des groupes de voisins s'entretenaient des événements de la journée, sans trop oser cependant en flétrir hautement les fauteurs. Puis enfin chacun était rentré chez soi pour y reprendre ses travaux, se disposer à se rendre aux assemblées sectionnaires ou dans les théâtres. On n'entendait planer sur la ville qu'une rumeur lointaine, et les sons confus des tambours battant le rappel, un peu tard, il est vrai; mais ce bruit même avait quelque chose de rassurant; la force légale reprenait le dessus et veillait à la tranquillité de tous.

La jeune ouvrière de la mansarde du quatrième regardait de nouveau par sa fenêtre, l'oreille aux écoutes; se croyant déjà expérimentée touchant les convulsions tumultueuses de la grande ville, elle jugeait le péril passé, le calme revenu. Faisant un petit paquet de son ouvrage achevé, elle se disposa à le porter chez une vieille dame pour laquelle elle travaillait souvent, et qui logeait à l'extrémité de la rue du Sépulcre, au coin de la rue Taranne.

En passant à la Croix-Rouge, par un mouvement irréfléchi, ses yeux se tournèrent, presque à son insu, vers la maison du notaire. A l'instant même la porte venait de s'ouvrir; un jeune homme en sortait. Elle le reconnut sur-le-champ, et marcha plus vivement, pour échapper à son regard.

Un quart d'heure après, comme elle regagnait son logement, livrée à ses réflexions, à ses regrets de toutes sortes,

des chants tumultueux, discordants, éraillés, retentirent à l'extrémité de la rue du Sépulcre, aujourd'hui rue du Dragon. C'étaient des hommes sortant, à moitiés ivres, du cabaret où ils avaient consommé leurs rapines de la matinée.

La pauvre fille longea les murs, s'effaça, mais un d'entre eux l'entrevit sous l'ombre d'une allée, et soit qu'il s'abusât sur son compte, ou qu'il se sentît de galante humeur envers la première femme venue, il s'avança à sa rencontre, mi-chancelant, en lui tenant les propos les plus grossièrement tendres qu'il fût possible d'ouïr. Il essayait même déjà de la prendre dans ses bras quand tout à coup un tiers, venant se placer entre elle et lui, le repoussa vivement.

Par malheur, le nouveau venu n'était pas doué de la vigueur de l'épicier Vergniaux : une lutte s'engagea, et les deux combattants tombèrent en roulant l'un sur l'autre.

Aux cris de la jeune fille, le reste de la bande accourut. Les plus ivres, avec des rires redoublés, firent cercle pour voir leur compagnon se débattre dans la fange ainsi que l'étranger; les plus sensés cherchèrent à les séparer : on se pressa, on se poussa, on se querella; la mêlée menaçait de devenir générale. Les habitants de la rue, les passants, les oisifs, augmentaient la cohue, dont la circonférence se développa de plus en plus.

Durant le tumulte, le premier mouvement de la jeune fille avait été de fuir; mais bientôt elle s'arrête d'elle-même, revient sur ses pas, en proie à une angoisse douloureuse : car celui qui a pris sa défense, avec moins de prudence que de zèle et de dévouement, c'est encore lui; elle n'en peut douter, quoiqu'il n'ait fait qu'apparaître un instant devant elle, dans une demi-obscurité, et lorsque ses regards étaient troublés par l'épouvante.

Cette fois, elle l'a plutôt deviné que reconnu.

Maintenant, comme une âme en peine, elle rôde autour de

cette masse agitée et bruyante, au milieu de laquelle expire peut-être, frappé, étouffé, foulé aux pieds, le pauvre inconnu qu'elle aime tant !

Elle interroge, elle prie, elle conjure ceux qui l'entourent de mettre fin à cette querelle, de s'interposer entre les combattants. Les uns, gens grossiers, lui répondent par un haussement d'épaules, et s'éloignent en sifflant un air; d'autres, quelques âmes charitables, prennent parti pour elle.

Le mouvement qui se manifeste autour de la jeune fille attire l'attention de ce côté et fait diversion à la lutte. Les plus vigoureux font une trouée, et vont dans le groupe contraire débarrasser entièrement le jeune homme, et des explications qui n'en finissent pas, et des gourmades qui se distribuent encore autour de lui, en guise d'arguments.

Déjà les buveurs avaient emmené leur camarade et repris leurs chants. Les rangs éclaircis s'étaient ouverts; chacun retournait à ses occupations, quand, encore ahurie, intimidée, la jeune fille se retrouva près de son défenseur.

Remise de sa grande frayeur, elle s'avança vers lui et lui tendit résolûment la main en signe de reconnaissance; mais il ne la prit pas, à son grand regret, sans doute. Alors elle leva les yeux, et, le voyant couvert de boue de la tête aux pieds, elle ne put réprimer en elle un certain sentiment, né plutôt de l'enjouement naturel à son âge que de la sensibilité de son cœur, et, baissant la tête, elle lui dit à demi-voix :

« C'est égal, monsieur, je vous remercie toujours.... Mais n'êtes-vous pas blessé? ajouta-t-elle avec un accent où, cette fois, le cœur dominait seul.

— Non, je ne pense pas.

— Adieu, monsieur.

— Vous vous éloignez, mademoiselle ?

— Il me semble que nous ne pouvons rester ici plus longtemps, au milieu de la rue?

— C'est vrai, mais vous permettrez que je vous accom-

pagne : s'il arrivait qu'on voulût vous insulter encore, je serais là pour vous défendre ! »

Un sourire vint aux lèvres de la jeune fille.

« Je ne veux pas vous exposer de nouveau à un tel désagrément, » dit-elle tout en se mettant en marche.

Puis, lui jetant un regard de côté :

« Comme vous voilà fait ! et j'en suis la cause ! je me le reproche bien, je vous assure.

— Ce n'est rien ! si seulement je pouvais me sécher un peu avant de rentrer, il n'y paraîtrait plus.

— Ne demeurez-vous pas dans le quartier ?

— Pas tout à fait ; il y a seulement ici près l'étude de mon notaire, M. Ballet.

— Eh bien ?

— Oh ! je n'oserais jamais m'y présenter ainsi ; mes camarades se moqueraient trop de moi !

— Je ne puis vous offrir.... de venir.... dans ma chambre.... vous réchauffer et vous reposer, dit l'ouvrière en balbutiant, je demeure seule.

— C'est bien dommage ! répondit le naïf amoureux.

— Ce n'est pas que je me défie le moins du monde de vous, monsieur ; je vous crois trop honnête ; mais cela ne serait pas convenable, il me semble ; n'est-il pas vrai ?

— Sans doute !

— Vous êtes de mon avis ; j'en suis bien aise ; cela prouve vos bons sentiments. Il m'est pénible pourtant de vous laisser en cet état, exposé peut-être à tomber malade, quand je suis la cause de tout !

— Oh ! ce n'est pas pour moi que je crains ! dit l'amoureux, toujours cheminant à ses côtés, mais à distance.

— Pourquoi ne retournez-vous pas tout de suite chez vos parents ? ce serait le plus simple !

— Vous avez raison, mademoiselle.... c'est que....

— C'est que....

— Ma mère, que va-t-elle penser ?

— Vous avez une mère?

— Oui, mademoiselle, et que j'aime bien! mais tout est pour elle un sujet d'effroi; elle est si bonne, si sensible! et s'il faut que je lui dise ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne pourrai plus quitter la maison sans qu'elle ressente des transes mortelles.

— Pauvre mère! »

V

Tête-à-tête.

Maintenant, le jeune clerc était assis devant un bon feu dans la petite chambre mansardée de l'ouvrière, et il promenait avec ravissement ses yeux sur ce métier à broder, sur ce rameau de buis, sur ce chétif mobilier si net et si bien entretenu, qui lui révélaient entièrement l'ordre, les saintes croyances et les vertus laborieuses de celle qu'il aimait. Le nom de mère avait suffi, dans le cœur de la jeune fille, pour vaincre ses dernières hésitations. Elle sentait sa conscience en repos; c'était pour prévenir les tourments d'une mère qu'elle avait recueilli le jeune homme chez elle. Agenouillée devant l'âtre, elle y jetait presque toute sa provision de bois, et plaçait une bouilloire devant le feu.

« Séchez-vous bien, disait-elle; avant peu tout sera réparé, et vous pourrez partir.

— Oh! je ne suis pas pressé, » murmurait le bienheureux en tournant timidement son regard vers elle; et en s'appuyant fortement des pieds sur le plancher, comme s'il eût voulu y prendre racine : « Un peu plus tôt, un peu plus tard! il vaut mieux y mettre le temps et que rien ne paraisse! »

La jeune fille feignit de ne pas entendre; elle alla dans le cabinet aux rosiers prendre une serviette bien blanche, une cuvette de faïence; elle y versa de l'eau tiède, la tendit à son

hôte, et la lui tint complaisamment, pour qu'il se lavât avec plus de facilité les mains et le visage.

Quand il se fut essuyé, elle remarqua, non sans une agréable surprise, qu'il était mieux encore qu'elle ne se l'était imaginé. Elle le voyait d'aussi près pour la première fois, et, pour la première fois, osait le regarder à son aise.

Ses traits étaient réguliers et beaux, sa peau blanche et fine comme celle d'une femme; ses yeux bleus, et d'une grande douceur, ne manquaient pas cependant d'un certain caractère de force et de fierté, et, dans l'adolescent, l'homme apparaissait déjà. Ses cheveux, d'un châtain clair, tombaient en boucles autour de son front; et, durant cet examen, elle remarqua une légère trace de sang sur le côté gauche de la tête. Alarmée, elle déposa aussitôt sa cuvette à terre, porta d'elle-même ses mains aux cheveux du jeune homme, les divisa. Une contusion, sillonnée d'une légère déchirure, existait là en effet. Elle prit son mouchoir et l'appuya doucement sur la plaie; et lui, la laissant faire, lui, ressentant bien plus son bonheur que sa souffrance, les yeux mi-fermés, il se courbait vers elle, tressaillait au toucher de ses doigts, et baisait un coin du mouchoir qu'elle lui passait sur le front d'un air apitoyé.

« Hélas! monsieur, vous avez été blessé.

— Oui, dit-il tout bas, sans changer de posture, et seulement pour répondre.

— Il vous faudrait prendre du vulnéraire, et tout de suite.

— Oui, fit-il encore du même ton.

— Je vais en aller chercher.

— Oh! non! s'écria-t-il en relevant la tête et lui saisissant les mains pour la retenir; non! restez.

— Mais il est indispensable que vous preniez quelque chose, et je n'ai rien ici à vous offrir que de l'eau et un peu de sucre.

— Ce n'est pas tout cela qu'il me faut.

— Que voulez-vous donc?

— Je voudrais.... dit l'amoureux en hésitant et avec un regard bien suppliant; je voudrais savoir.... comment vous vous nommez.

—N'est-ce que cela? dit-elle en riant; je me nomme Sophie.

— Et moi Victor! » répliqua-t-il sur-le-champ.

Et il lui sembla qu'un lien venait de les enchaîner l'un à l'autre, puisqu'ils savaient respectivement leurs noms.

« Eh bien! monsieur Victor, dit la jeune fille en dégageant ses mains, il est convenable, je crois, que vous retourniez chez votre mère, et le plus tôt possible, pour vous y soigner et la tirer d'inquiétude, la bonne dame; car vous avez l'habitude d'aller la retrouver vers les six heures du soir.....

— Quoi! vous savez...? vous avez remarqué...?

— Moi? dit-elle en rougissant.... je suppose.... puisque vous sortiez aujourd'hui de chez votre notaire à cette heure-là.

— Vous m'avez donc vu?

— Pourquoi le nierais-je? il n'y a point de mal, je crois, à voir quelqu'un.... qu'on ne cherche pas. »

La manière dont ce dernier mot fut prononcé pouvait le faire prendre pour une contre-vérité. La jeune fille s'en aperçut, se troubla, et se hâta d'ajouter :

« Non, certes, je ne vous cherchais pas; je vous fuyais plutôt! »

C'était empirer le mal au lieu de le réparer. Elle se déconcerta de plus en plus, et, ne sachant comment faire pour ne pas donner lieu à une fâcheuse interprétation, elle en revint brusquement à ses idées de départ, en affectant de le traiter comme un enfant, espérant peut-être, par ce moyen, atténuer à ses propres yeux l'imprudence qu'elle avait commise en le recevant chez elle.

« Oui, allez-vous-en, dit-elle; votre mère vous grondera, j'en suis sûre, de rentrer si tard, et surtout de vous

être exposé dans une querelle avec des gens plus forts que vous, nécessairement; vous êtes si jeune! Quel est votre âge? quinze à seize ans, n'est-il pas vrai?

— J'ai dix-neuf ans! et ma mère ne me gronde jamais, » répondit Victor.

Il acheva en baissant la voix et en souriant:

« C'est mon père qui se charge de ce soin; car il est sévère, quoique bon, mon père!

— Quoi! votre père habite Paris? dit Sophie d'un air tout étonné et du ton le plus candide et le plus naturel. Il n'a donc pas émigré, monsieur votre père? »

L'innocente, revenant à ses premières idées, pleine de foi en ses espérances, voulait absolument voir dans le jeune clerc un noble, fils de noble, et trouvait singulier que son père fût resté en France, quand tous les chefs des grandes maisons s'en étaient exilés.

A cette question, non moins surpris qu'elle, Victor ouvrit de grands yeux et répliqua naïvement, sans trop savoir pourquoi elle l'interrogeait ainsi:

« Mon père n'a jamais songé à émigrer.

— Est-ce qu'il se cache? dit Sophie, entraînée par la curiosité naturelle à toute jeune fille, surtout lorsqu'il s'agit de ce qui peut intéresser l'objet aimé.

— Pourquoi se cacherait-il?

— Alors vous pouvez me dire son nom.

— Il se nomme Antoine, répondit le jeune homme.

— De son nom de baptême?

— Nullement: c'est celui de notre famille. Oh! nous ne sommes pas des ci-devant, nous; bien au contraire! Je crois que, si nous remontions jusqu'à la troisième ou quatrième génération, nous trouverions dans nos ancêtres de pauvres diables, des ouvriers, sans doute, de bonnes gens bien simples. J'ai encore, du côté de ma mère, des grands-oncles qui sont laboureurs dans l'Artois, notre pays. Ah! mon Dieu, oui; des paysans, voilà tout! »

Victor avait cru deviner le but des questions multipliées de Sophie. « Elle n'est qu'une ouvrière, bien jolie et bien honnête, mais sans avenir, sans famille, sans doute, avait-il pensé, et elle craint de trouver en moi un fils de bonne maison, qui jamais ne pourrait devenir son mari ! » Alors il s'était efforcé de mettre sa naissance au niveau de l'origine présumée de la pauvre fille, ce qu'il avait pu faire sans trop d'efforts, car, en effet, ses parents étaient de race très-roturière. Il avait même pris soin de garder le silence sur la fortune amassée par son aïeul et par son père. Mais, à mesure qu'il parlait, le front de Sophie s'assombrissait, une légère pâleur se répandait sur son visage : tout ce qu'elle avait de sang aristocrate dans les veines semblait faire irruption vers le cœur pour en chasser un amour honteux et y ranimer l'orgueil héréditaire. La petite ouvrière salariée, l'habitante de la misérable mansarde, ne songeait plus qu'au rang de ses ancêtres, à la haute et noble famille à laquelle elle appartenait encore par le nom, et son regard, tout à l'heure enjoué et rempli de tendre bienveillance, tombait froid et dédaigneux sur l'apprenti notaire, sur l'unique héritier du riche Antoine !

« Monsieur, dit-elle à Victor lorsqu'il eut fini de parler, en voilà beaucoup plus que je n'en demandais sur vous et les vôtres. Maintenant ce n'est plus pour votre mère, c'est pour moi, que je vous prie de vous retirer. »

Il resta confondu de l'air glacial avec lequel elle prononça ce peu de mots, et, la regardant à plusieurs reprises, afin de mieux comprendre le sens véritable de l'injonction :

« Vous ai-je donc offensée, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— Bien au contraire, monsieur; mais enfin, vous êtes réchauffé, vous êtes séché, et je pense qu'il est temps.... »

Laissant sa phrase interrompue, elle remonta à sa chambre, se tint près de la porte, et fit à Victor une légère révérence.

Le geste achevait le sens des paroles. Il comprit cette fois, et sans bouger de place :

« Mon devoir est de vous obéir, mademoiselle, lui dit-il d'un ton contraint et déconcerté ; mais ne puis-je sortir d'ici sans avoir l'air d'en être chassé? Votre accueil bienveillant m'avait fait espérer d'abord que nos relations continueraient sur un pied de bonne amitié.

— Quelle relations peuvent exister entre nous, monsieur? Je vous connais à peine. Vous m'avez rencontrée dans la rue, par hasard....

— Oh! vous savez bien que non! interrompit-il.

— Vous m'avez rendu, ou du moins vous avez voulu me rendre un bon office. J'ai cherché à vous en témoigner ma gratitude aussi bien que j'ai pu. Tout est fini là.

— Non pas! c'est ce que nous verrons! s'écria résolûment le jeune homme. Au surplus, quand je suis monté ici, vous avez promis de me donner les moyens de me débarrasser entièrement de cette fange gagnée à votre service! »

Et, reprenant obstinément sa chaise et sa place auprès du feu, il ajouta en montrant la boue dont ses vêtements étaient encore couverts :

« J'attends l'exécution de votre promesse! Donnez-moi un couteau, une brosse, ce que vous voudrez; mais il ne sera pas dit que je ne suis venu chez vous que pour y recevoir un affront? »

En parlant avec ce ton de colère et de sarcasme, Victor avait le cœur serré; mais il croyait de sa dignité de faire bonne contenance devant cette petite ouvrière, coquette ou capricieuse, qui semblait se jouer de lui.

« Je n'ai pas de brosse chez moi, répliqua Sophie; mais s'il faut absolument cela pour vous décider à partir, je vais m'en procurer une, et sur-le-champ! »

Elle sortit aussitôt, le laissant seul, livré à ses réflexions et à son dépit. Un coup de sonnette, une porte s'ouvrant sur le même palier, lui apprirent qu'elle entrait chez une voisine.

Se réveillant comme en sursaut de ses doux songes d'amour, Victor ne savait quel motif donner à ce brusque changement survenu tout à coup dans les manières de la jeune fille. « Elle ne m'aime pas, se disait-il; voilà ce qui est certain. Mais pourquoi cet intérêt si vif, ces soins, cette émotion en voyant une égratignure sur ma tête; puis, maintenant, cette froideur, ce dédain?... Oh! je crains de deviner! Malgré ses allures de fille comme il faut, elle est comme toutes celles de sa classe, cupide, intéressée, une vraie grisette enfin, comme il y en a tant! Au lieu de lui parler de la fortune de mon père, je n'ai parlé que de sa famille, d'une famille de paysans; elle me croit sans ressources, un pauvre saute-ruisseau, et voilà tout; partant pas de cadeaux, de plaisirs à espérer! Eh bien! tant mieux qu'il en soit ainsi! Je l'oublierai, je la mépriserai!... Elle va revenir; je lui dirai toute la vérité, je lui parlerai des richesses de mon père, même de son pouvoir : car il ne manque pas d'amis et de protecteurs, même parmi les premiers de la République! Mais non! je ne la verrai même point! Je vais la fuir, quitter cette maison sans attendre son retour! »

Il se leva, prit son chapeau sur la table où il l'avait posé; un papier tomba; c'était une lettre, peut-être celle d'un plus favorisé que lui : il la ramassa, et, dès que ses yeux se furent arrêtés dessus, ses yeux s'agrandirent, son front s'empourpra, ses mains tremblèrent de surprise, puis de joie, puis de douleur et de remords! Il venait tout ensemble de voir s'y refléter l'âme de la noble fille et son ardent amour pour lui; mais il y voyait aussi l'obstacle élevé entre leurs deux destinées. Sophie, à son âge, ne pouvait disposer d'elle-même! Ses parents, à elle, la livreraient-ils à un homme sans naissance? au fils d'Antoine! d'Antoine!... Son père, à lui, voudrait-il lui choisir pour épouse une fille sans fortune, un rejeton d'aristocrate? Non! et la volonté de son père, c'était celle du destin même!

Oh! que l'avenir qu'il prévoit est chargé de souffrances et

de misères! N'importe! un sentiment indicible de bien-être lui arrive par tous les pores ; les soupirs qui s'échappent de sa poitrine, ce sont les angoisses cruelles qui tout à l'heure pesaient sur son cœur et qui s'en vont; les larmes qui tombent de ses yeux, ce sont des larmes de bonheur! Oui, il est heureux! Il le serait, ne fût-il pas aimé! Il n'a plus le droit de mépriser celle qu'il aime!

Sophie rentra; il mit un genou en terre devant elle, lui présenta la lettre, et, d'une voix étouffée :

« J'ai tout lu, lui dit-il; ne craignez rien de moi; je vous respecterai, je vous obéirai à l'égal de Dieu; mais quoi qu'il arrive, ma vie est à vous! »

VI

L'attente.

Il est une loi de tous les lieux, de tous les temps, qui survit aux révolutions et au changement des formes monarchiques ou républicaines, que nous subissons tous sans murmurer, parce que nous ne l'avons pas créée et ne pouvons pas la détruire, une de ces lois enfin qui émanent de Dieu seul : c'est ce besoin d'affection né avec nous et qui ne meurt qu'avec nous!

Quoi qu'en puissent dire de vaniteux législateurs et de dangereux moralistes, c'est là le premier, le plus fort lien de la grande société humaine.

Circonscrit d'abord à la famille, il a gagné de proche en proche pour former et conserver un peuple; les diverses familles, en étendant leurs limites, se sont touchées, et c'est l'amour qui les a fait se confondre; comme on voit sur une masse d'eau tranquille et dormante, lorsque le nuage, en passant laisse tomber de nombreuses gouttes de pluie, chacune d'elles devenir le point central d'un cercle qui, gagnant

en largeur, se confond avec ceux des gouttes voisines, et, croissant progressivement en force et en étendue, n'en forme bientôt plus qu'un seul, immense, dont l'œil ne peut saisir le vaste contour, et qui n'a de bornes que les rivages immobiles du lac.

Je crois la comparaison juste, quoique poétique, et je voudrais que nous puissions entrevoir dans leur ensemble, ne fût-ce qu'un instant, tous ces sentiments d'affection divers, croisés, s'entremêlant, s'enchevêtrant les uns à travers les autres, et dont les trames réunies composent ce vaste réseau sous lequel s'émeut et respire toute une nation. Certes nous serions étonnés et ravis, je pense, en découvrant à combien d'existences, que nous ignorions, la nôtre est reliée par une multitude d'affections fraternelles, répandues sur la grande surface. Que de gens, dont le nom même nous est inconnu, sont nos alliés par le cœur! car ils aiment ceux que nous aimons; les mains que nous pressons avec joie, ils les presseront à leur tour; ce sourire de bonheur dont le dernier reflet éclaire encore le front de notre ami, ce sont eux qui l'ont fait naître. Ce qui se passe dans nos familles ne leur est pas étranger : ils reçoivent graduellement le contre-coup de nos chagrins ou de nos plaisirs; et la vague contraire qui passe sur notre cercle a fait tressaillir le leur, fût-il placé à l'extrémité du lac! Si ce tableau nous était toujours présent à la pensée, l'amour du pays serait chez nous un sentiment raisonné, et non plus seulement d'instinct, non plus une vérité douteuse, soumise à la controverse, et dont quelques-uns même se rient, ce qui est un grand malheur.

Je ne prétends pas exposer ici des doctrines bien nouvelles et avoir inventé l'amour; mais cette sainte religion de l'âme, qui nous porte à chérir nos semblables, je me sentirai toujours fier de chercher à la propager. Aussi, dans mes écrits, les hommes ne seront point calomniés; je ne les montrerai jamais plus méchants qu'ils ne sont : tant d'autres se sont chargés de ce soin! Et quel profit pouvait-il en résulter pour

la morale et le bien-être? Vit-on tranquille au milieu de ceux qu'on redoute? Vient-on en aide à ceux qu'on méprise, et se croit-on forcé de pratiquer seul la vertu?

Cependant, jeté par le sujet dont j'ai fait choix au milieu d'une époque de malheurs et de crimes, je ne transigerai point avec la vérité; mais il ressortira peut-être de mes récits qu'une action cruelle n'a pas toujours une source honteuse; que l'homme qui s'est fait tigre se dépouille parfois de ses dents aiguës et de ses griffes tranchantes, et que dans ces temps de crise et de bouleversements, les bons peuvent avoir leurs instants de passions et de démence, les mauvais leurs jours de calme et de générosité.

Non, la cruauté ne fut pas l'unique mobile de tant d'horreurs. Sans parler des égarements où l'orgueil systématique entraîne la raison des hommes, la faiblesse et la peur n'aidèrent que trop à ces sanglantes curées. Les sentiments les plus nobles, les plus tendres, ceux que Dieu souffla dans nos âmes pour les sanctifier, l'amour paternel lui-même, poussés hors de leurs limites par les fièvres contagieuses dont les germes empoisonnaient l'air respirable, enfantèrent des crimes à leur tour, quand le crime se trouvait à la portée de tous. Faut-il donc désespérer des instincts les plus vrais, les plus purs de l'humanité?

Mais voyons maintenant ce qui se passe dans la maison d'Antoine.

Déjà, depuis longtemps, l'heure du souper avait sonné, et Victor n'arrivait pas.

Dès les premières minutes de retard, la pauvre mère a ressenti de vives inquiétudes.

« Mon Dieu! que fait Victor, et que lui est-il arrivé? a-t-elle dit à son mari.

— Eh! que veux-tu qu'il lui arrive? répondit celui-ci : on pille les épiciers, et non les notaires.

— Mais d'ordinaire il est si exact!

— Il se sera arrêté en route à s'amuser, à baguenauder :

les jeunes gens sont avides de bruit. Il a regardé passer l'émeute ; mais crois-tu donc qu'il y ait pris part?

— Non, sans doute ; mais pourquoi ne rentre-t-il pas ? »

A cette exclamation répétée à plusieurs reprises, Antoine fronça le sourcil d'impatience et finit par imposer silence à sa femme, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il ne pouvait trouver de raisons suffisantes pour la tranquilliser ou la convaincre.

Mme Antoine avait l'habitude de l'obéissance : elle se tut ; mais ses soupirs continuèrent sa plainte.

Son mari, dépité, se retira dans une autre chambre pour ne pas l'entendre, et peut-être aussi pour dépouiller librement sa figure de ce masque de calme et d'insouciance dont il la revêtait devant sa femme, afin de ne pas l'alarmer.

Dès qu'il fut seul, il se jeta dans un fauteuil, et de sombres pensées lui vinrent au cœur. Il aimait son fils avec idolâtrie; mais il était dans sa nature de s'immobiliser obstinément dans ses idées premières, et, dès qu'il avait avancé un fait ou donné un ordre dans son ménage, il croyait de sa dignité de chef de famille de maintenir l'un et l'autre jusqu'à la fin, le fait fût-il douteux et l'ordre fût-il injuste.

Hors de chez lui, son caractère n'était plus le même : les idées des autres n'avaient souvent alors que trop d'empire sur sa raison; car doué plutôt de sentiment que de logique, possédant un cœur droit, mais enthousiaste, aimant la vérité sans être capable de la bien reconnaître, de pompeuses théories, étayées de grands mots, suffisaient pour l'éblouir et l'aveugler. Avec ceux auxquels il supposait une intelligence où même une faconde supérieure à la sienne, il se résignait facilement au rôle de disciple, écartant la discussion, moins encore parce qu'il était persuadé que parce qu'il craignait de montrer son infériorité.

Rentré chez lui, au contraire, il n'était plus disciple, il était maître ; il discutait tout haut, mais encore seul; car il

ne supportait pas la réplique, et chacun, dans sa maison, vivait sous le régime absolu de sa volonté.

Pour atténuer, dans sa conscience, le rigorisme de ce système, Antoine recherchait avec soin toutes les raisons, bonnes ou mauvaises, propres à légitimer à ses yeux ses exigences, parfois trop impérieuses, ou les soupçons mal fondés qu'il laissait échapper dans un moment d'irritation. Ainsi, son amour de père l'eût sans doute porté à craindre quelque désastre pour son fils, dans ce temps si fécond en événements sinistres; mais il venait d'accuser Victor, devant sa femme, de n'être en retard que par sa faute, par son propre vouloir, et il s'endoctrina si bien lui-même, là, dans ce fauteuil où de tristes appréhensions l'avaient d'abord assailli, qu'il en vint à ne plus douter des motifs de dissipation qui tenaient pour l'instant le jeune homme éloigné de la maison paternelle. Si son cœur en fut quelque peu rassuré, sa mauvaise humeur s'en accrut.

Quand il rentra dans la salle où se tenait sa femme, il la trouva en grande conférence avec son domestique, jeune et honnête Flamand, à la figure plate, au nez retroussé, à la charpente carrément osseuse, qui, malgré les signes expressifs de sa maîtresse, restait bêtement debout devant elle, comme attendant la fin de ses instructions.

Antoine comprit du premier coup d'œil de quoi il s'agissait, et intervenant brusquement dans cet entretien, dont il n'avait pas entendu un mot :

« Je te le défends, Géry ! M. Victor saura bien revenir seul, sans qu'on l'aille chercher. Au surplus, je le répète, il n'est pas chez son notaire. L'heure est venue de souper; soupons.

— Sans lui ? articula timidement la mère.

— N'est-il point au courant des coutumes de la maison ? Il rentre et il doit rentrer à six heures : il en est huit ! Sommes-nous à ses ordres ? voulons-nous régler nos repas sur son bon plaisir ? Il n'en sera point ainsi ! »

Il se retourna pour enjoindre au domestique de servir sur-le-champ; mais Géry n'était plus là: non qu'il se fût décidé à exécuter la commission dont voulait le charger sa maîtresse : il ne l'eût point osé, le brave Flamand; mais, voyant son maître haut monté en humeur grondeuse, il avait disparu pour éviter la bourrasque.

Antoine sonna, et cette fois ce fut la cuisinière qui se présenta devant lui. Mme Antoine se leva d'un air résigné, et l'aida silencieusement à dresser la table. En qualité de femme, Madeleine, la cuisinière, mieux que Géry, comprit sa maîtresse, même sans le secours du regard ou de la parole, et, quand elle vit celle-ci placer un troisième couvert sur la table pour son fils, elle sut ce qu'il lui restait à faire.

Aussi eût-elle employé moins de temps à l'arrangement d'une table pour vingt personnes qu'elle n'en mit dans ce moment pour donner à Victor le temps d'arriver.

A propos des verres, du sel, du moutardier, de l'huilier, elle alla dix fois de la salle à manger à la cuisine, de la cuisine à la salle à manger, ayant soin de mettre un repos convenable entre chaque voyage, se récriant sur ce qu'elle avait oublié, et, du coin de l'œil, épiant sur la figure du maître combien de temps encore pouvait continuer ce manége sans malencontre pour elle.

Elle resta ensuite un quart d'heure le nez dans le buffet et dans les armoires, passant l'inspection générale des assiettes, avant de faire son choix; elle changea l'eau des carafes, brossa le pain, effaça les plis de la nappe, symétrisa tout sur la table, comme pour un repas de noces, et, quand elle vit les signes d'impatience se multiplier enfin dans les gestes et sur les traits d'Antoine, elle se hâta de dire, avant qu'il pût articuler un ordre :

« C'est fini! »

Et, en sortant, elle ajouta :

« Vous allez être servi.... sitôt que le dîner sera prêt! »

La mère avait déjà payé Madeleine d'un regard de remer-

cîment. Il lui paraissait si cruel de dîner sans son fils! C'eût été la première fois. Il lui semblait que l'attendre, c'était le forcer de revenir plus vite. Pourtant il n'arrivait pas.

Antoine, l'air soucieux, marchait vivement dans la salle sans proférer un mot. Touché néanmoins de l'inquiétude et de l'abattement répandus sur les traits de sa femme, il essaya de lui parler de ses affaires, de ses chagrins, car il en avait, et de profonds; mais elle ne lui répondit que par monosyllabes. Il prononça même devant elle un nom qu'elle n'entendait jamais ordinairement sans tressaillir; elle n'y prêta nulle attention, et murmura celui de son fils. Rendu à sa première pensée, jeté hors de la distraction que lui-même voulait se donner à tout prix, Antoine sonna de nouveau et avec violence.

« Dînerons-nous enfin? dit-il à Géry, qui, l'air stupéfait, se montra tout à coup sur le seuil de la porte.

— Comment, si nous dînerons! répéta l'enfant de la Flandre, toujours en défaut quand il s'agissait d'y mettre de la finesse; bien sûr! Mais vous avez commandé à Madeleine de retarder le dîner à cause de M. Victor, puisqu'elle a retiré ses casseroles de dessus le feu, et qu'elle dit comme ça que son rôti sera trop cuit! »

Antoine adressa un regard sévère à sa femme, lui reprochant mentalement de le rendre le jouet de ses domestiques.

Il n'y avait plus à reculer, on servit.

Assis l'un vis-à-vis de l'autre, les époux laissaient entre eux une place vide, vers laquelle tous deux, en même temps, tournèrent un œil contristé. Après un long soupir, qu'un faible écho sembla répéter sourdement, Mme Antoine, selon le vieil usage, que rien n'avait pu interrompre dans sa maison, fit le signe de la croix et dit le bénédicité. Antoine ne porta pas la main à son front, garda son air morose, et ne mêla point sa prière à celle qui se récitait près de lui. Ce n'était point chez lui dédain de ces formes reli-

gieuses, non; mais il boudait le ciel, il accusait Dieu des tourments qu'il ressentait comme père. Ses inquiétudes s'accroissaient. Maintenant il aurait voulu pouvoir retirer la défense qu'il avait faite à Géry d'aller au-devant de son fils! revenir de lui-même sur une détermination prise, sur un ordre donné, était au-dessus de ses forces. Il espéra que sa femme essayerait de le fléchir à cet égard; mais la pauvre mère, depuis longtemps façonnée à la soumission, ne savait que souffrir et se résigner.

Ils restèrent ainsi tous deux dans une commune et douloureuse attente, se contraignant mutuellement, touchant à peine aux plats que Géry leur présentait, et quand une longue demi-heure se fut passée ainsi, en pleine angoisse, Antoine, relevant soudainement la tête, faisant un effort sur lui-même, dit au domestique :

« Sers-nous le dessert; et, comme nous n'avons plus besoin de toi, maintenant, va chez le tailleur lui demander les gilets qu'il a dû me faire. »

Certes, il n'y avait là, en apparence, rien d'important et d'inattendu; et pourtant, à l'audition de ces mots insignifiants pour tout autre, Mme Antoine fut saisie d'un mouvement de surprise et de joie qui fit un instant rayonner sa figure. C'est que le tailleur demeurait rue du Cherche-Midi, près de la Croix-Rouge. Comprenant la bonne intention de son mari, elle en fut vivement touchée, et lui tendant la main :

« Je crains bien qu'il ne le trouve plus, dit-elle; il est si tard! »

Antoine n'aimait pas à être deviné : il feignit de ne pas comprendre, et Géry, qu'une course à pareille heure, et dans un pareil jour, ne récréait guère, se mêlant à la conversation, ajouta avec son intelligence accoutumée :

« Madame a raison; le tailleur est sans doute à son assemblée à présent; et puis c'est samedi prochain qu'il a promis les gilets, et nous sommes aujourd'hui à mercredi.

— Fais ce que je te dis! répliqua le maître en haussant la voix.

— Oui, Géry, dit la mère; allez, et bien vite! Ne vous occupez pas du dessert, je m'en charge. »

Et comme si l'idée lui arrivait soudainement :

« En traversant la Croix-Rouge, vous entrerez chez M. Ballet pour savoir ce que Victor est devenu. N'est-ce pas, mon ami? poursuivit-elle en se tournant vers son mari.

— Sans doute! répondit celui-ci, dont l'esprit orgueilleux, à moitié vaincu, exigeait seulement alors qu'on feignît de ne pas s'apercevoir de sa faiblesse. Sans doute! qu'il aille chez M. Ballet, si ça peut te faire plaisir; il passe devant. »

Le domestique partit.

Une nouvelle demi-heure s'écoula, toujours dans les mêmes tortures, et sans qu'aucun des deux époux eût touché à ce dessert qui semblait cependant seul les retenir à table. Enfin, un coup fortement frappé à la porte extérieure de la maison les fait tressaillir l'un et l'autre; ils se regardent immobiles. Est-ce Victor? Vient-on en son nom! Doivent-ils se réjouir ou se désoler?... Mais personne ne paraît.

La mère n'y peut tenir plus longtemps; elle s'élance hors de la chambre, laissant là son mari, et, quelques instants après, elle revient, pressant son fils dans ses bras et criant de l'escalier :

« Antoine! il n'y a pas de malheur! le voilà!

— Oui, oui, le voilà! le voilà! » répètent en chœur Madeleine et Géry, qui suivent; et tous quatre font à la fois irruption dans la salle à manger.

La cause de ce dernier retard, c'est que les domestiques ont fait disparaître des habits de Victor les indices de sa lutte avec les tapageurs de la rue du Sépulcre. Mme Antoine, survenant durant l'opération, s'était d'abord vivement alarmée; mais quelques mots échangés leur avaient suffi à tous deux :

« Ce n'est rien, ma mère.... une rencontre, une querelle, et puis encore autre chose qui me comble de bonheur!

— Qu'est-ce donc ?

— Je vous dirai tout ; mais à vous seule, et plus tard. »

Et c'est alors qu'ils étaient montés.

Antoine, lorsqu'ils entrèrent, ne se leva pas, tourna à peine les yeux de ce côté de la chambre ; mais ses joues se colorèrent, sa main trembla, et il fut forcé, avant de commencer à gronder, d'attendre que sa douce émotion de bonheur fût calmée.

« D'où venez-vous, monsieur ? dit-il ensuite à son fils, plutôt d'un ton de reproche que de colère.

— Pardine ! interrompit Madeleine, de chez son notaire, où Géry l'a trouvé, le pauvre garçon, qui travaillait d'arrache-pied ; n'est-ce pas, Géry ?

— Oui, oui, répondit celui-ci d'un air de satisfaction, enchanté de ce qu'elle le sauvait de l'embarras de bien mentir.

— Il paraît qu'on se marie beaucoup à Paris dans ce moment, ajouta la servante ; ça n'est pas étonnant, on divorce si facilement ! ça encourage !

— Gardez vos réflexions pour vous, Madeleine ! ce n'est pas vous que j'interroge, » dit Antoine.

Et s'adressant à son fils :

« Comment as-tu négligé de nous faire avertir de ce retard, surtout aujourd'hui où il y a du trouble dans nos quartiers ?

— Mon père, balbutia Victor.... les commissionnaires manquaient.... puis, je croyais toujours pouvoir venir plus tôt !

— Mais, sans Géry, tu ne serais pas encore arrivé ?

— Oh ! que si fait ! répliqua le lourdaud ; M. Victor était avant moi à la porte de la maison, où il avait même l'air de ne pas savoir s'il devait avancer ou reculer. »

Madeleine lui pinça le bras, Mme Antoine le poussa du coude ; il les regarda toutes deux d'un air ébahi, et, comprenant à la fin sa maladresse, il essaya de la réparer ; mais

les commentaires, plus dangereux encore que le texte, menaçaient de tout perdre; Madeleine y mit ordre de sa pleine autorité :

« Allons ! pas tant de paroles, et va chercher la soupe, qui se tient chaude au coin du fourneau. »

Géry fit un demi-tour à droite; puis une réflexion sembla l'arrêter tout court en chemin.

« Va donc ! va donc ! tu n'as pas l'air plus vif que l'Escaut à Cambrai ! et il doit avoir faim, ce pauvre enfant !

— Allons, Géry, la soupe ! » dit Victor, intéressé plus encore que Madeleine au silence du Flamand.

Mais Géry ne bougeait pas, et, malgré les rebuffades de Madeleine, les apostrophes de Victor et les signes de Mme Antoine, au grand effroi de ces trois derniers, il remonta vers son maître, et prenant un air entendu :

« Monsieur, il faut bien que je vous rende compte de tout, lui dit-il; vos gilets ne sont pas prêts, je l'avais prévu, et le tailleur m'a dit....

— C'est bon ! c'est bon ! interrompit Antoine; il ne s'agit pas de ça : la soupe !

— La soupe ! la soupe ! » reprirent en chœur les trois autres personnages.

Et le pauvre Géry descendit à la cuisine, grommelant contre les maîtres qui vous chargent de commissions et n'en veulent pas connaître le résultat.

Quand on remit sur la table ces plats à peine entamés, Victor comprit, mieux qu'il n'aurait pu le faire à la suite d'une longue mercuriale, les tourments, les inquiétudes ressentis durant son absence. Se reprochant alors jusqu'aux instants de bonheur ineffable savourés près de la jeune fille, dans un élan de tendresse, il se jeta au cou de son père, appela sa mère d'un regard, et tous trois confondirent leur amour dans un muet embrassement.

Le souper achevé, lorsque sa femme récita les *Grâces*, Antoine se joignit à elle, cette fois, d'esprit et de cœur. Sa fer-

veur était revenue en même temps que Victor, et il remercia Dieu, non du repas qu'il venait de faire, mais du retour de son enfant bien-aimé !

VII

Les grains de cassis.

Depuis quelques mois, cherchant à se détourner de la politique, Antoine concentrait plus que jamais ses affections sur sa famille. C'est ce qui avait doublé ses tourments durant la soirée d'attente. Mais Antoine, malgré son amour pour son fils, n'avait pas su attirer la confiance de celui-ci. A sa mère seule, Victor, dès le lendemain, conta ses aventures de la veille.

Profitant d'un moment où son père était sorti, il avait été, de bon matin, rejoindre sa mère encore couchée, s'était agenouillé près de son lit, et là, lui tenant les mains et ne la quittant point du regard, pour ne pas lui laisser la force de gronder, il lui raconta ses rencontres avec la jeune fille et ses poursuites, puis enfin ses aventures de la soirée précédente. D'abord l'excellente femme sourit à l'idée de ce petit enfant qu'elle avait autrefois porté, allaité, aujourd'hui devenu homme, amoureux ! Quelle femme est sans indulgence pour les tendres passions du jeune âge? Puis, voyant la persévérance de Victor à poursuivre la jeune fille, elle s'était inquiétée vaguement; mais, au récit de la lutte entreprise pour elle, elle s'alarma tout à fait, surtout quand Victor lui révéla l'amour de Sophie pour lui et la naissance de celle-ci. Oh ! alors, son cœur maternel eut la prévision de tous les dangers que pouvait renfermer l'avenir. Cependant elle ne lui fit aucune remontrance, les jugeant inutiles.

« Si ton père le savait ! lui dit-elle seulement.

— Nous attendrons, pour le lui dire, des temps plus heu-

reux, répondit Victor. La révolution ne peut toujours durer. Le calme revenu, Sophie rentrera sans doute dans une partie de ses biens; alors, mon père n'aura rien à dire; quant à sa naissance, l'égalité des conditions est une chose à jamais établie en France, bien sûr; nul obstacle ne peut venir non plus de ce côté. »

Bref, il fit de si beaux projets de bonheur, que la pauvre mère n'eut pas le courage de souffler sur ses châteaux de cartes.

Comme il se disposait à se rendre à l'étude du notaire, son père rentra. Les troubles continuaient. Antoine défendit à son fils de sortir, et, malgré toutes les raisons alléguées par celui-ci, il lui fallut rester immobile au logis, en proie à mille tourments.

Le lendemain enfin, il part, il espère retrouver Sophie devant la station de la laitière, car c'est l'heure et le lieu où d'habitude il la rencontre quotidiennement; mais Sophie n'y est pas. Il attend : rien ; il rôde autour de sa demeure : rien !... Il entre à son étude le cœur froissé. Il trouve occasion d'en sortir dans la journée, se résignant avec joie aux fonctions de petit clerc, dans l'espoir d'une rencontre ; mais il a passé vingt fois devant la maison de l'épicier, et nul indice ne lui annonce la présence de Sophie. Puis Pillou, le garçon de la *Tête-Noire*, qui se tient sur la porte de la boutique, à tamiser en chantant, à chanter en le regardant, semble, depuis un quart d'heure, le suivre de l'œil dans ses allées et venues; ne va-t-il pas lui demander où il va? Que répondra-t-il ? Il lui faut donc attendre une occasion plus favorable. Elle se présentera bientôt, sans doute.

Le jour suivant, il guette Sophie de nouveau; même résultat. Le lendemain (c'était un dimanche), il y vint dès la matinée, et d'abord vainement. Pourtant le ciel était beau, le soleil brillait comme il arrive souvent à la fin de février ou au commencement de mars. Pour échapper aux regards de Pillou, qui commençait à l'observer d'un air de surprise et de

défiance, il s'était embusqué au coin de la petite rue de l'Égout, et de là il tenait ses yeux ouverts alternativement sur la porte de l'allée, pour voir si Sophie ne sortirait pas, et sur les fenêtres du quatrième étage, dont il ne pouvait apercevoir que le faîte, à cause de la large gouttière de plomb qui donnait un renfoncement assez considérable aux mansardes. Parmi ces mansardes, il ne savait même pas laquelle appartenait à Sophie. Il était donc aux aguets, calculant et s'orientant de son mieux, lorsque enfin une des mansardes s'ouvrit; mais il ne pouvait voir la personne placée alors à la fenêtre. Un instant après, un rosier, à peine bourgeonnant, s'avança sur le bord extérieur de la gouttière, puis un autre, puis un troisième. Il n'en doute pas, c'est Sophie! Les soins donnés à ces fleurs décèlent bien la jeune fille, telle qu'il se la figure. L'audace lui revient au cœur, et, profitant d'un moment où le garçon épicier rentre dans sa boutique, marchant d'un pas ferme, les yeux baissés, comme s'il devait être moins vu des voisins en ne les voyant pas lui-même, il franchit la porte.

L'obscurité, la mauvaise odeur de l'allée, cette malpropreté parisienne, alors bien plus flagrante encore qu'aujourd'hui, dérouta un instant les rêves d'amour de ce demi-Flamand, accoutumé à la bonne tenue des maisons de son pays. Toutes les idées s'enchaînent, et l'on ne s'est pas assez rendu compte de l'influence des localités sur les passions. Si Victor s'était ainsi, en plein jour, présenté dans cette maison pour la première fois, peut-être l'allée boueuse eût-elle exercé une influence réfrigérante sur son cœur. Il est de certains hommes pour qui l'amour change de nom quand il faut l'aller chercher à travers un escalier humide et boiteux et sous les toiles d'araignée. Mais lui, il sait maintenant que là-haut demeure, non pas une simple ouvrière dans une mansarde nue et délabrée, mais une noble fille au milieu d'un ameublement modeste mais bien soigné. Il arrive donc résolu jusqu'au quatrième étage, reconnaît la porte; mais, là, le courage lui

manque de nouveau. Ce n'est plus l'influence des lieux qui agit sur lui, mais celle des circonstances. C'est le respect, la crainte, qui le retiennent. Comment va-t-il se présenter devant Sophie? Est-ce en invoquant le droit que lui donne une première admission? Est-ce du droit plus fort de l'amour qu'il ressent et qu'il inspire? Mais serait-ce agir avec délicatesse? N'a-t-elle pas semblé vouloir le repousser? N'a-t-il pas promis lui-même, en la quittant, de respecter ses volontés? Il essuie longtemps ses pieds sur le petit paillasson du palier, n'osant s'annoncer, ne voulant pas cependant reculer dans son entreprise hardie. Enfin, avant même que ses idées se fussent éclaircies, et pour sortir de ce doute qui l'obsède, il sonne; mais le bruit de la sonnette s'est fait à peine entendre, qu'il a regret d'avoir été si avant. Que va-t-il dire? Quel prétexte donner à cette visite? Il n'a rien prévu, rien préparé. N'était-il pas plus simple d'écrire à Sophie et de lui demander humblement la faveur d'une seconde entrevue? Sans doute; c'était la seule chose qu'il eût dû faire, et la seule à laquelle il n'ait pas pensé. Mais on tarde à lui ouvrir; il n'entend pas remuer dans la chambre. Elle n'y est pas; il s'est trompé : tant mieux!

Enchanté de sa non-réussite, il se disposait à descendre l'escalier, lorsque la porte voisine s'ouvrit tout à coup près de lui, et un enfant, un petit garçon de cinq à six ans, lui dit :

« Que demandez-vous, citoyen? »

Victor s'intimida devant l'enfant, et, à peine avait-il prononcé le nom de Sophie, faute d'avoir pu en trouver un autre, que le petit garçon, le prenant par la main, le tirant à lui, criait de toutes ses forces :

« Maman! maman! c'est un monsieur qui veut parler à bonne amie! »

Sans faire résistance, Victor se laissa conduire vers une chambre dans laquelle il trouva Sophie, assise au coin de la cheminée, en compagnie de deux autres enfants habillés de neuf, endimanchés; d'une bonne grosse femme réjouie, qui

mettait son bonnet en se mirant, et d'un petit homme éveillé, qui brossait son chapeau, comme se disposant à sortir.

A son aspect, Sophie, se levant tout à coup, écartant le plus jeune des enfants, placé sur ses genoux, l'accueillit d'un air de surprise, mais sans contrainte et sans laisser percer le moindre signe de gêne et de mécontentement.

« Vous désirez me parler, monsieur Victor?

— Oui, mademoiselle, balbutia notre amoureux.

— Monsieur Victor! interrompit la dame du logis; c'est donc monsieur, petite voisine, qui vous a porté secours dans cette bagarre de la rue du Sépulcre?

— Oui, madame Giraud; c'est de monsieur que je vous ai parlé. »

Mme Giraud fit une révérence; M. Giraud salua du chapeau qu'il brossait encore, et se tourna vers sa femme d'un air entendu, qui semblait dire:

« Mais il est très-bien, ce jeune homme!

— Si vous voulez venir chez moi, dit Sophie à Victor, je suis prête à vous entendre. »

Elle prit par la main le plus jeune des enfants resté près d'elle; l'aîné la suivit, et, quand on fut sur le palier:

« Madame Giraud, dit-elle en se retournant et d'un air dégagé, quand vous serez disposée à sortir, vous m'avertirez, j'y compte. »

Une fois dans sa chambre, elle offrit un siége à Victor et s'assit en face de lui, replaçant sur ses genoux le jeune enfant, tandis que l'autre, s'enlaçant à son bras, s'appuyait de la tête sur son épaule. Ainsi posée, et bien tranquillisée sur les suites du tête-à-tête:

« Je vous écoute, monsieur Victor, » dit-elle.

D'abord très-embarrassé, l'amoureux parla de la pluie, du beau temps, du soleil qui brillait alors dans tout son éclat, de la promenade qu'elle se disposait sans doute à faire; puis enfin il songea à donner pour motif à sa visite le désir de savoir comment elle se trouvait de la vive émotion qu'avait

dû lui faire éprouver leur dernière rencontre. Durant tout cet entretien, pas un regard, pas un mot d'amour ne fut échangé ; et cependant il ressentait un charme infini à causer ainsi avec elle sur un ton de bonne amitié.

Ah ! ce n'était pas là, sans doute, tout ce qu'il avait espéré en franchissant la rue un quart d'heure auparavant, dans un si bel effort de courage ; mais il se sait aimé, et, si les manières circonspectes de Sophie, ses paroles plus polies que passionnées, imposent à Victor une retenue sévère, elles ne peuvent empêcher une indicible satisfaction de s'épandre à flots dans son âme. Il est chez elle, près d'elle ; il la revoit, il lui parle, et pas un regard, pas un mot n'est arrivé d'elle à lui en guise de blâme et de reproche ! Il s'oubliait donc dans ce doux échange de demandes et de réponses, insignifiantes en apparence, mais que son cœur prenait soin de traduire dans un tout autre sens, quand Mme Giraud, entr'ouvrant la porte :

« Nous sommes prêts, petite voisine : quand vous voudrez ; sans vous déranger ! »

Les enfants poussèrent des cris de joie à l'idée du départ. Victor se leva, et, avec un gros soupir de regret, salua pour prendre congé.

« Je vous demande pardon, mon cher monsieur, lui dit Mme Giraud ; mais, vous comprenez, il y a une course d'ici au Jardin des Plantes, et il nous faut profiter du soleil, si nous voulons voir les animaux.

— Et l'ours Martin, Martin l'ours ! répétèrent les enfants.

— Au surplus, nous ne vous renvoyons pas, continua la brave femme ; car, si vous voulez être des nôtres, libre à vous. C'est mon mari qui a eu cette idée. N'êtes-vous pas de la connaissance de notre petite voisine ? Voyons, ça vous va-t-il ?

— Oh ! avec grand plaisir ! s'écria Victor.

— Mais c'est peut-être déranger monsieur de ses affaires ; il doit en avoir, dit Sophie, rouge jusqu'aux yeux.

— Non, non, crient les enfants en sautant autour de leur nouvel ami.

— Connais-tu l'ours, monsieur? dit le plus jeune.

— Viens avec nous, citoyen,» ajoute l'aîné, à qui son père, comme employé du gouvernement, s'est cru forcé d'enseigner le vocabulaire en usage.

L'heureux Victor fut donc de la partie. A la sortie de l'allée, M. et Mme Giraud se donnèrent le bras, et chacun d'eux prit par la main un des enfants. L'aîné resta avec Sophie. Victor n'avait pas à hésiter : il offrit son bras à la jeune fille ; mais celle-ci, sans répondre, plaça l'enfant entre eux. Victor comprit, et se résigna.

La joie qu'il ressentait de cette promenade ne fut pas cependant sans mélange. Une fois dans la rue avec M. et Mme Giraud, avec ces trois enfants qu'il avait vus le matin pour la première fois, il se sentit tout embarrassé de sa contenance, d'abord en passant devant la boutique de l'épicier, sur le pas de laquelle se tenait encore Pillou, ouvrant de grands yeux à la vue de ses voisins du palier en compagnie de cet inconnu qui, depuis quelques jours, rôdait autour de la maison.

Sur la route, Victor rencontra aussi quelques jeunes gens, habitués de son étude. Les étourdis, le voyant près d'une belle fille et tenant un enfant par la main, lui clignaient de l'œil en souriant, ce dont il ressentait une grande gêne, dans la crainte que Sophie ne s'en aperçût. Mais ce fut bien autre chose quand les chefs de la bande tournant à gauche sur la place Saint-Sulpice, il comprit qu'il lui allait falloir passer devant la rue de Tournon, peut-être la traverser dans sa longueur! Si son père l'apercevait, comment lui expliquer son intronisation au milieu de cette famille? Il en frémit, et, pour un instant, le sentiment de la peur et du malaise domina bien plus chez lui que tout autre.

Cependant, les passages difficiles franchis sans malencontre, il se remit bientôt. Au Jardin des Plantes, l'enfant,

leur barrière de séparation, s'esquiva de leurs mains pour aller jouer avec ses frères. M. et Mme Giraud étaient toujours bras dessus, bras dessous ; force fut aux amoureux d'en faire autant, et peu à peu, les pensées du cœur reprenant le dessus , la contrainte cérémonieuse s'effaça ; ils en vinrent à parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps. Sophie, en quelques mots, mit Victor au courant de ses malheurs et de l'histoire de ses parents.

Son père, dont elle crut encore devoir taire le nom, avait été massacré deux ans auparavant par ses ci-devant vassaux, auxquels il n'avait jamais fait que du bien. Échappée avec sa mère à l'incendie de leurs foyers, elle avait vu la raison de celle-ci s'affaiblir et se perdre tout à fait durant la longue route qu'elles avaient été forcées de faire. Ne trouvant d'asile ni chez leurs parents ni chez leurs amis, dispersés par l'émigration, Sophie, à seize ans, s'était vue contrainte de faire face à tous les désastres à la fois. Confiant sa mère aux soins d'un médecin célèbre de Grenoble, elle était retournée, seule, la pauvre fille, la tête au soleil, les pieds dans la poussière, réclamer les biens de son père. Ils ne pouvaient être confisqués, même d'après les lois nouvelles ; mais le pillage et l'incendie avaient anéanti de grandes valeurs et des papiers non moins précieux. Son père laissait des dettes, et la vente des terres suffit à peine pour les couvrir. Il ne restait donc d'autres ressources à Sophie que quelques sommes prêtées autrefois par sa famille au temps de son opulence, et garanties seulement par la bonne foi des créanciers. Plusieurs de ces créanciers habitaient encore Paris. C'est là ce qui l'avait déterminée à venir s'y établir, et elle y vivait du travail de ses mains, afin de réserver pour la pension de sa mère l'argent résultant de ses créances éparses, et qu'on n'acquittait guère que par faibles à-compte, quand on ne trouvait pas plus simple de les nier. Tel est le sommaire du récit que fit Sophie à Victor touchant ses malheurs.

Celui-ci y prit le plus vif intérêt, comme vous pouvez croire,

et plus d'une fois, dans son attendrissement, il pressa le bras placé sous le sien, ce qu'il n'eût osé faire, sans doute, s'il avait été moins ému.

Après deux heures de promenade, quand tous les animaux eurent été passés en revue par les enfants, M. Giraud se retourna vers sa nouvelle connaissance, et lui proposa, pour compléter la partie, de venir avec eux dîner sans cérémonie à la Râpée, aux *Marronniers*, le restaurant à la mode.

Que justice soit rendue à Victor : cette fois, sa première pensée fut pour la maison paternelle; il se rappela les angoisses de son père et de sa mère dans la soirée de l'émeute; il s'excusa de son mieux et demanda même la permission de se retirer sur-le-champ, car l'heure de son dîner approchait aussi. Sophie l'approuva par un mouvement de paupières. M. Giraud lui prit la main, la lui secoua d'un air de vieille amitié, et lui dit : « Au revoir ! » Ce mot fit monter la joie au front de Victor; il regarda furtivement Sophie, et répondit ensuite à M. Giraud, avec l'expression du bonheur sur ses traits et dans sa voix : « Au revoir ! »

Il s'éloigna alors d'un pas grave et régulier, et, dès qu'il se sentit hors de la portée de leur vue, de toute la rapidité de ses jambes, il se mit à courir jusqu'à ce qu'il fût arrivé, haletant, à la rue de Tournon.

Depuis cette heureuse promenade, un jour s'écoula rarement sans que Victor allât visiter ses amis du quatrième étage, en dépit des regards inquisiteurs de maître Pillou.

Dans le commencement, c'est à la sonnette de Mme Giraud qu'il s'adressait en premier, faisant de la bonne femme son introductrice auprès de la jeune fille; puis ensuite, sans que Sophie osât s'en fâcher, il cessa d'y mettre tant de façons, et elle s'habitua doucement à le voir venir à elle, comme un commensal de la maison, comme un hôte attendu.

Elle prit soin néanmoins de s'entourer plus que jamais des enfants de la voisine, et ces heures si douces de l'amour, le plus souvent Sophie les passait à coudre, à broder, tandis-

que son amant, assis devant elle et tenant deux marmots sur ses genoux, la contemplait en silence, avec admiration, avec ravissement.

Matin ou soir, Victor ne manquait pas sa visite accoutumée, soit en allant à son étude, soit en revenant de chez son notaire. A la longue, Sophie prit si bien et si justement confiance en lui, que son escorte ne lui parut plus nécessaire, et elle le recevait comme il se présentait, sans heure convenue, et l'attendant toujours. Respectueux avec elle, ne lui parlant de son amour que dans ses projets d'avenir, Victor avait saintement compris la conduite que lui dictait la position exceptionnelle de Sophie. Ce n'était point à la pauvre ouvrière, c'était à la noble demoiselle qu'il adressait ses hommages, et l'on eût dit, à voir ces deux charmants enfants, d'un pauvre étudiant courtisant une riche héritière, dans l'attente du jour glorieux où elle daignerait l'élever jusqu'à elle.

Des jours, des semaines, des mois, s'écoulèrent ainsi durant lesquels leur horizon ne s'assombrit que des nuages qui passaient sur le ciel de tous. Les malheurs publics, les grands désastres de la révolution, se reflétaient de temps en temps dans la mansarde du quatrième; mais bientôt leur jeunesse reprenait le dessus, et tout redevenait paisible et riant autour d'eux, comme leur amour, sans défiance, sans jalousie, sans audace, qui se contentait de bonheur, et où le cœur seul trouvait son compte.

Tous deux inexpérimentés sur la vie et sur les plaisirs qu'elle pouvait leur réserver, ils semblaient cependant comprendre instinctivement que cette monotonie d'existence enserrait leurs jours les plus beaux, et ils savouraient leur innocence avec volupté.

Cet amour, ce bonheur, de quoi se composaient-ils pourtant ? Se voir chaque matin comme s'ils avaient craint de ne plus se retrouver; se répéter vingt fois les mêmes détails de leur jeunesse, ou bien se parler pour s'entendre parler;

garder le silence sans cesser de se comprendre; détourner leurs regards l'un de l'autre, elle pour mieux penser à lui, lui pour essayer d'oublier qu'il est près d'elle et se ménager, en la retrouvant là, une sorte de surprise charmante. Puis s'unir tous deux dans une même occupation, soit quand Victor, sur un signe, rapprochait sa chaise de celle de Sophie et qu'il tendait ses mains pour lui servir de dévidoir, ou qu'il traçait le dessin de ses broderies ; soit quand il lui faisait une lecture intéressante, et qu'aux passages les plus touchants ils levaient inopinément l'un vers l'autre leurs yeux humides, et partaient d'un éclat de rire en essuyant leurs larmes. Puis, quelquefois, le dimanche surtout, une légère collation chez les voisins Giraud, où l'on partageait avec les enfants des tartines de pain enduites d'écume de confitures ou de résidus de conserves; car la maîtresse du logis s'opposait à ce que la prodigalité allât au delà; le soir, une partie de loto chez Mme Vergniaux, ou de boston, quand Mme du Bois, par un grand B, daignait s'adjoindre à la société : tels étaient leurs plaisirs et leurs distractions.

Mais j'ai omis de raconter l'incident remarquable qui mit enfin Sophie en rapport d'intimité avec l'épicière et la noble dame. Malgré mon désir d'être bref et rapide dans ce simple récit, il y faut revenir cependant.

Victor ignorait encore le nom de famille de Sophie, car la confidence du Jardin des Plantes avait eu ses réticences, quand un matin, c'était vers la fin du mois de mars, se rendant comme d'ordinaire dans la maison de l'épicier, il vit accourir au-devant de lui Mme Vergniaux, tremblante, tout émue, agitée, mais de joie seulement. Il ne l'avait jamais qu'à peine entrevue dans sa boutique, aussi resta-t-il grandement surpris lorsque celle-ci, l'abordant vivement en lui prenant les mains :

« Ah! monsieur, vous connaissez donc Mlle de Montlevrault?

— Je n'ai pas cet honneur, répondit Victor.

— Non!... comment, non?... Mais Pillou dit vous voir tous les jours monter chez elle, et Mme Giraud prétend que Louise est votre parente!

— Je ne sais non plus de quelle demoiselle Louise vous me parlez, madame, répliqua Victor, dont l'étonnement redoubla.

— Mon cher monsieur, reprit la douce jeune femme toute déconcertée, cela n'est pas possible! vous vous méfiez de moi! vous avez grand tort, je vous jure! J'ai été élevée par M. le comte; mon père était à son service; j'ai connu ma petite Louise enfant! Longtemps je l'ai cherchée pour tâcher de venir à son aide, si le malheur avait fait qu'elle eût besoin de moi! Pouvais-je penser alors qu'elle habitait là, dans ma maison, sous le même toit que moi? Oh! il n'est plus temps de faire le discret, allez! Peut-être croyez-vous devoir encore me cacher son nom; mais elle a bien été forcée comme les autres, grâce au dernier décret, de le placarder à la porte de la maison qu'elle habite; tenez, voyez. »

En effet, par un arrêté de la commune[1], chaque habitant de Paris venait d'être contraint d'afficher au devant de son logis ses nom, prénoms, et qualités. Victor tourna les yeux vers l'endroit désigné par Mme Vergniaux, et sur les murs extérieurs de l'allée, parmi plusieurs écriteaux décorés des noms de M. Giraud, de Mme veuve Dubois, par un petit b cette fois, il en vit un ainsi conçu : *Louise-Rosalie-Sophie Montlevrault, ouvrière en linge et en broderie.*

La vue de ce placard seule avait révélé à Mme Vergniaux l'existence de la fille de son bienfaiteur. Prendre son élan, escalader les quatre étages, sonner à la porte de Sophie, puis à celle de la voisine, tout fut pour elle l'affaire d'un instant; mais Sophie était sortie, les Giraud étaient absents, et c'est alors que l'épicière, ne sachant à qui s'en prendre,

1. Du 29 mars 1793.

impatiente d'éclaircir ce doute qui la tourmentait encore, avait été au-devant de Victor dans un si grand état d'exaltation.

Sophie de retour, on se figure quelle dut être la scène d'entrevue. Mme Dubois, instruite de l'événement, voulut qu'on lui présentât la jeune héritière des Montlevrault, et, vérification faite, la reconnaissant issue de bonne souche, et armoriant d'azur, à la bande d'or, chargée de trois merlettes de sable, elle l'admit dans son intimité et lui donna sa pratique.

C'est ainsi que Sophie avait vu s'accroître le nombre de ses connaissances dans la maison de l'épicier. Maintenant elle y avait des amis, des protecteurs, Vergniaux et sa femme, et elle pouvait s'entretenir de sa mère autrement que par sa correspondance.

Cette correspondance, où la jeune fille, jour par jour, inscrivait ses plus secrètes pensées et les petits événements de sa vie innocente, durait encore, mais elle devait cesser bientôt.

Malgré le respect dont Victor entourait Sophie, malgré la candeur de leurs âmes, cette position qu'ils s'étaient faite, cette vie bienheureuse pleine de calme mais d'amour, n'était pas sans danger. Plus ils s'appuyaient sur la pureté de leur cœur, plus ils prenaient confiance en leurs forces, et plus, d'après la marche naturelle des passions, leurs forces pouvaient les trahir. On s'endort sur la route qu'on croit sûre. Exerce-t-on sa surveillance là où on ne prévoit pas un danger ?

Depuis l'instant qui avait fait reconnaître dans l'humble ouvrière une fille de bonne maison, chacun de ses nouveaux amis cherchait à lui témoigner, par des prévenances, la part qu'il prenait à ses malheurs; Mme Giraud, bien entendu, ne voulait pas être en reste avec les autres. Non contente d'inviter de temps en temps Sophie à ses collations du dimanche, elle essayait de lui procurer de petites douceurs au moins de frais possible. J'en vais citer un exemple.

M. Giraud venait de confectionner avec son habileté ordinaire différentes liqueurs, entre autres un cassis à la framboise et au miel, dont, grâce à un dosage parfait, la réussite avait surpassé ses espérances. Son orgueil de manipulateur s'en glorifiait hautement. Le sucre et la cannelle étaient désormais inutiles dans cette sorte de préparation! résultat fort important par le temps qui courait.

Les enfants, de la part de leur mère, portèrent à Sophie, non un échantillon de la précieuse liqueur, mais le bocal même dans lequel elle avait été préparée, et où restait encore une partie des grains de cassis dont s'était servi M. Giraud pour sa confection.

Sophie, fort embarrassée d'un tel cadeau, et ne sachant trop qu'en faire, n'osa cependant le refuser, dans la crainte de chagriner sa bonne voisine. Mais quand Victor arriva vers le soir, ce furent, de sa part, des plaisanteries et des rires sans fin sur le nouveau meuble figurant parmi ceux de la jeune fille.

« Vraiment, a-t-on jamais mangé des grains de cassis ainsi confits?

— Pourquoi pas, monsieur? Mon voisin s'y entend mieux que vous, ce me semble! et s'il m'en a fait le don, ce n'est pas probablement rien que pour le plaisir des yeux!

— Mais ils n'ont plus de saveur maintenant!

— Qui vous a dit cela? y avez-vous jamais goûté?

— Non! et je serais vraiment charmé de commencer.

— C'est à quoi je m'oppose! dit Sophie en riant et protégeant de ses bras le vase qui contenait les grains de cassis; vous êtes trop moqueur, et je ne veux pas exposer les œuvres de mon voisin à votre critique.

— Dites-moi, mademoiselle, vous a-t-il donné sa recette et le moyen de s'en servir? cela se prend-il à la cuiller?

— Comme vous y allez, monsieur! nullement; la denrée est trop précieuse! On la mange grain à grain.

— Comme la goule des *Mille et une Nuits* mangeait un à

un ses grains de riz. Mais il faudrait une terrible aiguille pour aller chercher ceux-là au fond de leur bocal.

— N'ai-je pas des aiguilles à tricoter ? Eh bien ! monsieur Victor, je vous permets d'en goûter un ; mais il faut le conquérir ! dit Sophie en lui présentant une longue aiguille de fer. Voyons, nous allons juger de votre adresse.

— C'est vous qui m'armez de la lance, mademoiselle, répondit Victor en prenant un air chevaleresque ; le premier que je pourfends, je le dépose.... à vos pieds.

— Non pas ! vous le mangerez.

— Ce sera pour vous obéir. »

Il plonge l'aiguille dans le vase, la retire et n'amène rien : Sophie part d'un éclat de rire : il recommence, et sans plus de succès. Les rires et les railleries redoublent. Sophie essaye à son tour, et au premier coup un grain de cassis apparaît à l'extrémité de son aiguille. Elle y goûte, exalte leur saveur, leur excellence, en raillant Victor de plus en plus. Un second grain suit le premier, puis un autre, sans que la méchante fille daigne faire part de sa bonne fortune à son compagnon. Victor semble là représenter le loup au repas de la cigogne.

Enfin, lui aussi vient de réussir ! En s'égalisant, la partie s'anime entre les deux lutteurs. Au milieu d'une joie folle et des cris de victoire ou de défaite, les aiguilles, par un double mouvement précipité, descendent, montent, redescendent. Dans ce conflit, encore innocent, deux mains qui ne se cherchent pas s'effleurent, se touchent, et c'est pour Victor une raison de plus de prolonger la joute. On se défie, on s'excite ; mais l'œil devient plus brillant, le front se colore. Sophie, la première, laissa là son aiguille, et, s'appuyant fortement au bras de son adversaire :

« Ah ! qu'ai-je donc ? dit-elle ; j'ai mal à la tête ; ma vue se trouble.... »

Les pauvres enfants n'avaient pas compris que ces grains, imprégnés d'une liqueur puissante, pouvaient troubler leur

raison. Déjà les premiers symptômes d'une légère ivresse se manifestaient en eux : chez Sophie, sous forme de malaise, de faiblesse, de sommeil; chez Victor, au contraire, comme une flamme ardente qui, loin de les amoindrir, exaltait toutes les forces de son imagination.

« Mon Dieu ! qu'ai-je donc ? répéta Sophie. Mon ami, allez chercher Mme Giraud.

— Non, il ne le faut pas; c'est inutile; cela ne sera rien !

— Otez cette lumière; elle me fait mal. »

Victor prit le chandelier et le plaça sur un des bas côtés de la cheminée. Sophie venait de tomber sur une chaise, et semblait s'y assoupir. A genoux près d'elle, Victor la soutenait, la contemplait avec extase....

Une demi-heure après, un bruit de bois qui éclatait, de vitres qui se brisaient, les réveilla tout à coup. La lumière, à peu près consumée et tombée au fond du chandelier, n'éclairait plus la chambre que d'une faible lueur, permettant à peine de distinguer les objets. Ils écoutent avec surprise et terreur. Soudain la porte qui sépare le cabinet aux rosiers de la chambre où ils se trouvent s'ouvre avec violence. L'ombre d'un homme se dessine sur le seuil; Victor fait un mouvement de menace, comme pour demander à cet étranger de quel droit il pénètre ainsi chez eux par les toits et en brisant les fenêtres ! Dans ce moment la lumière, près de s'éteindre, jette un dernier éclat dont la chambre entière s'illumine spontanément, et les deux amants, par une même inspiration, croisant les mains, pliant les genoux, tombent prosternés devant l'étranger. C'était un prêtre !

« Pardon ! murmura Sophie, en cachant sa figure dans ses mains.

— Bénissez-nous, mon père, dit Victor.

— Sauvez-moi, mes enfants ! cachez-moi ! leur répond le prêtre d'une voix affaiblie et suppliante. Je suis poursuivi ! condamné ! »

VIII

Une autre ivresse.

De retour à la maison paternelle, encore attardé pour l'heure du souper, Victor s'attendait à essuyer de nouveau les reproches violents de son père, mais il les redoutait peu, cette fois; d'autres idées le préoccupaient trop vivement. A sa grande surprise, Antoine l'accueillit avec douceur, et ne parut pas s'être aperçu de son absence; d'autres pensées l'absorbaient aussi peut-être.

Dès le lendemain, la bonne mère reçut, comme d'ordinaire, les confidences de son fils; confidences incomplètes, il le faut bien avouer. Mais Victor lui parla chaque jour, avec une passion si vive, et à tant de reprises, des charmes, des vertus de Sophie, qu'écartant toute idée fâcheuse pour l'avenir, elle adopta tout à fait leurs amours et promit de les protéger. Elle devait en parler à son mari, et tâcher de le disposer à se montrer favorable à l'union des deux jeunes gens. Ce n'était pas là une petite affaire pour la craintive Mme Antoine; aussi demanda-t-elle du temps. En attendant, il fut convenu qu'elle verrait Sophie; oui, Victor devait la lui présenter comme une simple ouvrière demandant de l'ouvrage. Une fois les deux femmes en présence, il croyait pouvoir répondre du reste. Mais, le jour convenu, Victor arriva seul devant sa mère, seul et désolé : Sophie avait refusé de le suivre, et de mettre le pied dans la maison d'Antoine.

Pourquoi ?

En retrouvant la fille de son ancien maître, Mme Vergniaux s'était crue chargée de la tutelle de Sophie, et s'imposait la loi de remplacer près d'elle sa mère absente. Les fréquentes visites de Victor à la mansarde l'éclairèrent facilement sur leur amour mutuel. Elle crut devoir, dans l'intérêt de sa

chère pupille, faire prendre des informations sur le jeune homme et sur sa famille, et Vergniaux se mit en campagne.

Selon lui, les informations étaient excellentes. « Victor, avait-il dit à sa femme après enquête, est le fils d'un M. Antoine, ancien brasseur, brave homme, fort riche, ce qui ne gâte rien. De plus, ce M. Antoine est l'ami intime du grand tribun, de Robespierre, ce qui pourra peut-être contrarier un peu les idées aristocratiques de la petite; mais, au bout du compte, c'est plutôt un bien qu'un mal; les temps sont durs; on trouvera là un appui en cas de besoin. »

Mme Vergniaux ne vit pas la chose tout à fait comme son mari. Étonnée que Mlle de Montlevrault eût été chercher ses affections dans une semblable famille, elle s'en expliqua franchement avec Sophie. Celle-ci resta d'abord anéantie; jamais Victor ne l'avait instruite des relations de son père avec les chefs de la République. A la pensée d'avoir donné son cœur et sa vie au fils d'un terroriste (car elle ne doutait pas qu'Antoine ne partageât les opinions de son ami), son ombrageuse fierté se réveilla de nouveau. Une alliance était-elle possible entre elle et les bourreaux de son père et des siens? Non; dût la faute d'un instant retomber incessamment sur sa tête pour la couvrir de honte et d'opprobre, elle ne trahira pas la mémoire de son père, elle ne troquera pas du moins le nom qu'elle porte contre un nom taché de sang; elle acceptera son sort, quel qu'il soit : elle le subira comme une expiation, comme un châtiment mérité!

Ce fut dans ces dispositions que Victor la trouva, quand, pour la conduire à sa mère, plein de joie, il se présenta devant elle, non plus comme un amant timide, mais comme un futur époux certain de l'avenir.

Une explication devenait inévitable. Victor essaya d'abord de la dissuader et de justifier son père; mais bientôt, s'indignant des soupçons injurieux de Mlle de Montlevrault, du mépris qu'elle semblait faire de sa famille, son orgueil et son amour, humiliés à la fois, lui causèrent une telle irrita-

tion, qu'opposant dédain à dédain, il sortit de chez Sophie en jurant de tâcher de l'oublier et de la haïr.

Pour le consoler, la bonne Mme Antoine mit toute sa tendresse de mère en jeu. Rien ne devait plus l'arrêter; elle résolut d'aller elle-même trouver la jeune ouvrière. Ne s'agissait-il pas pour elle de sauver son fils du désespoir et de justifier son mari? Mais cette résolution ne s'accomplira pas, et la foudre qui doit détruire sa maison s'apprête à la frapper la première.

Durant le cours des innocentes tendresses de Victor et de Sophie, les événements politiques s'étaient pressés en France; le dernier obstacle opposé aux fureurs anarchiques venait d'être brisé; les Girondins avaient péri sur l'échafaud. Cette époque se nomma la Grande Terreur. Robespierre siégeait au comité de salut public, et, pour tout peindre d'un seul trait, Danton, le principal auteur des massacres de septembre, était ministre de la justice!

Épouvanté de tant d'horreurs, maudissant le destin qui l'avait jeté au milieu de ce monde de bourreaux, Antoine s'en éloignait de plus en plus chaque jour. Il avait même déjà cessé de voir Maximilien; mais ce titre fatal qui l'enchaînait à lui s'accolait encore à son nom, comme venaient de le prouver récemment les renseignements pris par l'épicier Vergniaux.

Eh bien! ce titre même sembla lui offrir le seul moyen de se laver de ses souillures. Des malheureux, des pères, dont les fils gémissaient en prison; des femmes dont les maris étaient sur le point de subir une condamnation capitale, ne sachant comment rencontrer le terrible membre du comité du salut public, ou n'espérant pas le fléchir, apprenant qu'il avait un *ami* (un ami!), accouraient vers Antoine; sa porte leur était ouverte, et, comme ils ne le trouvaient pas sans pitié, comme au récit de leurs malheurs son œil s'humectait, confiants en sa protection, l'espoir leur revenait au cœur. Il résolut de tout faire pour réaliser ce saint espoir: du moins, sa présence au milieu de ces hommes terribles aura produit un bien!

Il rechercha de nouveau la société de Maximilien; celui-ci l'accueillit comme s'il ne se fût point aperçu de son refroidissement, et ne parut pas soupçonner le motif qui le ramenait à lui.

Néanmoins, de quelque façon que s'y prît Antoine en faveur de ses protégés, il ne put rien obtenir de cet homme inflexible; chaque fois celui-ci prétexta du salut public, de la gravité du délit, ou de l'impuissance où il était d'agir contre la volonté de ses collègues. C'eût été compromettre le peu de pouvoir qu'il avait; pouvoir bien précaire, disait-il, et auquel il ne tenait que dans l'intérêt du peuple; charge accablante qui courbe et torture celui qui la porte, mais qu'il lui fallait garder, car la fin seule devait le justifier. « Jusqu'à présent, que m'a-t-elle valu? ajoutait-il; des injures, des haines! à moi qui n'ai jamais signé un arrêt par haine ou par vengeance, tu le sais! »

Puis, après s'être apitoyé sur son sort et sur l'ingratitude commune à l'espèce, après avoir longuement parlé de lui, pour empêcher Antoine de lui parler des autres, il le renvoyait avec quelques protestations hypocrites de regret.

N'importe, Antoine ne se rebuta point.

Un jour se présenta chez lui un homme qui d'abord avait fait partie de leurs réunions.

« J'accours vous demander un grand service, lui dit celui-ci; Verdier, un de mes amis, accusé de modérantisme, vient d'être incarcéré, et il n'en échappera pas, car il a pour ennemi personnel Fouquier-Tinville. Vous connaissez le pouvoir de l'amitié, vous qu'un sentiment fraternel unit depuis si longtemps à Robespierre. Il faut donc que votre ami sauve le mien.

— Je doute fort du succès auprès de l'*incorruptible*.

— Pourquoi? Il s'agit ici d'un bon, d'un vrai patriote injustement soupçonné.

— Eh bien! j'essayerai encore; mais n'avez-vous pas eu vous-même des liaisons avec Maximilien?

— Oui, autrefois, répondit le solliciteur d'un air embarrassé; mais j'avoue que, depuis quelque temps, j'ai cessé de

le voir. Néanmoins, si vous le croyez convenable, j'agirai de mon côté.... Il était reçu dans ma famille.... je puis tenter de l'y attirer de nouveau.... l'inviter à dîner. La table parfois dispose à l'indulgence et réveille les bons sentiments. »

Deux jours après, Antoine conduisait Robespierre chez l'honorable amphitryon. Une famille charmante, une épouse, une fille belle comme un ange, un jeune homme à peine adolescent, reçurent le tribun, non comme celui devant qui l'on tremble, mais comme celui en qui seul on espère.

Maximilien sembla d'abord respirer plus à l'aise dans cette atmosphère de calme et de paix. Il redevint doucereux et insinuant comme aux jours de sa jeunesse, fit le bon homme, eut presque des accès de gaieté, et, quand vint le dessert, dès les premiers mots dits en faveur de Verdier, il promit d'intervenir pour lui et de le ravir aux serres de Fouquier-Tinville.

Tous étaient dans le ravissement. Maximilien ne s'arrêta pas là. Le vin le poussant encore cette fois, comme au premier dîner fait à la *Branche d'acacia*, après avoir déploré la dure nécessité qui l'avait contraint à des mesures de rigueur, il fit de lui-même l'éloge de la modération; puis, passant en revue, et avec des blasphèmes pour chacun d'eux, tous ses collègues terroristes, qui l'entraînaient malgré lui, il parla confusément d'un grand et terrible coup d'État, d'une dernière et abondante charretée de législateurs pour la Grève, et le mot *dictature* lui échappa.

Dans ce moment, le maître de la maison venait de lui verser de nouveau d'un vin de Champagne mousseux. Robespierre eut un mouvement nerveux, et, le bras encore tendu, il parut quelque temps examiner en silence, et avec une profonde attention, le jeu des globules d'air qui s'élevaient et petillaient dans son verre. Il promena ensuite et tour à tour sur les convives un regard scrutateur, comme pour les reconnaître et les nombrer, posa son verre sur la table sans l'avoir bu, se leva en chancelant, et, prétextant d'un malaise subit, il déclara vouloir partir.

Antoine l'accompagna jusque chez lui, et, après l'avoir remis aux soins de la fille Duplay :

« Tu n'oublieras point ce que tu as promis pour le patriote Verdier, lui dit-il.

— Je n'oublierai rien de ce que j'ai dit ce soir, répondit Maximilien avec un geste que l'autre fut loin de comprendre, et dès demain ils en auront tous la preuve ! »

Antoine allait le quitter, il le rappela :

« M'aimes-tu toujours? lui dit-il en le regardant fixement entre les deux yeux.

— Oui, et plus encore aujourd'hui qu'hier! »

Cela était vrai. Les sentiments de modération mis en avant par lui avaient réveillé dans son compagnon d'enfance une vieille et tenace affection.

« Moi aussi, je t'aime, et il me semble que ta mort serait pour moi la paralysie d'un de mes membres. »

Ensuite de cette singulière profession d'amitié, il lui demanda s'il s'était enivré à ce repas, et, pour preuve du contraire, il exigea que son ami marchât devant lui en déclamant des vers. Antoine se prêta à sa manie, ne voulant voir dans ses exigences que les caprices de l'ivresse, et, tandis qu'il arpentait ainsi la chambre en récitant quelques vers de Joseph Chénier, assis dans son fauteuil, Maximilien suivait tous ses mouvements sans paraître songer à lui cependant. Puis, tout à coup, se levant à demi sur son siége :

« Dis-moi, Antoine, reprit-il, dominé par l'idée dont il était préoccupé bien plutôt que par les vers de Chénier, qu'a dit ta femme lorsque tu lui as appris que j'étais le neveu de Damiens?

— Je doute fort que ma femme ait connaissance de ce fait; mais, en tout cas, ce n'est pas par moi qu'elle a pu l'apprendre.

— Pourquoi? où serait le mal?

— Ce n'est point mon secret.

— Tu as donc bien gardé celui-là?

— Comme les autres.

— Merci! s'écria le tribun, se levant tout à fait et lui saisissant fortement le bras, tandis que de son autre main il s'appuyait sur son fauteuil, car ses jambes, sinon sa tête, conservaient encore un souvenir du vin de Champagne; merci, frère! ah! tu viens de soulager mon cœur d'un grand poids, foi d'Isidore! Mais garde bien, garde pour toi seul, pour toi seul! entends-tu? chacun des mots articulés par moi ce soir, à cette table, durant ce repas!

— Sois tranquille; nul d'entre nous n'oubliera que tes paroles étaient confidentielles.

— Je n'étais inquiet que sur toi! »

Antoine allait se révolter contre une idée aussi injurieuse en apparence, quand, lui imposant silence du geste :

« Bonsoir, citoyen Antoine, et rends grâces à Dieu d'être l'ami de Robespierre! »

L'air dont tout cela fut dit devait le forcer à réfléchir; mais Antoine s'obstinait à ne donner, en ce moment, aux paroles du tribun, comme à ses actes, que le sens de l'ivresee. Lui-même se sentait la tête embarrassée. Il était à peine neuf heures : il alla, pour rasséréner ses esprits, se promener vers le jardin des Capucines. Là, il but de la bière en fumant; il lut les papiers publics, et finit par s'endormir, les coudes sur la table, Le moment de la fermeture arrivé, on le réveilla, et il se dirigea vers son logis.

La route est longue du boulevard à la rue de Tournon, et de plus elle n'était pas libre. L'émeute se ruait dans les rues. On venait de procéder à des arrestations de nuit. Les sans-culottes manœuvraient sous les armes; la populace s'agitait en désordre autour des maisons désignées, et toutes ces figures hideuses, défilant devant lui, à la lueur des torches, lui barrant le chemin au milieu d'un horrible concert de jurements, d'imprécations et de chants de cannibales, lui laissaient peu le loisir de rassembler ses idées.

Assourdi par leurs cris, contraint de stationner à chaque

pas, respirant, avec le brouillard, les odeurs infectes exhalées des fanges des ruisseaux et des haillons de la multitude, des sueurs lui montaient à la tête, ses genoux faiblissaient, ses yeux se fermaient à moitié. Était-il dans la veille ou dans le sommeil?

Il se trouvait alors au bas de la rue des Prouvaires, quand un fiacre arriva bruyamment et imprima à la foule un reflux qui jeta Antoine adossé contre un mur; des rangs pressés l'y maintinrent. Là, au milieu de cette foule déguenillée, des clameurs qui redoublaient, il vit le fiacre s'avancer entouré de piques, de bonnets rouges, d'écharpes tricolores. Une torche s'abaissa vers la portière; il aperçut, l'une près de l'autre, comme à travers une vapeur, ces deux femmes près desquelles il venait de dîner quelques heures auparavant; la mère, si noble et si gracieuse encore! la fille, si jeune et si belle! Un songe l'abusait, il n'en doutait pas; mais ce songe était horrible! Se tête fléchit, ses yeux se fermèrent tout à fait, et, quand il les rouvrit, le fiacre avait disparu derrière le quai de la Mégisserie, entraînant avec lui la plus grande partie de cette population nocturne qui l'environnait tout à l'heure et obstruait son chemin. Enfin, rentré chez lui, non sans peine, rompu de fatigue et la tête tout en désarroi, il se coucha et s'endormit aussitôt profondément.

Le lendemain, comme il sommeillait encore, son fils vint le réveiller :

« Mon père, lui dit-il d'un ton d'effroi, n'avez-vous pas dîné hier avec la famille Sainte-Amarante?

— Oui; eh bien?

— Eh bien! ils ont tous été, hier au soir, saisis à domicile et transférés à la Conciergerie!

— Non! cela n'est pas possible! » s'écrie d'abord Antoine.

Tout aussitôt les discours ambigus de Robespierre, sa vision de la nuit, lui reviennent en tête, mais plus clairs cette fois. Il saute en bas du lit et s'habille en toute hâte.... Victor devine sa pensée, s'en alarme. A ses cris, sa mère accourt.

En quelques mots il la met au courant, et tous deux veulent s'opposer à sa sortie.

« Que prétends-tu faire? lui dit-elle.

— Aller trouver Maximilien!

— Mais c'est de lui peut-être que vient le coup?

— C'est lui seul qui peut le retenir! Il les rendra à la liberté, car il le faut, car je le veux!

— Antoine, ne le connais-tu donc pas encore? s'écrie sa femme avec désespoir. Tu n'as voulu croire ni à mes terreurs, ni à celles de ta mère! Ah! que Dieu nous protége! si tu oses lutter contre lui, tu es perdu!

— Non! et je les sauverai!

— Eh bien! mon père, lui dit Victor avec une soudaine résolution, je vous accompagne.

— Je te le défends!

— Alors vous ne sortirez pas! »

Et il faisait un mouvement pour lui barrer la porte, quand, le saisissant par le bras :

« Je vous ordonne à tous deux de rester et de m'attendre! » leur cria Antoine avec un geste impérieux.

La mère attira son fils à elle, le pressa sur son sein avec une vive étreinte, et, le couvrant de baisers, de larmes, de caresses, prenant pour lui sa voix la plus douce, comme s'il n'était encore qu'un faible enfant :

« Demeure, Victor, demeure, lui dit-elle; ne te fais pas voir à ce monstre; il t'a peut-être oublié. Ils en ont tué de plus jeunes que toi, sais-tu? Oh! demeure avec ta mère; qu'il lui reste au moins quelqu'un pour l'aimer, pour la comprendre! »

Pendant ce temps, Antoine s'était enfui. Il courut à la rue Saint-Honoré, près de la place Vendôme, appelée alors place des *Piques*, et où logeait Maximilien. Ses mains suaient, le sang lui montait à la tête, ses artères lui battaient aux tempes; il sentait que toute sa force de volonté ne lui ferait pas défaut, même devant le tout-puissant démocrate.

Dans une petite chambre d'attente, un homme en sabots, nu-jambes, vêtu d'une carmagnole, le sabre au côté et coiffé du bonnet rouge, avec la cocarde nationale, lui dit :

« Halte-là ! on n'entre pas !

— Je veux parler au citoyen Robespierre.

— Il travaille ; assieds-toi et attends-le.

— Je ne puis attendre ! je ne puis m'asseoir !

— Eh bien ! tiens-toi debout et va te promener ! » lui répondit avec flegme ce singulier garde du corps.

Antoine voulut forcer la consigne ; l'autre se leva de toute sa hauteur, développa devant lui ses membres musculeux, comme pour lui faire comprendre l'inutilité de la résistance, porta la main sur son sabre, et se mit à siffler le *Ça ira*.

L'impatience éclatait dans tous les mouvements du nouvel arrivé, son irritation était au comble ; il s'emporta, il cria, frappa du pied. Tout fut inutile. On laissa à sa fougue le temps de tomber, et, quand il fut resté une heure avec cet ilote républicain, avec ce chacal à face humaine, la porte s'ouvrit ; mais ce ne fut pas Maximilien qui se montra, ce fut Hébert, Hébert le journaliste, Hébert le père Duchêne :

« Ah ! c'est toi qui fais tout ce train ! Je vous ai crus ici une douzaine de J...f..... à battre la savate ! »

S'approchant d'Antoine, il ajouta à voix basse :

« Il vous prie de l'excuser, monsieur, et sera libre bientôt de vous recevoir ; il est retenu par un travail important. Nous avons, ce soir, grande séance aux Jacobins. »

Et, lui frappant familièrement sur l'épaule, changeant tout à coup de ton et de langage, il reprit en élevant la voix et désignant le sans-culotte qui se trouvait là :

« Patiente un peu, citoyen ; voilà un bon b..... qui te tiendra compagnie. N'est-il pas vrai, Publicola ? »

La brute fit entendre un bourdonnement en guise de rire approbatif ; Hébert rentra, et, encore attardé dans son espoir, Antoine se replia sur lui-même pour chercher des adoucissements, des consolations ; il se dit, et tâcha de se per-

suader que l'arrestation n'ayant eu lieu que bien avant dans la nuit précédente, quelques heures de plus ou de moins ne pouvaient empêcher la réussite de sa démarche. Il patienta donc du mieux qu'il put, écoutant même, pour se distraire, tous les airs nationaux sifflés par son compagnon à la carmagnole.

Enfin la porte s'ouvrit de nouveau, et, cette fois, ce fut Maximilien qui parut et lui fit signe d'entrer :

« Je suis à toi, lui dit-il en fermant soigneusement la double porte; mais laisse-moi d'abord en finir avec Hébert; ce ne sera pas long.

— Comment! répliqua vivement Antoine, est-ce encore pour attendre que tu me fais entrer? y a-t-il donc chez toi double antichambre? C'est faire par trop l'aristocrate, à ton tour! »

Et, emporté par le dépit, il se servit d'une expression grossière, quoique fort en usage alors, pour lui dire qu'il se *moquait* de lui!

« Ah! monsieur, lui dit Hébert du ton d'un homme de la meilleure compagnie et dont l'oreille se trouverait blessée par une semblable locution; voilà un mot dont on peut faire usage devant des sabots, un mot appartenant à une langue populacière, que nous écrivons assez couramment, nous, le père Duchêne, mais que nous ne parlons pas entre honnêtes gens! »

Grâce à ce malheureux mot, il s'entama une discussion quasi littéraire sur les différents genres de langage dont on devait se servir, soit à la tribune, soit dans le monde de l'intimité, ou dans les journaux démocratiques. Maximilien s'en mêla, pérora sur quelques formes grammaticales, suffisantes, selon lui, pour faire reconnaître, malgré tous les déguisements possibles, un ci-devant noble, un ecclésiastique, un fournisseur, un militaire, etc.; et Antoine, venu pour foudroyer un infâme, pour arracher une proie au geôlier, peut-être au bourreau, après avoir reçu une légère admonition,

toute de savoir-vivre, du citoyen Hébert, dit le père Duchêne, fut contraint d'assister à une conférence oiseuse sur le vocabulaire !

« Finissons-en de tout ce bavardage, dit-il enfin. Je me suis présenté ici avant midi pour te parler, et vois l'heure qu'il est ! »

Maximilien leva les yeux vers une petite pendule de cuivre doré, placée sur le secrétaire de merisier devant lequel il se tenait. La pendule marquait alors une heure et demie ; et, depuis ce moment, il ne cessa de la consulter de l'œil de minute en minute, quel que fût le sujet qui semblât l'occuper exclusivement.

« Tu as donc à m'entretenir de choses sérieuses?

— Très-sérieuses, répondit Antoine, et je suis pressé.

— Eh bien ! mon vieux camarade *Ludovici Magni*, je te promets, par l'abbé Proyart et la pythonisse Lépicier, que, s'il est en mon pouvoir de te satisfaire, je le ferai.

— J'y compte. »

La fille Duplay entra pour remettre des lettres au dictateur en espoir; il les lut, et en communiqua quelques-unes à Hébert, fit un mot de réponse pour d'autres ; puis, après une courte consultation avec ce dernier, au sujet de la séance du soir aux Jacobins, il le congédia, non sans avoir de nouveau interrogé la pendule.

Ils étaient seuls enfin ! Sur-le-champ Antoine aborda la question.

« Où est, en ce moment, la famille Sainte-Amarante ? »

Maximilien parut se troubler légèrement ; mais, se remettant bientôt :

« Tu sais donc?... Écoute, Antoine ; il y a, certes, dans leur arrestation, quelque chose qui révolte, et ne crois pas que je m'y sois décidé sans un sentiment pénible ; mais ces gens-là en avaient trop entendu ; je devais avant tout m'assurer de leur discrétion.

— Ainsi, ils sont au secret? »

Il ne répondit pas, regarda encore l'aiguille du cadran, et poursuivit :

« Si mes projets, si mon avenir, si ma vie enfin n'intéressait que moi, je l'eusse risquée, sans hésitation, plutôt que de toucher à cette famille par laquelle je venais d'être si bien accueilli ; mais je suis autre chose qu'un homme, je suis un moyen ; un moyen, comprends-tu bien la valeur de ce mot ? Mes jours sont dévoués à l'exécution du grand acte révolutionnaire. Si les paroles échappées hier à mon entraînement sont dévoilées, mon existence est compromise, et avec elle celle de la République ; car je suis nécessaire à l'achèvement de l'œuvre ! Voilà les motifs qui seuls m'ont fait agir ; il est ici question de la France, du sort de trente millions d'hommes ! Pouvais-je hésiter ? Tu dois m'approuver toi-même, si tu es encore patriote ! »

Antoine essaya de parler ; mais son interlocuteur lui coupa sans cesse la parole pour développer toujours cette même thèse de son importance politique ; et, quand il eut longuement élaboré, épuisé la matière, il lui dit d'un air de condescendance :

« Maintenant, parle ; que puis-je faire pour toi ?

— Rendre la liberté à la famille Sainte-Amarante, s'écria Antoine ; te confier à leur bonne foi, dont je me fais le garant ! C'est pour justifier un ami, et parce qu'il m'a cru le tien, que le père est venu me trouver ; c'est moi qui t'ai pressé, conjuré d'accepter leur invitation, qui t'ai accompagné chez eux. Tout s'est fait au nom de l'amitié qu'ils ont pour Verdier, et de celle qu'ils me connaissent pour toi ; c'est donc notre vieille affection que j'invoque aujourd'hui, Maximilien ; c'est comme compatriote, comme condisciple, surtout comme ami, comme frère, que je te somme de tenir ta promesse !

— Ma promesse ?

— Ne viens-tu pas à l'instant de t'engager de satisfaire à la demande que je te ferais ?

— Oui ; si la chose est en mon pouvoir, de nouveau j'en prends l'engagement, dit-il, l'œil encore fixé sur l'aiguille.

— Eh bien ! il est en ton pouvoir de les sauver !

— Il est trop tard ! répondit le bourreau, car on les exécute en ce moment ! »

Et il poussa un long soupir, non de pitié, non de remords, mais de soulagement.

Deux heures venaient de sonner à la petite pendule de cuivre.

Antoine se leva en poussant un cri de hyène ; et, brisant avec rage sa chaise sur le carreau :

« Quoi ! cet homme si hospitalier, si inoffensif, si dévoué au saint culte de l'amitié ! cette mère si tendre ! quoi ! cette jeune fille si douce, ce jeune homme si candide, et qui n'ont pu même comprendre tes paroles, tu les as assassinés !

— Je t'ai fait connaître mes raisons, lui répondit le tribun avec une sorte de calme sinistre. Penses-tu donc que les murs mêmes d'un cachot, quelle que soit leur épaisseur, suffisent à engloutir un tel secret ? Au surplus, ce n'est pas moi qui les ai frappés, c'est la loi ! Ils étaient girondins.

— Girondins !... quelle horrible dérision ! mais tu me trompes, tu as menti ! Ils ne sont pas morts ! tu n'as pas pu les tuer si vite ; il faut au moins le temps d'instruire, d'interroger, de juger ! Puis, le fils n'est encore qu'un enfant ; la loi n'a pu l'atteindre [1]. Oui, avoue-le, tu as seulement voulu te soustraire à mes prières, à mon importunité, te dégager de ta parole ! C'est cela, n'est-ce pas ! Tant mieux ! tant mieux !

— Lis ce que m'écrit à l'instant Chaumette, le procureur de la commune, dit Maximilien en lui passant, tout ouverte, une des lettres qu'il venait de recevoir.

1. Le jeune Sainte-Amarante avait quinze ans lorsqu'il périt sur l'échafaud.

« Les Sainte-Amarante viennent à l'instant d'être con-
« damnés à la peine de mort pour avoir conspiré contre l'in-
« divisibilité de la République. A deux heures précises, on
« saura au juste si leur sang est de la même couleur que leur
« nom. »

— Ce Chaumette! toujours de grossières plaisanteries! » murmura Robespierre d'un air de dédain.

Antoine était exaspéré; la lettre tremblait dans sa main; il la froissa avec fureur, la chiffonna, la mit en boule, et, la lui jetant à la face :

« Ton correspondant est digne de toi! Ainsi, ils sont morts? Ainsi, parce que tu t'étais soûlé de leur vin, il t'a fallu te soûler de leur sang! Mon Dieu! pour cacher les résultats de son ivrognerie, le sang de toute une famille! du sang plus qu'il n'en faudrait pour assouvir un tigre! Es-tu repu maintenant? Mais non! le mien manque à ta soif; car, moi aussi, j'ai ton secret. Tue-moi donc, tue-moi! »

Aux cris qu'il poussait, la Carmagnole entr'ouvrit la double porte :

« Est-ce que vous vous battez là dedans? »

Maximilien lui fit signe de se retirer, et, se rapprochant d'Antoine, cherchant à presser la main que celui-ci lui refusait :

« Tu as pris soin toi-même de me justifier, lui dit-il; j'ai donc encore dans le cœur quelque sentiment humain : tu viens de m'insulter, de m'outrager, d'un mot tu peux me perdre, et.... tu vivras! oui, tu vivras; car j'ai confiance en toi; tu es mon ami, mon seul ami!

— Péthion aussi était ton ami, ton grand ami, et tu l'as fait guillotiner!

— Oh!... murmura Robespierre, les ongles sur les dents et en lui jetant un regard de côté, regard sinistre, où la colère commençait à s'allumer sourdement, la position n'est pas la même; Péthion était un autre homme que toi! il était un moyen aussi, lui! un ressort qu'il a fallu briser; une longue

amitié d'enfance ne m'attachait pas à lui !... Mais va-t'en, va-t'en ! ma patience est à bout !

— Adieu, lui dit Antoine, toujours dominé par un sentiment exalté d'indignation. Jusqu'à présent je me suis efforcé de ne voir en toi qu'un homme cruel seulement dans des intentions d'avenir national ; mais puisqu'il te faut des têtes dans ton intérêt personnel, pour garder ton pouvoir, pour sauver ta peau, tu n'es plus à mes yeux qu'un assassin, un lâche ! et je te méprise ! Adieu ! »

Robespierre resta muet ; mais il bondit de rage, le menaça du poing, et son regard fulgurant sembla échanger un terrible adieu contre le sien.

Une fois dehors, à peine Antoine eut-il respiré l'air libre et frais, son emportement se calma, et la peur le prit. Il venait de compromettre sa sûreté, celle de sa famille peut-être, inutilement et sans but, puisque les Sainte-Amarante avaient cessé d'exister. La réaction s'opérant dans ses idées, Maximilien, malgré ses crimes, ne lui parut dépourvu ni de grandeur ni de générosité. Ne l'avait-il point épargné, lorsqu'un meurtre de plus pouvait prévenir complétement le danger qu'il redoutait ? S'il l'avait osé, il serait retourné sur ses pas lui crier grâce et merci ! mais la honte le retint.

Quand il rentra chez lui, au désordre de ses traits, à l'agitation de ses mouvements, sa femme devina une partie de la vérité. Sans en révéler la cause, il lui avoua ses terreurs ; sa tête était menacée ! Il venait de lutter contre le tout-puissant Robespierre. Le lien qui les avait unis était à jamais rompu, rompu violemment. Ce fut un coup de foudre pour la pauvre femme. Elle se rappela ses anciennes prévisions, et pâlissant de plus en plus à mesure qu'Antoine se laissait aller à lui raconter les violences de leur dernier adieu, tremblante pour lui, pour son fils, quand il eut cessé de parler, elle tomba froide et inanimée sur le parquet. Un seul cri lui échappa :

« Fuis, fuis ! cache-toi ! où est Victor ? »

On la mit au lit. Une fièvre ardente se déclara. Dans ses brûlantes insomnies, dans ses hallucinations fiévreuses, la même pensée la poursuivait, les mêmes mots s'échappaient de sa bouche : « Cache-toi ! va-t'en ! va-t'en ! » Ce mot, c'était aussi le dernier adieu de Robespierre à Antoine ; il lui rappelait ses périls ; mais pouvait-il abandonner sa femme en cet état? Il ne le voulut pas. Cependant il y allait de sa vie.

A toute heure, au moindre bruit, quand une porte s'ouvrait, se fermait, quand des pas se faisaient entendre dans l'escalier, quand une voix interpellait le portier de la maison, la vue d'un étranger, une rumeur dans la rue, tout était pour lui comme le prélude d'un arrêt de mort. Les tortures qu'il endura alors furent grandes ; mais le médecin avait déclaré la malade incapable d'être transportée, et il resta près de sa femme, de sa femme mourante du danger qu'il courait, et que tuaient coup sur coup ses terreurs incessantes. Il la veilla, la soigna avec son fils, jour et nuit ; car Victor ne quitta pas sa mère, et ce fut à grand'peine que celle-ci obtint d'eux, quand la fatigue les eut accablés, que l'un essayerait de prendre quelque repos durant la veillée de l'autre.

La fièvre avait disparu ; mais depuis trois jours une morne stupeur plombait le visage de la malade. Un soir, son front, ses joues se colorèrent soudainement, et le sourire fit s'entr'ouvrir ses lèvres.

« Tu te sens mieux? lui dit Antoine, alors seul à son chevet.

— Une pensée consolante me vient, lui répondit-elle ; je sens que bientôt tu n'auras plus à songer qu'à toi. Dieu en soit béni ! »

Elle désirait un confesseur, mais sans l'espérer ; car elle le voulait non assermenté, et tous ceux de cette classe étaient proscrits ou sous la menace de la loi. Comment en découvrir un? Victor s'en chargea. Il écrivit ; le prêtre vint. Une heure après, Mme Antoine était morte.

IX

L'amour d'un père.

Ce prêtre qui vient de recevoir le dernier soupir de la bonne et sainte créature, c'est un de ces nobles confesseurs de la foi, dont les vertus et le dévouement éclatent surtout dans les temps de persécution. Atteint par la loi conventionnelle ordonnant le supplice de tout ecclésiastique convaincu d'être émigré ou sujet à la déportation[1], il n'a pas cessé de remplir avec audace son humble ministère. Se cachant, non par peur, mais par devoir; non dans son intérêt propre, mais dans l'intérêt de ceux dont la conscience alarmée ne réclame de secours que du sacerdoce vaincu et proscrit; reculant devant le martyre sans y renoncer, c'est un de ces hommes naguère obscurs et oubliés quand l'Église était triomphante, une de ces vertus ambitieuses seulement de périls à affronter, et qui, semblables à ces astres lointains perdus dans l'immensité, ne se montrent que sous un ciel sombre.

C'est ce même prêtre qui, quelque temps auparavant, poursuivi, traqué, pénétra par les toits dans la mansarde occupée par les deux amants, et apparut, un instant trop tard, aux yeux de Victor et de Sophie, dans une soirée si mémorable pour eux.

Blessé au pied en tombant du haut du châssis à tabatière sur quelques pots de rosiers restés dans le cabinet, il avait été contraint d'accepter un asile chez la jeune ouvrière. Un matelas tiré de sa couche, déjà bien modeste, et jeté dans le cabinet, avait fait les frais pour Sophie. La blessure du prêtre, sa situation, son état, son âge, légitimaient suffisamment les

1. Loi du 18 mars 1793.

soins et l'hospitalité de la jeune fille. Il les reçut d'abord malgré lui; car, si sa présence sanctifiait la mansarde, elle pouvait y attirer un désastre. Mais Sophie ferma obstinément l'oreille quand il lui parla de dangers pour elle, et loin de voir un péril dans l'hospitalité qu'elle lui accordait, elle y vit, au contraire, une sûreté pour l'avenir.

Depuis ce jour, ses entrevues avec Victor avaient eu un témoin. Le proscrit vécut là, près du couple amoureux, à l'insu de tout le monde, même de Mme Vergniaux ne bougeant guère de sa retraite, et se tenant muet et renfermé sitôt que Mme Giraud, ou l'un de ses enfants, venait frapper à la porte de la voisine. Il entretenait ses jeunes amis, les édifiait par sa parole, et ceux-ci, tout en l'entourant d'attentions et de prévenances filiales, lui racontaient naïvement leurs amours jusqu'au jour de son arrivée exclusivement; et le vieillard souriait à leurs rêves de bonheur, aux projets de leur mariage, qu'ils espéraient, disaient-ils, voir bénir par lui dès que le calme serait revenu.

Les choses s'étaient passées ainsi quand le nom de Robespierre vint si rudement se jeter entre Mlle de Montlevrault et le fils d'Antoine.

A peine convalescent, la nuit avancée, plus d'une fois l'hôte de Sophie, se déguisant de son mieux, chacun dormant dans la maison, était sorti pour aller porter des consolations et des secours spirituels aux souffrants et aux affligés. Au lit de mort de sa mère, Victor s'en souvint; il écrivit à Sophie et la chargea de transmettre sa prière à leur ami commun.

Depuis le jour de leur séparation, c'était la première fois que celle-ci entendait parler de lui. Malgré tous ses semblants d'orgueilleuse fermeté, combien de larmes avait-elle versées en songeant à l'absent! Ne le voyant pas revenir, elle commençait à se croire oubliée, quand cette lettre, dont elle reconnut l'écriture, lui arriva.

Hélas! Victor ne lui parlait pas d'amour; mais le peu de mots contenus dans la lettre ne lui allèrent pas moins vive-

ment au cœur! Revenu de sa triste et pénible mission, le prêtre lui apprit qu'à l'heure où il parlait, Victor sans doute n'avait plus de mère, et Mlle de Montlevrault sentit se fondre tout à fait les dernières rigueurs de son orgueil aristocratique et de ses répugnances antirépublicaines. Non-seulement elle appela de ses vœux les plus ardents le retour de Victor près d'elle; mais, après l'avoir attendu vainement, et avec les élans d'une impatience douloureuse, elle alla, à son tour, tremblante, confuse, évitant le regard des voisins et les questions moqueuses des passants, le guetter aux environs de sa demeure, dans la rue de Tournon.

Après plusieurs inutiles tentatives de ce genre, étonnée de ne le point voir paraître, inquiète sur lui, se reprochant avec amertume sa conduite à l'égard de Victor, elle résolut de pénétrer dans sa maison et de s'informer de ses nouvelles auprès du concierge.

Deux individus se tenaient sur le seuil de la porte cochère comme elle se disposait à le franchir : c'étaient une grosse femme de bonne mine, dont la figure ouverte et l'œil en l'air semblaient peu s'accommoder des larmes, quoiqu'elle fût entièrement vêtue de noir et qu'elle eût en réalité la douleur au fond de l'âme ; puis un jeune gars, à l'air étonné et contrit, qui l'écoutait avec l'apparence de la plus grande soumission. Chacun d'eux tenait un paquet sous son bras.

A l'aspect de cette femme en deuil, Sophie s'arrêta :

« Voyons, grand imbécile, disait Madeleine, car c'était elle, ne vas-tu pas te plaindre de notre maître dans le moment où, grâce à ce cher brave homme, tu te trouves plus riche que tu ne mérites ? Le prix de la vente résultant de tout ce qui lui appartenait en meubles et en linge dans cette maison, ainsi qu'à la défunte.... Dieu ait son âme! qu'il en fasse un de ses anges dans le ciel comme elle l'était déjà sur la terre !

— Oh! oui, interrompit Géry, c'était là un cœur de femme! »

Sophie écoutait.

« Eh bien! reprit Madeleine, tout a été partagé entre nous,

entre nous deux, comme si nous avions été quasi leurs parents ! De quoi te plains-tu ?

— Écoutez, Madeleine, dit Géry, je ne me plains pas du procédé de M. Antoine sous le rapport de ce qu'il nous laisse, bien au contraire ; mais partir, nous quitter comme çà sans nous avertir, sans nous dire où il va, pour qu'on puisse l'aller remercier, ce qui est bien le moins, je ne trouve pas cela juste.

— Tu seras toujours bête, Géry. Allons, adieu, mon garçon ; je retourne au pays, et toi ?

— Moi ? pas si bête, quoi que vous en disiez. Je guigne une bonne place où, quoiqu'il n'y ait pas grand chose à faire, il y a gros à gagner, et c'est la Nation qui me l'offre. Oui, quarante sous par jour, quarante sous en argent à tous les braves garçons sans ouvrage, à la condition seulement d'aller dans les assemblées patriotiques ou aux tribunes de la convention. C'est là un bon métier ! Et, si je puis devenir juré, juré du tribunal révolutionnaire, comme le père Duplay, le menuisier, que M. de Robespierre a fait placer ! dix-huit francs, quotidiennement[1] ! dix-huit francs, ni plus ni moins : et rien à faire, rien à dire ! un accroisement complet, quoi ! Vous riez, Madeleine ; vous remuez l'épaule ; mais est-ce que je ne le connais pas aussi, M. de Robespierre ? c'est moi qui lui ouvrais la porte quand il venait chez nous, et qui lui vergetais son habit quand il en sortait, et....

— Adieu, Géry, adieu mon garcon, dit Madeleine en lui tournant le dos et en s'éloignant, je dirai au pays que tu deviens fou ! »

Tandis que Géry redescendait la rue de Tournon, Madeleine se dirigea vers la rue de Vaugirard. Alors Sophie, l'accostant, lui demanda sans autre préambule comment se portait et où se trouvait en ce moment M. Victor Antoine.

« Oui-da, ma belle-fille ; si vous le savez vous-même, vous

1. Loi du 5 septembre 1793.

m'obligerez de me le dire, répliqua la bonne Flamande. Depuis la mort de la défunte, sur le tombeau de laquelle je vais de ce pas dire ma prière avant de partir pour notre province, le père et le fils n'ont pas reparu, et personne ne sait ce qu'ils ont pu devenir, puisque moi-même, Madeleine Badolier, je l'ignore. »

Sophie resta muette, interdite, et Madeleine continua sa route.

Rien ne devait désormais rebuter la noble fille dans sa poursuite. Il ne s'agit plus, dans sa pensée, d'un sentiment dont on doit rougir et se cacher! ce n'est point une maîtresse courant après son amant, mais une bonne âme dévouée qui sait qu'en elle seule réside la consolation dont un malheureux a besoin pour se reposer d'une grande douleur. Cependant, quel moyen lui restait-il à mettre en œuvre afin de retrouver Victor? Heurté par ses mépris, s'il s'obstine à ne point reparaître chez elle, où l'ira-t-elle chercher? Ce moyen, son cœur vient de l'entrevoir. Madeleine le lui a révélé! Mme Antoine est enterrée au cimetière de Vaugirard; c'est là que Sophie se rend, et c'est là qu'un matin Victor la retrouva, agenouillée sur une tombe.

Ils en avaient long à se conter! Que de choses à s'apprendre! que de cruels reproches à se faire! Mais tout s'expliqua avec des larmes, et ils s'entendirent. Sophie lui demanda seulement, et avec intérêt, des nouvelles de son père, et où il demeurait maintenant. Victor resta quelque temps sans répondre, puis :

« Mon père se cache, lui dit-il; la fatale amitié de Robespierre s'est changée en haine : c'est vous révéler les périls qu'il court. »

Après une prière faite en commun sur la terre fraîchement remuée, ils se séparèrent avec promesse de se revoir bientôt dans la mansarde. Victor prolongea la rue de Vaugirard, côtoya celle de Tournon, et, poussant un soupir, jeta un douloureux regard sur une maison vers laquelle ses pas ne se

dirigeaient plus. Il gagna une des rues humides et froides du quartier latin, dont la tristesse avait plu à son père, car elle ne s'harmonisait que trop bien avec ses propres pensées.

Depuis le dernier adieu de Maximilien, depuis la mort de sa femme, une humeur noire, un mépris haineux des hommes, avaient dominé tout à coup Antoine. Ce qu'il avait encore au cœur de tendresse et de passion, tout fut pour un seul être, pour son fils, pour lui seul ! Il déversa sur Victor les divers genres d'affection qu'il avait eus pour tous, pour sa mère, pour sa femme, pour ses amis; mais, ainsi que tous les entraînements d'Antoine, cet amour de père, poussé à l'excès, ne tarda pas à devenir, comme les autres amours, égoïste et tyrannique.

Quittant son logement de la rue de Tournon, se faisant aussi humble, aussi inaperçu que possible, il avait été demeurer à un quatrième étage de la rue des Mathurins-Saint-Jacques. Là, Victor, irrité du dédain de Sophie, ne songeant plus qu'à sa douleur récente, sembla d'abord ne vouloir d'autres consolations que les caresses de son père, d'autre amitié que la sienne, d'autres plaisirs que les récits qu'il lui faisait de la défunte. Ils vivaient comme deux compagnons, comme deux frères; souffrant, mais ensemble; pleurant, mais dans les bras l'un de l'autre. Que cela semblait bon à Antoine !

Par le conseil même de son père, le jeune homme dut reprendre ses études. Il ne retourna pas chez son notaire, cependant ; c'eût été révéler trop facilement leur retraite. Il suivit des cours particuliers de droit, près d'un vieux professeur auquel il se présenta sous un faux nom. Dans les premiers temps, les leçons furent de peu de durée; mais elles se prolongèrent ensuite. Sous prétexte de nouvelles études et de répétitions du Digeste, Victor passait une partie de la soirée chez son vieux légiste. Antoine le possédait dans la matinée et aux heures des repas; le reste du temps il lui échappait presque toujours.

Pour abréger son absence, Antoine, se travestissant comme pour un rendez-vous mystérieux, vu le péril dont il se croyait toujours menacé, en vint à faire ce que Victor avait fait pour Sophie et Sophie pour Victor; tous les amours se ressemblent ! il allait, la nuit tombante, rasant les murs, le chapeau sur les yeux, attendre son fils, le guetter à la sortie de ses cours, et il revenait seul en se disant :

« Il aura échappé à ma vue, sans doute ! mais à la maison je vais le retrouver ! »

A la maison, il était seul encore, et il attendait.

Un autre père eût fermé les yeux, eût patienté peut-être, en songeant que ce jeune homme entrait dans l'âge des passions, et, tout en cherchant à modérer cette séve active de la vingtième année, il se fût bien gardé de vouloir la comprimer entièrement, dans la crainte d'une explosion; mais lui, il ne savait ni plier ni se contraindre; mais lui, je vous l'ai dit, il avait pour son fils une tendresse tyrannique, et prétendait être aimé privativement à toute autre créature. Jugez si l'orage s'amassa dans sa tête quand il comprit que ce fils, franchissant le cercle d'amour dont il essayait de l'environner, se créait une existence à lui en dehors de la sienne !

Déjà plusieurs explications avaient eu lieu entre eux. Le jeune homme s'en tirait avec des négations, des faux-fuyants. Antoine ne le poussait-il pas dans cette route fatale par ses emportements? Enfin, un jour (ce qui ne pouvait manquer d'arriver), Victor fait tout à coup volte-face devant sa colère; ce qu'il a du sang de son père dans les veines se réveille en lui, et se croisant les bras, l'œil allumé :

« Serai-je donc toujours un enfant, que je ne puisse disposer d'un seul de mes instants à mon gré? lui dit-il. Eh bien ! oui, l'heure dont vous me demandez compte, je ne l'ai point consacrée à mes études, mais à mes plaisirs ! où est le mal?

— Tes plaisirs ! tes plaisirs ! Tu ne songes déjà plus qu'à

te distraire, à t'amuser! et tu oublies dans les plaisirs ta mère, morte d'hier, et ton père, que l'échafaud menace! »

La fougue de Victor tomba aussitôt, et, se jetant éperdu dans les bras d'Antoine :

« Non, mon père, reprit-il plein de trouble et d'attendrissement; non, les plaisirs que je goûte loin de vous ne sont pas ceux dont vous semblez m'accuser : ce sont des émotions plus nobles, plus pures. Je vous quitte, mais c'est pour parler de vous; je n'oublie point ma pauvre mère; je la pleure, je la pleure.... à deux!

— A deux! s'écria Antoine soudainement alarmé. Quel est donc cet autre, placé là en tiers entre nous?

— Ah! répondit l'amant de Sophie en baissant les yeux, si je n'avais pas craint vos reproches, vos.... gronderies; depuis longtemps je vous aurais tout avoué, comme j'avais tout avoué à ma mère. »

Un double sentiment d'amertume oppressa Antoine.

« Il a donc existé une confidence entre sa mère et lui dont je n'ai pas eu ma part! Il a donc aimé sa mère plus qu'il ne m'aimait! pensa-t-il; et maintenant c'est un autre lien qui le préoccupe!... Il s'agit sans doute d'une femme? lui dit-il en adoucissant l'expression de ses traits et de sa voix.

— Non d'une femme, répliqua Victor en souriant à demi, mais d'une jeune fille que j'aime et.... qui m'aime. »

Parlant ainsi, il tenait toujours son père embrassé; mais il lui perçait le cœur. Il semblait à celui-ci que chacun de ces mots, chacune de ces syllabes, relâchât, divisât ce lien d'amour qui enchaînait Victor à lui, ce lien qu'il croyait unique. Victor pouvait donc aimer, vivre, s'abandonner à des projets de bonheur loin de son père, et sans qu'il fût pour quelque chose dans ce bonheur!

Une jalousie terrible le prit contre cette fille, qu'il ne pouvait juger, qu'il n'avait jamais vue! et le jeune amoureux, à son air rêveur, le croyant attentionné à ses récits, entre-

prenait avec ardeur l'éloge de sa maîtresse, quand, s'arrachant de ses bras et l'interrompant rudement :

« Quel est le nom de cette intrigante et où demeure-t-elle ? » s'écria Antoine.

Victor le regarda interdit; les larmes lui vinrent aux yeux.

« Ce n'est point une intrigante, répondit-il suffoqué : c'est une bonne et honnête fille, qui soutient sa mère !

— Oui, avec les produits de son libertinage !

— Ah ! mon père !... si vous la connaissiez !...

— Eh bien ! fais-la-moi donc connaître, reprit Antoine avec une violence bien peu faite pour l'encourager à un aveu.... Que fait-elle ? où demeure-t-elle ?

— Vous ne le saurez pas ! » dit Victor en éclatant ; et il sortit.

Antoine s'abandonna alors tout entier à ses transports de colère ; mais une idée le glaça soudainement :

« Où est-il allé ? chez elle, sans doute !... me reviendra-t-il du moins ?.... » Il l'attendit ce jour-là avec une inquiétude poignante. Victor ne rentra pas dîner.

Bourrelé à la fois de rage, de tendresse et de regrets :

« Il me payera le mal qu'il me fait ! je le courberai ! je le châtierai ! car il est mon fils ! j'ai mes droits de père !... et, s'il me résiste.... je le renie ! je ne veux plus le voir ! »

Et à chaque instant, malgré lui, ses regards le cherchaient, son oreille épiait le bruit de ses pas, et, quand il l'aperçut dans la cour, quand il le vit tourner l'escalier, qu'il l'entendit toucher à la serrure, un délire de joie l'assaillit :

« Mon fils ! mon Victor ! » murmura-t-il d'une voix étouffée et en se pressant les mains sur la bouche, sur les yeux.

Ce mouvement si tendre, si paternel, ne fut qu'un éclair.

Si, du palier, Victor avait pu plonger ses regards à travers la porte qui les séparait en cet instant, il aurait lu sur les traits d'Antoine combien il lui était cher ! Ses souffrances, son idolâtrie, tout y était gravé, et, quand il entra, il ne trouva plus sur la figure de celui-ci que les signes visibles

de la froideur et du mécontentement. Un tour de clef avait suffi pour changer non-seulement le masque, mais le cœur! tant chez Antoine les sensations affectueuses avaient peine à rester en dehors. Son inquiétude s'était dissipée, et avec elle ses faiblesses de père!

L'abord fut froid, étudié de part et d'autre; aucun des deux ne voulut faire les avances. Ah! ils étaient bien le père et le fils!

Durant la soirée, pas un mot ne fut échangé entre eux. Le lendemain, même froideur, même silence. Était-ce donc là vivre, surtout quand on n'a plus qu'un seul être au monde, qu'on n'espère plus que dans une joie, que la consolation ne peut nous venir que d'un seul côté?... Voir son fils là, devant soi, et ne pouvoir lui sourire, ne pouvoir lui parler! Sa dignité de père méconnue le lui défendait, son obstination plus encore. C'était un supplice pire que celui de Tantale! Ce supplice devint tel, que, Victor présent, Antoine souhaitait son départ. Oui, il aspirait à sa solitude si vide, si désolée, et, quand Victor n'était plus là, il gémissait de ne plus le voir: il l'aimait tant! Alors ses colères se tournaient contre cette fille, la première cause de leur désaccord. Que la haine lui venait facilement au cœur pour elle! Il s'irritait de ne la point connaître; car une haine sans objet ne pouvait lui suffire, et il lui semblait que, s'il avait su son nom, son état, ses mœurs, sa vie, quelle qu'elle fût, il se serait senti soulagé, en appuyant son aversion sur quelque chose de positif. Mais comment arriver maintenant à la découverte de cette femme, sinon par des moyens également odieux? Il fallait donc épier son fils ou le faire épier? Ce fut à cette dernière idée qu'il s'arrêta.

Une vieille femme le servait depuis son installation dans la rue des Mathurins; encore son service se bornait-il aux soins du ménage, et, le dîner préparé, elle retournait chez elle, car Antoine craignait de l'avoir pour espion; et c'est à ce rôle qu'il allait l'employer, cependant!

Cette femme, qui se piquait de civisme et tutoyait son maître, « pour ne pas se compromettre aux yeux de sa section, » disait-elle, était, comme toutes les vieilles ménagères, alerte, curieuse, bavarde, mais dévouée au fond. Moyennant récompense, elle consentit à suivre Victor, ou à le faire suivre par une commère, et à rendre bon compte de la maison fréquentée par lui.

Deux jours après, Antoine sut que la fille en question était une jeune ouvrière, assez jolie, venue de province, et demeurant seule à Paris, rue du Four-Saint-Germain, dans une maison sans portier et d'assez mauvaise apparence. On la nommait Sophie, et elle occupait, sous les toits, un logement où elle ne recevait guère que Victor et *un vieux citoyen* qui pourvoyait à ses besoins : ce sont les propres expressions de la ménagère. Ce vieillard, sans doute marié, avait été surpris par le garçon épicier au moment où il sortait en cachette de chez la jeune fille, presque au petit jour : donc il y avait passé la nuit.

Ces détails, tout grossiers et honteux qu'ils étaient, soulagèrent Antoine. Victor ne pouvait être sérieusement épris d'une telle fille ! ce n'était chez lui qu'une vivacité des sens, un caprice sans importance et sans durée. Il s'en réjouit, il lui sut gré de son inconduite et de son avilissement.

Cependant leur position réciproque restait toujours la même au logis. Antoine ne pouvait l'instruire de ses découvertes, surtout de la manière dont elles avaient été faites, et plus la cause de leurs querelles s'amoindrissait à ses yeux, plus la rigueur que lui tenait Victor lui semblait inexcusable. Il passa encore trois jours ainsi, sans recevoir une de ses caresses : et il en avait tant besoin ! Le dépit, le chagrin le minaient. Ce n'était plus à elle qu'il en voulait, mais à lui; il ne s'attaquait plus à l'amour de Victor pour cette fille, mais à son indifférence pour son père.

Victor comprit enfin une si grande douleur, et il en eut pitié.

Leur dîner était servi, ils s'étaient mis à table comme à l'ordinaire; mais Antoine, après quelques vains essais, repoussant son assiette, s'était croisé les bras, assailli par son éternelle pensée.

« Qu'avez-vous donc, mon père ? lui dit enfin Victor d'une voix émue et tremblante.

— Moi ? Rien !

— Vous ne mangez pas !

— Je n'ai pas faim ! »

Le colloque entre eux s'arrêta là. Toujours armé contre son repos, vous le voyez, Antoine faisait peu de chose pour ramener son fils à lui. Afin de se donner une contenance, il s'accouda sur sa chaise, la tête appuyée dans une de ses mains, tandis que l'autre reposait sur la table; et, feignant de dormir, il resta bientôt immobile. Mais il avait doucement entr'ouvert ses doigts, et il pouvait s'enivrer à son aise du bonheur de voir, de contempler cet enfant auquel il venait à peine de daigner répondre. Victor tint d'abord ses regards baissés et continua de dîner; mais bientôt Antoine le vit arrêter sur lui un œil inquiet; il vit l'émotion se répandre graduellement sur sa physionomie si mobile et si belle ! Les couleurs venaient en abondance aux joues du jeune homme; ses paupières s'humectaient, ses soupirs étouffés gonflaient sa poitrine. Enfin, Victor se leva doucement, et le croyant tout à fait endormi sans doute, avec mille précautions, il se pencha vers la main étendue sur la table, et l'heureux père y sentit tomber, presque en même temps, une larme et un baiser! Il lui ouvrit ses bras, Victor s'y jeta, et tous deux confondirent leurs cœurs dans une longue étreinte.

Le passé fut oublié, on n'en parla plus; puis, quelques semaines de bonheur s'écoulèrent. Victor quittait son père plus rarement, ou du moins ses absences étaient moins longues. Il lui avait rendu ses caresses du matin et du soir, il le consultait, lui parlait, lui souriait. Misérable ! misérable ! ne pouvais-tu donc te contenter de cette dose de félicité ? la

part n'était-elle pas assez belle ? Non ! il voulait la confiance de son fils ; il la voulait tout entière, cette confiance qu'il devait encore heurter, briser, rendre impossible !

Un jour, comme Victor rentrait après une assez longue sortie, Antoine revint de lui-même sur ce sujet qui déjà leur avait tant coûté de tourments :

« Et tes amours, lui dit-il d'un ton qui voulait être indulgent et familier, durent-ils toujours ?

— Toujours.

— Voyons, puisque ta mère était ta confidente, ne puis-je la remplacer près de toi ? Avant tout ne suis-je pas ton ami, et a-t-on des secrets pour son ami ?

— Ah ! mon père ! que vous me faites de bien en me parlant ainsi ! dit Victor, lui prenant la main avec effusion. J'hésitais, je craignais.... mais vous m'encouragez. Cependant, tôt ou tard, je vous aurais tout dit. Oui, Sophie, je l'aime plus que jamais ; et si vous saviez....

— J'en sais peut-être plus que tu ne crois, interrompit Antoine.

— Vous !

— Oui, moi ; entendons-nous, et tu verras que mon rigorisme sait encore excuser des folies de jeune homme ; mais cette fois, tu me dois la vérité sur l'objet de ta passion. Tu m'avais parlé d'une mère qu'elle soutient, et elle vit seule, m'a-t-on dit.

— Sans doute ; sa mère, une grande dame, autrefois riche, titrée, habite la province.

— Et la fille est ouvrière à Paris ?

— La révolution les a dépouillées de tout et les a laissées sans ressources, répondit Victor.

— Cela l'empêchait-elle de veiller sur sa fille ?

— La pauvre dame est devenue folle ! oui, mon père, folle ! Sophie ne voulait pas l'abandonner ; mais il l'a bien fallu, pour la nourrir, pour payer sa pension. C'est alors qu'elle vint à Paris, dans l'espoir de recouvrer quelques créances

dues à sa famille, et elle travaille de ses mains, elle, élevée dans l'opulence et dans le luxe !

— Quels contes t'a-t-on faits, et où veut-on te mener? dit Antoine avec un geste d'incrédulité ; ta Sophie est une fille entretenue, et rien autre chose ! »

Et comme Victor restait devant lui, muet, ébahi :

« Oui, entretenue ! reprit-il avec sa violence accoutumée; elle partage ses faveurs entre toi et un vieux grison, qui plus d'une fois a passé la nuit chez elle ! Ne le savais-tu pas? Qu'elle agisse ainsi par amour filial et pour payer la pension de sa mère, à la bonne heure ! mais qu'elle ne cherche pas à te duper, en jouant à tes yeux un rôle dont elle est indigne ! »

Victor se redressa, sa figure devint pourpre :

« Mon père ! on vous a trompé, abusé sur son compte ! Ce vieillard, oui, sans doute, elle l'a recueilli, logé.... Ah ! si je pouvais vous dire !... Mais ce secret n'est pas le mien ! qu'il vous suffise de savoir que c'est là pour elle un titre de plus à mon admiration !

— Ton estime pour une éhontée, sans mœurs !

— Vous vous trompez, vous dis-je, elle est honnête.

— Honnête ! Eh bien ! jure-moi donc, jure-moi par ta mère que cette Sophie n'est pas ta maîtresse, qu'elle ne t'a pas cédé ! »

Victor resta d'abord interdit; puis il reprit en baissant la voix :

« Si elle m'a cédé, c'est que.... sa raison l'avait abandonnée ; c'est qu'elle m'aime; c'est qu'elle a eu confiance en mes paroles ; c'est qu'elle sait bien qu'elle sera ma femme !

— Ta femme ! malheureux ! s'écria Antoine, oublies-tu que tu as un père ? as-tu jamais cru me voir consentir à une telle union ?

— Et cependant, jamais nulle autre ne portera mon nom, j'en ai fait le serment, je le tiendrai, je le dois !

— C'est là qu'elle voudrait t'amener, je n'en doute pas !

c'est là que tendent ses ruses; mais il n'en sera rien! moi aussi, j'en fais le serment! Pauvre imbécile de provincial, qui va croire aux amours vierges et aux vertus des grisettes de Paris! qui, si on le laissait faire, jetterait ainsi son cœur et sa fortune à une mendiante, à une catin!

— C'est une noble et honorable demoiselle, » dit Victor en se découvrant.

Et, froissant avec emportement son chapeau entre ses mains, il ajouta, la tête haute et l'œil fixe :

« Ceux qui l'ont traitée de mendiante et de catin en ont menti! »

Antoine s'élança vers lui, le bras levé.

« Ne me touchez pas! dit Victor sans bouger de place; si vous me frappez, vous n'êtes plus mon père!

— Non, je ne le suis plus! lui cria Antoine hors de lui; scélérat, je te chasse! ce qui te revient de ta mère, tu l'auras, rien de plus! Bientôt tu pourras manger ta fortune avec ta coquine; maintenant, qu'elle te nourrisse, va vivre avec elle! Sors d'ici! »

Victor rentra un instant dans sa chambre, rassembla quelques papiers, quelques lettres, d'elle, sans doute; il repassa ensuite devant son père, la figure marbrée, la poitrine haletante :

« Adieu! lui dit-il.

— Adieu! » lui répondit celui-ci.

Et comme il mettait la main sur la porte :

« Souviens-toi bien que tu n'as plus le droit de rouvrir cette porte, sinon quand tu reviendras me demander pardon à genoux; à genoux! entends-tu? »

Victor sortit. Antoine était seul au monde!

X

Pardon!

Dans le petit appartement occupé par l'épicier, et qui faisait suite à son arrière-boutique, donnant sur la rue des Canettes, Mme Vergniaux se tenait assise entre Victor et Sophie; tous trois les mains croisées, les bras détendus, le regard incertain, paraissaient fort embarrassés de leur contenance. C'est qu'en effet il était question d'un grand secret que, la première, Mme Vergniaux avait deviné, quoiqu'elle y fût beaucoup moins intéressée que les deux autres. Elle s'en était déjà expliquée avec la jeune fille, et les aveux de Sophie n'avaient que trop bien confirmé ses soupçons. Il s'agissait aujourd'hui d'en instruire Victor, et la jeune femme, timide et modeste par nature, ne savait par où commencer l'entretien : de là son embarras. Mlle de Montlevrault, de son côté, eût bien voulu ne point assister à cette révélation; mais son amie ayant déclaré ne pas se sentir assez de hardiesse pour traiter d'un pareil sujet dans un tête-à-tête, il avait bien fallu qu'elle assistât à la conférence, et, tremblante, émue, le cœur palpitant, la figure contractée, elle attendait silencieuse, avec anxieté, la première parole que Mme Vergniaux semblait elle-même ne pouvoir articuler. Victor les regardait toutes deux avec étonnement, avec une secrète terreur, ne devinant pas à quoi pouvait aboutir cette espèce de solennité muette.

Dès le premier mot, il comprit tout cependant. Se levant avec transport, pressant Sophie entre ses bras :

« Ah! tu ne peux donc plus être à un autre qu'à moi! s'écria-t-il; je suis ton époux! oui, ton époux! et ton père, existât-il encore, n'oserait lui-même me refuser ce titre!

— Taisez-vous, Victor, taisez-vous! » dit Sophie en lui

posant sa main sur la bouche : et se jetant ensuite sur le sein de Mme Vergniaux pour y cacher sa rougeur : « Ne voyez-vous donc pas que je suis déshonorée, que le nom que je porte est flétri ? Ah ! maintenant puisse ma mère ne jamais recouvrer la raison ! elle mourrait de ma honte ! »

Après avoir levé les yeux vers Victor, touchée de l'effet que ses paroles venaient de produire sur lui, elle lui tendit la main, et redressant noblement la tête :

» N'interprétez pas à mal les mots échappés à ma douleur en songeant à ma mère, mon ami. Je ne me sens pas avilie parce que je vous ai appartenu : Dieu sait que notre faute ne vient pas de nous ; mais les hommes, comment me jugeront-ils ? »

Puis, avec un sourire calme, elle ajouta :

« Oui ; je suis votre femme ; j'ignore dans combien de temps je pourrai me glorifier de ce titre, mais je ne peux plus porter un autre nom que le vôtre, et je m'en sens heureuse aussi. Écoutez-moi, pourtant : nous sommes encore trop jeunes tous deux pour disposer de notre sort. Votre père vous a repoussé de sa maison à cause de moi, sans doute, quoi que vous en ayez dit ; moins que jamais il ne consentira à ce mariage. Moi, jusqu'à ce jour que j'appelle de tous mes désirs, je ne veux point afficher ma honte aux yeux du monde ! Mme Vergniaux, ma bienfaitrice, s'est engagée à m'aider à la cacher. Je compte sur son amitié, sur son dévouement, sur sa discrétion ! J'ai besoin aussi de compter sur la vôtre ! Jurez-moi donc, Victor, que, quoi qu'il arrive, vous ne le révélerez jamais, ce secret qui m'appartient encore plus qu'à vous ! Jurez-le-moi sur votre mère ; c'est au nom de la mienne que je vous le demande ! »

Victor le jura.

Un mois s'écoula tout entier, durant lequel leur mutuel amour sembla s'augmenter encore de toutes les traverses qu'il leur fallut subir ensemble. La disette régnait alors dans Paris ; Sophie était sans ouvrage, et les rentrées d'argent

devenaient de plus en plus rares et difficiles. Malgré le dévouement et la générosité de Mme Vergniaux, que de fois le besoin se fit sentir à eux! Ils manquaient souvent de pain, et le peu qu'ils obtenaient pour leur nourriture ne devaient-ils pas le partager encore avec l'hôte mystérieux de la mansarde?

Victor, logé dans une petite maison garnie des environs, après avoir épuisé les faibles ressources résultant de la vente de sa montre et de quelques bijoux restés en sa possession, cherchait en vain un emploi dont le modique revenu pût adoucir pour eux la rigueur des temps.

De courber la tête devant les exigences de son père, son orgueil obstiné s'y refusait.

Cependant, quoique plus que jamais il vécût près de Sophie, quoique le lien qui les enchaînait l'un à l'autre lui semblât de jour en jour plus doux et plus saint, il ne retrouvait point en lui ce bonheur si pur qu'il avait connu naguère. Le souvenir de sa mère se réveillait-il plus poignant quand son autre appui naturel lui manquait? Son cœur saignait toujours de cette plaie, si lente à se cicatriser, mais ses ennuis étaient d'une autre nature. La gêne dans laquelle ils se trouvaient énervait-elle son courage? A son âge, on ne croit pas à la durée de la misère, on croit à la durée de l'amour, et l'un console facilement de l'autre! Mais, avec le souvenir des derniers adieux de son père, ce qui jetait le plus de trouble dans son âme, c'était l'incessante tristesse de Sophie.

Depuis quelque temps, malgré ses efforts pour sourire et pour se donner l'apparence du calme, elle éprouvait un découragement complet. Sa faute, quelque involontaire qu'elle eût été, pesait sur elle; son innocence avait des remords. Elle ne voyait dans l'avenir que honte et désastres! d'affreux pressentiments la préoccupaient, et quand, pour les chasser, appelant à son secours ses instincts les plus doux, elle parlait de son amour à celui qu'elle aimait tant, son regard, en

exprimant la tendresse, se mouillait tout à coup, et des pleurs tombaient sur sa joue qui souriait encore. Oh! ces cruels pressentiments dataient de loin pour elle! ils s'étaient déjà révélés dans le serment exigé de Victor, serment que Sophie lui faisait renouveler chaque jour.

Le digne vieillard, logé près d'elle et par elle, se croyant à tort, l'unique cause de ses inquiétudes, avait, à plusieurs reprises, voulu porter ailleurs le péril qu'il traînait à sa suite; Sophie l'avait retenu par ses prières, et le proscrit était resté son hôte. Mais, si elle se plaisait avec tant d'insouciance à braver le danger, Victor devait le craindre pour elle. Il trouva pour le prêtre un asile non moins sûr que la mansarde; dès le lendemain, il devait l'y conduire.

Cette nuit même Sophie venait de s'endormir au milieu de ses pensées pénibles. Son sommeil s'enchaînait à la veille sans les interrompre, car un songe les continuait pour elle; seulement la réalité semblait succéder au rêve; les nuages de son esprit prenaient une forme sous ses yeux; ses pensées devenaient des fantômes. Elle était mère d'un fils, d'un fils ressemblant à Victor. Étonnée de ce nouvel amour, si fort, si entier, tout à coup développé en elle, oubliant ce qu'elle avait tant redouté, ne songeant plus ni à la honte, ni aux opinions du monde, dans l'impérieux élan de sa maternité, elle aurait voulu proclamer à la face de tous ce qui maintenant faisait la joie et l'espoir de sa vie! mais son rêve prenait soudainement un autre caractère; un bruit terrible éclatait près d'elle : c'était sa famille tout entière ameutée contre son bonheur. On voulait lui arracher son enfant. Elle l'entourait de ses bras, le couvrait de son amour, le cachait dans son sein, dans son cœur. On la poursuivait, on marchait en tumulte dans son escalier; elle se barricadait. Avec des cris redoublés on frappait à sa porte en menaçant de l'enfoncer : ah! qu'elle se gardait bien d'ouvrir! Elle cherchait une issue pour fuir avec son fardeau, son trésor, son bonheur. Cette

issue, elle venait de la trouver quand sa mère se présente et lui barre le passage.

De saisissement, Sophie s'éveille; le songe s'évanouit, tout disparaît, enfant et mère; mais les cris se font toujours entendre, on frappe à la porte; des trépignements, des jurements forcenés ébranlent la mansarde, et elle n'est pas encore sortie de cet état mixte, de cet engourdissement qui n'est ni la veille, ni le sommeil, qu'une voix, dominant toutes les autres, crie :

« Pour la dernière fois, ouvrez, au nom de la loi ! »

C'était une visite domiciliaire.

On saisit le prêtre chez Sophie. Celui-ci, pour ne pas entraîner dans sa perte cette noble fille qui l'avait si courageusement abrité, essaya, au prix d'un mensonge, de prouver qu'elle ne connaissait ni sa qualité de prêtre ni son arrêt de proscription.

« A quel titre, monsieur, vous aurais-je donc reçu ici ? » interrompit Sophie avec un sentiment de pudeur blessée. et elle ne s'occupa plus qu'à se dérober, autant que possible, aux regards hardis des hommes qui l'entouraient.

On les emmena tous deux.

Comme elle quittait sa mansarde au milieu de ce hideux cortége, une autre femme y arrivait, pâle, échevelée, frissonnante :

« Madame Vergniaux.... ma mère ! lui cria Sophie.

— Je vous le jure ! » répondit la jeune femme.

On ne leur laissa pas le tempe d'en dire davantage; mais ces deux nobles cœurs s'étaient compris.

Pourquoi prolongerais-je inutilement ces scènes de désolation, si communes alors? Le prêtre ne fut pas même mis en jugement; on constata son identité : cela suffit. Quant à Mlle de Montlevrault, elle parut devant un tribunal pour la forme; elle fut accusée et condamnée, voilà tout. Comme l'avait si bien dit Couthon, *l'innocence n'a pas besoin de défenseur !*

Croirait-on qu'au nombre des griefs articulés contre elle fut celui d'avoir conspiré avec le vieillard découvert dans la mansarde? Les pièces de conviction étaient les deux pelotes, ouvrage de sa mère, et sur lesquelles les initiales des noms de Louise-Rosalie-Sophie de Montlevrault se trouvaient brodées sur le satin. Fouquier-Tinville eut soin d'en intervertir l'ordre naturel pour y trouver un rébus à guillotine.

« S. M. L. R.... Cela signifie évidemment, dit-il : Sa Majesté le roi. Donc elle conspirait! »

Sophie sourit sans daigner répondre.

Dans la même séance on jugeait également la vieille maréchale de Mouchy, octogénaire, et de même accusée de conspiration.

« Mais la ci-devant est tout à fait sourde depuis quinze ans! objecta un juré à dix-huit francs par jour.

— Eh bien! admettez qu'elle a conspiré sourdement » répondit Fouquier-Tinville.

Époque monstrueuse!

Au moment où l'arrêt de Mlle de Montlevrault fut prononcé, un cri lamentable, un cri déchirant, inarticulé, retentit dans la salle. Tous les regards se tournèrent un instant vers l'endroit d'où il était parti, et l'on vit un individu aux formes herculéennes emportant un jeune homme, qui se débattait convulsivement dans ses bras.

Ce jeune homme, c'était Victor. Il avait assisté à cette séance; il y était venu, attendant dès la pointe du jour, à la porte du tribunal pour y trouver place, ne conservant guère d'autre espoir que celui de mourir avec Sophie, de la suivre jusqu'à l'échafaud, et de n'être séparé d'elle que par le bourreau. Pour la réussite de ce projet, son plan était simple et de facile exécution. Quand la sentence de Sophie fut prononcée, il se leva du milieu des assistants, et le cri de « Vive le roi! » allait s'échapper de sa poitrine, lorsque Vergniaux, assis derrière lui, et qui avait deviné son dessein, lui comprimant tout à coup la bouche, l'enleva palpitant, dé-

lirant, poussant ce cri rauque et confus dont un instant le public du tribunal révolutionnaire avait paru plus ému que de toutes les condamnations qu'il venait d'entendre.

Tandis que le brave patriote de la section de Mucius Scævola signalait ainsi son naturel charitable et dévoué, Mme Vergniaux se disposait aussi à agir de son côté.

Et pendant ce temps de si rudes épreuves pour son fils, que faisait, qu'avait fait Antoine? Vous allez l'apprendre.

Dès que Victor, chassé par lui, l'eut quitté, Antoine, jouant sa vie, abandonna la retraite où, depuis la mort de sa femme, il se tenait caché. Il alla devant lui, partout, en pleine rue; il visita ses anciennes connaissances, les partisans mêmes du tribun, ses confidents les plus intimes, Hélas! il le comprit alors, il s'était longtemps caché pour rien, et Robespierre avait été généreux.

N'entendant plus parler de Victor, dans son isolement, dans son désespoir, les idées les plus sombres, les besoins les plus horribles, lui vinrent au cœur. Cette fille qu'il détestait, il était parfois violenté d'un affreux désir d'aller la poignarder. Une seule crainte le retenait : la haine de son fils! Victor la prétendait issue de noble race; et, quoique Antoine eût d'abord refusé de croire à cette noblesse d'origine pour une misérable ouvrière, il sentait fermenter de nouveau contre toute la caste son vieux levain révolutionnaire. Cette politique de sang, qu'il n'avait d'abord approuvée que forcément, plus par peur que par conviction, il l'adopta, il la comprit! c'était matière à émotions, et il en voulait!

Il retourna daus les clubs, il y applaudit aux projets les plus atroces, aux discours les plus incendiaires. Arrivé tard dans la lice, quand déja le public de la Grève, blasé par la fréquence et la longueur du spectacle, commençait à se rassasier et s'endormait aux exécutions, il voulut aussi, lui, à son tour, s'enivrer de ces excès de la force; il voulut visiter les cachots de la Conciergerie, descendre dans cet

enfer de la vertu, y insulter aux souffrances, y entendre cette harmonie de sanglots et de murmures, se trouver sur le passage des condamnés, battre des mains à l'échafaud, approcher ses lèvres de la coupe sanglante, et prendre enfin sa part de ces joies épouvantables!

Au milieu de ce délire de cannibale, une idée se fit jour dans son esprit; idée de meurtre, qui grandit d'instant en instant, et s'empara bientôt impérieusement de toutes ses volontés. Il pouvait cacher sa vengeance sous la grande vengeance populaire, frapper avec le glaive de la loi, et, se tenant à l'écart, savourer en paix son œuvre de mort sans en porter la responsabilité aux yeux des hommes!

« Ce vieillard, que Sophie reçoit chez elle à la dérobée, se dit-il, qu'elle héberge la nuit.... ce n'est pas un galant, prétend Victor. Cette hospitalité, vile en apparence seulement, relève encore sa maîtresse dans son estime! C'est donc un homme qu'elle cache! Un émigré, sans doute! Eh bien! malheur à Sophie! Elle a enfreint la loi de la nation, que la nation la frappe! Son crime est ignoré, mais un dénonciateur se présentera. »

Ce dénonciateur, ce fut lui!

Oui, la cause première de l'arrestation, de la condamnation de Sophie, c'est Antoine, Antoine, si longtemps doué des meilleurs instincts de la nature!

Oui, dans cette grande lutte révolutionnaire qui semble menacer les têtes les plus hautes comme les plus hautes fortunes, dans ce combat à mort de tous les intérêts les uns contre les autres, il s'attaque à un seul adversaire; cet adversaire, c'est une jeune fille, pauvre et sans appui; cette jeune fille, elle est le seul espoir d'une mère malade et d'un vieillard proscrit. Que lui importe, à lui? elle lui a volé son fils! N'est-ce pas là le seul moyen de le reconquérir? Quand Victor aura pleuré sa maîtresse, il sera bien forcé de revenir à son père! à son père qu'il ne pourra

soupçonner de rien; car sa délation, il l'a faite à l'ombre, il ne l'a pas signée !

Le jour du jugement de Mlle de Montlevrault, il était chez lui, toujours seul, livré aux luttes désordonnées de ses haines et de sa conscience, lorsqu'on frappa à sa porte. Il ouvrit; c'était Maximilien. Antoine resta stupéfait.

« As-tu donc cru qu'on ne te trouverait point ici? Depuis longtemps je connais ta nouvelle demeure; mais rien ne me pressait de t'y faire visite. Aujourd'hui, je viens te rendre compte du résultat de ta dénonciation au comité de sûreté générale.

— Ma dénonciation!... dit Antoine troublé.

— Ne nie pas! interrompit l'autre; j'ai reconnu ton écriture, et je sais tes motifs. »

Antoine baissa la tête et garda le silence.

« Antoine, reprit Maximilien en se croisant les bras, et se tenant debout devant lui dans une attitude dédaigneuse, Sophie et le pauvre prêtre ont été marqués aujourd'hui pour l'échafaud.

— Comment! le prêtre! s'écria Antoine.

— Ne le savais-tu point? c'est un prêtre que tu as tué! Un prêtre! entends-tu?... Quant à la jeune fille, j'ai une mauvaise nouvelle à te donner. »

Antoine le regarda avec stupeur. Une dérision amère éclatait dans les yeux de Maximilien.

« Oui, poursuivit ce dernier, mauvaise nouvelle pour toi; de ce côté, tu as manqué ton coup; elle n'a point été guillotinée! C'est fâcheux, n'est-ce pas? car il est possible qu'elle en réchappe, malgré sa condamnation. »

Atterré, confondu, Antoine restait toujours immobile et muet sous son regard sarcastique; il lui semblait être abusé par un songe. Condamnée et sauvée! Il ne pouvait comprendre.

Robespierre fit quelque temps attendre l'explication, puis il ajouta : « Après la condamnation de cette jeune fille, une femme,

la femme d'un brave patriote nommé Vergniaux, est venue me trouver au comité de salut public, et a déclaré, sur son honneur, que Mlle de Montlevrault est enceinte. Elle a nommé ton fils, et j'ai ordonné qu'on suspendît l'exécution de l'arrêt; car la loi ne peut frapper l'enfant avec la mère. Quelques mois lui restent donc à vivre, et dans quelques mois, sait-on ce qui arrivera? Je te plains; pour ton début, c'était bien commencer! un prêtre, une jeune fille, un enfant! »

Antoine était tombé bien bas, puisque celui dont la poignante ironie venait ainsi le rappeler au sentiment de la morale et de l'humanité, c'était Robespierre!

« Ton fils est-il ici? lui dit-il ensuite.

— Non.

— Eh bien! crois-moi, Antoine, quand tu le verras, hâte-toi de l'instruire de ce que je viens de t'apprendre. Dis-lui que sa maîtresse existe encore; car il était au tribunal, il a entendu la sentence; il ignore le reste. Voilà ce que j'avais à lui dire; car c'est pour lui que je suis venu. Quant à toi, écoute. J'ai porté le deuil dans bien des familles, c'est vrai; mais, quoi que tu en aies dit, ce ne fut jamais par un sentiment personnel ni par esprit de haine et de vengeance. Sur cette brèche où je me tiens encore, j'ai combattu au grand jour, moi, exposant ma tête en faisant tomber celle des autres! Antoine, tu es des nôtres maintenant; seulement, tu t'es servi du couteau de la guillotine pour tes affaires de famille. Tu es un homme de sang aussi, et, si tu n'en as pas versé de quoi soûler un tigre, c'est qu'il n'en faut pas tant pour un homme que pour un peuple! Tu n'en voulais boire qu'à ta soif!.. Oui, car ce n'est que ta soif que tu as consultée, et, sans prendre souci de l'intérêt national, tu n'as cherché qu'à t'affranchir d'un obstacle, d'une gêne! Et tu t'es caché pour frapper, convoitant le prix du combat sans en vouloir courir les périls! Ah! cette fois, je puis te renvoyer l'insulte, et avec plus de raisons que tu n'en avais à

m'opposer; à mon tour, je te déclare un lâche, un assassin, et je te méprise! Adieu! »

Antoine ne répondit point un mot; il n'avait point un mot à répondre.

Accablé, anéanti, il resta sur la chaise où il était tombé. Ce qu'il venait d'ouïr, ce qu'il venait d'apprendre, bouleversait ses esprits.

« Il est donc vrai! c'est un prêtre que j'ai tué! O ma mère! était-ce là ce qui devait résulter du fruit de vos leçons? J'ai à jamais chargé mon âme du poids de la malédiction de Dieu, et mon but n'est pas atteint! »

Se rappelant alors que cette malheureuse fille portait en elle du sang de son sang, la pitié lui revenait au cœur. « Elle en réchappera, se disait-il; il l'épousera; il le doit; oui, il le doit! Ne me l'a-t-il pas déclaré lui-même? et je ne l'ai pas compris! Je n'ai pas compris dans ses emportements d'amour les premiers élans de sa paternité! Aveugle que j'étais! dans notre obstination mutuelle, c'étaient deux pères, deux pères forcenés, qui luttaient l'un contre l'autre! J'ai été vaincu; tant mieux! Ils peuvent encore être heureux.... heureux ensemble!... Elle l'emporte! Victor n'est plus à moi; il est à elle! »

Son malheur allait encore s'accroître, non-seulement de ses remords, mais d'un nouveau désastre, du dernier!

En proie à toutes ces fluctuations de haine, de remords, de désespoir, pour chasser de sa tête ce martellement douloureux, horrible, dont il était obsédé, il venait de l'appuyer contre les froides ferrures de sa fenêtre, espérant y trouver un soulagement, quand il vit son fils, oui, son fils lui-même, traverser la cour.

Cette fois, à sa vue, il ne ressentit point un de ces élancements de tendresse qui l'avaient assailli naguère. Son retour lui avait trop coûté! Le souvenir du pauvre prêtre se plaçait entre eux! D'ailleurs, dans quelles dispositions Victor revenait-il à lui? « S'il a rencontré Maximilien, s'il sait tout,

c'est la guerre qu'il m'apporte, c'est le reproche à la bouche qu'il va m'aborder ! Quels moyens de défense opposerai-je ? Le mensonge? Oui, je nierai, je prendrai Dieu à témoin de mon innocence ! Je serai faux, vil, parjure! mais enfin je ne veux pas que mon fils me maudisse ! »

Tandis que ces pensées rapides se croisent dans son cerveau et le déchirent, Victor entre, l'air abattu, le front baissé. Après avoir fait quelques pas, il tombe sur ses genoux devant Antoine, et, croisant ses mains d'un air suppliant :

« Pardon, pardon, mon père ! » s'écrie-t-il.

Antoine aurait voulu alors l'attirer dans ses bras, le serrer sur son cœur, le baigner de ses larmes; mais les démons réunis de l'orgueil, de la jalousie, de la peur, le retinrent. Il craignit qu'il ne lût son crime dans l'excès de sa tendresse, et il se disait à lui-même : « Le voilà ! il revient parce qu'il la croit morte ! parce que, ses ressources épuisées, il n'a plus que moi pour soutien ! »

Après l'avoir examiné un instant d'un œil sec, dans sa posture humble :

« Je ne crois point à votre soumission, lui dit-il; votre conduite envers moi fut cruelle ! Cependant que vous avais-je fait ? Je vous avais trop aimé ! Relevez-vous !

— Je ne me relèverai point, lui répondit Victor d'une voix faible et tremblante, que vous ne m'ayez pardonné !

— Vous pardonner ! pensez-vous d'un mot me faire oublier mes droits méconnus, bravés par vous ? Parce que je vous ai dit : « Vous ne mettrez les pieds ici qu'après y avoir fait amende honorable, les genoux en terre, » vous croyez qu'il suffira de la comédie d'un instant pour me désarmer ! C'est avec le temps seulement que vous pourrez reconquérir cette affection si vive que je ressentais pour vous et que vous avez repoussée.

— Avec le temps ! interrompit son fils d'une voix désolée; mais je ne puis attendre ! Au nom du ciel, au nom de ma mère, par pitié, grâce ! pardon !

— Êtes-vous donc si impatient de me quitter encore ? répliqua Antoine sans deviner le sens terrible de ces paroles. Vous aurez bientôt tout le loisir de revoir votre maîtresse, de l'épouser ! Je consens à tout. »

Victor pousse un sanglot déchirant, porte ses deux mains à sa figure, et ses larmes se font jour à travers ses doigts; puis il vacille sur ses genoux, et, en cherchant, pour se soutenir, un point d'appui sur le plancher, il découvre tout à coup son visage empreint d'une pâleur livide.

Un affreux soupçon traverse l'esprit d'Antoine. Il se précipite vers lui, le relève, le place sur un fauteuil. Victor croise de nouveau les mains, essayant de tourner vers son père son regard implorant; mais ses yeux s'agitent convulsivement dans leur orbite sans pouvoir s'arrêter.

« Malheureux ! qu'as-tu fait ? Mais elle vit ! elle vit ! te dis-je.

— Non ! elle est morte ! et moi, je n'ai pas voulu lui survivre.... je me suis empoisonné. Pardon, mon père ! »

Terrassé par ce dernier coup de foudre, délirant, éperdu à son tour, Antoine tombe à genoux devant lui :

« Pardon, mon Victor, mon fils bien-aimé, pardon ! »

Et, balbutiant à travers ses cris : « Au secours ! grâce ! pitié ! » il étreignait les pieds de son fils contre sa poitrine, il arrosait ses mains de ses larmes. Soudain, ses mains, il les sentit se glacer; le corps du jeune homme se roidit, sa tête se renversa, ses yeux se fermèrent. Il le crut mort !

« Misérable ! s'écria-t-il dans un transport frénétique, c'est Dieu qui me châtie ! Infâme dénonciateur ! voilà mon ouvrage ! En voulant perdre cette fille, ce n'est pas seulement un prêtre que j'ai assassiné, c'est mon fils ! »

Dans ce moment, les mains qu'il tenait lui échappèrent; Victor releva la tête, se redressa sur les appuis du fauteuil, et, fixant sur son père un regard épouvantable :

« C'est donc vous !... lui dit-il; quoi ! c'est vous qui avez tué Sophie !... et le prêtre !... ce prêtre ! ce saint homme qui risqua sa vie pour donner à ma mère les dernières consolations ! qui reçut son dernier soupir ! Ah !... »

Ses bras se détendirent; il reprit sur le siége sa position première; seulement son regard demeura fixé sur celui de son père; ses lèvres s'agitèrent comme s'il eût encore voulu parler; et lui, lui, Antoine, frappé de stupeur, frissonnant, immobile, assis sur ses talons, en proie à une horrible fascination, il ne pouvait détourner ses yeux des yeux de son fils; il voulait parler aussi, il voulait nier son crime, l'atténuer du moins, en lui révélant tout à fait le sort de Sophie; mais n'était-ce pas ajouter à sa souffrance? Victor mourait pour la rejoindre; fallait-il donc lui dire que sa mort le séparait d'elle? Antoine sentait sa raison se perdre; les mots ne venaient plus à sa bouche; il ne pouvait que murmurer confusément des sons inarticulés. Enfin, la voix lui revint :

« Grâce, pardon, mon fils !... Me pardonnes-tu ? »

Victor ne répondit point, sinon par un faible mouvement de recul imprimé à son fauteuil, comme pour essayer de s'éloigner de lui.

Poussant des cris désordonnés, convulsifs, râlant la douleur et le remords, Antoine se prosterna devant lui, suppliant, misérable, en détresse; il couvrit ses pieds de baisers et de larmes; et, quand il releva son front, aussi pâle que celui de son fils, quand il implora sa pitié, les mains jointes et la poitrine haletante, même silence, même regard !

« Victor ! c'est l'excès de ma tendresse pour toi qui me fit coupable ! Dis que tu ne me maudis point ! Si tu ne peux parler, ah ! du moins un signe, un dernier signe d'affection.... d'indulgence ! Dis-moi : « Mon père ! » Déplisse un instant ton front, apaise ton regard ! Prions Dieu ensemble, Victor. »

Pas une parole, pas un geste!

Antoine pressa les mains de son fils dans les siennes; il posa ses lèvres contre les lèvres du mourant.

Rien ne lui répondit!

C'est ainsi que Victor mourut, avec son même regard impitoyable; et, quand il fut mort, son œil éteint resta ouvert encore sur son père, comme s'il eût craint par un seul mouvement de sa paupière de lui faire croire au pardon!

NOTE.

Quand on songe aux dernières années de Robespierre, on a peine à se figurer les pratiques dévotes ou superstitieuses de sa jeunesse. Il en fut cependant ainsi. L'écrit laissé par Antoine, son compagnon d'enfance, en témoigne à chaque instant. J'en extrairai textuellement ce passage : « Robespierre est la cause de mes malheurs, et je ne veux pas prendre ici sa défense; mais suivez-le à travers ses phases de destruction, et, vous le verrez, le souvenir de M. de Conzié, s'il n'arrêta pas le bras levé pour frapper, donna souvent à cette voix impitoyable, qui semblait ne devoir retentir que pour dicter des arrêts de mort, des accents de miséricorde et de pitié. A la Constituante, un homme se leva pour proposer d'augmenter le traitement des ecclésiastiques vieux ou infirmes; cet homme, ce fut Robespierre. Quand Alquier présenta sa loi de proscription contre les prêtres, ceux-ci trouvèrent au sein de l'assemblée un défenseur ardent; ce défenseur, ce fut Robespierre! Même durant la Terreur, quand le terrible Comité de sûreté générale voulut anéantir le clergé tout entier, qui se jeta entre les victimes et les bourreaux? Robespierre! »

J'ajouterai que cet acte périlleux par lequel Robespierre signala la reconnaissance d'un Être suprême et de l'immortalité de l'âme, et que des hommes de bon sens ont tant raillé, je ne sais pourquoi, le montrait suffisamment convaincu de la nécessité de principes religieux.

Quant à sa filiation de famille avec Damiens, c'est là un fait historique sur lequel il est permis de demander des éclaircissements, car on ne le trouve ni dans les biographies ni dans les histoires contemporaines. Mais Antoine affirme le tenir de Maximilien lui-même. Selon lui, Damiens avait deux frères. L'un se nommait Robert, comme le régicide, l'autre Pierre. Jusqu'à présent cette assertion

est justifiée par les pièces mêmes du procès fait à Robert-François Damiens et publiées par Le Breton, greffier criminel du parlement. Contraints de changer de nom par arrêt de la cour, ses frères unirent leurs deux noms de baptême, *Robert*, *Pierre*, pour en composer un seul qui leur fût commun, et, par une élision et une liaison faciles, formèrent celui de *Robespierre*. L'un d'eux disparut peu de temps après, et l'on n'en entendit plus parler. On pensa qu'il avait été rejoindre son père en exil. (Le père de Damiens, ainsi que sa femme et sa fille, avaient été chassés du royaume.) L'autre frère, qui, dès son enfance, avait quitté les environs d'Arras, où vivait sa famille, y revint, au contraire, à cette époque, pour veiller à ses intérêts et à ceux des siens; car il avait quelque connaissance des lois. Il y revint inconnu, sous son nouveau nom, et se donnant comme un simple chargé d'affaires. Avant de s'éloigner d'Arras, où il devait reparaître plus tard, il confia son fils, tout jeune encore, à la charité de l'évêque. Dans une *Histoire de Robespierre*, écrite par son ancien proviseur, l'abbé Proyart, et dont il est parlé au début du second volume des œuvres complètes de celui-ci, ce qui a rapport à l'origine de Maximilien, à peu de différence près, reproduit les mêmes énonciations. Peut-être l'abbé Proyart tenait-il ces détails de M. de Conzié.

LA TOUR AU PAÏEN.

Ubi traditio est, nihil aliud est quærendum.

Saint Chrysostome.

Dans ces mêmes lieux que j'ai déjà eu occasion de décrire, sur ces mêmes coteaux si pittoresques où l'aqueduc de Marly, témoignage du génie inventeur de l'avant-dernier siècle, regarde de haut et d'un air quelque peu aristocratique le viaduc du chemin de fer de Saint-Germain en Laye, audacieuse expression du génie moderne, je me promenais un jour, marchant au hasard, à la poursuite de je ne sais quelle idée. Je parcourais ce plateau parsemé de vignes, de champs de luzerne et de céréales, appelé les Grandes-Terres, lorsque, moins préoccupé de ma route que des pensées, assez vagues du reste, qui me passaient par la tête, au bout de l'étroit sentier que je suivais, je rencontrai tout à coup sous mes pas une excavation, une sorte de trou, dans lequel je faillis me laisser choir.

Les poëtes et les chroniqueurs, tout aussi bien que l'astrologue de la fable, sont gens à terminer leur promenade dans le fond d'un puits.

Ce trou, cette excavation, avait en effet l'apparence d'un puits, mais d'un puits à fleur de terre, sans margelle et sans son outillage extérieur. Il était si large cependant et placé si loin de toute habitation de quelque importance, qu'il était difficile d'admettre qu'il eût jamais eu cette destination. Pour

en faire l'inspection du sommet à la base, je me penchai sur le bord, non sans prendre mes précautions; car ses assises disjointes, interrompues par l'invasion des terres, m'avertissaient assez que j'avais affaire à quelque ruine déjà fortement ébranlée. Je me souciais peu de renouveler par curiosité les risques que j'avais déjà courus par distraction.

C'était un précipice muré, mais aux deux tiers seulement; dans le reste de son pourtour on pouvait deviner les traces de certains encadrements de pierre qui avaient dû soutenir des croisées.... Des croisées à un puits? à une construction souterraine?... je m'y perdais.

Dans ce moment, un cultivateur passa près de moi, sa houe sur l'épaule.

« Qu'est-ce que cela? lui demandai-je en désignant l'enfoncement pierré.

— Comment! vous qui êtes du pays, vous ne le savez pas? dit-il; c'est la tour au Païen. »

La tour au Païen!... A ce seul mot, je redressai la tête. Il y avait là un excellent titre de légende; la légende seule faisait défaut, mais elle ne pouvait manquer d'être au bout. L'air d'assurance de mon interlocuteur, son étonnement, mêlé d'ironie, touchant mon ignorance lorsque je l'avais interrogé, me faisaient espérer que l'explication suivrait le mot. Il n'en fut rien; les connaissances de mon homme à la houe, comme celles de beaucoup de bibliomanes, n'allaient pas plus loin que le titre.

Mes appétits de chroniqueur étaient surexcités. J'examinai avec plus d'attention ce tube maçonné, et l'idée me vint que ce pourrait bien être la partie inférieure d'une *oubliette*, autrefois reliée à quelque vieux château féodal disparu.

La curiosité pousse facilement à la bravoure et même à la témérité. Je risquai plus avant le pied sur les assises branlantes, puis le corps, puis la tête, en ayant soin toutefois de me retenir à une tige de genêt sauvage, et ce que je vis au fond de cette prétendue oubliette, ce ne furent ni des osse-

ments blanchis par le temps, ni des débris de corps humains, mais simplement un amas de fagots, surmonté de quelques vieilles futailles défoncées.

Évidemment, la tour au Païen servait aujourd'hui à un vigneron de trou à débarras.

Lorsqu'on est en veine de découvertes, l'incident le plus minime peut devenir important par ses conséquences. Rien n'est à dédaigner pour l'annaliste ou le légendaire consciencieux qui se sent sur les traces d'une bonne fortune historique; des fagots et des futailles, je conclus que, sans doute, un débouché quelconque, aboutissant je ne sais où, existait dans la partie inférieure de la tour. Néanmoins, vu la position isolée du monument et son enfoncement dans les profondeurs du sol, je bronchais encore quelque peu dans mes convictions, lorsqu'un nouveau document m'arriva et mit fin à mes incertitudes.

Ce document précieux, inattendu, inespéré, c'était un chat, un jeune chat, qui, glissant tout à coup entre deux fagots, vint me montrer sa petite mine éveillée et faire reluire ses ardentes prunelles, au milieu de la presque obscurité qui l'environnait. J'aurais bien pu penser que, tout ainsi que les fagots, il avait été jeté là du haut de la tour; mais le moyen de s'arrêter à cette idée? Mon nouveau venu n'avait nullement les allures d'un chat souffreteux, dolent et incertain de son avenir; bien au contraire, alerte et de belle humeur, il bondissait légèrement pour essayer de saisir au passage quelque rayon de soleil égaré dans ces ténèbres; ou, prenant des attitudes plus dignes, s'accroupissant d'un air calme et placide sur le dos d'une futaille, il se grattait l'oreille, se pourléchait la patte en maître chat qui n'a rien de mieux à faire, et dont l'esprit n'est tourmenté ni par des idées de réclusion ni par la crainte de manquer l'heure de son dîner.

Évidemment, il connaissait les aîtres du logis et savait le moyen d'en sortir. Pour le contraindre à me mettre dans sa confidence, je ramassai une motte de terre, pas trop pesante,

et la laissai tomber vers la vieille futaille sur laquelle il trônait si magistralement. Mon ami chat prit peur, fit un grand écart, et je le vis plonger et disparaître vers la gauche.

Il venait de me livrer son secret.

De même qu'un renard, poursuivi par des soldats, avait indiqué à je ne sais quel général romain le côté vulnérable de la ville assiégée; de même qu'une biche blanche, relancée par des Huns, avait livré aux premières hordes des barbares un passage à travers les Palus-Méotides, ainsi mon joli petit Rominagrobis m'ouvrait la porte d'entrée de la tour au Païen.

Je retournai quelques pas en arrière, prenant à gauche, comme avait fait mon chat. Ne trouvant pas le moindre sentier de ce côté, je m'en frayai un moi-même à travers une longue pièce de vigne, au bout de laquelle j'aperçus un chemin creux; le chemin creux me conduisit dans un petit vallon sauvage, aride, encombré d'amas de sable et de débris à moitié cachés sous des sureaux en fleurs, la seule joie de ce lieu désolé.

Cet objet de mes investigations, après l'avoir sondé du sommet à la base, je pouvais enfin l'examiner de la base au sommet; il se montrait à moi dans toute sa hauteur, mais il n'était visible que par sa face avancée; son dos et ses flancs restaient invinciblement enfoncés dans la terre. J'acquérais du moins la certitude que mon puits avait, ou plutôt avait eu, non-seulement des verrières, mais une porte. Pour le moment, il échappait au fisc de l'un et l'autre côté et pouvait parfaitement s'affranchir de l'impôt des portes et fenêtres.

Une voûte basse et prolongée, qui débordait au dehors, servait à la fois d'entrée et de péristyle à la tour; mais cette tour étrange, telle que je n'en avais jamais rencontré une semblable dans tous les vieux châteaux, debout ou en ruine, visités par moi; cette voûte arquée, qui, quoique dépouillée de son armure de pierre, accusait le plein-cintre et, tout aussi bien que les porches célèbres de Notre-Dame de Chartres, de Noyon et de Poitiers, rappelait l'architecture purement romane des XIe et XIIe siècles, était-elle bien une vraie

relique du moyen âge? Je commençais à douter. MM. les fermiers généraux du temps de Louis XV jouaient beaucoup à la tourelle et au donjon; ne serait-ce pas là une de leurs espiégleries architecturales?

Pour éclaircir le fait, je n'avais qu'à consulter un des anciens du pays. On vit vieux à Marly; aussi, pouvant choisir, je ne me contentai pas d'un simple octogénaire; je m'adressai à un presque centenaire de ma connaissance, qui avait surtout conservé la mémoire des temps passés.

« Père Boivin, lui dis-je, qu'est-ce donc que cette tour au Païen, qui se trouve dans les Grandes-Terres?

— Vous savez bien, me dit-il, c'est la tour à Charles Gagné.

— Mais sait-on qui l'a construite?

— Oh! pour ce qui est du maçon qui l'a bâtie, ce n'est ni Guitel, ni Moesseron; je crois que les dents ne lui font plus de mal depuis longtemps, à celui-là; j'étais bien jeune lorsqu'on l'a découverte, cette fameuse tour dont mon père et mon grand-père avaient déjà entendu parler, mais que personne n'avait jamais vue.

— Comment cela?

— Mais vous savez bien,.., puisqu'elle était comblée à ras depuis trois cents ans peut-être! »

Ce mot fut un trait de lumière; je compris que j'avais affaire à un monument sérieux, auquel les fermiers généraux de Louis XV n'avaient pu mettre la main; la durée de son enfouissage m'expliquait la durée de sa conservation.

« Et comment l'a-t-on découverte?

— Dame! on peut croire que c'est le bon Dieu lui-même qui a indiqué la place. Il y avait là, à ce qu'il paraît, un bel orme qui poussait dessus, bien à son aise, ni plus ni moins qu'un oranger dans sa caisse. Un beau jour le tonnerre l'atteignit, le renversa à moitié, et il mourut. En achevant de le déraciner, on rencontra un cercle de moellons et de meulières, mais si bien cimentés, que la pioche n'y pouvait mordre; on creusa au milieu, où ça cédait plus facilement; on en

retira des poutres et du fer, et un tas de pierrailles, et même, à ce que ma bonne femme de mère m'a assuré, on trouva tout au fond, encore vivant, un gros chat noir, qui d'un seul saut atteignit le haut de la tour et se sauva sans qu'on ait pu l'atteindre. Pendant plus d'un mois, toutes les nuits, il poussait de si forts miaulements, que personne ne pouvait dormir à Marly.... Mais tout ça, c'est des bêtises que vous ne tenez pas à savoir.

— Si fait, si fait! père Boivin, je vous assure que le chat noir m'intéresse; continuez, je vous en prie. »

Dans ce moment je me rappelais le petit Rominagrobis que moi-même j'avais aperçu au fond de la tour, et le rapprochement me semblait singulier.

Mon centenaire poursuivit :

« Donc, tous les garçons du pays s'étaient rassemblés pour donner la chasse à ce gros chat noir, qu'on disait être le diable; mais ils avaient beau le percer de balles, il n'en courait que mieux et, la nuit suivante, ne miaulait que de plus belle. Enfin, soi-disant, les filles s'en mêlèrent; elles vinrent avec la bannière de la Vierge prêter main-forte aux garçons, et devant cette bannière, à ce qu'on dit toujours, le gros chat fut pris comme d'un grand malaise; il cessa de courir et de miauler, mais s'aplatit contre terre, et, le poil hérissé, la queue pendante, se réfugia sous un buisson. On entoura le buisson, les filles chantant des cantiques et les garçons tenant leurs fusils braqués. Quand le jour vint, on se rapprocha peu à peu du buisson, on regarda dessous, on le fouilla dans tous les sens; le chat noir avait disparu, mais à sa place on trouva un serpent qui, en se faisant de lui-même un nœud avec sa queue, s'était étranglé. Il était mort, et, depuis ce temps, on a parfaitement dormi à Marly. »

Je pris note en moi-même du chat noir, sans avoir la moindre idée que cette historiette cabalistique pût avoir le moindre rapport avec la légende que je poursuivais : c'en était un écho affaibli cependant.

Quand le père Boivin eut cessé de parler :

« D'où vient, lui dis-je, que les gens qui, les premiers, ont exhumé ce vieux bastion, l'ont nommé la tour au Païen?

— Oh ! c'était déjà le nom de ces terres-là bien avant que la tour fût découverte; au surplus, si vous voulez en savoir plus long, adressez-vous à Charles Gagné, qui en est le propriétaire aujourd'hui; il doit avoir tout ça dans ses paperasses.

— Où demeure-t-il ?

— Mais il y demeure.

— Quoi ! dans la tour?

— Non ! à côté; vous savez bien.... la petite maison neuve qui donne sur le chemin du port. »

Je connaissais Charles Gagné; il avait été mon frère d'armes dans la garde nationale de Marly. Le lendemain je courus chez lui, pensant avoir affaire à un ami, à un conservateur des vieux monuments. Affreuse désillusion ! il n'avait acheté la tour que *pour en tirer de la pierre*. Sa maison avait été construite aux dépens de l'édifice féodal ! Hélas ! hélas !... Cependant je visitai avec soin cette maison née de ma vieille tour : dans l'écurie, dans le caveau, dans les massifs qui soutiennent la grange, partout où, par économie, on n'avait pas jugé à propos d'enlever les reliefs de la sculpture, je découvris des traces de plein-cintre; comme ornements, des restes de dragons, de tarasques, emblèmes hideux que le XIIIe siècle avait déjà rejetés avec mépris. Je puis donc garantir l'antiquité de ce précieux vestige. Quant à son origine, le nouveau propriétaire ne s'en était guère inquiété, et, pour plus amples informations, il me renvoya à M. H...., le notaire du pays, qui, me dit-il, est un finot bien au courant de tout ce qui regarde les propriétés de Marly et des environs.

Justement, en rentrant chez moi, je rencontrai ce dernier, qui est de mes amis.

« Cher tabellion, lui dis-je aussitôt sans lui laisser le temps de se reconnaître, qu'est-ce que la tour au Païen ?

— La tour au Païen ! me répliqua-t-il sans se déconcerter, et en prenant cet air railleur qui lui est habituel en dehors de son étude, je vais vous faire son histoire en deux mots. Pour le compte de Bellavoine, je l'ai vendue à Gagné trois cent soixante-dix francs, s'il m'en souvient bien, lesquels m'ont été payés en bel et bon argent ayant cours. Cela vous suffit-il ?

— Trêve de plaisanterie ! Savez-vous qu'il s'agit là d'un monument fort curieux, et qui date peut-être du règne de Louis le Gros ou de Philippe Auguste ?

— Je ne vous le dirai pas ; je n'exerçais point encore à cette époque. »

Et, reprenant quelque peu sa gravité d'officier public, il ajouta :

« Mais avez-vous consulté notre curé ? Si l'affaire vous intéresse réellement, il est plus capable que moi de vous répondre sur un pareil sujet. »

En effet, je me rappelai aussitôt que le seul homme du pays auquel je ne m'étais pas encore adressé était justement celui qui pouvait me fournir les renseignements les plus précis et les plus valables. Sans tarder davantage, je me rendis au presbytère.

Le curé de Marly n'est pas seulement un vrai disciple de Jésus-Christ, indulgent et charitable, dévoué de corps et de bourse aux pauvres et aux souffrants ; un prédicateur excellent, dont les sermons simples, onctueux, toujours à la portée de son auditoire, mériteraient d'être recueillis : il est de plus, surtout pour ce qui se rattache à l'histoire ecclésiastique, un archéologue fort distingué.

Après les préliminaires et les compliments d'usage, dès que le moment fut venu de lui adresser mon éternelle et invariable question : « Qu'est-ce que la tour au Païen ? » il me répondit du ton le plus calme et le plus assuré, que c'était une ancienne dépendance du vieux château de Fontenilles (*Fontenæum*), dont les domaines, dès le XIe siècle, s'étendaient

sur les Grandes-Terres et allaient même jusqu'au Pecq, rejoindre la Seine.

Je nageais en pleine joie archéologique ! Non-seulement je possédais le nom du vieux manoir; mais la date que je lui avais assignée, peut-être un peu à la légère, se trouvait exacte. Quel triomphe ! Cependant le nom et la date ne pouvaient me suffire, et ma légende, avec son titre seul, menaçait de rester à l'état d'énigme.

On ne sait pas assez ce qu'il en coûte parfois de temps, de travaux, de recherches et d'espérances déçues au pauvre traditionniste pour parachever son œuvre, qui, après tant d'efforts, semble le plus souvent, aux yeux des gens superficiels, n'avoir abouti qu'à un conte de ma mère l'Oie; mais on ne sait pas non plus de quelle joie suprême il se sent inondé lorsque cette histoire, qui ne lui a d'abord été révélée que par un mot douteux, qu'il a poursuivie avant d'être même convaincu de son existence, après laquelle il s'est acharné, la couvant dans son œuf et la forçant presque d'éclore malgré elle, il la tient enfin, non par lambeaux décousus, non d'après de vagues récits, mais complète, authentique, irrécusable !

Eh bien ! c'est la bonne fortune qui m'était réservée !

Chose étrange ! la *tour au Païen*, cette légende que j'allais quémander de porte en porte, à Marly, j'en avais déjà trouvé le sujet dans un *Mystère* représenté au commencement du XVIe siècle; mais le lieu de la scène y était si bien déguisé, les personnages tellement défigurés, qu'il m'avait été impossible de la reconnaître.

Il y a deux ans seulement, étant retourné à Génappe, je trouvai dans la vaste bibliothèque de M. du Ryer, salle des XIIe et XIIIe siècles, un manuscrit de format grand in-quarto, écrit sur double colonne en une minuscule italique, massive, serrée, mais de lecture assez facile.

L'ouvrage débutait ainsi :

« Ci se comance li livre de la Cronique del vaillant Guillelme l'Estandard, où on y verra ung miracle.... »

Mais je ne veux point par avance déflorer mon sujet. Qu'il vous suffise de savoir que je venais de trouver ce que j'avais si longtemps et si vainement cherché, et que la Chronique du sire Guillaume l'Étendart pouvait aussi bien porter le titre de :

LA TOUR AU PAÏEN.

Vers le commencement du règne de Louis VIII, qui, placé dans la chronologie des rois de France entre son père Philippe Auguste et son fils Louis IX, ne jette guère d'autre éclat que celui qu'il emprunte à la lumière qu'il reçoit d'eux, sur le territoire de Marly, vivait un digne et brave gentilhomme du nom de Guillaume Bernard, sire de Fontenilles. Il eût bien pu prendre un titre plus pompeux, car il était de grande et noble race, mais il ne l'osait pour trois raisons principales.

La première, c'est qu'il n'était encore que damoiseau, et non chevalier : c'était la moindre des trois raisons. La seconde, c'est que le roi actuel se serait opposé sans doute à ce qu'il essayât de ressusciter un nom et un titre que le roi défunt avait voulu éteindre à tout jamais; la troisième enfin, c'est que bien des choses lui manquaient pour faire montre d'une façon convenable de son illustre origine. Il était si pauvre, que le petit château de Fontenilles, son unique patrimoine, quoique à peine bâti depuis une centaine d'années, menaçait ruine de toutes parts, sans qu'il lui fût permis de songer à réparer le dommage; si pauvre que, de lui-même, il avait engagé ses serfs à racheter leur liberté, et qu'il la leur avait vendue à bas prix; si pauvre, que les officiers attachés à sa personne ou à la surveillance de ses biens, son fauconnier, son intendant, son garde-messier, n'étaient autres que trois paysans restés à la glèbe, les seuls serviteurs qui lui appartinssent en toute propriété. Au fauconnier était dévolu de droit le soin de la basse-cour, du toit à porcs et de l'écurie; au garde-messier, celui de la cuisine, du four, et le ba-

layage général de la maison. Dans leurs loisirs, ils avaient pour passe-temps la culture des quelques livrées de terre et des quelques pièces de vignes qui, comme dépendances, entouraient d'une ceinture étroite le château de Fontenilles.

Quant à l'intendant, qui avait nom *Courte-Cuisse*, vu le léger boitillement dont il était affligé, plus rapproché de la personne de son maître, il veillait à l'entretien de ses vêtements et de ses armes, le servait à table, se chargeait de ses messages et de ses commissions, ce qui ne l'empêchait pas, quand venait le temps de la moisson ou des vendanges, de donner un coup de main aux deux autres, de les aider à battre le blé, à vanner le grain, à treillisser les corbeilles, à cercler les tonneaux; ne s'en rapportant qu'à lui-même cependant pour tout ce qui touchait aux provisions d'hiver, à la conservation des légumes, à la salaison des viandes, et surtout à l'administration des caves. Jamais intendant n'avait été si bien occupé et si mal payé. Que vous dirai-je de plus? Guillaume Bernard était si pauvre, si pauvre, que pour se procurer l'argent nécessaire à son entretien, pour entendre sonner quelques écus dans son escarcelle, et pouvoir, comme tout autre honnête gentilhomme, faire, le dimanche, son offrande à l'église, il se voyait forcé de trafiquer des maigres produits de ses terres, quoiqu'il n'eût que le suffisant à peine pour lui et ses trois serviteurs.

Vint une fâcheuse année, où le blé manqua presque complétement. Loin de pouvoir en vendre, il en fallait acheter, et il coûtait gros; le vin avait été en grande abondance; ce semblait devoir être une compensation : mais les marchés en étaient tellement encombrés que les acheteurs semblaient ne vouloir payer que le tonneau et non le jus du raisin, le contenant et non le contenu.

Notre piteux gentilhomme ne savait plus comment se tirer d'affaire; ses caves étaient pleines, mais ses greniers étaient vides, et, faute d'habitude peut-être, il ne pouvait se résoudre

à toujours boire sans manger. Dans sa perplexité, il appela près de lui son grand conseil, composé de son chambellan, de son page, de son échanson, de son majordome, de son écuyer tranchant, de son sommelier, tous réunis et confondus sous une seule et même enveloppe, celle de maître Courte-Cuisse, qui du reste ne laissait pas que d'être homme de sens et assez beau parleur pour un vilain.

« Messire, lui dit celui-ci, notre vin, quoique moi-même j'aie pris grand soin de lui depuis sa sortie du pressoir, on nous l'échangerait à peine contre de la bonne eau claire à Saint-Germain, au Pecq et à Poissy; le transporter à Paris pour l'y vendre à la criée serait une rude entreprise, car il faudrait équiper un bateau, solder des bateliers, entreprendre un long voyage sur rivière, toutes choses coûteuses, et l'argent nous fait un peu défaut pour le moment, ce me semble. Les habitants de Marly-le-Bourg et ceux de Marly-le-Châtel en auraient bonne envie, mais ils ne sont pas gens à nous l'acheter en pièce ni en demi-pièce ; donc il le leur faut vendre à la cruche ou au cruchon, voire même à la bouteille ou à la verrée. C'est là mon avis.

— Holà! bonhomme, lui répliqua aussitôt son maître en relevant le front d'un air hautain ; si je t'excuse, c'est que nous sommes au décours de la lune, et les doctes affirment qu'à cette heure les faibles cervelles décroissent et se rapetissent à son unisson. Tu es fou! Sainte Vierge! Mais ce serait honte à moi!

— Pourquoi, messire? Nosseigneurs les abbés ont toujours établi une buvette près de leurs enclos de vignes et le roi Philippe lui-même faisait débiter au pot le vin de ses domaines.

— D'accord, mais le roi Philippe (Dieu sait ce que de lui je pense!) avait ses crieurs et ses sergents, et les abbés ont leurs moines pour suffire à la besogne!

— Ne suis-je pas là, messire? répondit l'infatigable Courte-Cuisse; j'ai bien assez de temps de reste pour ajouter cette fonction à mes autres fonctions. »

Guillaume Bernard ne ressentit plus qu'un seul regret; ce fut de ne pouvoir sur-le-champ récompenser le zèle d'un si dévoué serviteur.

Peu de jours après, non loin de l'entrée principale du château de Fontenilles, s'élevait une espèce de petite tonnelle, garnie de tables et de banquettes de bois, entourée d'un léger treillage et surmontée d'une branche de pin.

Voici donc notre châtelain, notre gentilhomme de si haute naissance, contraint, pour vivre, de se faire cabaretier!

Si sa misère était grande, grande aussi devait être son humiliation, plus grande encore sa sombre tristesse!

Non; en dépit de sa pauvreté, de son abaissement et des malheurs de sa famille, le plus souvent on le trouvait souriant et de belle humeur. Ah! c'est qu'il circule dans ses veines un philtre puissant qui le soutient contre l'adversité: il est jeune! Né en même temps que le XIIIe siècle, il compte à peine vingt-trois ans; de plus, il a au cœur une noble passion. Chaque dimanche, ainsi qu'à toutes les fêtes carillonnées, sans en manquer une, il se rend à la chapelle seigneuriale, et là, n'étant pas forcé de tenir ses yeux sur un psautier, puisqu'il ne sait pas lire, il les dirige, avec convenance et modestie cependant, vers une belle jeune fille de quatorze à quinze ans, digne et fière, vêtue de blanc des pieds à la tête, car elle a été consacrée à la Vierge. C'est Jeanne de Montmorency, fille de Bouchard Ier, seigneur de Marly, de Montreuil, de Saissac et de Picauville, petite-fille de Matthieu le Grand, chef de la branche des Montmorency-Marly, un des plus grands hommes de guerre de son temps, mort sous les murs de Constantinople.

Certes, s'il avait pu raisonner son cœur, il eût cherché à étouffer ce beau sentiment-là à sa naissance, comme dans le nid on étouffe le petit du vautour, avant qu'il ait pris bec et ongles pour vous déchirer. Toutefois, s'il pense à quelque chose, ce n'est pas à se délicoter de ce dangereux penchant; bien au contraire! Qu'espère-t-il donc? qu'un jour on la lui

donnera pour femme, elle, la fille d'un haut baron de France, elle, dont la famille est toute-puissante, toute riche, tout honorée ; à lui, le pauvre damoiseau, déshérité même de son nom, à lui le mendiant, à lui le cabaretier ? Non ; ses pensées ne s'égarent pas encore dans de pareils rêves. Il aime Jeanne, parce qu'elle est belle et plaisante à voir, parce qu'elle a les dents et les mains blanches, les pieds mignons, les cheveux d'un beau blond tout reluisant à la lumière ; voilà tout ; et il s'obstine à l'aimer, parce qu'aimer lui semble bon et lui fait une joie au cœur. A cet âge, le cœur, pas plus que l'estomac, ne peut rester vide. Voir Jeanne, c'est là sa grande fête, sa fête des dimanches ; aussi l'heure que dure la messe lui est une heure de délices.

Notre damoiseau est donc heureux ! Depuis qu'il a suivi le conseil de son honnête intendant, il se trouve même presque riche. Les chalands ne manquent pas sous la tonnelle. Les voyageurs et les marchands qui vont de Saint-Germain ou du Pecq à Marly s'y arrêtent ; les villageois des environs s'y donnent volontiers rendez-vous ; ses anciens serfs eux-mêmes s'y rendent de préférence les jours fériés, vu le voisinage. Quoique libres maintenant et dégagés de toute redevance envers lui, dès qu'ils aperçoivent leur ci-devant seigneur, par semblant d'hommage ou reste d'habitude, les hommes arrachent un cheveu de leur tête, les jeunes filles ramassent un brin d'herbe ou une fleur des champs, et tous lui présentent ce tribut volontaire, après l'avoir humblement salué de leur plus belle révérence. Il arrive aussi qu'un ménétrier, armé de son rebec, fait partie de la bande ; alors, avec l'agrément du maître, les cours d'ordinaire désertes et silencieuses du château de Fontenilles retentissent de cris joyeux, s'animent sous les pas des danseurs ; on y exécute des rondes, des bourrées et des caroles ; et si, par orgueil de race, il n'ose y prendre une part active, du moins il se réchauffe à cette gaieté bruyante qui tourbillonne devant lui ; il répète tout bas, et bouche close, le refrain des rondes, et

s'estime pleinement satisfait des bons passe-temps que se donnent les autres.

Vous le voyez, Guillaume n'était guère exigeant ni en amours ni en plaisirs.

Un matin, comme il était retenu au lit plus tard que d'habitude, bercé par un songe délicieux (il rêvait qu'il assistait, dans l'église du château de Marly, à une messe en plain-chant, qui durait déjà depuis six heures, ni plus ni moins), il fut réveillé en sursaut par un grand bruit du dehors. Encore troublé par le sommeil, il crut que des malfaiteurs nocturnes tentaient d'enfoncer ses portes; il se jeta à bas de sa couchette, et se dirigeant au bruit, qui devenait formidable, il aperçut sous la tonnelle un jeune cavalier d'assez belle apparence, qui, après avoir, à tour de bras, brisé sur les bancs de bois les plus solides appuis du treillage, était en train de briser les bancs sur les tables.

« Oh ! holà ! hé ! l'homme ! cria celui-ci, dès qu'il le vit venir.... Tu te permets de faire attendre le fils de mon père ? A rien ne tient, manant, que je ne te rompe les os tout ainsi que j'ai rompu tes cotrets !

— Sainte Vierge ! » murmura Guillaume en fronçant le sourcil.

Et, par un mouvement rapide, il porta la main à son flanc gauche, comme s'il avait dû y trouver la poignée d'une épée.

« Allons, lourdaud, à boire ! je crève de soif ! reprit l'autre. Qu'as-tu à me regarder ainsi d'un air effaré ? Les paroles sortant de la bouche d'un gentilhomme deviennent-elles de l'hébreu pour toi ?

— Je suis peut-être de tout aussi noble race que vous, riposta le sire de Fontenilles en relevant fièrement la tête.

— Comment ?... quoi ?.. que dit-il ?... Mais cette branche de pin qui pend à la toiture de ce vide-bouteille ?

— Je fais vendre ici le vin de mes fiefs, comme c'est mon droit; car je suis seigneur de ce château. »

Le nouvel arrivant se calma tout à coup :

« Pardon, messire, dit-il en se rapprochant du châtelain; mais la patience n'est pas mon fait; dans la colère le regard se trouble, et l'on peut prendre un faisan pour un ramier. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire quelque peu ironique, le costume que vous portez pour l'heure a pu aider à la méprise; l'étoffe n'en est pas soyeuse, ni taillée à la dernière mode. »

Guillaume rougit légèrement, mais sans garder rancune au discoureur, assez excusable, en effet, de s'être laissé prendre au sarrau de serge. En gentilhomme qui sait son métier, il lui proposa de le recueillir chez lui pour le débarrasser de cette terrible soif qui le travaillait, s'excusant à l'avance de la maigre hospitalité qu'il lui offrait, vu que tous ses gens de service étaient absents du logis, pour une cause ou pour une autre.

Renaud de Beauvais, tel était le nom du tapageur, accepta à tout risque; il attendait ses pages et ses valets de corps, qui le suivaient à distance avec ses bagages, et du château il aurait tout loisir de les guetter comme ils passeraient, ce qui lui convenait mieux que de rester en plein vent sous la tonnelle, ainsi qu'il avait compté faire d'abord.

Ce disant, il a saisi par le licou son cheval qui, près de là, paissait à même parmi les vertes pousses d'un frais regain de luzerne; et les deux jeunes gens, déjà compagnons, franchissent le seuil du manoir de Fontenilles.

A peine entrés dans les cours :

« Qu'est cela? demanda Renaud de Beauvais, se tournant vers sa droite et s'arrêtant à examiner curieusement un large pan de maçonnerie bien ouvragée, qui s'avançait en demi-rotonde vers le château, et lui faisait face; on dirait d'un bastion souterrain, ou de quelque tour magique bâtie par Mélusine.

— Mon bisaïeul, répondit Bernard, à son retour de la croisade, fit construire ainsi cette tour à l'imitation de celle qu'il

avait vue à Damas dans l'habitation du calife. Ce calife, durant les chaleurs trop fortes, s'y retirait avec ses sultanes.

— Peste soit des califes et de leur façon de loger les dames! Notre roi Dagobert, qui avait cinq femmes à la fois, les logeait autrement, je pense. »

Et, après avoir ri du roi Dagobert et de ses cinq reines, Renaud de Beauvais ajouta :

« Toutefois la construction est étrange et mérite d'être conservée ; il vous faudra, messire, en faire réparer soigneusement les verrières, qui pendent tout en désarroi, brisées et déplombées ; dans l'état où se trouve présentement votre tour, que je sois pendu entre deux chiens, comme un vil juif, si je consentirais que mon cheval y séjournât une seule nuit. Mais, à propos de mon cheval, continua-t-il, aurez-vous, messire, à lui donner place dans une de vos écuries?

— Je n'ai qu'une seule écurie, dit Bernard, et il y sera à l'aise, je l'espère, car je n'ai aussi qu'un cheval.... oui, rien qu'un.... pour mon service particulier, ajouta le pauvre châtelain, par sentiment de vergogne.

— Un seul ! vraiment ! c'est donc un fin genet d'Espagne, qu'il puisse vous suffire à la parade ainsi qu'à la course !

— Vous allez en juger, » dit Bernard en comprimant un soupir.

Ils entrèrent dans l'écurie ; elle était vide.

Bernard se rappela aussitôt que son intendant Courte-Cuisse avait dû user du cheval, et que, pour le moment, son fin genet d'Espagne traînait la charrette sur le marché de Poissy. Cette fois, sa rougeur passa au pourpre foncé.

Il n'était pas à la fin de ses épreuves.

Lorsqu'il eut introduit son hôte dans la grande salle, la plus ornée, la plus confortable du château, comme on dirait aujourd'hui, celui-ci se récria en trouvant les murs presque nus et peints à la couleur; il lui conseilla pour tenture des tapis d'Arras à grands personnages, tels qu'on en voyait alors dans toutes les bonnes maisons; sur le parquet

dallé, à peine recouvert d'un peu de litière de paille, il lui semblait convenable d'étendre de ces fines nattes de jonc, plus douces et moins heurtantes aux pieds. Il examina ensuite l'ameublement. Le buffet de chêne avec sa poterie d'étain, quoique le tout fût propre et bien entretenu, lui parut par trop modeste; sans donner dans un luxe exagéré, le sire de Fontenilles ne pouvait-il se procurer de ces dressoirs simples, mais de bon goût, qu'on égaye par quelques verres de Venise et de bonnes pièces d'argenterie? Les siéges étaient tristes à la vue et durs au toucher; au lieu de ces sellettes de bois, qui ne conviennent qu'à des moines et non à des gentilshommes, il aurait voulu voir des chaises à dossier avec leurs coussinets, ou du moins des banquettes doublées d'étoupe.

Pour la première fois Guillaume souffrait dans son orgueil et dans sa pauvreté; mais il se contenait, car l'étranger était son hôte. Cependant, lorsque celui-ci, poursuivant son examen, en vint jusqu'à porter sa critique sur une image de la Vierge, en cire, tout ornée de dentelles et de clinquants, et qui figurait sur la cheminée entre un cierge de la Chandeleur et un rameau de buis bénit, il ne put se retenir plus longtemps, car il était, pour grandes raisons, particulièrement dévôt à la reine des anges; aussi, frappant du pied :

« Eh! par la mort-Mahon! tout à l'heure vous vous disiez brûlé de soif, et maintenant vous ne semblez plus songer qu'à inventorier ma misère! »

Renaud fit un mouvement comme pour se défendre de l'intention.

« Passe encore! poursuivit Guillaume, sans lui laisser le temps de répondre; si je suis pauvre, cela ne regarde que moi, et je n'en veux plus rougir! Mais vous avez médit de la Vierge!

— Un instant, compagnon! non de la Vierge..., mais de ce petit vilain morceau de cire, qui n'est pas digne de....

— Buvons! » dit Bernard en l'interrompant; et il posa sur une table deux verres et deux bouteilles.

Renaud de Beauvais, quoique soudainement repris de

soif, dégusta lentement le vin du cru; puis, s'arrêtant en route :

« Vous n'en avez pas d'autre ? dit-il.

— Non; ne le trouvez-vous pas à votre goût ?

— Il est excellent. »

Et, avec une parfaite courtoisie, il acheva son verre d'un coup.

« Je le trouve bon, très-bon ! reprit-il ensuite, après avoir fait une légère grimace; mais n'avez-vous jamais songé à en laisser fermenter quelques tonnes dans un mélange de miel, de lavande et de poix-résine ?

— Jamais ! répondit brusquement Bernard.

— Il serait encore meilleur. »

L'honnête châtelain de Fontenilles commençait à prendre son hôte tout à fait en déplaisance. Il se préparait à l'éconduire aussi poliment, mais aussi vivement que possible, lorsqu'un mot de celui-ci vint tout à coup changer ces mauvaises dispositions, qui n'étaient guère dans sa nature.

« Je maintiens que ce vin peut s'améliorer, disait son hôte en poursuivant sa glose; celui du Beauvoisis ne vaut guère mieux.... Pardon !... il lui est même inférieur comme couleur et comme goût.... voilà ce que je voulais dire.... Cependant avec un mélange de myrte et d'aloès, on en fait un nectar; et maître Thibaud de Marly s'en pourléchait les lèvres au retour de nos chasses.

— Vous connaissez le sire Thibaud ? s'écria Bernard ; le fils de notre baron Bouchard de Montmorency ? »

Il aurait voulu pouvoir ajouter : « Le frère de Jeanne ! » ce qui était un bien autre titre à ses yeux, mais il se retint.

« Si je connais Thibaud ! il est venu encore l'an dernier passer deux mois dans mes domaines, à banqueter, à chasser au filet, à l'oiseau et à l'arbalète ; et il est parti en m'emportant une bonne somme qu'il m'avait gagnée aux dés et à la longue paume, le joyeux compagnon ! Si je le connais ! c'est mon grand ami !

— C'est de même le mien.

— Vrai?... A sa santé alors ! »

Cette fois les verres se choquèrent et furent vidés aussitôt, sans grimaces d'un côté, sans fâcheuses pensées de l'autre. Le nom de Thibaud de Marly avait fait taire tout sentiment antipathique. Les verres se remplirent de nouveau; on but à la santé du baron, puis à celle de la baronne et à chacun de leurs autres enfants.

Le nom seul de Jeanne ne fut pas prononcé au milieu de ces nombreuses libations.

Un peu échauffé par le vin du cru, quoiqu'il ne fût sophistiqué ni d'aloès ni de poix-résine, Guillaume Bernard, sans doute pour se rehausser aux yeux de son hôte, en arriva avec lui aux confidences sur son illustre origine.

Il était le petit-neveu de Robert IV, comte de Meulan, dont les malheurs étaient assez connus à cette époque.

Robert IV avait possédé en France cette région provinciale appelée *le Pincerais*, composée des domaines de Mantes, de Poissy et de Meulan. Dans la Normandie, qui appartenait alors à l'Angleterre, il était seigneur de Jumièges, de Saint-Wandrille, de Pont-Audemer et autres lieux. De cette double possession sur deux terres rivales, de cette nécessité de prêter tour à tour foi et hommage au roi d'Angleterre et au roi de France, était résultée la ruine complète de sa maison. Quand Robert IV, comte de Meulan, se rangeait sous la bannière de Philippe Auguste pour protéger ses terres de Poissy et de Mantes, Richard Cœur de Lion, son autre suzerain, lui confisquait ses terres normandes : quand ce même Robert IV, seigneur de Jumièges et de Pont-Audemer, combattait près de Richard, Philippe Auguste faisait aussitôt main-basse sur *Pincerais*. Le royauté devenait envahissante vers la fin du XIIe siècle; il en advint que le puissant comte de Meulan, ainsi confisqué de droite et de gauche, mourut entièrement dépossédé, et que le dernier héritier de son nom glorieux dut se contenter d'être simplement un sire de Fontenilles.

Lorsque Bernard eut achevé son récit, en l'entremêlant de quelques doléances :

« Que comptez-vous faire pour vous tirer de là ? lui dit Renaud de Beauvais. Il vous faut, croyez-moi, épouser quelque riche veuve qui vous donnera son fief à garder.

— Je n'ai pas le cœur aux veuves, répliqua Bernard en portant son regard vers l'image de la Vierge appendue à sa cheminée, comme si la Vierge était sa confidente et dût le comprendre.

— Par ma foi de chevalier ! ni moi non plus je ne me soucie guère des femmes de seconde main. Je veux que celle que j'épouserai n'ait encore porté que le nom de son père ; et entre nous, camarade, lorsque, pour justifier de ma chevalerie, j'aurai quelque peu guerroyé pendant deux ou trois ans, soit contre les pastoureaux, soit contre les Albigeois, je crois être sûr par avance de celle-là qui sera ma femme.

— Est-elle jolie ?

— Accorte et belle, gracieuse et plaisante à voir autant qu'il est donné à une créature humaine de l'être !

— A sa santé alors. »

Et quand il eut rempli les verres à plein bord :

« Peut-on savoir le nom de la dame à qui vous êtes ainsi fiancé de cœur ? reprit Bernard en se levant pour porter la brinde.

— Vous serez discret, messire ?

— Je le jure !

— Eh bien ! c'est Jeanne de Montmorency, la sœur de Thibaud ; et c'est près d'elle que je me rends en ce moment. »

Et Renaud de Beauvais avança son verre pour le heurter contre celui de son hôte, mais il ne rencontra rien ; le verre de celui-ci venait de se briser entre ses doigts, et le vin inondait la table.

Renaud regarda Bernard, qui était pâle et tremblait de tous ses membres ; il partit d'un éclat de rire :

« La belle affaire ! dit-il, un verre cassé !... »

Il n'y vit rien autre chose.

Au même instant on entendit sur la route un bruit de mules et de chevaux. Renaud y courut. C'étaient ses pages et ses valets qui arrivaient porteurs des bagages. Rentrant presque aussitôt avec eux :

« Pardon, mon hôte, dit-il; mais il n'est pas séant de se présenter devant les dames en habit de route; vous permettez qu'ici je change de vêtements? Sans votre gracieuse hospitalité, j'aurais dû m'en tirer derrière quelque buisson. »

Ses pages sortirent des coffres une aiguière d'argent et des flacons d'eau de senteur; il se lava les mains et la figure, se parfuma la barbe et les cheveux, et se revêtit d'un galant costume tout de soie et de velours incarnat; puis, on lui amena son cheval de parade.

A peine eut-il pris congé de lui :

« Ah ! ce Renaud ! ce dameret, cet insolent ! je savais bien que je le haïssais rien qu'à première vue !... s'écria Guillaume en brandissant son poing avec rage. Mais je le jure par le sang de mes veines ! non, il n'épousera pas Jeanne !... Je veux être riche comme lui, moi ! puissant comme lui !... Me fallût-il pour cela faire *aller à la proie* sur les grands chemins; assembler une troupe, piller les châteaux et les églises, comme fit jadis le sire de Montlhéri, comme ont fait tant d'autres de nos jours, qui ne s'en sont pas mal trouvés. Je pillerai, je tuerai jusqu'à ce que le roi m'ait rendu ce que son père m'a volé, mes biens, et mon titre de comte de Meulan !... Jeanne m'appartiendra. Je supplanterai près d'elle ce Renaud de Beauvais, dussé-je y employer les sortiléges et les maléfices ! *dussé-je livrer mon âme au diable !* »

Dans ce moment, une obscurité subite succéda à la lumière, les meubles semblèrent s'agiter; un frémissement bizarre courut autour des parois de la salle, et quelque chose tomba avec une sorte de plainte, sans qu'il pût deviner de quel côté, et ce que ce pouvait être.

Cherchant à s'en rendre compte, il promenait son regard

troublé à travers les demi-ténèbres de la chambre, quand tout à coup il resta comme frappé de la foudre.

Sa petite Vierge de cire, détachée de la cheminée, s'était brisée en morceaux.

Il poussa un profond soupir, et les larmes lui vinrent aux yeux; puis il en ramassa précieusement les fragments, les baisa l'un après l'autre, faisant le signe de la croix pour chacun d'eux, et il les plaça ensuite dans son armoire auprès d'un livre d'heures que lui avait légué sa mère.

Le damoiseau dormit peu durant la nuit qui suivit. Il la passa presque entière à songer à la Vierge et aux moyens de devenir riche, pour empêcher Renaud de Beauvais d'épouser Jeanne de Montmorency; mais, comme il ne songeait plus à recourir à ces expédients maudits qu'il avait invoqués dans un moment d'oubli de lui-même, il ne trouva rien.

Le matin, il se promenait soucieux dans ses cours, lorsqu'il entendit des soldats, alors attablés sous la tonnelle, entonner en chœur cette célèbre chanson du troubadour Guillaume de Saint-Grégory, qui avait été la *Marseillaise* du XIIe siècle :

J'aime à voir le printemps qui fleurit les charmilles,
J'aime à voir dans les près courir les jeunes filles;
Mais j'aime encor mieux voir, au milieu des sillons,
Tout à coup s'implanter tentes et pavillons;
Voir des Sarrasins, hors d'haleine,
Meurtris, sanglants, fuir dans la plaine,
Sans avoir trêve ni repos;
Voir nos soudards à l'escalade,
Faisant la joyeuse gambade
De la haute échelle aux créneaux.

Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Le doux bruit du ruisseau mon oreille chatouille,
Encor plus gentiment la fauvette gazouille;
Mais j'aime mieux entendre, aux rives du Jourdain,
Le murmure annonçant les Turcs de Saladin!
Voilà le concert qui me charme!

C'est le cri de guerre et d'alarme,
Le hennissement des chevaux,
Les clairons qui sonnent l'aubade,
Le choc, où j'entends l'estocade
Briser leur armure et leurs os!

Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Ce que j'aime, en Europe, avant tout, c'est la France!
C'est mon pays natal, j'en garde souvenance;
Mais j'aime mieux l'Égypte, avec son grand soleil,
Ses palmiers, ses déserts, son fleuve sans pareil!
En France, j'étais pauvre hère,
Fieffé de trois arpents de terre;
Ici, j'ai de l'or, des joyaux,
Je suis duc de Tibériade;
Baudouin me traite en camarade,
Et j'ai des barons pour vassaux!

Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Guillaume venait de trouver le moyen qu'il avait vainement cherché durant toute la nuit : il ne tarda pas à vendre tout ce qu'il possédait, ses terres d'abord, puis son droit de péage du chemin de Marly au Pecq, pour les marchands et les colporteurs ; puis ses autres droits sur le four banal, sur le pressoir banal; faisant argent de tout, même de son fauconnier et de son garde-messier, qui consentirent, après hésitation cependant, à payer, pour redevenir libres, certaine somme qu'un juif leur avança à gros intérêts. A ce même juif, renforcé d'un Lombard, il emprunta trente écus d'or, leur laissant pour garantie son château de Fontenilles.

Quand son escarcelle, gonflée jusqu'aux bords, est ainsi passée à l'état de sacoche, il prend la croix, non sur la poitrine, comme font ceux-là qui vont simplement combattre les hérétiques sans sortir de France, comme venait de faire Renaud de Beauvais à l'égard des Albigeois, mais la croix sur l'épaule, en vrai croisé de Terre sainte, qui a juré l'extermination des infidèles.

Renaud doit guerroyer trois ans en Alby; Bernard, quoique sa route soit plus longue, espère revenir, avant ce terme, comte d'Édesse ou de Jaffa, peut-être duc de Tibériade, s'il trouve le duché vacant, et Dieu sait qui alors, de lui ou de l'insolent Beauvoisien, sera l'époux de Jeanne!

Bien équipé, la plume au casque, l'écu voilé comme un beau ténébreux, Bernard de Fontenilles, la veille de son départ, se présenta devant son suzerain, Bouchard de Montmorency, qui l'arma chevalier. Thibaud de Marly, d'autres seigneurs et quelques dames de haut lignage assistèrent à la réception; mais parmi elles il ne vit pas celle qu'il cherchait, ce qui le contrista fort.

Cependant, comme il venait de recevoir l'accolade et de chausser les éperons dorés, Jeanne, en longue robe de moire blanche, en corsage d'hermine, avec basques retombant sur les hanches, portant une guimpe en collerette qui, après s'être enlacée autour de son cou élégant jusqu'à lui servir de mentonnière, montait jusqu'au sommet de sa coiffure, d'où elle retombait en forme de voile, entra dans la salle au moment où Bernard ne l'espérait plus, et silencieusement elle lui fit une profonde révérence.

Quoiqu'elle lui semblât un peu trop masquée sous cet accoutrement, il la trouva plus charmante que jamais. D'après son droit de chevalier, mettant un genou en terre devant elle, il s'engagea, en forme d'*emprise*, à lui ramener de la Terre sainte, à titre d'esclave, un Sarrasin qu'il aurait fait prisonnier dans les combats, prenant à témoin de son dire, de son serment, le baron, son seigneur, Thibaud, son ami, et tous les autres qui étaient présents.

Un murmure d'approbation circula dans l'assemblée. Parmi les dames, ce fut à qui le féliciterait de maintenir ainsi, en l'honneur de leur sexe, les bons usages, qui se perdaient de jour en jour.

Jeanne seule était restée muette; sans se tourner à peine vers lui, elle lui fit une nouvelle révérence, plus froide,

plus guindée encore que la première, et sortit, gardant plus que jamais son air superbe et presque dédaigneux.

Le bon chevalier Guillaume Bernard la suivit quelque temps de l'œil, et se dit en lui-même que nulle femme au monde, même la reine Blanche de Castille, ne pouvait avoir un port plus majestueux.

Le lendemain, avec trois chevaux d'équipage, et Courte-Cuisse pour écuyer, il prenait la route d'Aigues-Mortes, où il allait s'embarquer.

Hélas! les choses n'allaient pas là-bas aussi bien que l'annonçait la chanson; les Turcs étaient redevenus les maîtres des places importantes; dans les villes restées en leur pouvoir, les chrétiens, vu la rareté des vivres, se mutinaient contre leurs propres chefs, et Bernard passa la première année à aider à la police intérieure, sans grand espoir, à ce métier-là, de conquérir jamais une souveraineté.

L'année qui suivit ne fut guère plus avantageuse pour lui. Il eut cependant occasion d'acquérir de la gloire en se battant contre les infidèles; mais il fut battu par eux, et, qui plus est, assez grièvement blessé.

Son écuyer Courte-Cuisse le tira de la mêlée, le pansa, et, à force de soins, parvint à le guérir. Cependant ses ressources s'épuisaient; la sacoche était redevenue escarcelle, et même escarcelle assez plate. De ses trois chevaux, deux étaient morts, et celui qui survivait boitait, comme le pauvre écuyer, qui forcément le suivait à pied.

Bernard tomba dans une maladie noire; lui, si bon, si résigné naguère, il devint soucieux, exigeant, querelleur; il avait des emportements à ne plus le reconnaître.

Maître Courte-Cuisse, continuant son rôle de médecin, lui conseilla l'air de la France.

Le chevalier devint pourpre de colère; mais le mal empirant, il finit par se soumettre à l'ordonnance, et gagna Ptolémaïs, où un vaisseau se disposait à mettre à la voile.

En attendant le départ, monté sur son cheval boiteux, il se

promenait un soir aux environs de la ville pour essayer de se distraire d'une pensée qui l'obsédait sans cesse et entrait presque pour les trois tiers dans ses ennuis : « Comment allait-il oser se représenter devant Jeanne sans lui ramener ce Sarrasin qu'elle était en droit d'attendre, puisqu'il en avait juré l'*emprise* par-devant tous ? »

Il y songeait avec grande amertume, lorsqu'un fellah, un paysan arabe, poussé par le besoin sans doute, vint d'un air quémandeur se placer devant lui.

« Retire-toi ! lui cria Bernard, luttant d'abord contre la tentation qui s'emparait violemment de lui ; retire-toi, païen !

— Seigneur chevalier, la charité n'est-elle pas ordonnée aussi bien aux chrétiens qu'aux musulmans ? » répliqua le mendiant.

Et, en soulevant sa main d'un air humble pour y appeler l'obole, il toucha du doigt le frein du cheval, qui fit un léger mouvement en arrière.

« Ah ! misérable ! s'écria Bernard, mettant à profit l'occasion pour s'abandonner tout à fait à sa mauvaise pensée, tu essayes de me désarçonner pour me voler, pour me tuer peut-être ? Eh bien ! je défendrai ma vie ; défends la tienne ! »

Il avait déjà mis pied à terre, et marchait l'épée haute contre le pauvre fellah qui, tombant sur ses deux genoux, ne put que crier grâce !

« Avoue que tu en voulais à ma vie !

— Je jure par Mahomet....

— Ne blasphème pas, idolâtre !... Je veux bien encore par pitié te recevoir à merci si tu te rends mon prisonnier..., sinon, c'en est fait de toi ! »

Voyant aux rayons de la lune brandir et scintiller sur sa tête la grande épée du chevalier, l'Arabe, épouvanté, le front dans la poussière, accepta toutes les conditions qu'il plut à celui-ci de lui imposer ; il avoua son prétendu crime, se reconnut justement et légalement son captif, et jura de le suivre

où il voudrait aller. En signe de soumission, il commença par se laisser étroitement boucler les bras, et accompagna à Ptolémaïs son soi-disant vainqueur.

De retour en France, rentré dans son manoir de Fontenilles, la première chose qu'y apprit Bernard, c'est que, le matin même, Renaud de Beauvais et Jeanne de Montmorency avaient été fiancés en mariage.

Était-ce le moment de s'acquitter de son vœu, en allant présenter à celle-ci son esclave sarrasin? Il n'en jugea pas ainsi. D'ailleurs, eût-il été d'humeur à le faire, comment aurait-il osé paraître devant Jeanne, traînant son captif à la laisse, dans l'état de délabrement où ils étaient tous deux?

L'Arabe portait encore ses guenilles de fellah; quant à lui, son armure bossuée, en partie rompue dans ses attaches, son pourpoint de buffle rapiécé, maculé, lui donnaient bien plutôt l'air d'un malandrin que d'un noble chevalier.

C'est pour le coup que notre ami Bernard va connaître, non plus seulement la pauvreté, mais la misère, l'affreuse misère. Il n'a plus ses terres, il n'a plus le produit de ses péages, il n'a plus sa tonnelle, et sa bourse est vide, et il doit cinquante écus d'or au juif et au Lombard, pour les trente qu'il a reçus d'eux.

Comment même dînera-t-il aujourd'hui? comment dînera-t-il demain? il n'en sait rien. Et ce n'est pas là ce qui le plus l'inquiète.... Ah! Jeanne! Jeanne! vous êtes pour lui un souci bien autrement pénible que la misère!

Par bonheur, l'ancien intendant Courte-Cuisse songe moins à Jeanne et beaucoup plus aux provisions. Tout sire écuyer qu'il pourrait se croire, il va résolûment louer ses bras, encore vigoureux, au vigneron de la borderie voisine, et, chaque soir, il apporte à son maître le prix de son travail.

Il y avait encore de bien bons serviteurs au commencement du XIIIe siècle.

Touché d'un pareil dévouement, qui ne s'était jamais démenti, le pauvre chevalier ne put témoigner de sa reconnais-

sance à son fidèle qu'en l'admettant à l'honneur de souper avec lui, assis à la même table.

Et le Sarrasin, avec qui soupait-il?

A celui-là, Guillaume Bernard, obéissant aux idées de son temps, avait interdit le seuil même de son château. Sous quelque prétexte que ce fût, un païen circoncis ne pouvait entrer en communauté de vie avec un chevalier chrétien.

Il l'avait donc, comme en une prison, relégué dans la tour, où Courte-Cuisse, chaque matin, lui portait pour sa pitance quotidienne du pain bis, un oignon, quelquefois, au fond d'une sébile de bois, une poignée de fèves mal cuites, ou un lopin de veau mort-né; le tout assaisonné d'eau claire. Le captif, en dépit de son isolement, en dépit du vent froid qui s'engouffrait dans sa chambre à travers la fenêtre disloquée, et de tous les malaises qu'il devait y endurer, n'en était pas de plus mauvaise humeur; il dormait d'un somme sur sa botte de paille, et, ce qu'on n'eût jamais pu croire d'après si maigre chère, il engraissait, comme si le repos eût été pour lui chose suffisante.

C'est ainsi que, durant l'hiver de 1225, les choses se passaient dans le manoir de Fontenilles.

Une nuit que Bernard ne pouvait dormir, d'abord parce que le froid le gagnait sous sa couverture, ensuite parce que, ce jour-là, son repas du soir n'avait pu calmer complétement sa faim, puis encore et surtout parce que, le surlendemain, Jeanne devait définitivement et par-devant l'autel devenir la femme de Renaud de Beauvais, il se leva pour essayer, par le mouvement, de se débarrasser de sa froidure et de sa faim. Quant aux tourments de son cœur, rien n'y pouvait.

En se tournant vers sa croisée, qui, on se le rappelle, faisait face à la tour, il aperçut tout à coup une grande clarté rayonnante.

O surprise! la chambre du païen, sur le fond sombre des massifs de pierres et des terres noircies par la mousse, se détachait lumineuse. Des lampes suspendues au plafond dis-

sipaient l'obscurité jusque dans les encoignures de la haute pièce ; sur une table surchargée de cristaux et d'orfévrerie, des bougies de cire jaune projetaient leurs douces clartés sur des plats variés et nombreux, d'où s'élevait une vapeur appétissante.

Quoique sa fenêtre fût hermétiquement fermée, et que les verrières de la tour, qu'il avait vues, le matin même, brisées dans leurs soudures de plomb, lui semblassent redevenues intactes et closes tout aussi bien que les siennes, de vives senteurs de chapon rôti, de salmis de bécasses et de toutes sortes d'autres friandes venaisons, lui arrivaient à l'odorat, comme pour aiguiser encore la faim qu'il n'avait pu satisfaire.

Devant cette table, un homme, bien enveloppé dans une longue dalmatique fourrée de menu vair, se tenait assis, semblant se délecter au milieu de toutes ces voluptés sensuelles.

Cet homme, avec la béate expression que donne l'appétit en train de se satisfaire, tourna un instant sa tête du côté du château : c'était le Sarrasin !

Bernard crut rêver. Pour s'assurer s'il était bien en état de veille, il se pinça les chairs, il se mordit le bras jusqu'au sang ; convaincu alors que ce n'était point là une vision de son esprit, il résolut d'affronter le sortilége, jeta vivement un manteau sur ses épaules, et courut au logis du païen.

Tout y était retombé dans l'obscurité. Quand Bernard entra, il trouva son captif étendu sur sa botte de paille, et qui, se soulevant avec effort sur son coude, les yeux appesantis, se plaignit doucement d'être ainsi réveillé au milieu de son sommeil.

Les parois de la chambre étaient nues ; le vent qui soufflait, toujours âpre, faisait cliqueter les débris de la verrière. Le chevalier s'avança en tâtonnant dans l'ombre, et ne rencontra ni table, ni chaise, ni bougies de cire, ni orfévrerie ; il flaira l'atmosphère au milieu de laquelle il se trouvait, et

la seule odeur qu'il sentit, ce ne fut pas celle d'un chapon bardé et cuit à point, mais seulement celle qu'exhalent les murs humides.

Décidément, il avait rêvé, et en rêvant il s'était mordu le bras.

La nuit suivante, le sire de Fontenilles la passa presque entière à gémir en pensant à Jeanne, à maugréer en pensant à Renaud. Il va donc naître, le jour maudit qui doit éclairer leur union!

Il achève cette veillée d'angoisses en s'aigrissant contre lui-même, contre sa misère, qui lui ôte le droit de se présenter devant sa dame, contre ses entreprises malencontreuses qui n'ont pu que le déprécier dans son esprit, lorsqu'il entend une voix claire et distincte, quoique discrète, articuler ces mots énigmatiques : « Allons, Pitto, tourne la page! »

Cette voix semble sortir de son chevet.

Il porte la main de ce côté... rien!

Après une minute de silence, la voix reprend : « Tourne la page, Pitto! » Puis, comme en murmurant, elle continue : « La conjonction des astres l'a voulu ainsi, et quoiqu'il m'ait rudement mené, et qu'il m'eût volontiers laissé mourir de faim, si je n'y avais mis bon ordre, je poursuis, malgré moi, l'idée de le faire bientôt riche et glorieux; mais j'ai beau feuilleter ce livre, l'arcane ne se présente pas.... Ma science serait-elle impuissante? »

Et le même refrain se fit entendre : « Tourne la page, Pitto! »

Ahuri, perplexe, toutes ses pensées à la débandade, Bernard écoutait, les oreilles ouvertes et tendues comme celles d'un lièvre pourchassé. Il prit une petite lanterne, l'alluma, fureta dans tous les coins de sa chambre, sous sa cheminée, sous sa couchette.... rien! Et partout la voix le poursuivait, toujours claire, toujours rapprochée de lui à ce point qu'il eût pu croire qu'elle sortait de sa lanterne ou même de la manche de sa chemise.

Une exclamation le fit s'arrêter court.

« Ah ! disait la voix, merci à l'étoile Aldébaran, et à mon maître Ben-Méli-Sadder, le grand mage ! Cette fois, nous voici sur la trace.... l'œuvre est près de s'accomplir ; et, si telle est ma volonté, Bernard, seigneur de Poissy, de Mantes et de Meulan, épousera Jeanne de Montmorency ! Vite, Pitto, tourne la page ! »

Pris d'un tremblement nerveux, le chevalier a reconnu la voix du Sarrasin.

Mais cette voix, d'où sort-elle ? Comme les bonnes senteurs de la nuit précédente, lui arrive-t-elle à travers les murailles, en dépit de leur épaisseur ; à travers les airs, malgré la bourrasque qui, dans ce moment, secoue les volets et fait trembler les toitures du château ?

Il s'élance vers la fenêtre qui donne sur la tour. De ce côté, l'obscurité est complète. N'importe ! il n'en doute plus, c'est à un sorcier qu'il a affaire ; et ce sorcier peut lui faire épouser Jeanne ! Ah ! de gré ou de force, il faudra bien qu'il le veuille, dût Guillaume l'y contraindre l'épée sur la gorge !

Sa lanterne à la main, son épée sous le bras, il traverse les cours, grimpe rapidement le petit escalier de pierre qui conduit au logis de son prisonnier. Mais, comme il y arrive, sa lanterne s'éteint ; il pousse la porte néanmoins, et s'arrête frappé de stupeur devant le tableau qui s'offre à lui.

Couvert de sa même dalmatique fourrée de menu vair, ayant près de lui sur un guéridon une lampe allumée qui l'environne seulement d'un cercle de lumière, devant lui un brasier dont les flammes rouges et bleuâtres, en entre-croisant leurs langues ardentes, semblent former des signes cabalistiques, le Sarrasin se tient assis dans un grand fauteuil. Sur ses genoux repose un livre énorme, tracé en caractères arabes, et, perché sur son épaule, un gros chat noir, immobile et attentif comme si lui-même prenait sa part de la lecture, au commandement de son maître allonge sa patte, mord le feuillet de sa griffe et le retourne.

C'est Pitto.

Bernard n'osait plus faire un pas.

Sans bouger de place, sans tourner la tête vers lui :

« Je t'attendais. Avance, et ferme la porte, lui dit le Sarrasin; mais laisse ton épée dehors : la poignée en est en croix, et ni le fer ni la croix ne doivent entrer ici. »

Le chevalier tressaillit; il voulut parler.

« Je sais ce qui t'amène, reprit le nécromant; tes plus secrètes pensées je les ai mises à nu et à jour; tu veux être riche et puissant, afin d'épouser une fille de baron.... Faut-il te dire son nom? elle se nomme Jeanne.

— Mais Jeanne, aujourd'hui même, va devenir la femme d'un autre! s'écria Bernard.

— Elle sera la tienne, si tu souscris à mes conditions.

— Ces conditions, quelles sont-elles?

— Écoute-moi bien : cette fille des Montmorency, elle n'a jamais eu pour toi que des froideurs et des dédains. Ai-je menti? »

Bernard courba la tête.

« Tu ne peux donc désirer sa possession que par convoitise charnelle. Pour amortir un tel sentiment, dix ans de mariage, est-ce assez? C'est trop. N'importe! Je te les accorde. Mais, les dix ans écoulés, il faut que tu me la livres, à moi, cette Jeanne, la descendante du premier baron chrétien!... »

Le chevalier recula de trois pas.

« Vous livrer ma Jeanne!... ma femme!

— Elle ne peut être ta femme que si tu acceptes ce traité et le signes de ton sang. »

Bernard se mit à réfléchir :

Dix ans de mariage, c'était quelque chose, d'autant que le sorcier pouvait avoir raison. Jeanne ne lui avait jamais témoigné ni sympathie ni bon vouloir. De lui elle était si médiocrement éprise, qu'elle avait consenti à en épouser un autre.

Il accepta.

« Ce n'est pas tout, poursuivit son tourmenteur; il me faut un gage qui, durant les dix années, te mette sous ma dépendance et me réponde de ta bonne foi, après quoi, notre pacte rompu, tu auras tout le temps de te repentir, et même de te faire moine, si bon te semble, comme s'y prépare ton ami Thibaud de Marly.

— Et quel gage exigez-vous ?

— D'abord, renie Dieu le Père !

— Malheur à moi! murmura le chevalier. Êtes-vous donc Satan en personne, que vous veniez réclamer mon âme, comme un jour je vous l'ai offerte dans un moment de désespoir coupable ?

— Qu'importe à toi qui je suis, pourvu que j'assure ton bonheur en ce monde, sans même te fermer l'entrée de l'autre ? »

Bernard, non sans avoir longtemps hésité, renia Dieu le Père.

« Renie Dieu le Fils, maintenant! »

Bernard renia Dieu le Fils.

« Enfin, et c'est la dernière satisfaction que j'aie à te demander, renie la Vierge Marie.

— Jamais!... La Vierge!.... une femme! Que j'outrage ainsi ma confidente, ma divine amie, ma dévotion particulière!... Jamais! » répéta Bernard avec exaltation.

Le prétendu Sarrasin lui montra du doigt l'aube, qui déjà éclairait les cours et dissipait les ombres autour du château :

« Bientôt, dit-il, les cloches vont se mettre en branle pour annoncer le mariage de Jeanne avec Renaud de Beauvais.

— Que ce mariage s'accomplisse! répondit le chevalier avec une complète résolution; mais je ne renierai pas la Vierge, qu'à l'instar de Jeanne j'ai prise pour ma sainte protectrice dans le ciel; ne l'espérez point! »

Nos deux personnages restèrent debout et immobiles, chacun d'eux attendant que l'autre eût cédé. Il s'ensuivit un long silence, durant lequel Pitto, le gros chat noir, accroupi sur le livre magique, les regardait attentivement d'un air

curieux et goguenard, tout en caressant son épaisse fourrure, d'où jaillissaient des milliers d'étincelles.

Le brasier ne projetait plus ses flammes multicolores; la lampe pâlissait graduellement à mesure que croissait la lumière du jour. Sans articuler un mot, le sorcier étendit de nouveau son doigt vers la fenêtre.

Bernard se croisa les bras et fit un geste de tête négatif. Le tentateur, sans rompre encore le silence, tira de dessous sa dalmatique un miroir d'acier poli, et le lui mit sous les yeux.

Ce que vit Bernard dans ce miroir étrange, ce ne fut pas sa propre image, ce fut celle de Jeanne. Elle venait de s'éveiller à peine, et les plus riches toilettes ne l'auraient pas mieux fait valoir que le simple déshabillé porté par elle en ce moment.

Jamais le pauvre chevalier n'avait été à même de la voir si belle. Dans cet acier, qui reproduisait exactement tout ce qui se passait dans la chambre de la jeune fille, il vit les dames chambrières de celle-ci occupées à lisser ses longs cheveux, à les mettre en nattes et en boucles, selon la dernière mode, tandis que d'autres préparaient ses vêtements de noces, brodés de soie et d'or, ruisselants de pierreries, et les aspergeaient légèrement d'eaux parfumées.

Que Jeanne était jolie en ce moment! qu'elle allait être belle tout à l'heure!

La poitrine du sire de Fontenilles se gonflait, ses regards brillaient comme deux charbons ardents. Soudain, tous ces signes de regrets, de lutte, de passion, se tournèrent en fureur contre le Sarrasin.

« Diable ou sorcier, s'écria-t-il, sois maudit! maudites soient les espérances menteuses que tu m'avais mises en cervelle! Mais je ne renoncerai point la sainte Mère des anges, dont je suis le fidèle zélateur.... Adieu!

— Reste! lui dit le mystérieux habitant de la tour en étendant la main vers lui; par la foudre et les éclairs, ton obstination a vaincu la mienne. Changeons nos conditions. Je

te dispenserai de ton troisième reniement; mais, au lieu de dix années, tu n'en passeras que trois auprès de Jeanne, trois! tu m'entends! après lesquelles c'est à moi qu'elle appartiendra! »

Dans ce nouveau pacte, Bernard ne vit d'abord qu'un avantage pour lui; pendant trois ans seulement, il allait laisser son âme en gage.

Il accepta le marché, et, ne sachant pas écrire, sur le parchemin que Pitto lui présenta alors, il fit avec son sang une croix en guise de signature.

En ce moment, les cloches commencèrent à faire entendre leurs joyeuses volées.

Le chevalier se troubla.

Êtes-vous bien sûr, dit-il à son ci-devant captif, de pouvoir me tenir parole? Saurez-vous empêcher un mariage si près de se conclure, et par quel moyen? »

Celui-ci sourit, et derechef lui présenta le miroir d'acier. Bernard y aperçut Renaud de Beauvais, en grand appareil, suivi de ses gens, presque aussi richement enharnachés que lui. Il sortait d'un *ostel* de Saint-Germain, où il avait dû passer la nuit pour se rapprocher de sa fiancée. Le jaloux examinait avec dépit la bonne grâce déployée par Renaud en faisant caracoler son cheval, quand il vit le cheval de celui-ci faire un écart et s'abattre, entraînant son cavalier avec lui. Il vit ensuite le sire des noces assez grièvement blessé pour ne pouvoir songer au mariage d'un mois au moins, se faisant transporter par ses serviteurs dans l'hôtel qu'il venait de quitter et d'où il devait entendre tinter les cloches de Marly, tant alors elles menaient grand bruit.

A la fin de cette même semaine, le sire de Fontenilles, en grand appareil aussi, accomplissait son *emprise* envers la fille de son seigneur Bouchard de Montmorency. Au milieu d'une brillante escorte, le *Turc* fait prisonnier par lui était conduit, au son des trompes, par-devant la fille du baron. Vêtu d'étoffes éclatantes, il avait la tête couverte d'un énorme tur-

ban à sept couleurs, et, si j'en crois l'affirmation du naïf chroniqueur à qui j'emprunte ces détails, deux petites cornes dorées, pointant sous le turban, montraient au dehors leurs extrémités tordues.

Le Sarrasin s'agenouilla devant Jeanne, et, sur l'ordre du chevalier, déposa aux pieds de la blonde enfant un riche coffret tout rempli de perles et d'émeraudes. Jeanne jugea qu'il venait de payer sa liberté.

Pendant trois ans on n'entendit plus parler de lui.

Guillaume Bernard avait racheté ses terres, et bien d'autres encore. Le roi Louis VIII consentait à lui rendre, contre une bonne somme d'argent, ses villes de Poissy, de Mantes et de Meulan, ainsi que son titre de comte.

« Mais s'il est revenu si riche de la croisade, se disaient les bonnes gens, comment vivait-il à si grand mésaise dans son château, et son captif dans sa tour?

— C'était un vœu.

— Mais son écuyer Courte-Cuisse, pourquoi a-t-il été contraint de se faire vigneron et tonnelier?

— C'était un vœu. »

Ce mot répondait à tout.

On apprit bientôt que Renaud de Beauvais, durant sa maladie, avait reçu les soins d'une dame veuve, très-experte dans l'art de guérir toutes contusions et blessures, et que, par reconnaissance, il s'était engagé envers elle, au mépris de ses fiançailles.

Bernard mit le moment à profit pour demander Jeanne en mariage, et il l'obtint.

Trois jours après, tenant sa jeune femme sous le bras :

« Ma mie, lui disait-il, autrefois, dans la chapelle et dans les assemblées, pourquoi n'aviez-vous pour moi que des airs de sévérité?

— C'est que j'appréhendais de trop vous aimer, mon seigneur.

— Mais pourquoi, ma mie, le jour où je reçus de votre

père l'accolade et les éperons de la chevalerie, vîntes-vous si tard et vous retirâtes-vous si vite, en m'adressant un regard hautain?

— C'est que déjà je vous aimais trop, mon parfait ami. »

Trois mois après, le sire de Fontenilles jouissait de tous les biens de ce monde; il avait des châteaux dans diverses provinces; ses écuries renfermaient les plus beaux chevaux de France et d'Espagne; ses meutes, ses oiseaux chasseurs valaient ceux du roi; comme le roi encore, il avait une jeune femme qu'il adorait et dont il était tendrement aimé; en plus, biens précieux! il avait pour grand ami le plus honnête homme de la contrée, Thibaud de Marly, son beau-frère, un saint futur de l'Église[1], et il possédait dans maître Courte-Cuisse le parangon des serviteurs.

Trois ans après, Bernard, abattu par le chagrin, torturé par le remords, était le plus malheureux des hommes. Son amour pour Jeanne, loin de s'affaiblir, n'avait fait que croître, et ce jour même, troisième anniversaire de son mariage, il devait livrer sa femme à l'ancien habitant de la tour, au sorcier maudit; pis encore! à Satan lui-même! Oui, c'était bien avec Satan qu'il avait conclu le pacte fatal.

Le voyant depuis quelque temps s'amaigrir et s'attrister, passer avec elle des transports de la tendresse la plus vive aux emportements les plus inexplicables, Jeanne n'osait ni le contredire, ni le raisonner, le croyant en proie à quelque fâ-

1. Thibaud de Marly, qui fut un saint, fut un poëte aussi. Dans ses vers *Sur la Mort*, on trouve, à plusieurs reprises, un souvenir pour Bernard ou pour Renaud de Beauvais, ses deux amis.

Mors, mors, salue-moi Bernart,
Mon chier ami que Dex me gart,
Par cui mes cuers souspire et pleure.
. . . . . .
Mors, mors, salue-moi Renaut,
De par celui qui maint en haut,
Qui se fait et crimbre et amer, etc.
(*Stances VII et VIII.*)

cheuse influence qu'elle essayait de conjurer à force de soumission et de douceur.

Dès les premières clartés du jour, Bernard avait entendu la voix, cette voix connue de lui, murmurer à son oreille et lui indiquer le lieu du rendez-vous. C'était au delà, mais non loin de Marly, derrière le château seigneurial, dans un lieu désert et inhabité, où se trouvait alors une pierre druidique. D'une voix stridente, Bernard dit à sa femme de se lever, de s'habiller et de le suivre.

Elle obéit.

Quelque temps, ils marchèrent ensemble, côte à côte, sans se parler. En l'interrogeant, Jeanne aurait craint d'exciter sa colère; et lui, au premier mot à elle adressé, il eût éclaté en sanglots.

Comme ils approchaient d'un groupe d'arbres, jeté là où est aujourd'hui l'église, prise d'une terreur subite en voyant le front contracté et l'air presque farouche de son mari :

« Mon seigneur, se risqua-t-elle à lui dire, je n'ai point encore adressé à Dieu mon oraison du matin, tant j'ai eu hâte de me vêtir pour vous accompagner; vous plairait-il que, sous l'abri de ces arbres, j'accomplisse ce devoir?

— Faites, Jeanne, et priez pour nous deux, » lui répliqua-t-il en se détournant et essuyant une larme qui coulait le long de sa joue.

Et il attendit sur la route qu'elle eût achevé sa prière.

Il la vit presque aussitôt revenir à lui; mais la physionomie de Jeanne n'était plus comme tout à l'heure inquiète et alanguie; ses yeux brillaient d'un singulier éclat, sa démarche avait plus de fierté, et ses pieds touchaient à peine la terre.

Quand ils eurent franchi la clôture de Marly-le-Chastel, ils longèrent ces enfoncements ombreux, ces pentes entre-croisées, alors comme aujourd'hui, nommées les Vaulx de Cernay.

C'était l'endroit où Thibaud, devenu presque anachorète,

se disposait par la méditation à la vie nouvelle qu'il voulait embrasser. Étonné de voir sa sœur parcourir ces lieux de si grand matin, il s'avança à sa rencontre, et, tout à coup, saisi d'une subite révélation, il tomba prosterné devant elle.

Bernard, de plus en plus troublé, continua sa marche; puis, ne pouvant plus retenir ses pleurs et ses soupirs, épuisé de forces, il s'arrêta, et fit signe à sa femme, ou du moins à celle qu'il prenait pour telle, de s'arrêter aussi. Mais celle-ci n'en tint compte; elle poursuivit rapidement sa route, seule, prenant le droit chemin qui conduisait à la pierre druidique.

Éperdu, le chevalier l'appelle à lui, décidé peut-être à risquer son salut éternel plutôt que d'accomplir jusqu'au bout un pareil sacrifice. Alors il entend un grand cri retentir, et une forte odeur de soufre se répand dans les airs.

Lorsque Bernard recouvra ses sens, la prétendue Jeanne était devant lui et lui présentait le pacte qu'il avait signé de son sang, mais qu'elle venait de reconquérir et d'annuler.

« Maintenant, lui dit-elle d'une voix si mélodieusement sonore qu'il crut entendre le chœur des anges, va retrouver ta femme qui, sous ce massif de hêtres, achève ses prières, et applaudis-toi de ne m'avoir point reniée! »

La Vierge avait pris en miséricorde celui-là qui lui était resté fidèle; se substituant à Jeanne, tandis que celle-ci s'oubliait dans son oraison, elle s'était présentée à Satan pour lui arracher sa proie.

Ce miracle de la sainte Vierge était représenté en *ex-voto* dans l'ancienne église de Marly, mais depuis longtemps on en avait perdu l'explication.

Le lendemain, à la place où avait été la pierre druidique, on voyait une profonde excavation, semblable au cratère d'un volcan, et toute sillonnée par la trace des flammes. C'est par là que le tentateur, vaincu et cachant sa honte, avait disparu.

Ce lieu, on le nomma, on le nomme encore : LE TROU D'ENFER.

Quant au sire de Fontenilles, il n'eut rien de plus pressé que de réparer ses fautes ; il donna aux églises tous ses biens mal acquis, et fit combler de terre cette tour maudite qui avait servi d'asile au diable. On disait que Pitto, le gros chat noir, y avait été enseveli.

Le brave chevalier, régénéré par la Vierge, pensant que son nom de Bernard avait été profané en passant par la bouche du démon, ne porta plus que son nom de Guillaume, et il partit de nouveau pour la croisade, d'où il rapporta comme trophée l'étendard du prophète.

Le roi Louis IX se refusant à lui rendre son comté de Meulan, il se fit de sa prise un titre glorieux, et de Guillaume l'*Étendard* il est longuement parlé dans les vieilles histoires [1].

Guillaume l'Étendard et Jeanne de Montmorency vécurent heureux et moururent pleins de jours.

Des deux ouvrages auxquels j'ai emprunté cette légende, merveilleuse dans sa forme, mais dont tous les personnages sont historiquement vrais, l'un est un in-12 gothique intitulé : *Mystère du chevalier qui donne sa femme au Diable ;* l'autre : *Come li Dyable se fist Turcq.*

(*Explicit liber.*)

1. Voir Geoffroy de Ville-Hardoin et la *Branche des royaux lignages.*

HISTOIRE DE MA GRAND'TANTE.

PRÉAMBULE.

Comment je fis connaissance de ma grand'tante.

« Lorsque sonnera l'heure éternelle de la résurrection, est-il vrai que nous devions nous retrouver tous avec la forme que nous aurons eue au dernier instant de notre vie. Si les choses doivent se passer ainsi, les âmes mélancoliques et tendres, qui désirent quitter leur enveloppe terrestre avant que les riches draperies de pourpre de la jeunesse, les joyaux de la beauté en aient été déchirés, arrachés par les doigts crochus du temps, ne font pas, à tout prendre, un vœu déraisonnable.

— Je pense comme vous, me dit mon interlocuteur, car j'avais un interlocuteur; mais, reprit-il, qui vous a inspiré ainsi à brûle-pourpoint cette tirade sur le jugement dernier?

— Je songeais à des tableaux de famille, lui répondis-je.

— Je ne saisis guère l'analogie.

— Elle est frappante cependant. Nous entrons dans une longue galerie de portraits; regardez, examinez avec moi. Je serai le *cicerone*. Voici d'abord des jeunes femmes du siècle dernier, en habit de bergère, en souliers de satin, poudrées à blanc, ainsi que leurs moutons; d'autres en déesses, en nymphes plus ou moins décolletées; près d'elles figurent de graves magistrats parlementaires, enveloppés de robes rouges; de nobles guerriers, cuirassés ou non; des membres du

clergé en soutane violette ou en petits manteaux noirs, selon leur rang hiérarchique. Eh bien! cette fillette qui joue avec son bichon, cette jeune et jolie femme qui regarde avec tendresse son perroquet, perché sur son doigt; toutes ces fraîches beautés suspendues autour de vous, ce sont les aïeules ou les bisaïeules de ces honnêtes vieillards à moustaches grises. Cet octogénaire de fraîche date, coiffé à la Titus, a près de lui son père, mort à vingt-quatre ans; de l'autre côté son grand-oncle, décédé au berceau. C'est un pêle-mêle d'âges, de temps, un logogriphe chronologique à ne s'y pas reconnaître; enfin, c'est une scène de la résurrection, s'il faut ajouter foi à un système que, pour ma part, je repousse. Nous n'aurons tous qu'un même âge dans le ciel.

— Très-bien! mais dans ce parc, où, depuis une heure que nous nous promenons, pas une figure humaine n'a passé devant nous, par quelle échelle intellectuelle votre pensée s'est-elle trouvée subitement transportée au milieu d'un musée de famille, puis de là dans la vallée de Josaphat?

— Voyez-vous cette touffe de bluets jetée au bord de la pelouse? il n'en a pas fallu davantage.

— Oui, dit mon compagnon après un moment de réflexion, il en est souvent ainsi. Malgré nous, à notre insu, nos idées, nos souvenirs sont emportés de l'est à l'ouest, du nord au sud, par l'oiseau qui passe, par une modulation qui se fait entendre au loin. Mais vous n'allez pas me laisser en route, n'est-ce pas? Les jolis bluets, que vous ont-ils dit?

— En m'adressant cette question vous ne croyez pas être indiscret, lui répondis-je, et cependant vous me demandez là l'histoire de mon premier amour.

— Vraiment? enchanté de l'indiscrétion; vous redoublez ma curiosité.

— Je vais la satisfaire et en peu de mots. Ce que je vous ai dit me conduit par une pente toute naturelle à vous raconter comment, sous le toit d'une vieille mansarde, j'ai fait la connaissance de ma grand'tante.

— Allons bon! votre grand'tante maintenant! mais il s'agit de votre premier amour.

— Justement.

« A l'étage le plus élevé de la maison de mon père, il y avait une vaste chambre, garnie d'un assez bon nombre de ces portraits de famille dont on regarderait l'abandon comme un sacrilége, la destruction comme un crime, mais qu'on exile respectueusement dans le coin le plus reculé du logis; car ce sont, en général, d'horribles croûtes d'un aspect fort disgracieux.

« Par bonheur, ceux-ci se trouvaient si bien encrassés et tellement recouverts de poussière et de toiles d'araignées, qu'il n'était pas facile à la critique de s'exercer à leurs dépens. D'ailleurs la critique montait rarement dans les mansardes. Mais moi, enfant, je m'y établissais volontiers; je m'y sentais à l'aise; j'y pouvais impunément être espiègle et tapageur.

« Un jour il me prit fantaisie de laver la tête à tous mes grands parents, dont à peine on pouvait distinguer le sexe à travers leur triple voile. Je parvins assez heureusement à en débarbouiller quelques-uns et n'eus alors rien de plus pressé que de faire, au moyen d'un morceau de craie, ou d'une plume trempée dans l'encre, des moustaches à ces dames et des cornettes à ces messieurs. Comme j'étais à lessiver un de ces vieux portraits, il m'arriva de voir sous l'éponge apparaître de jolies petites joues, de beaux yeux clairs, qui me regardaient d'un air de connaissance, une petite bouche charmante, qui me souriait avec une grâce toute particulière. C'était une belle enfant de treize à quatorze ans, d'un air timide et doux. Ses longs cheveux blonds, couronnés de bluets, encadraient le plus charmant visage.

— Ah! nous voici arrivés aux bluets! Continuez.

— J'ai presque fini.

— Allons donc!

— Ce portraît de jeune fille, je me sentais de la joie au

cœur rien qu'à le contempler; et plus je le contemplais, plus il me semblait avoir déjà vu ces petites gaues-là sur la figure de quelqu'un; ce front si pur ne m'était pas inconnu, ces jolis yeux clairs, d'un vert gai, comme on dit, je les avais déjà rencontrés quelque part. A celle-là, je ne fis point de moustaches.

« J'avais plusieurs petites cousines alors, fort gentilles, fort espiègles, et j'en vins à me rappeler que chacune d'elles possédait un de ces traits qui m'affriandaient si fort; mais aucune n'en présentait l'ensemble, aucune n'était aussi charmante que cette peinture, que cette belle enfant à la couronne de bluets. Était-ce donc une autre petite cousine que je ne connaissais pas encore? N'importe! en attendant que la connaissance fût faite, comme elle me regardait toujours avec son même sourire, je me pris d'affection pour elle; je l'aimai.

— Quoi! cette image?

— Oui; je l'avais descendue de son clou, placée commodément sur une vieille chaise dépaillée, afin qu'elle se trouvât plus à ma portée. Je l'associais à mes jeux, je lui parlais, je me répondais pour elle; nous nous entendions très-bien, quand un jour, jour néfaste! ma mère nous surprit ensemble, dans la mansarde!

— Que s'ensuivit-il?

— Une révélation terrible! Ma mère, tout en se retenant de rire à la vue des moustaches et des cornettes, après m'avoir vivement sermonné sur ma peinture impie, m'apprit que la jeune fille, la compagne de mes jeux, mon premier amour enfin, c'était sa grand'tante à elle, ma très-grand'tante à moi, morte depuis plus d'un demi-siècle!

— Ah! grand Dieu! votre amour fut tué du coup. Tout amour sans espoir ne dure guère.

— Sans doute. Depuis, quand je revis ces traits qui m'avaient tant charmé, je les trouvai changés entièrement. Dans le regard de ma grand'tante, dans son sourire, auparavant

si gracieux, j'entrevis quelque chose d'ironique et de narquois. Elle s'était moquée de moi évidemment.

« Je me la figurais alors plus que centenaire, courbée en deux, la tête branlante, la bouche démeublée, le menton pointu, les yeux éteints, la paupière écarlate, assise dans un grand fauteuil, et grommelant quelques mots inintelligibles. Tous ces portraits de vieilles, que j'avais moustachées, je me persuadais que c'était encore elle, à des époques plus ou moins rapprochées, et je n'osais aller aux renseignements; et quand on parlait devant moi d'une grand'tante quelconque, je rougissais de honte, comme si je les avais aimées toutes !

« A cette époque, le temps des vacances venu, je quittais le collége pour aller passer tout un mois chez ma grand'-mère, dans l'ancien Valois, sur la lisière de la Picardie. Ma grand'-mère devait avoir connu ma grand'tante. Il me vint en pensée de demander des nouvelles de celle-ci à celle-là. Mon aïeule aimait à conter; elle avait une mémoire prodigieuse; au lieu de simples renseignements, j'eus une histoire complète, que j'écrivis avec tous ses détails, et ma grand' tante fut le sujet de mon premier ouvrage, comme elle avait été l'objet de mon premier amour.

— Parbleu! contez-moi ça, si la chose vaut d'être contée. »

Je commençai sur-le-champ mon récit.

Le voici, non dans sa teneur exacte, mais avec les développements que le sujet m'a paru comporter.

I

La courte-paille.

Ma grand'tante Adèle avait passé sa vie dans ces lieux mêmes où je me trouvais; à Béthizy, dans cette belle vallée

suspendue aux flancs de la forêt de Compiègne, paysage ravissant, digne de la Suisse, auquel rien ne manque, ni les sites pittoresques, ni les souvenirs historiques, ni les ruines, ni les eaux, ni les ombrages. Cette tour Saint-Adrien, de forme ovale, qui couronne le sommet de la colline, c'est ce qui reste du manoir royal de Philippe le Bel; escaladez-en les hauteurs ; à vos pieds est le château de la Douye, une grange aujourd'hui : mais alors le père de ma grand'tante l'habitait avec elle ; et le vieux bâtiment, réduit aux proportions d'une maison ordinaire, ainsi que ces anciens nobles ruinés qui s'obstinent à garder un titre qu'ils ne peuvent plus soutenir, restait château en dépit de l'apparence et s'appuyait encore, comme un vieux frère d'armes, sur les restes de l'ancien palais du roi Jean; car le Valois conserve de tous côtés les traces de cette race de rois qui lui ont emprunté son nom.

Là, servant de route principale au pays et remontant vers la forêt pour gagner les plaines du Soissonnais, voici la chaussée de Brunehaut, grande voie romaine, réparée par cette terrible reine dont peut-être ici seulement le nom n'éveille pas un sentiment d'horreur; bien au contraire, car la chaussée de Brunehaut a été métamorphosée en *chaussée des Pruneaux*. Plus loin, c'est le *Champ dolent*, le champ des plaintes et des gémissements. C'est là qu'un lieutenant de Philippe Auguste tailla en pièces une armée anglaise, ce qui valut au village de Géroménil, qui en est proche, sa dénomination plus récente de Saint-Sauveur. Aujourd'hui, de vastes chènevières croissent sur toutes ces tombes, ignorées de celui même qui les bouleverse du soc de sa charrue. A droite, du côte de Saint-Vast, sont d'autres tombes aussi, les merveilleuses pierres druidiques de Rhuys, hantées nuitamment par les loups-garous.

Détournant vos yeux de ces grandes batailles si vite oubliées, de ces palais royaux si promptement renversés, reportez-les sur ce bel horizon de verdure que dessine autour

de vous la forêt, sur ces terrasses, sur ces chaumières, formant ceinture autour de la colline de Saint-Adrien; c'est Béthizy. Suivez du regard ces lignes d'argent qui coupent les prairies : ce sont les ruisseaux de Boneuil, des Buttes et de Néry, tous trois allant rejoindre la jolie rivière d'Autonne qui, elle-même, après avoir empli les grands étangs de Pontdron et du Berval, va se jeter dans l'Oise, au-dessus de Verberie.

Ces lieux, depuis mon enfance, ils sont restés purs, charmants, animés, dans un coin réservé de ma mémoire, et quand je m'y transporte en idée, le souvenir et l'imagination aidant, je les revois non-seulement tels que je les ai connus, mais aussi tels que les récits de ma grand'mère me les ont fait connaître, tels qu'ils étaient au milieu du siècle dernier, du temps de ma grand'tante.

Élevée au couvent des dames de Crépy, grâce à l'instruction des bonnes religieuses, ma grand'tante y avait puisé de saintes et fermes croyances; mais dans les entretiens de ses jeunes compagnes, elle avait acquis, en plus, une crédulité à peine imaginable. Il n'était question, parmi les pensionnaires, que de revenants et de sorciers, de divinations par les cartes ou par les dés. Les bonnes sœurs avaient appris à ma grand'tante à aimer Dieu; les jeunes filles à craindre le diable.

Si elle avait vécu de nos jours, un disciple de Gall et de Spurzheim eût certainement trouvé en elle l'organe de la *merveillosité*. Je me rappelle, en effet, que, sur son portrait, elle avait, à l'angle de l'œil, un certain renflement qui donnait à son sourire même un air étonné.

Quand ma grand'tante Adèle, après la mort de sa mère, revint à Béthizy pour tenir le ménage du survivant, il était curieux de voir cette jeune maîtresse de maison se signer, se troubler, s'interrompre dans un ordre à donner, à la vue du sel renversé, de deux couteaux en croix et autres signes néfastes; la nuit venue, elle ne rêvait que fantômes dans la maison, gobelins et farfadets dans les bois, loups-garous et sorciers dans les champs.

Pour son malheur, ces idées étaient à peu près celles des gens avec qui elle avait à vivre.

A Béthizy, on croyait surtout à la bête de la Chambrerie. C'était une espèce de monstre, la transformation hideuse d'un ancien prieur du pays. Chambrerie ou prieuré avaient alors même signification. Ce prieur, épris d'un amour sacrilége pour une jeune religieuse, sa pénitente, avait trouvé moyen de l'attirer chez lui, à force de ruses et de faux prétextes. Bientôt éclairée sur ses projets, la jeune fille s'était sauvée à travers l'église et avait cherché un refuge au pied du maître autel; mais jusque-là le monstre l'avait poursuivie. Elle était perdue quand, levant ses yeux éplorés vers l'autel, elle vit Jésus-Christ descendre de sa croix, saisir de ses deux mains ce bois qui avait été l'instrument de son supplice, et en décharger un coup si violent sur la tête du prieur que celui-ci était tombé mort sur la place.

On ne pouvait le mettre en terre sainte; il fut déposé sous la principale des pierres de Rhuys; mais par la puissance de Satan, qui régnait de ce côté-là, il reparut bientôt sous la forme d'un animal immonde. Il se montrait de préférence dans les ruines de la tour Saint-Adrien, dont il habitait les voûtes souterraines. Il n'en sortait que lorsque quelqu'un du pays devait mourir bientôt. Alors il faisait entendre de sinistres hurlements, en signe d'avis, et des cloches invisibles tintaient d'elles-mêmes dans les airs.

Trois jours de suite la bête de la Chambrerie avait hurlé et les cloches avaient tinté pour la mère d'Adèle; du moins on le disait ainsi, et la jeune fille crédule n'était que trop disposée à ajouter foi à toutes ces choses surnaturelles.

Qui eût pu combattre en elle ces fâcheuses impressions? Elle avait un frère, son aîné de dix ans; mais ce frère, marié déjà, occupait un emploi dans une province éloignée. Son père, lieutenant des chasses de la capitainerie de Compiègne, presque toujours hors de chez lui, aussi occupé de ses propres plaisirs que de ceux du roi, la raillait quelquefois sur

ses folles terreurs et sur l'adhésion donnée par elle à toutes les superstitions populaires; mais le plus souvent il en riait sans songer à la détourner, par le raisonnement, de ces dangereuses tendances.

Avec le temps cependant, ma grand'tante sentit ces prédispositions au merveilleux s'adoucir, se modifier en partie : les conseils du curé, le soin qu'il prit de lui imputer à péché ses terreurs supertitieuses, puis enfin l'âge de raison qui venait, car elle touchait à sa quinzième année, tout concourut à la remettre à peu près dans un sens droit; mais il lui resta toujours quelque chose de ses anciennes appréhensions. Ce quelque chose, c'était une poltronnerie naïve, une timidité d'enfant, qui, jointes à la vivacité naturelle de son âge, à l'espèce de réserve et de dignité que lui commandait sa position exceptionnelle de reine du logis, donnaient à son caractère, à ses allures, de certaines bizarreries, de certains contrastes qui n'étaient pas sans charmes.

M. le lieutenant des chasses, Dampierre, outre les reveuus, exemptions et priviléges de sa charge, possédait quelques arpents de terre dans le pays et deux moulins sur la rivière d'Autonne. L'individu auquel ces moulins étaient affermés, le nommé Brulard, avait une fille dont Adèle, faute de mieux, faisait sa meilleure amie. Voulait-elle se reposer de ses travaux de ménage, son père, pour raison d'administration ou autre, entreprenait-il un voyage à Versailles ou à Compiègne, c'est vers Martine, vers le petit hameau de Glaignes, qu'Adèle courait aussitôt pour trouver une compagnie. Heureuse alors de n'avoir plus à commander à personne, elle redevenait une jeune fille vive et rieuse, aimant les jeux, les exercices de son âge, escaladant les échaliers, s'ébaudissant comme il est toujours permis de le faire à quinze ans, mais avec son amie seulement, car à l'aspect du premier visage étranger qui survenait, rentrée aussitôt sous sa carapace de demoiselle, elle baissait les yeux et restait raide comme un piquet, muette comme un poisson, jusqu'au moment où l'heure des ébats

sonnait de nouveau pour elle, c'est-à-dire jusqu'à ce que le visage étranger eût disparu.

Martine Brulard avait quelques années de plus qu'Adèle, des yeux noirs qui ressortaient vifs et brillants sur un teint légèrement mordoré par le soleil, le nez retroussé, les narines ouvertes, les cheveux crépus, la bouche souriante et les dents blanches et nettes. Avec ses formes franchement accusées et son allure joviale, c'était ce qu'on appelle un beau brin de fille. Toutefois, malgré cette apparence de jovialité, Martine avait les passions ardentes et se montrait parfois susceptible de plus de dissimulation et de jalousie qu'on ne s'y fût attendu de la part d'une personne aussi bien portante.

Un jour, profitant d'une vacance, ma grand'tante était auprès de son amie. Celle-ci, qui aimait à jouer à la petite maman, se plaisait à l'attifer, à lui boucler les cheveux. Assises sur un tronc d'arbre jeté à terre au milieu d'une grande cour de ferme, n'ayant d'autres témoins qu'un vieux chanvrier endormi sur un tas de javelles, et une bonne vache noire qui, d'un air mélancolique et stupide, les regardait de l'autre côté de l'échalier, les deux jolies filles s'occupaient à tresser en guirlande les bluets qu'elles venaient de cueillir dans les champs.

La guirlande faite, Martine en couronna le front de ma grand'tante, et elle la trouva tellement à son gré ainsi, qu'elle en battit des mains et l'embrassa pour la remercier d'être si jolie.

« Savez-vous, mam'zelle Adèle, que les filles du pays feront bien, à l'avance, de s'approvisionner d'amoureux, car, d'ici à deux ans, ils pourraient bien tous courir après vous?

— Oh! qui songe à cela? Je ne suis pas encore en âge d'être mariée, et, d'ailleurs, c'est un soin qui ne regarde que mon père, répondit ma grand'tante, du ton d'une fille bien élevée et qui se souvient encore du couvent.

— Mais votre père a d'autres occupations en tête, reprit Martine; il est plus de son métier de chasser pour le roi que de chasser pour vous; je le soupçonne plus adroit vis-à-vis

des sangliers que des galants : donc ne comptez pas trop sur lui; sinon, gare à sainte Catherine!

— Eh bien, le beau malheur! répliqua l'autre en souriant. Sainte Catherine est une bonne sainte, et me ferait alors une bienheureuse patronne de plus : on n'en saurait trop avoir. Puis, ajouta-t-elle avec une certaine gaucherie d'innocence, des galants, il faudrait, pour en trouver, chasser bien loin; au moins jusqu'à Senlis ou Compiègne, car dans ce pays-ci il n'y a que..... des sangliers!

— Oh! dit Martine, il y a peut-être aussi des amoureux; en cherchant bien!... Quelquefois, au moment où on s'y attend le moins, il vous en part un à deux pas. Le tout, c'est de ne pas le manquer.

— Avez-vous cherché, vous, Martine?

Martine rit aux éclats et ne répondit point; et pourtant, la conversation une fois sur ce sujet, elle se sentit tentée de prendre Adèle pour confidente. C'est que Martine a cherché, elle, et elle a trouvé.

Un fils de bonne famille, un jeune homme nommé Charles Doisy, ou d'Oisy, les renseignements m'ont manqué pour l'apostrophe en plus ou en moins, était venu habiter pendant quelque temps le petit domaine de Champlieu-lez-Béthisy, qui appartenait à son père. Martine, fille unique du meunier-fermier Brulard, qui faisait à la fois le commerce des farines, des chanvres et des bestiaux, pouvait aspirer aux meilleurs partis du pays; elle vit le jeune homme, il lui plut et.... *elle ne le manqua pas.*

Comme il semblait d'abord peu disposé à s'enamourer d'elle, elle lui fit des avances auxquelles il s'empressa de répondre comme il le devait.

Pourtant l'amoureux en question avait une autre passion dans le cœur, passion plus ancienne et plus forte sans doute que celle qu'il éprouvait pour Mlle Brulard. Il était fou de peinture. Élève de La Tour, il promettait déjà d'être digne d'un tel maître, lorsque son père, jetant au vent palettes et

pinceaux, pour le dérouter sur les arts, sur les artistes et sur toutes les séductions de Paris, l'avait envoyé à Champlieu tomber sous les séductions de la jolie meunière.

Quelques mois après le jeune homme se sentait saisi d'un nouvel enthousiasme; il ne s'agissait plus seulement de s'illustrer par les arts, mais par la guerre. L'amour qu'il avait pour Martine se trouva saisi entre deux gloires, comme la gaufre entre deux fers brûlants, et Charles Doisy, après avoir juré à celle-ci une constance éternelle, se rendit à Melun, où il s'engagea dans le régiment de hussards commandé par le lieutenant général comte de Berchiny.

Voilà ce que Martine avait bonne envie de conter à sa jeune camarade; mais réfléchissant que déjà, depuis quelque temps, elle n'avait point reçu de nouvelles de Charles Doisy, qu'il pouvait changer d'amour et elle aussi, que sa confidence alors tournerait à sa honte, elle se retint. Une autre idée, non sans quelque rapport avec la première, lui traverse la tête; elle propose à Adèle de lui faire les cartes, d'interroger à elles deux le sort sur le mariage qui leur est réservé.

Adèle résiste; trop crédule encore, livrant trop facilement sa confiance à ce genre de prédictions, elle craint de s'engager de nouveau dans cette voie que le curé lui a interdite. Cela peut être un jeu, une manière d'amusement pour Martine; pour elle, c'est chose sérieuse et blâmable.

« Quoi que vous en disiez, je vais chercher des cartes, reprend obstinément Martine.

— A quoi bon? » dit une voix qui les fit tressaillir toutes deux.

C'était celle du bonhomme qui dormait sur les javelles. Au milieu de leurs causeries et de leurs préoccupations, elles avaient oublié qu'il était là; aussi son interruption inattendue leur causa-t-elle d'abord une grande surprise, mêlée d'émotion.

« Chut! » fit Martine à sa compagne; et, se penchant vers elle, lui désignant du doigt le chanvrier, qui dormait tou-

jours : « Il a raison ; au fait, à quoi bon des cartes, puisque nous l'avons là, près de nous? lui dit-elle tout bas ; c'est le père Hubert, celui que les paysans appellent le *Vieux-Rouisseur*. Je ne crois pas beaucoup à sa science, ajouta-t-elle en prenant un ton d'esprit fort; mais n'importe! essayons. Ils disent tous qu'il est sorcier. »

A ce mot de sorcier, Adèle tressaillit de nouveau, et tandis qu'elle tenait ses yeux attachés sur le vieillard, qu'elle contemplait avec une curiosité inquiète son front chauve et proéminant, sa tête énorme, parsemée de touffes de cheveux d'un blanc verdâtre et comme fichée sur un cou grêle et long :

« Père Hubert, dit Martine en s'adressant au bonhomme, dormez-vous ou veillez-vous?

— Je dors et je vois, répondit celui-ci, les yeux fermés et sans bouger de place.

— Eh bien! pourriez-vous nous donner des nouvelles de nos épouseurs futurs?

— En voici un qui arrive! dit le *Vieux-Rouisseur*.

— Vraiment, Hubert? en êtes-vous bien sûr?... Et qui doit-il épouser?

— Une des deux.

— Mais laquelle? »

Le vieux se tut, et Martine ne put parvenir à lui faire rompre son silence.

« Eh bien! dit-elle, puisqu'il arrive et qu'il est destiné à l'une de nous deux, tirons l'amoureux à la courte-paille! »

Elle prit un brin de chanvre à l'une des javelles, le rompit en deux, cacha dans sa main les fragments inégaux, et ne laissant passer entre ses doigts que deux extrémités absolument pareilles, elle donna à choisir à sa jeune compagne.

Après quelque hésitation, celle-ci, excitée, raillée, poursuivie par Martine, se décida enfin, prit au hasard et tira la bonne paille.

« Bravo! bien joué, bien choisi! cria la fille du meunier ; elle ne coiffera pas sainte Catherine! Voilà le futur trouvé!...

Pourvu qu'il vienne!... pourvu qu'il plaise!... et que ce ne soit pas un sanglier de Saint-Sauveur ou de Béthizy!... Oh! pauvre mam'zelle Adèle, il n'y a pas à dire, il faudrait épouser tout de même.... c'est le sort qui le veut. »

Tandis qu'elle multipliait encore ses interprétations au milieu des éclats de rire, et qu'Adèle, immobile, les joues empourprées, regardait son fétu de paille d'un air honteux et contrit, sans savoir si elle devait rire aussi ou s'alarmer, le galop d'un cheval se fit entendre; à travers un flot de poussière, un uniforme de hussard brilla un instant, et bientôt Charles Doisy entra dans la cour.

II

La pêche aux anguilles.

Le beau régiment des hussards de Berchiny, changeant de garnison, était, depuis la veille au soir, installé à Compiègne, et notre jeune homme, récemment élevé au grade de maréchal des logis, n'avait eu rien de plus pressé que de venir faire briller ses galons à la ferme des Brulard.

A peine à bas de sa monture, l'œil animé, les bras ouverts à demi, il se dirigea vers Martine. S'apercevant qu'elle n'était pas seule, il fit un double salut et s'arrêta ensuite comme émerveillé à l'aspect de l'autre jeune fille, qu'il n'avait d'abord qu'entrevue.

Adèle avait conservé sa couronne de bluets sous laquelle ressortaient si bien ses beaux cheveux blonds, bouclés et abondants; le visage éclairé par un rayon de soleil et mieux encore par ces impressions diverses éveillées en elle, grâce à l'imprudence de Martine, à la prédiction du vieillard, à la présence du jeune homme, levant vers ce dernier un œil timide et curieux à la fois, sans sortir de sa presque immo-

bilité, elle le regardait avec cet air d'extase et d'étonnement dont on accueille celui qu'on attendait sans espoir de le voir arriver. Sur sa physionomie, dans son maintien, dans son geste, il y avait alors plus de grâce, plus de beauté qu'elle n'en avait jamais eu, qu'elle n'en devait jamais avoir peut-être; car il en est de la beauté des femmes comme du courage des hommes : elle a ses instants d'exaltation qu'elle emprunte aux grands mouvements de l'âme.

Quand elle eut remarqué l'attitude du jeune militaire, et quel regard répondait au sien, elle se troubla, et dans son trouble, elle laissa tomber le petit fétu de paille qu'elle tenait encore à la main.

Elle se baissa pour le ramasser.

Ce mouvement n'échappa point à Martine, déjà irritée de cette distraction qui avait paralysé le premier élan du jeune hussard; à Martine, déjà mécontente d'elle-même, à qui il fâchait d'être venue si mal à propos, par son épreuve de la courte-paille, déranger un horoscope qui certainement ne pouvait regarder qu'elle.

La voix glapissante du meunier Brulard qui survint, mit fin à toutes ces émotions, ou du moins les fit rentrer au cœur de chacun de nos personnages. Il avait entendu le galop d'un cheval et accourait prendre connaissance du visiteur.

« Comment, c'est vous, farceur! dit-il lorsque, après un moment d'examen, il eut reconnu le jeune homme sous son nouvel uniforme. Est-il faraud ainsi? Ça lui va bien tout de même; n'est-ce pas, Martine ? »

Martine, modeste par mauvaise humeur, baissa les yeux sans répondre; elle ne put néanmoins se défendre d'un sentiment de joie en entendant le jeune homme annoncer qu'il était redevenu le voisin de la ferme, puisque son régiment allait rester à Compiègne.

Ce sentiment de joie de Martine, une autre le partagea.

« Vive le roi ! reprit le fermier-meunier; ainsi, l'ami, on

vous verra de temps en temps, comme par le passé; vous viendrez encore dessiner notre ferme, notre grange, notre vache, notre moulin, tout croquer, comme vous dites, jusqu'à not' fille et not' femme. Mais à propos de not' femme, va-t-elle être contente de vous voir ainsi tout galonné! Entrez donc l'embrasser un peu, vous boirez un coup après; ça vous donnerâ l'occasion d'essuyer vos lèvres, si vous êtes dégoûté. »

Charles Doisy, en galant militaire, offrit son bras à Martine. Martine refusa de le prendre et s'empara de celui de son père.

Dans ce mouvement de dépit, le jeune homme ne voulut voir qu'une mesure de prudence et de circonspection. Il s'adressa donc à l'autre jeune fille, qui n'osa le refuser, mais se sentit bien honteuse et bien émue en se trouvant ainsi crochée au bras d'un hussard.

Tout le temps qu'on passa à la ferme, Charles Doisy, placé près d'Adèle, fut avec elle empressé, courtois, galant même, et, vers la brune, lorsqu'elle retourna à Béthizy, il ne manqua pas de lui faire la conduite avec les autres.

Doué d'un caractère loyal et sincère, d'une grande susceptibilité sur tout ce qui touchait à l'honneur, mais non sur ce qui n'avait rapport qu'à l'amour, Charles Doisy, n'ayant rien compris aux jalouses réticences de Martine, ne craignit point, lorsqu'on se fut séparé d'Adèle, de mettre tout d'abord, de lui-même, la conversation sur la grâce toute particulière de la jeune fille. Il l'avait admirée surtout lorsqu'en arrivant à la ferme, il l'avait entrevue, rougissante, palpitante, sous sa couronne de bluets, et il la comparait à une madone, à une nymphe des champs. Il était peintre et s'enthousiasmait facilement.

De même qu'elle s'était repentie d'avoir songé à l'épreuve de la courte-paille, Martine éprouva un regret profond d'avoir placé sa couronne de bluets sur la tête blonde de celle qu'elle regardait déjà comme sa rivale; mais elle savait dis-

simuler. Elle se garda bien de contredire les éloges prodigués à l'autre; elle ne laissa plus rien percer, pour ce jour-là, de son mécontentement; seulement, elle se promit tout bas de parer au danger, et le plus promptement possible.

A la visite suivante que fit Adèle à la ferme, elle fut reçue par Martine avec de grandes démonstrations d'amitié. Elle ne pouvait mieux arriver; elle allait assister et même prendre part à une pêche d'écrevisses et d'anguilles, ce qui ne pouvait manquer de lui procurer un grand divertissement.

Adèle sauta de joie; puis, par réflexion :

« Mais je ne sais pas pêcher, dit-elle.

— C'est bien vite appris, lui fut-il répondu. Il ne s'agit que d'une pêche à la main; rien n'est plus amusant, vous verrez, surtout par ce clair soleil et par la chaleur qu'il fait; on voudrait n'en avoir jamais fini. Mais avant de nous mettre à la besogne, il faut d'abord prendre un costume pour la circonstance, vous surtout, mam'zelle; moi, je n'ai rien à gâter. »

Et elle enleva à sa jeune et confiante amie la cornette à rubans rouges qui lui seyait si bien; elle lui fit quitter sa robe de droguet de soie et sa guimpe de mousseline, qui faisaient si gracieusement valoir sa taille et ses blanches épaules; elle lui encaissa les pieds dans des sabots, pour les protéger contre les cailloux de la rivière, car il fallait entrer dans l'eau; puis, comme dernière précaution, elle la cuirassa du haut en bas d'un long tablier de grosse toile, à large bavolet. Adèle riait de son singulier accoutrement; cependant :

« Vous êtes bien sûre qu'il ne viendra personne? dit-elle.

— Oh! non, il est déjà venu ce matin. »

La jeune fille rougit d'avoir été si vite et si bien devinée.

« Oui, poursuivit Martine d'un ton d'insouciance, où perçait néanmoins un sentiment d'orgueil mal déguisé; il avait une ordonnance, un message du gouverneur de Compiègne, le duc d'Humières, pour le grand bailli de Crépy, le duc de Gesvres; il a trouvé que c'était le plus court de traverser la forêt et de passer par la ferme. »

nie; elle l'avait bien mérité: mais, à vrai dire, le châtiment surpassait la faute.

Après sa première entrevue avec Charles Doisy, la prédiction du vieillard endormi, le hasard des pailles qui le lui donnaient pour futur époux, avaient occupé ses rêveries de jeune fille; elle le revoyait encore devant elle, sous son bel uniforme de hussard qui lui allait si bien, dans son attitude de surprise admirative. Puis il s'était occupé d'elle comme jamais homme ne l'avait fait jusqu'alors ; elle, de son côté, s'était sentie, en l'écoutant, heureuse d'un bonheur qu'elle n'aurait su définir, mais que nul autre ne lui avait fait éprouver.

Les choses étant ainsi, était-il donc si déraisonnable de supposer possible l'accomplissement de la prédiction? Le jeune homme n'est que maréchal des logis, il est vrai, mais sa famille est honorable et les protections ne lui manqueront point sans doute.

Voilà ce qu'elle pensait, voilà ce qu'elle se disait le matin, le soir et à toutes les heures de la journée; mais aujourd'hui ses rêves ont pris leur vol pour ne plus revenir, et la prédiction a menti. Il ne pourra jamais l'aimer, et c'est bien naturel; elle ne retournera plus à la ferme, elle craindrait de l'y rencontrer. Pourrait-il, en la revoyant, s'empêcher de rire, de se moquer d'elle? et c'est là une humiliation qu'elle ne se sent pas la force de supporter.

Pendant plus d'une semaine, toutes ces mêmes idées ne firent que tourner et se répéter dans sa tête.

Elle n'entendait plus parler de Martine, quand un jour, vers le midi, le meunier Brulard, suivi du *vieux rouisseur*, qui portait un paquet de chanvre, un sac de blé noir et deux chapons gras, se présenta au château de la Douye. Il venait payer au lieutenant des chasses ses redevances, en argent et en nature, pour le loyer des deux moulins. En l'absence de celui-ci, il remit l'argent à Adèle.

« Eh bien! lui dit-il, on ne vous voit plus, la belle enfant.

Est-ce que nos anguilles vous font toujours peur ?... Faut pas rougir pour ça; c'est matière à rire et voilà tout; aussi nous en avons bien ri avant-hier encore, avec ce farceur de Doisy.

— Quoi !

— Ah ! c'est surtout son camarade, un vrai boute-en-train, qu'il nous a amené, et qui a failli en crever ! Il est vrai que Martine conte ça gentiment. »

Adèle se promit bien d'en garder rancune à Martine.

« Enfin, reprit le meunier, ça l'a tant amusé, ce militaire....

— Qui ? interrompit de nouveau la jeune fille d'une voix altérée. M. Doisy ?

— Eh ! non, son camarade; histoire de faire enrager le maréchal des logis, vous comprenez bien, parce que, censé, vous ayant déjà une fois remarquée à la maison, il s'était rendu amoureux de vous à première vue. Il était revenu une seconde fois, à votre intention, toujours censé, pour vous surprendre au bain, derrière l'oseraie; voilà comme ils arrangent ça.... Il vous avait guettée.... c'est peut-être vrai ensuite, et au lieu d'une nymphe, comme il dit, le maréchal des logis a trouvé une pêcheuse d'anguilles sous roche ! C'est Martine qu'a fait le discours; elle a tant d'esprit, Martine ! »

Et le Brulard rit d'un gros rire, brutal comme son esprit, et tout en riant :

« Oh ! si vous les aviez vus, ça vous aurait-y amusée ! Le maréchal des logis faisait semblant de se fâcher, et l'autre farceur, son camarade, pour mieux le faire endêver, disait qu'il conterait le soir même l'histoire au régiment.... C'est qu'il en est capable ! car c'est un bien bon garçon tout de même, qui ne boude pas; un bon vivant, quoi ! On en parle peut-être à Compiègne à l'heure qu'il est, de vos anguilles; pourquoi n'en parlerait-on pas bientôt à la cour, puisqu'on attend le roi ! Oui, mam'zelle, le roi, et Mme de Pompadour, qui chasse aussi, elle, pas aux anguilles, mais aux lapins, et à bout portant; c'est plus commode. C'est sans

doute pour ça que votre père est absent? Il aura été panneauter dans les réserves. Lui en avez-vous parlé, de l'histoire des anguilles à vot' père? Non? Vous avez eu tort, car c'est drôle ! »

Sous prétexte d'ordres à donner, Adèle se leva hors d'elle-même et courut à la cuisine.

Elle y trouva le *rouisseur* qui venait d'y déposer les deux chapons. Il était dans un coin, assis sur un escabeau, mangeant, sous le pouce, un morceau de lard et du pain bis que Mariotte, la servante du logis, s'était empressée de lui servir. Sa grosse tête, que pouvait à peine soutenir son col long et mince, reposait sur son épaule, dans une pose de pélican. Lorsque Adèle entra, il souleva sa tête, la balança de droite à gauche, en signe de salut, puis il prit un verre de vin placé devant lui, et l'élevant, comme pour un toast :

« En espérance et patience fait bon vivre, » dit-il.

Après avoir vidé son verre d'un trait, il en laissa, une à une, tomber les dernières gouttes dans l'âtre; ensuite, il sembla réfléchir et, comme s'il se fût reproché de payer son repas seulement par un proverbe, désignant un des chapons qu'il avait apportés :

« V'là le plus gras, dit-il à la cuisinière; faudra pas tarder à le mettre à la broche; » et, se tournant vers la jeune maîtresse du logis, clignant de l'œil, mettant un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux : « Car vous aurez une visite aujourd'hui, » ajouta-t-il.

Adèle ne se sentait plus en disposition de prêter complaisamment l'oreille aux propos de l'oracle; d'ailleurs que lui faisait une visite? N'en recevait-elle pas tous les jours, à toute heure, pour les affaires de vénerie, quand M. Dampierre n'était pas là, prêt à répondre aux arrivants? Ce n'était point une prédiction bien difficile à voir s'accomplir?

« Not' demoiselle, lui dit Mariotte, quand Brulard et le *vieux rouisseur* se furent éloignés, il me cuide que pour c'te visite, un chapon tout seul ferait mie l'affaire.

— Eh! qui vous a fait croire que nous aurions du monde à dîner? lui répondit Adèle.

— Qui? Mais n'avez-vous pas ouï père Hubert avant qu'il ne se trahît? »

Il existe un pays dont il est encore aujourd'hui interdit au vulgaire des voyageurs de comprendre le langage. Ce pays, où tout semble extraordinaire, où la terre ne renferme pas un caillou, où les maisons se transportent à bras d'hommes, où l'innocence et la crédulité de l'âge d'or semblent s'être conservées dans toute leur pureté, il ne faut le chercher ni au milieu des archipels de la mer du Sud, ni des atollons des Maldives; il est situé à quinze lieues de Paris, entre deux bras de l'Oise. C'est le Meux, célèbre seulement par ses fromages, mais qui mériterait de l'être sous bien d'autres rapports.

Mariotte, la servante de Dampierre, était du Meux, et mêlait volontiers à la langue commune les expressions naïves de cette vieille langue picarde, comme avait fait son compatriote Jean Froissard, dans un style différent, toutefois.

« Faut croire que c'te visite mangera, reprit-elle, puisque le *devineur* a parlé de mettre le plus gras à la broche.

— Le *devineur* ne sait ce qu'il dit!

— Oh! not' demoiselle, père Hubert n'est point un bourdeur; c'est un malin qui oncques ne se trompit jamais sur ce qui doit advenir. Il y a deux ans, à la ducasse de Saint-Martin, il était à boire un souquet avec des compères, chez Moutonnet, le charron, qui vend du vin; v'là qu'il se met tout de suite à crier : « Aïe! — Qu'est-ce que c'est? lui di« sent les autres. — Aïe! qu'il répète, il y a dans ce moment « une branche et une jambe qui se cassent. » En effet, entrementes qu'il parlait, à deux lieues de l'endroit où il se trouvait, le fieu de la grande Durande, en allant dénicher des agaces, avait eu une branche qui s'était brisée sous lui tout de même, et en tombant il s'était cassé, nenni la jambe,

mais quasi le bras, dont il restait tout affolé. Vous voyez ben que le père Hubert ne se trompe jamais. C'est un vieux qu'en sait, et les Brulard ne l'ignorent point. Sans ça, pourquoi qu'ils le garderaient chez eux, où il ne gagne même son nutriment, n'étant bon qu'à rouir un petit le chanvre? Mais ils craignent qu'il ne leur soit à nuisance, à eux ou à leurs animaux; qu'il ne leur jette un sort; et pourquoi qu'il ne le ferait pas, lui qui, à la main, prend les oisias qui volent, lui qui va à la chasse sans rets, sans fusil et sans furons? Il sait si ben charmer le gibier, rien qu'avec des mots, que pour le prendre il n'a qu'à ouvrir son bissac; les lapins viennent à grand'foison, d'eux-mêmes, se bouter dedans, pour sa pourvéance. Moutonnet l'a vu! Adonc, c'est pour vous dire, not' demoiselle, que le monde que nous allons avoir à dîner fera chair piteuse si on ne met le chapon à la broche tout d' suite. M'est avis qu'il faudrait encore un petit d'autre chose. Le maître apportera peut-être une darne de venaison; mais un bon poisson n'aurait pas été mésavenu. Si j'avais su ça au matin! Babet a passé devant notre ménil, venant de Boneuil, et elle avait des murènes, des anguilles, comme vous dites, qui vous auraient fait plaisir à voir, vous qui les aimez, not' demoiselle. »

Adèle jeta un regard de colère à sa servante, et, sans lui répondre, elle rentra chez elle, s'y enferma et se mit à pleurer de dépit, de douleur. Elle se sentait irritée contre tout le monde : contre ce Brulard, si grossier dans ses plaisanteries; contre ce chanvrier, la cause première de ses chagrins; contre sa servante, qui, connaissant sa mésaventure sans doute, prenait à tâche de la lui rappeler: mais c'est surtout à Martine qu'elle en veut : se moquer d'elle ainsi! faire de Charles Doisy son complice, pour la rendre la fable et la risée de la maison, du village et peut-être de la ville, même de la cour, s'il en faut croire ce vilain meunier!

Comme elle se désole, elle entend la voix de son père; il est de retour, il la demande.

Essuyant ses yeux à la hâte, pour qu'il ne puisse voir qu'elle a pleuré, elle s'empresse d'aller au-devant de lui, dans un couloir obscur qui précède sa chambre. Sans lui adresser un mot, afin de lui dérober l'émotion de sa voix, elle lui jette aussitôt ses bras au cou, l'embrasse et pousse un cri.

C'est que des moustaches ont effleuré sa joue, et son père n'en porte pas; c'est qu'un sabre a retenti sur les carreaux du couloir, et son père, pour toute arme, n'a qu'un couteau de chasse. Cependant, c'est bien la voix de son père qu'elle a entendue!

Effrayée, haletante, elle retourne précipitamment dans sa chambre et tombe évanouie sur une chaise.

Quand elle rouvrit les yeux, elle vit près d'elle, devant elle, Charles Doisy. Il était seul dans la chambre, seul avec elle; il lui tenait la main et la contemplait silencieusement.

Encore pleine du trouble causé par son évanouissement, Adèle crut être abusée par un rêve, elle sourit; et, avec un geste de tête familier, répondit à ce regard qui semblait l'interroger.

Dans ce moment, M. Dampierre rentra avec Mariotte, tout effarée.... Il venait d'aller chercher de l'eau fraîche, des sels, du vinaigre :

« Ah! te voilà revenue à toi, enfin, pauvrette, s'écria-t-il en la retrouvant les yeux grands ouverts et le sourire sur les lèvres, Pardon, jeune homme, de vous avoir laissé là en guise de garde-malade; mais, vous savez, il y a des moments où, ma foi, bonsoir au cérémonial; puis, dans nos villages, voyez-vous, on ne suit guère l'étiquette de Versailles. »

Adèle regarda tour à tour, avec stupéfaction, Charles Doisy, son père et Mariotte : elle ne pouvait comprendre comment, le jeune militaire étant là, Martine n'y était pas aussi. Elle croyait toujours rêver.

« Comment te trouves-tu, pauvrette? reprit le lieutenant

des chasses ; bois ce verre d'eau, ça te fera du bien ; c'est le seul cas où l'eau soit bonne à quelque chose; sans quoi, elle ne convient qu'aux carpes et aux anguilles; n'est-ce pas, camarade ? »

Sans s'apercevoir de l'effet que ce terrible mot d'anguille produisait sur la malade :

« Tu ne t'attendais pas à la visite qui t'arrive ? poursuivit le père.

— Que si fait, not' maître, interrompit la vieille servante.

— Comment ! vous saviez que je vous ramènerais un beau garçon ?

— Tout d'même.

— Et saviez-vous qu'il partagerait notre dîner ?

— Nous le savions itou; l' chapon est jà devant l' fec.

— Bah !... est-ce vrai, Adèle ?

— Oui, mon père.

— Le diable s'en est donc mêlé ? car nous n'avons rencontré âme qui vive depuis que la proposition est faite et acceptée.

— Par ma fi ! père Hubert voit de loin et entend de même, dit Mariotte.

— Quoi ! c'est ce damné *rouisseur* qui vous a dit ?... Parbleu ! camarade, vous rappelez-vous, tandis que nous étions à nos panneaux, cette touffe de fougère qui remuait seule au milieu d'une broussaille ? Je croyais à un marcassin ; je parie maintenant que c'est ce vieux chien de braconnier qui était là à tendre ses lacets.

— Père Hubert braconnier ! père Hubert des lacets ! sainte Vierge, ma patronne ! s'écrie la servante d'un air de révolte; lui s'eschiver, se tapir, quand il pourrait comme un oisias chevaucher dans l'air sur une escoube ou sur des émolettes !

— Oui, mais s'il ne voyage pas, comme tu le dis, sur un balai ou sur des pincettes, c'est que probablement il n'a pas

encore trouvé le moyen de se rendre invisible et qu'il craint un coup de fusil : c'est pour cela qu'il se cache.

— Jésus!

— Allons, tais-toi, vieille folle; retourne à ta cuisine, et si tu t'avises encore de parler devant ma fille de pareilles sottises, je te chasse, et j'envoie ton vieux braconnier opérer ses miracles devant la table de marbre, à Paris. »

Quand ils furent seuls tous trois, Dampierre reprit, en s'adressant à sa fille :

« Ma chère enfant, voici un brave militaire que je te présente. Tu dois le reconnaître, bien qu'il ne t'ait vue encore qu'une seule fois, m'a-t-il dit, chez les Brulard. »

Adèle, dans le fond de son âme, remercia le jeune homme d'avoir oublié leur seconde entrevue.

Le lieutenant des chasses poursuivit :

« C'est le fils de mon ancien camarade Doisy de Champlieu, qui nous a quittés depuis vingt ans pour se faire Parisien; mais le fils nous est revenu, grâce à Dieu, car par lui je puis voir s'accomplir l'un de mes désirs les plus ardents. »

Adèle crut qu'il était déjà question de mariage; elle en ressentit plus de trouble que de joie, et, baissant la tête, elle porta son mouchoir à son visage pour cacher l'étrange émotion qui s'emparait d'elle.

« Comme quelquefois le hasard s'entend à nous bien servir! continua le père. Le roi nous arrive demain, presque sans s'être fait annoncer; il s'agit d'une chasse pour la marquise; j'avais besoin d'aide pour le panneautage; je m'adresse au lieutenant-colonel, M. de Tolt, et à mon ami le capitaine Pardaillan, qui m'envoient vingt gaillards vigoureux, commandés par le maréchal des logis que voilà; au nom de Doisy, je dresse l'oreille; nous nous abordons et je trouve en lui, non-seulement un auxiliaire actif et intelligent pour mes panneaux, mais aussi un peintre habile, qui va satisfaire au désir que je nourris depuis si longtemps, de pouvoir enfin placer ton portrait près de celui de ta mère!... »

En achevant, M. le lieutenant des chasses tendit la main au jeune homme, qui la lui pressa avec effusion.

Tous deux cependant avaient compté trop vite sur la bonne volonté du modèle.

Quand il s'agit de fixer un jour pour la première séance, Adèle déclara nettement qu'elle ne voulait pas se faire peindre, et ni les ordres de son père ni les supplications de l'artiste ne purent ébranler sa détermination.

Poser devant Charles Doisy, se tenir là, sous son regard, durant des heures entières, elle qui venait de l'embrasser par méprise, elle qui venait de lui sourire en croyant rêver, elle qui pour rien au monde en ce moment n'aurait osé lever les yeux sur lui! Il lui semblait que sur son visage il devait retrouver encore les macules de fange qu'il y avait vues, et qu'il ne pouvait la représenter qu'ainsi.

L'artiste crut à un caprice de jeune fille; peut-être entrevit-il la vérité.

Le père attribua les répugnances d'Adèle à quelque prédiction qui lui avait été faite, à quelque fâcheux présage. Sa mère était morte peu de temps après s'être fait peindre.

Nos gens étaient pressés de dîner pour retourner à leurs panneaux. Adèle, sous prétexte de malaise, n'assista point au repas. En effet, elle était malade. Trop d'émotions diverses l'avaient agitée durant cette journée.

Le lendemain, la chasse de la marquise eut lieu. Un hussard de Berchiny, qui faisait partie de l'escorte d'honneur, fut assez heureux pour retenir le cheval de Mme de Pompadour, au moment où celui-ci s'emportait.

Quelques semaines s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du maréchal des logis.

III

Une surprise.

Adèle avait eu le temps de se repentir d'avoir ainsi opposé un obstacle à la volonté de son père. Elle se sentait maintenant des dispositions de fille obéissante et soumise; mais comment revenir sur sa décision précédente, déclarée par elle irrévocable? M. le lieutenant des chasses semblait en avoir pris son parti et ne lui ouvrait plus la bouche sur ce qui avait été entre eux le motif d'une discussion et même d'une bouderie.

Un matin, comme elle s'habillait, son père lui-même vint l'avertir que le déjeuner l'attendait.

Quoique son service ne le réclamât pas impérieusement ce jour-là, et que l'heure habituelle du premier repas ne fût pas encore sonnée, il était d'un appétit, d'une impatience que rien ne semblait motiver. Ne pouvant tenir en place, il allait et venait, piétinant dans la chambre de sa fille, s'asseyant, se levant, gesticulant devant elle, comme si tout le mouvement qu'il se donnait en pure perte dût accélérer les préparatifs de sa toilette, et par conséquent l'heure du déjeuner.

Il se mit ensuite en disposition de lui servir d'auxiliaire, de femme de chambre, et la retarda d'autant plus.

Tendait-elle la main vers une épingle, il s'élançait vers la pelote avec une impétuosité si peu calculée qu'il la jetait bas et l'envoyait rouler sous un meuble. Voulait-il se charger de défaire un nœud du lacet, il l'embrouillait de plus belle en voulant aller trop vite. Encore du temps perdu. Ainsi du reste. Adèle ne comprenait rien à cet appétit précoce et violent qui l'avait saisi de si grand matin.

« Mais qu'avez-vous donc, mon père, lui disait-elle, et qui vous presse ainsi?

— Ce que j'ai? répondait-il; tu en parles bien à ton aise; j'ai.... j'ai faim!... Ne devons-nous donc pas déjeuner aujourd'hui?

— Sept heures viennent à peine de sonner à l'église.

— L'église va mal.

— Eh bien, alors, puisque je suis en retard, commencez sans moi; je vous rejoindrai bientôt.

— Je déteste manger seul! »

Sans laisser à Adèle le temps de nouer son dernier ruban, il la força de descendre, et, quand elle entra avec lui dans la salle à manger, le couvert n'était seulement pas mis.

La jeune fille allait en témoigner son étonnement, lorsqu'elle aperçut devant elle, suspendu à un clou, son portrait! oui, son portrait, frappant, saisissant de ressemblance.

L'artiste l'avait peinte de mémoire.

Ébahie, charmée, Adèle demeura quelques instants muette de surprise et de bonheur : elle était donc restée dans son souvenir! Il avait donc bien songé à elle! C'est telle qu'elle était apparue pour la première fois, dans la cour de la ferme, qu'il l'avait représentée, avec sa robe d'étoffe claire, son tablier de soie, sa couronne de bluets, au moment où la courte-paille le lui donnait pour futur époux.

Elle ne put résister à toutes les pensées qui, alors, du cerveau lui descendaient au cœur :

« Mon père, ah! que je suis heureuse! Il ne m'en a donc pas voulu! Qu'il est bon, ce jeune homme! qu'il est aimable! »

Peut-être allait-elle laisser échapper une exclamation plus capable encore d'exprimer ce qu'elle ressentait; elle se retint à temps :

« Ah! mon père! que je vous aime! » dit-elle.

L'exclamation, déviant de sa vraie route, avait été frapper à un autre but.

« Eh bien! pauvrette, lui dit le lieutenant des chasses,

comme témoignage de ta reconnaissance, il ne te demande que de lui accorder une séance, une seule, pour qu'il puisse perfectionner son travail.

— Dix s'il le faut! s'écria-t-elle.

— Alors, entrez, mon officier, dit M. Dampierre en poussant une porte qui de la salle à manger communiquait à un petit salon, où Charles Doisy s'était tenu pendant ce temps; quand je dis mon officier, reprit le lieutenant des chasses : vous ne l'êtes pas encore, mais ça viendra, je l'espère.

— Dieu vous entende! » répondit le jeune homme en tressaillant; et prenant tout à coup un air grave et résolu, « Oui, il faut que je sois officier, et bientôt! » dit-il.

Le premier mouvement d'Adèle, en apercevant Charles, avait été de courir se réfugier dans un coin de la salle, le front contre la muraille; mais son trouble ne l'empêcha pas d'entendre les paroles du jeune hussard, et ne pouvant les interpréter que dans ce sens, qu'il ne se croyait pas digne d'elle avant d'avoir conquis le grade d'officier, elle tourna brusquement la tête vers lui, et répondant à sa propre pensée plutôt qu'à celle du jeune homme :

« Oh! rien ne presse! » dit-elle avec étourderie.

Honteuse ensuite, comme toujours, de ces élans de naïveté qui lui échappaient ainsi malgré elle, elle se rencogna dans son mur, et il fallut que son père allât la prendre par la main pour la contraindre à remercier l'artiste au sujet du portrait.

Pour tout remercîment, elle lui fit une révérence.

Pendant le repas, néanmoins, elle se montra vive, enjouée, tout à fait de son âge. Le jeune homme, au contraire, resta pensif et presque soucieux. Un observateur expérimenté eût bien vite reconnu qu'il y avait en lui quelque douleur secrète et permanente, logée profondément dans l'âme en dehors des tendres affections; mais une fois qu'une idée d'amour a germé dans une tête de jeune fille, pour elle tout s'explique par l'amour.

Adèle ne traduisit pas autrement l'air soucieux et rêveur du beau hussard : il l'aimait; le portrait n'était-il pas là pour le prouver? et il se chagrinait de ne pouvoir encore demander sa main à son père. Partant de ce principe, plus elle le vit triste, plus elle se sentit heureuse et fière; plus il resta silencieux, plus elle fut possédée d'une joyeuse loquacité qui lui était peu ordinaire. Charles Doisy finit par se laisser entraîner lui-même par cette belle humeur de la charmante enfant.

Quant à M. Dampierre, après avoir faussement tant parlé de sa faim, il avait fini par se l'exagérer si bien à lui-même, qu'il mangea outre mesure, but de même, et fit seul véritablement honneur au repas qu'il avait préparé pour son hôte.

Le déjeuner terminé, Doisy prit les pinceaux et la boîte de couleurs qu'il avait apportés avec lui, et la séance commença, avec une entière bonne volonté, cette fois, de la part du modèle.

M. le lieutenant des chasses leur tint d'abord compagnie, comme la convenance l'exigeait. Ensuite, le sommeil le gagnant, il sentit le besoin d'aller faire un tour de promenade et se fit remplacer auprès des jeunes gens par la servante picarde.

Grâce à celle-ci, la conversation roula bientôt sur les histoires du pays, sur les revenants, sur la bête de la Chambrerie, sur les gobelins de la forêt.

« Prenez garde, Mariotte, dit la jeune fille; M. Charles va se moquer de nous; car les militaires ne croient pas à cela : ils sont braves, eux; dame! c'est leur métier.

— Oh! l'on peut être brave, au grand jour, devant l'ennemi, et trembler, dans l'obscurité, devant un rideau qu'agite le vent, » répondit le maréchal des logis.

Et comme les peintres doivent toujours un récit quelconque, une anecdote, joyeuse ou terrible, à leur modèle, afin de le tenir en éveil, il crut à propos de profiter de l'occasion

pour entamer la seule histoire du régiment qui, peut-être, pût convenir à de chastes oreilles.

« Un major des hussards de Berchiny, qui avait précédemment servi sous les maréchaux de Belle-Isle et de Saxe, avait mérité, par sa conduite pleine de bravoure et même de témérité, le surnom de *Sans peur*. A Prague, durant la retraite, toujours à l'arrière-garde et toujours faisant face à l'ennemi, il avait été atteint, sans vouloir quitter son poste, d'un coup de feu dans l'épaule, et de deux coups de sabre qui lui avaient dessiné une croix sur le front; aussi ses soldats disaient-ils qu'avec un pareil chef, ils n'avaient pas besoin d'aumônier : la croix marchait toujours devant eux.

— C'est commode une croix comme celle-là dit Mariotte; on ne doit pas se sentir hodé de la porter. M'est avis cependant qu'une p'tiote croix en or, qu'on pend à un cordon de veloux....

— Taisez-vous, Mariotte, » dit Adèle.

Le narrateur reprit, tout en continuant de manier son pinceau.

« A Fontenoy.... Mais je vous fais grâce des batailles auxquelles il a assisté, et de ses actions d'éclat. Qu'il vous suffise de savoir qu'il avait bien justifié son glorieux surnom. Cependant un jour, à un dîner d'officiers, une voix s'éleva qui prétendit que cette dénomination de *Sans peur* ne pouvait convenir à personne; qu'on avait toujours peur de quelque chose.

— Moi, je le crois, dit ingénument Adèle.

— Le major se troubla, fronça le sourcil, et la double cicatrice de sa croix se confondant avec les rides naturelles de son front, lui donna une physionomie terrible. « Voyons, « chevalier *Sans peur*, dit l'autre sans se laisser intimider, « dites-nous franchement de quel côté vous êtes poltron. — « Vous m'insultez, dit le major en se levant avec vivacité. « — Ce n'est pas là mon intention, lui répliqua son adver- « saire; mais puisque vous ne voulez pas nous faire part de

« votre faiblesse, je vais vous la dire, moi! » Il s'approcha de lui, et lui glissa deux mots à l'oreille. Le major pâle, tremblant de colère sans doute, se retourna en lui criant: « Vous en avez menti! » Un duel était inévitable.

— Oh! fit la jeune fille.

— Ces hômes sont-y chatouilleux! dit la servante; n'pouvaient-ils point se challanger sans se férir?

— Quand on a été insulté, quand il y va de l'honneur, dit Charles en s'animant et avec une énergie concentrée, il faut du sang!

— Ah! monsieur Charles? ce n'est point d'un chrétien ce que vous dites là.

— Non, mademoiselle; mais c'est d'un militaire. Ils étaient officiers tous deux; ils devaient se battre, puisqu'ils le pouvaient.... eux! »

Il étouffa ce dernier monosyllabe entre ses dents, s'essuya le front et suspendit un instant son récit comme son travail, car le pinceau lui tremblait dans la main.

« Comme il y avait revue ce jour-là, reprit-il ensuite, le combat fut remis au lendemain. Ils devaient se battre au pistolet et au sabre, à cheval, en s'avançant l'un sur l'autre.

— Quelle horreur! pour un mot!

— Ces gens-là ne cuident donc mie au bon Dieu, ou ont l'âme ben adurée! dit Mariotte.

— Au surplus, rassurez-vous, dit le peintre en se tournant vers son modèle, le duel n'eut pas lieu.

— Tant mieux!

— Tant pis!

— Vous êtes bien méchant aujourd'hui.

— Il devint même impossible.

— Comment cela?

— Vous allez le savoir. »

Les deux femmes se rapprochèrent du narrateur et devinrent tout attention.

« Le régiment était alors à Châlons. Après la revue, le

major crut devoir, à la veille d'un duel, aller faire une visite à une dame de sa connaissance pour laquelle il ressentait une grande amitié et qui logeait non loin de la ville. Il s'attarda si bien dans ses adieux, qui pouvaient être définitifs, que la nuit était venue avant son départ. Or, le major n'aimait guère à voyager seul la nuit, surtout dans les pays boisés. C'était une des singularités de sa nature. Cependant il dut se mettre en route à travers une grande futaie qu'il lui fallait nécessairement franchir pour regagner le quartier. Comme il marchait, préoccupé de son affaire du lendemain, à plusieurs reprises un frémissement le saisit. Il avait cru voir, le long du bois, un fantôme l'accompagner à distance. C'étaient sans doute quelques bouleaux parsemés dans l'épaisseur de la futaie; mais notre homme redoutait les fantômes; il y croyait.

— J'y crois itou, dit Mariotte.

— C'était là cette faiblesse qu'il cachait avec tant de soin et au sujet de laquelle il venait de donner ce démenti qui devait lui être fatal, car en le donnant il avait menti lui-même. Parmi les siens avait toujours existé cette vieille superstition, que lorsqu'un des membres de la famille touche au terme final, le dernier mort vient l'en avertir par sa présence.

— Quelquefois, dit Adèle en blêmissant, c'est son propre fantôme qu'on aperçoit. »

La servante ne dit rien, mais elle se signa en songeant à la bête de la Chambrerie.

« Notre major, triomphant un instant de sa terreur, fit volte-face vers l'apparition qui le poursuivait; il ne vit plus rien. Rentré chez lui, son premier soin fut d'examiner les armes dont il devait se servir le lendemain. Ses pistolets chargés à balle furent par lui tirés de leur boîte et placés sur sa table de nuit; il suspendit son sabre à son chevet. Sans grand espoir de sommeil, car le fantôme lui trottait toujours en cervelle, il se coucha ensuite, après avoir préa-

lablement, selon son habitude, laissé près de lui une lampe allumée.

« Il était à peine au lit, qu'un bruit de chaînes sembla courir dans sa chambre ; des gémissements se firent entendre sans qu'il pût deviner d'où ils partaient. Sa lampe s'affaiblissait en grésillant, en crépitant; elle ne jetait plus dans l'appartement qu'une lueur rougeâtre et blafarde. le malheureux sentit comme une cuirasse de plomb lui serrer la poitrine. Il essaya de se jeter à bas du lit pour suppléer au luminaire qui allait lui manquer, peut-être pour appeler à l'aide; honteux ensuite de ce premier mouvement, il demeura, cherchant à se persuader que c'était là une épreuve qu'on voulait lui faire subir.

« Au même instant sa porte s'ouvrit d'elle-même; un homme d'une stature colossale, un spectre, habillé de blanc, entra, et la lampe, après un dernier éclat sinistre, s'éteignit tout à fait.

« Le major, par un violent effort sur lui-même, réveillant toute sa vieille énergie, se croisa les bras et, à travers l'obscurité presque complète, fixant un regard obstiné sur le fantôme, essaya d'étudier sa nature et ses mouvements. Celui-ci semblait encore grandir en avançant. On eût dit qu'autour de lui l'espace s'éclairait de lui-même, tandis que les ténèbres s'épaississaient de plus en plus dans le reste de l'appartement. Une lueur pâle, partie d'en bas, montait graduellement sous sa longue robe et serpentait autour de son corps. Un de ses reflets parvint momentanément jusqu'au visage; le linceul s'entr'ouvrit. Ce visage, c'était la face décharnée d'un squelette.

« Sans trop s'épouvanter encore, le major saisit ses pistolets et cria au fantôme : « Qui que vous soyez, homme ou « diable, si vous avez un secret du ciel ou de l'enfer à me « révéler, parlez, mais n'approchez pas ! »

« Le fantôme ne tint pas compte de l'injonction; il paraissait plutôt glisser que marcher sur le parquet : « N'approchez

« pas; ou je tue! » répéta le major, dont on eût entendu les artères battre.

« Le spectre s'avança vers lui de la longueur d'un pas. Le major tira; mais la balle, comme si elle eût rebondi sur un corps impénétrable, vint retomber sur le lit du malheureux qui, les cheveux hérissés, inondé d'une sueur froide, saisit son second pistolet et fit feu de nouveau.

« Comme la première fois, le fantôme lui rejeta encore la balle. Par un effort convulsif, désespéré, le major essaya de saisir son sabre, mais avant qu'il eût pu l'atteindre.... »

— Jésus! not'demoiselle qui dévalle! » s'écria Mariotte, en interrompant l'artiste, juste au dénouement.

En effet, Adèle s'était sentie d'autant plus troublée vers la fin de ce récit que, comme si le ciel eût été d'accord avec le narrateur, un gros nuage venait tout à coup de voiler le soleil, et une forte rafale de vent avait mugi en s'engouffrant dans les vastes bâtiments du vieux château de la Douye. Il n'en fallait pas tant pour agir d'une manière violente sur cette nature si impressionnable. Bientôt remise cependant, elle prit soin elle-même de rassurer le jeune homme qui seulement alors, se rappelant les recommandations de M. Dampierre à Mariotte, était désespéré d'avoir, pour la distraire, choisi un pareil sujet.

« Eh bien! dit-elle, achevez donc! »

Malgré son émotion, elle ne voulait rien perdre de l'histoire.

« Laissons toutes ces sottises, dit Charles; car, vous le comprenez bien, tout cela n'était qu'un jeu, une plaisanterie de ses camarades.

— Ne vous y fiez mie, dit Mariotte, les revenants ne plaisantont guère!

— Mais le major, qu'est-il devenu? demanda Adèle.

— Eh!... mais..., on avait voulu seulement l'éprouver, ce qu'ils appellent une farce dans les régiments, vous savez.... ou plutôt, vous ne savez pas! Du reste, je me suis interrompu juste au moment où cela allait devenir très-gai.

— Continuez alors.

— Oh! à quoi bon! ces choses-là ne sont bonnes que servies tout d'une pièce. »

Adèle ne se paya pas de cette raison :

« Monsieur Charles, la fin de l'histoire! dit-elle d'un ton suppliant. Je suis inquiète pour ce pauvre homme. Vous en êtes resté au moment où il étend la main pour saisir son sabre placé au chevet de son lit. Vous voyez que j'ai entendu jusqu'au bout.

— Eh bien! reprit Charles, en ayant soin de donner un ton de légèreté au peu qui lui restait à dire, notre homme allait donc saisir son sabre et peut-être en pourfendre le prétendu fantôme, lorsque celui-ci parut tout en flammes. Le second coup de pistolet lui avait été adressé de si près, que sinon la balle, du moins la bourre l'avait atteint. Le feu le gagnait; il criait, il se démenait comme un démon.

— Et le major?

— Eh bien! le major s'était de nouveau croisé les bras et le regardait brûler. Par bonheur les autres n'étaient pas loin; ils vinrent au secours du camarade, et bientôt le grand spectre flambant accoucha d'un hussard à moitié rôti. Voilà l'histoire.

— Mais le major?

— Oh! le major.... fit comme les autres. Ils riaient tous; il rit comme eux et plus fort qu'eux. On lui fit des excuses; il en fit aussi de son côté. C'était le plus gai de la bande.

— Comment?

— Il était fou; il l'est encore. »

Adèle parut réfléchir et faire un retour sur elle-même; puis elle dit :

« Tu entends, Mariotte? mon père a bien raison. »

Se hâtant de donner un autre cours à la conversation, Charles Doisy, n'ayant plus d'histoire à raconter que la sienne, en vint à parler du temps de sa première jeunesse, de sa mère, des jeux de son enfance, et comment il s'était

épris de l'art de la peinture, et de son exil à Champlieu. Il eut soin toutefois de passer sous silence les consolations qu'il y avait reçues. Il dit ensuite pourquoi, son père voulant le contraindre à entrer en qualité de commis chez un financier, il avait préféré se faire soldat.

En écoutant ces demi-confidences qui semblaient établir entre eux des rapports d'intimité, Adèle se sentait doucement enivrée de joie, et quand son père rentra, ma grand'tante avait sur les lèvres ce sourire ineffable que le peintre avait habilement su saisir et qui m'avait tant charmé dans son portrait.

Ce portrait qu'il venait d'achever, c'était celui-là que je devais retrouver un jour dans les mansardes de la maison de mon père.

Mais qu'éprouvait donc auprès d'elle le jeune hussard de Berchiny, dont jusque-là les sentiments étaient restés comme renfermés dans une sorte d'amiration silencieuse?

Charles Doisy n'avait pu voir Adèle sans s'éprendre de sa beauté, de sa candeur; tout en elle, jusqu'à son aventure de la pêche aux anguilles, jusqu'à ses spasmes de pudeur ou d'effroi, lui apparaissait, dans son admiration d'artiste, étrange et charmant. Mais elle était encore si jeune! Comment aurait-il osé lui parler d'amour? Puis, il aimait aussi Martine.... d'une autre façon, oui, mais il l'aimait.

A son âge, est-il sans exemple de se sentir dans le cœur deux cordes vibrantes à la fois? Bien d'autres, parmi les artistes, parmi les hussards surtout, ont eu des claviers plus complets. Puis encore, il faut bien le dire, Charles Doisy, quoique brave, avait aussi sa faiblesse, son côté de pusillanimité et de poltronnerie : il avait peur de Martine. Il tremblait d'avance à l'idée de ses pleurs, de sa jalousie, de son désespoir. Croyant d'autant plus à son amour, qu'elle n'avait rien négligé pour l'en convaincre, il se regardait comme engagé à elle d'honneur, et, chez lui, tout ce qui touchait à l'honneur allait jusqu'à l'exaltation.

De même qu'il admirait la pudique naïveté de l'une, il avait su gré à l'autre de ses avances, de son audace passionnée; il s'en était bien trouvé, et sa vanité y avait eu son compte. Philosophes, psychologues, chimistes du cœur, vous qui savez de quels éléments se compose l'amour, c'est à vous de nous dire pour quelle dose y entre la vanité.

Si notre jeune maréchal des logis se sentait entraîné vers Adèle par un sentiment plus doux, plus épuré, plus vif peut-être, ses instincts moins éthérés, plus positifs, le reportaient vers Martine. Adèle était sa poésie; Martine, sa réalité. Quand son âme était en joie, celle-ci lui venait la première à la pensée; quand un sentiment de tristesse et de mélancolie le prenait, c'était l'image de celle-là qui lui apparaissait pour s'associer à ses peines.

Voilà pourquoi, depuis quelques jours, Adèle seule triomphait dans son cœur; pourquoi, à force de la voir des yeux de l'âme, il avait pu se passer d'elle pour faire son portrait; pourquoi enfin, contristé, accablé par une pensée poignante, étrangère à son double amour, à la veille de se séparer de toutes deux, c'est vers Adèle seule qu'il est venu.

La guerre de Hanovre, la guerre de Sept ans allait s'ouvrir. En prenant congé de ses nouveaux amis, Charles Doisy, non sans étouffer un soupir, leur annonça que le lendemain il partait pour l'armée du Rhin.

« Mais il me semblait que deux escadrons de votre régiment devaient seuls se mettre en route, et que le vôtre restait à Compiègne, lui dit M. Dampierre. C'est du moins ainsi que me l'a conté Pardaillan, votre capitaine et mon ami. »

A ce nom de Pardaillan, le visage du jeune homme se colora subitement.

« J'ai obtenu de quitter ma compagnie, répondit-il, pour passer dans une autre qui part sous les ordres de notre lieutenant-colonel, M. de Tolt. Je vous le répète, il faut que je sois officier ou que je me fasse tuer! »

Il pressa la main de son hôte et se disposa à faire ses

adieux à la jeune fille; mais elle n'était plus là, et le père, le valet et la servante eurent beau l'appeler, la chercher partout, dans sa chambre, dans le jardin, d'un bout à l'autre du vieux château de la Douye, elle ne reparut point.

Déjà le cavalier avait franchi la vallée d'Autonne; il atteignait la lisière de la forêt lorsque, jetant un dernier regard vers Béthizy et cette maison qu'il venait de quitter, il vit à une petite fenêtre ogivale, qui faisait saillie dans la partie la plus haute des combles, un mouchoir blanc s'agiter.

Ce qu'il ne vit pas, c'est que ce mouchoir était trempé de larmes.

IV

Un cheval de bois qui prend le mors aux dents.

A quelques mois de là, l'époque de la Saint-Louis venue, la tête de la capitainerie des chasses et celle de la maîtrise des eaux et forêts de Compiègne se transportèrent à Versailles pour y présenter leurs hommages au roi, à l'occasion de sa fête.

M. Dampierre, espérant distraire sa fille de certains accès de tristesse et de taciturnité qui depuis quelque temps, sans raison apparente, semblaient s'être emparés d'elle, avait jugé à propos de l'emmener avec lui.

Adèle n'avait jamais habité que le couvent des dames de Crépy et le vieux château délabré de la Douye; son plus grand voyage avait été de l'un à l'autre. Le mouvement d'une ville comme Versailles, le tableau, si nouveau pour elle, de toute cette population de courtisans, chamarrés de plumes, de croix, de rubans, devaient la guérir indubitablement de son ennui. Mais le plus difficile n'était point d'arriver à Versailles; c'était de pouvoir s'y loger.

Le ville regorgeait de monde.

Dans le château, les ministres occupaient des mansardes, les duchesses, des greniers; dans les communs, au chenil comme aux écuries, chiens et chevaux s'étaient vus forcés de céder un peu de leur logement aux gens les mieux titrés de France. On tenait à pouvoir dire qu'on avait été hébergé par Sa Majesté. Au chenil comme au château, on était chez le roi.

La ville présentait un spectacle non moins curieux.

Les maisons bourgeoises étaient transformées en auberges, les boutiques en cabarets, les rues en réfectoires. Plus de trente mille honnêtes citoyens y dînaient gravement sur le pouce.

Dans les auberges, on mangeait dans les caves; on couchait sur les tables et même dessous; on y dressait des hamacs dans les corridors, et l'on y louait des chaises *à la nuit*.

Versailles était ce jour-là une ville de cinq cent mille âmes.

Au milieu de la cohue des promeneurs, des flâneurs et des dîneurs, M. le lieutenant des chasses, sa valise sous un bras, sa fille sous l'autre, courait depuis trois heures d'hôtel en hôtel, de porte en porte, ayant refusé d'abord une chambre à deux lits, et ne trouvant même plus un palier à deux chaises.

Suant, harassé, affamé, entrevoyant avec terreur la triste perspective de dormir debout, après avoir dîné aux fumées, il prit une résolution subite et désespérée.

« Pauvrette, dit-il à sa fille avec une poignante ironie, t'amuses-tu bien ici?

— Oui, mon père, répondit Adèle du ton de la parfaite insouciance et de l'ennui résigné.

— Comment! tu t'amuses? dans cette affreuse ville où on ne peut ni boire, ni manger, ni s'asseoir?

— Oh! qu'importe? on n'a qu'à penser à autre chose.

— A la bonne heure; mais c'est que je ne puis pas penser à autre chose, moi! s'écria M. Dampierre en s'arrêtant au

milieu de la rue et se posant un instant sur sa valise. Je suis éreinté et je meurs de faim !

— Eh bien, dit Adèle, toujours du même ton, entrons quelque part, mon père, reposons-nous et dînons.

— Entrons quelque part ! répéta le père avec stupéfaction. Quoi ! tu ne t'es pas aperçue que, depuis trois heures, nous sommes entrés partout, et que nulle part il n'y a pour nous ni repos ni dîner ?

— Comment faire alors ? reprit la jeune fille avec sa même quiétude apparente.

— Oh ! j'avais bien trouvé un moyen, moyen bien simple, et qui nous aurait tirés d'affaire ; mais tu t'amuses.... je serais désolé d'interrompre ton plaisir.

— De quoi s'agissait-il donc ?

— De sonner le retour du côté de Béthizy.

— Quel bonheur !

— Hein ? quel bonheur ! dis-tu ?... quand il s'agit de partir.... Tu ne t'amuses donc pas, alors ?... Cherchez donc à faire plaisir à votre fille !... Mettez-vous en frais pour cela !... grommela le lieutenant des chasses, perdant à son tour le souvenir de ses phrases précédentes. Au surplus, reprit-il bientôt, vu les circonstances, il n'y a pas de mal. »

Il fit part à Adèle du plan qu'il venait de former.

D'instant en instant, la foule se montrant de plus en plus compacte à Versailles, et nul ne devant encore songer au départ, il serait facile de se procurer une voiture, ne fût-ce que jusqu'à Saint-Denis. Une fois là, le père et la fille dîneraient tout à l'aise, dormiraient de même, chacun dans sa chambre, et après un long repos réparateur, le lendemain, on pourrait trouver un autre véhicule pour regagner le château de la Douye. Peut-être le roi, distrait par les mille préoccupations de ce grand jour, ne s'apercevrait-il pas que son lieutenant des chasses manquât à la fête.

Les choses ainsi convenues, M. Dampierre, à demi soulagé et restauré rien que par la certitude de voir bientôt finir son

supplice, se remit en route à travers la foule, fouillant de droite à gauche les larges rues de Versailles, cherchant avec la même ardeur, et sans plus de succès, une voiture pour en partir, comme il avait cherché un logement pour y séjourner.

Tous les coches étaient retenus à l'avance, tous les fiacres étaient en route : M. Dampierre se dépitait de plus belle, lorsque, dans la cour d'une maison de maigre apparence, il découvrit une petite voiture, dételée, à trois places, espèce de carriole de campagne, qu'un seul cheval pouvait facilement traîner.

Comme il l'inspectait, le propriétaire ou le conducteur de la carriole se présenta :

« Elle est à vous, bourgeois, et à votre compagnie jusqu'à demain matin, si vous voulez.

— Je n'en ai besoin que pour quelques heures.

— Très-bien.

— Ton prix?

— Une pistole. Ça vaut ça, n'est-ce pas?

— Non; un écu de six livres, si tu veux.

— Six livres! Mais on peut tenir six personnes là-dedans! s'écria le voiturier.

— Comment, il n'y a que trois places!

— Eh bien? en se relayant. »

M. Dampierre était trop pressé pour chercher à comprendre. Il consentit à la pistole, et durant un long quart d'heure, pestant, jurant, il attendit qu'on attelât. Ne voyant rien venir, ni le cheval, ni le cocher, il cria si fort que ce dernier accourut tout ébahi et en se frottant les yeux, car il venait de dormir.

« Quoi! vous n'êtes pas installés? dit-il.

— Mais le cheval! interrompit M. Dampierre.

— Quel cheval? répondit l'autre.

— Pour la voiture!...

— Pour la voiture, nos conventions sont faites, reprit le

cocher d'un ton plein de modération et de courtoisie; ne confondons pas. Quant à mon cheval, il est sur le flanc et ne bougera pas d'ici à demain.

— Comment, demain!... s'écria le lieutenant des chasses qui commençait à tourner à l'exaspération; mais alors, misérable, sur quoi avons-nous donc fait marché d'une pistole, et qu'est-ce que ta voiture sans ton cheval?

— Aujourd'hui, monsieur, dans les circonstances présentes, répliqua le cocher versaillais d'un air plein de dignité, ma voiture sans mon cheval est tout simplement un appartement à louer. »

M. Dampierre lui tourna le dos. Il était temps de se reposer néanmoins, car les forces d'Adèle commençaient à l'abandonner entièrement. Le père chercha d'espace en espace, sur les bancs des boulevards, une place vacante; il ne la trouva pas. Les fossés creusés le long des arbres étaient eux-mêmes envahis. Il regretta alors d'avoir trop légèrement renoncé au voiturin; il y retourna: l'appartement était loué.

O bonheur! à travers la poussière et la cohue, il aperçoit une chaise vide, dans l'angle d'une petite place : il traverse la foule, non sans peine, et il y installe enfin sa fille.

Cette chaise était la sellette sur laquelle un célèbre prestidigitateur, arracheur de dents de son métier, faisait asseoir ses victimes.

Adèle ne lui échappa qu'avec peine.

M. le lieutenant des chasses ne savait plus à quel saint s'adresser, à quelle ressource avoir recours; comme son gosier, son imagination était à sec; étouffé par la chaleur, aveuglé par la poussière, il se sentait sans force pour lutter contre le courant de la foule qui le tiraillait, qui l'entraînait tantôt du côté de sa valise, tantôt du côté de sa fille.

Dans cet état fiévreux, intolérable, qui le torture, il est porté, par un flot de promeneurs, jusque sur une esplanade couverte où s'élèvent des bascules, des balançoires et autres

mécaniques divertissantes, accompagnement obligé de tous les plaisirs populaires. Les regards de M. Dampierre, dirigés sur un jeu de bague, tombent sur deux chevaux de bois sans cavalier. Où les autres voient un jeu, lui, il voit un repos, un siége, une halte à faire. Il enlève Adèle de terre, l'installe sur le premier cheval, s'empare lui-même du second, met sa valise devant lui, et voilà le père et la fille tournant, tournant encore : le père, furieux, maudissant Versailles, ses habitants et ses fêtes, et promenant des yeux irrités autour de lui; la fille, le front baissé, l'attitude pensive, autant que peut le permettre sa position équestre, se livrant aux préoccupations qui lui sont devenues habituelles depuis quelques mois.

Tous deux, l'un avec son teint légèrement pâli, l'autre avec son front animé et ses yeux flamboyants, semblaient représenter la Colère et la Douleur prenant part aux divertissements publics donnés à Versailles, en 1757, en l'honneur de la fête du roi de France, Louis XV, dit le Bien-Aimé.

Tout en tournant, tout en maugréant, M. Dampierre se demandait à lui-même ce que lui et sa fille, à vingt lieues de leur pays, dans cette Babylone maudite, où ils n'avaient pas un ami, pas un asile, allaient devenir, lorsqu'il leur faudrait descendre de leur monture de bois. Il entendit un grand cri, et son nom fut prononcé.

Il vira la tête, il chercha du regard vers l'endroit d'où la voix s'était fait entendre; mais, forcé de suivre le mouvement de la machine qui l'emportait, il fut contraint de tourner le dos à son interpellateur.

Le tour accompli, il interrogea rapidement toutes les figures que la foule, incessamment accrue, étalait à ses regards, pour savoir de quelle bouche son nom venait de sortir de nouveau; mais encore une fois le même mouvement l'emporta au triple galop de son cheval de bois.

A force de tourner, de s'irriter, ses yeux se troublèrent, le vertige s'empara de lui; peut-être sa diète trop prolongée

y fut-elle pour quelque chose. Il ne vit plus dans toute cette multitude qu'une seule figure grimaçante et grotesque qui riait en le narguant; il n'entendit plus qu'un bruit confus de mille voix, se réunissant toutes en un seul chœur pour répéter son nom, en le lui envoyant comme une moquerie. Il voulut descendre, il voulut s'arrêter; son cheval de bois avait pris le mors aux dents et s'élançait dans sa route circulaire avec plus de rapidité que jamais.

C'est qu'une de ces bandes de gamins qu'on retrouve dans toutes les fêtes publiques, et qui cherchent toujours à prendre leur part dans les plaisirs des autres, était venue en aide à l'homme chargé de faire mouvoir et tourner la machine. L'élan donné à la mécanique pivotante était triplé, décuplé. Les spectateurs ne voyaient plus passer devant eux qu'une ligne confuse de figures effarées qui, après avoir semblé courir l'une après l'autre, réunies enfin, formaient ensemble comme une ronde diabolique; et des cris, des rires, des hourras s'échappaient du sein de la foule.

M. le lieutenant des chasses perdit tout à fait la tête; il allait se jeter résolûment à bas de sa monture, lorsque le mouvement se ralentit; retenue par une main vigoureuse, la machine s'arrêta enfin, et dans son libérateur M. Dampierre reconnut son ami Pardaillan, l'ex-capitaine de Charles Doisy.

V

Goguette.

M. de Pardaillan ne faisait plus partie des hussards de Berchiny. Chargé par le ministre de diriger l'organisation d'un nouveau régiment de cavalerie, où il espérait bientôt figurer comme major, il occupait à Versailles la maison de son frère, alors en voyage; cette maison, il l'occupait seul.

Après s'être fait, tant bien que mal, expliquer par son ami Dampierre par quelle bizarre fantaisie il venait de trouver un lieutenant des chasses de Sa Majesté courant comme un échappé de collége, à franc étrier, sur un cheval de bois, instruit des mésaventures du père et de la fille, il leur proposa de devenir ses hôtes, et, sans un sublime effort d'imagination, on peut deviner que l'offre fut acceptée avec empressement et reconnaissance.

En arrivant chez le capitaine, M. Dampierre se débotta, mangea un morceau et but trois coups de suite. Adèle, après avoir pris un bain, se coucha et dormit quelques heures.

Durant le souper, les deux amis, heureux de s'être retrouvés, causèrent de guerre, de chasse, des affaires de l'Église et de celles du Parlement; Adèle, qui n'avait pas un mot à placer dans une pareille conversation, profita des préoccupations des causeurs pour retourner toute seule à Béthisy, et elle y était déjà lorsqu'un nom prononcé la jeta brusquement hors de sa rêverie.

« Parbleu! disait son père au capitaine, tu as dû entretenir des relations avec ton ancien régiment?

— Quelques-unes.... Eh bien?

— Donne-moi donc des nouvelles, si tu en as, d'un nommé Charles Doisy, ton maréchal des logis; est-il mort? est-il vivant?

— Il est vivant, je l'espère, répondit M. de Pardaillan.

— Tant mieux! c'est un brave et joli garçon, un gaillard qui a bonne envie d'avancer.

— Et il avancera, ou j'y perdrai mon nom!

— Comment? Plaît-il?

— Rien, rien, je m'intéresse à lui, voilà tout. »

M. de Pardaillan avait mis dans ses réponses un ton de réticence, une animation concentrée qui n'avaient point échappé à la jeune fille.

La conversation roulant sur un pareil sujet, elle trouva

moyen de s'y glisser petit à petit, sournoisement, et s'adressant enfin au vieux militaire :

« Vous pensez donc, capitaine, qu'il pourra bientôt être nommé officier? dit-elle.

— Si l'affaire ne dépendait que de moi, il le serait déjà, ma belle enfant, et ce ne serait que justice. »

A partir de ce moment, la jeune fille prit le capitaine en affection.

Celui-ci continua en se retournant vers Dampierre.

« M. de Tolt, son lieutenant-colonel, avec qui je suis en correspondance, me tient au courant. Doisy s'est déjà distingué dans plusieurs rencontres. Dernièrement encore, à Harstembeck, il a concouru à la prise d'une batterie anglaise, et s'est assez brillammeut conduit pour que M. de Chevert, qui s'y connaît, l'ait remarqué.

— Quel bonheur! » s'écria la naïve enfant, qui, pour la première fois de sa vie sans doute, venait, avec un vif intérêt, de prêter l'oreille à un récit de guerre.

Honteuse ensuite de son exclamation, elle rougit, étendit sa serviette devant ses yeux comme si elle se disposait à la plier; puis, l'instant d'après, sous prétexte d'admirer de plus près un magnifique chat angora ou de jouer avec lui, elle quitta la table subitement.

Le capitaine l'examina dans tous ses mouvements avec une certaine attention; après quoi, il se retourna vers le père en lui adressant un geste interrogatif.

« Oh! dit celui-ci d'un ton insoucieux et avec un mouvement d'épaule, non : mais il a fait son portrait. »

Il ne voyait pas plus loin.

On soupait de bonne heure à cette époque; cependant la nuit venue, Adèle, presque inaperçue dans un coin de la chambre, à moitié cachée sous les rideaux d'une fenêtre, le chat endormi sur ses genoux, se tenait immobile et le caressait de la main, en songeant à toute autre chose. Les deux amis, se croyant seuls, prolongeaient le dessert, en ache-

vant les bouteilles entamées, ou en entamant les bouteilles pleines.

Ils en étaient à la discipline militaire, à l'obéissance passive, aux caprices des supérieurs si souvent injustes, et faisant du bon plaisir tout ainsi que Sa Majesté.

« Tes soldats n'ont jamais dû avoir cela à te reprocher, à toi, Pardaillan? » dit Dampierre.

En effet, le capitaine, militaire instruit et probe, sévère mais consciencieux, avait eu de tout temps une incontestable réputation d'équité. Cependant, devant l'apostrophe élogieuse de son ami, il hocha la tête, et après avoir réfléchi un instant en regardant son verre, que l'autre venait de remplir jusqu'aux bords :

« Écoute, Dampierre ; convenir de ses torts devant tout le monde, les confesser hautement et inutilement, en jurant de n'y retomber plus, ça peut être un beau moment dans la vie d'un moine ; mais dans celle d'un militaire, ce serait un acte de couardise, et voilà ce que jamais on n'obtiendrait de moi.

— Parbleu !

— Mais, poursuivit le capitaine, quand déjà depuis longtemps on s'est reproché ses torts à soi-même, les confier à un ami qui n'en exige pas l'aveu, c'est simplement demander un bon conseil ou chercher une consolation, n'est-ce pas?

— Parbleu ! Mais où en veux-tu venir avec ta préface ?

— J'en veux venir, Dampierre, à te dire, à toi, entre quatre-z-yeux, que, malgré la trop bonne opinion que tu as conçue de moi, j'ai là, sur la conscience, le souvenir d'une injustice qui, quoique involontaire, me pèse comme le remords d'une lâche action.

— Allons donc !... Toi ! Je parierais, mon pauvre ami, que tu prends des cochons d'Inde pour des sangliers.

— Tu vas en juger, reprit le capitaine. Tu te souviens de la dernière chasse où tu me demandas des hommes de bonne volonté pour t'aider à tendre tes toiles ?

— Très-bien, que même tu m'envoyas le maréchal des logis....

— Justement! Eh bien, mon vieux camarade, à cette chasse, le cheval de la marquise s'emporta, à ce qu'il paraît. Un de mes hommes sauta à la bride et le retint. C'est un exploit qui ne se met guère sur un état de service, mais qui cependant, parfois, compte mieux qu'un autre. En rentrant au château, Mme de Pompadour, qui avait eu peur, qui peut-être aussi voulait se rendre intéressante, parla beaucoup des dangers qu'elle avait courus. Pour lui être agréable, le roi, dès le lendemain, en quittant Compiègne, chargea le comte de Berchiny d'acquitter la dette de la marquise envers son libérateur inconnu. Sur l'ordre du chef, j'assemblai mes hommes qui avaient fait partie de l'escorte de chasse, et, à haute voix, après un appel du clairon, je leur demandai lequel d'entre eux s'était signalé dans cette occasion, moins encore par son courage que par sa courtoisie envers une jolie femme. Il y eut d'abord un silence assez prolongé; puis enfin un soldat sortit des rangs et dit : « C'est moi! » Nul ne le contredisant, notre colonel le nomma sur-le-champ cornette, lui fit avancer une année de solde, et lui paya son équipement. C'était un peu bien beau pour un simple hussard; mais, tu comprends, il s'agissait de la marquise!

— Parbleu! si je comprends, dit le lieutenant des chasses en tendant son verre pour trinquer avec son ami; le hussard avait sauvé l'État. A la santé du hussard!

— A sa pendaison, au double traître! s'écria Pardaillan, dont les yeux et le geste s'animèrent soudainement. Il n'avait rien sauvé du tout! Le vrai sauveur, c'était le maréchal des logis, ce jeune Doisy dont nous parlions tout à l'heure.

— Bah! Mais alors pourquoi n'a-t-il rien dit, lorsque, à haute voix....

— Il était retenu ailleurs par le service, et je ne remarquai pas son absence.

— Ah ! diable ! c'est fâcheux ! ça lui allait si bien à lui, qui a de l'ambition ! Il était officier d'emblée ! »

En ce moment, le rideau de la fenêtre s'agita sans que nos deux amis y prissent garde. L'un était absorbé par ce qui lui restait à dire, l'autre par ce qui lui restait à boire.

« Au bout du compte, reprit Dampierre, je ne vois pas dans tout cela que tu aies la moindre chose à te reprocher.

— Si ce n'était que ça !

— Qu'est-ce donc encore ?... Verse.

— J'appris bientôt, continua Pardaillan, que le maréchal des logis s'était vanté tout bas à quelques amis d'avoir été seul l'écuyer de la marquise. Je le fis venir chez moi et lui demandai ses preuves. Il dédaigna de les donner, déclarant se soucier fort peu d'arriver par cette voie. Cette réponse était fière et noble ; mais, pour le quart d'heure j'y vis tout autre chose que de la fierté et de la noblesse, et je le renvoyai assez rudement.

— Et bien tu as fait !... Comment.... d'arriver par cette voie ! mais Mme la marquise de Pompadour est.... une très-jolie femme !

— Laisse là ton verre, Dampierre, et écoute-moi.... J'eus grand tort au contraire. J'aurais dû deviner sur la noble figure du jeune homme que seul il disait vrai.

— Oui.... tu l'aurais dû.

— Loin de là : apprenant qu'il ne perdait pas une occasion de railler le nouveau porte-étendard, je m'en irritai ; je ne voulus voir dans cette conduite qu'un acte de déloyauté, un manquement à la discipline, et un jour, devant toute la compagnie, je l'apostrophai avec une violence que je me reprocherais encore aujourd'hui, eût-il été coupable. Le coup d'œil révolté qu'il me jeta alors ne faisant que redoubler mon irritation, je m'oubliai tout à fait ; je fis un mouvement pour lui arracher ses aiguillettes ; par bonheur, je me contentai de l'envoyer au cachot et de le suspendre de ses fonctions.

— Pauvre garçon! A sa santé! dit le lieutenant des chasses, qui commençait à s'attendrir sensiblement.

— Dès le jour suivant, reprit le capitaine, le duc de Gesvres, qui m'honore de quelque bienveillance et qui, en qualité de gouverneur de l'Ile-de-France, avait dû se trouver au nombre des chasseurs, m'éclairait sur la vérité. Il avait vu, de ses yeux vu, le fait en question. Le jeune homme qui s'était élancé à la bride du cheval était un maréchal des logis et non un simple cavalier. Alors seulement je me rappelai l'absence de Doisy au moment de l'interpellation adressée à ses camarades, le silence qui s'était fait d'abord dans les rangs. Bref, tout me fut connu. Je ne pouvais faire amende honorable à un de mes hommes.

— Tu ne le pouvais pas, Pardaillan.

— A moins de donner ma démission sur-le-champ.

— Oui....

— Cependant, grâce à mon oubli, à mon emportement, à ma fatale méprise, un garçon estimable, non-seulement était privé d'une faveur royale, mais encore désigné à ses camarades, à ses chefs, comme un imposteur, un fanfaron. Il pouvait être arrêté court dans la carrière librement choisie par lui. Je n'hésitai pas, alors, Dampierre.

— Tu as bien fait, mon ami; bois donc.

— Je me dévouai, corps et âme, à la réparation du mal dont j'étais cause; j'allai trouver notre lieutenant-colonel, M. de Tolt. Je lui confiai tout, à lui, mon chef, comme aujourd'hui je me confie à toi, mon ami. A nous deux, nous décidâmes de ce qu'il convenait de faire pour le jeune homme.

— Ah!... voyons.

— D'abord le changer d'escadron, pour que mon incartade pesât moins sur lui.

— Bien!

— Cela fait, l'envoyer sur le Rhin et le mettre à même de s'y distinguer, puisqu'il ne voulait parvenir que par la bonne voie.

— Très-bien !

— Mais ce n'est pas tout.

— Parfait !

— Déjà M. de Tolt m'avait écrit de là-bas qu'il l'avait désigné au ministre pour l'avancement, et je n'entendais parler de rien. Je me résolus à mettre aussi les fers au feu de mon côté. Sans la faveur, vois-tu, on ne fait rien de bon dans ce pays-ci.

— C'est clair; la graine d'épinard ne pousse vite qu'à Versailles.

— Eh bien, pour y venir à Versailles, pour me rapprocher de la cour, j'acceptai cette besogne d'organisation que j'avais d'abord refusée.... Oui, je n'avais pas voulu quitter mon régiment; notre régiment, c'est notre famille à nous autres. Que te dirai-je, mon ami? moi qui n'ai jamais rien demandé en mon nom, depuis deux mois je me suis fait quémandeur, pied-plat, courtisan! J'intrigue à droite, à gauche, pour trouver des protecteurs à mon protégé. J'ai des placets plein ma poche; toujours le même, j'en ai semé dans tous les ministères et dans toutes les antichambres; rien n'a fait jusqu'à présent. Je m'étais d'abord adressé au roi; mais le roi ne se mêle de rien, et il est inabordable pour nous autres. Plus tard, j'ai visé à la favorite. Il était bien naturel qu'elle m'aidât à réparer une injustice dont elle est la première cause. Déjà j'avais obtenu une audience d'elle; je croyais l'affaire terminée : au diable! sa fille est morte. La marquise est devenue invisible comme le roi! Sans me décourager, j'ai tenté un troisième assaut. Cette fois j'ai tourné la citadelle; je suis entré par les cuisines.

— Gourmand!

— Tu comprends?

— Parbleu! répondit le lieutenant des chasses, en remplissant de nouveau son verre. C'est-à-dire.... je comprends.... Non.... va toujours.... A ta réussite!

— Allons, Dampierre, lui dit le capitaine en s'interrompant, tu bois trop!

— Laisse donc! ces petits vins des environs de Paris, c'est inoffensif.

— Mais tu ne sais donc plus ce que tu dis? Tu ne sens donc plus ce que tu bois, malheureux? c'est du Roussillon qu'on nous a donné!

— Ah! bah! tu crois?

— Mon frère n'en a pas d'autres dans sa cave. »

Dampierre ouvrit de grands yeux, prit gravement son verre, après avoir, d'un signe de la main, rassuré son ami; puis il huma une petite gorgée, s'en gargarisa la bouche, et, d'un air convaincu : « C'est vrai; tu as raison, dit-il. Je n'y avais pas goûté. »

Alors il replaça sur la table son verre à peine entamé et le distança, par réflexion, de toute la longueur de son bras, repoussa de même la bouteille, s'essuya les lèvres de sa serviette, en faisant suivre sa pantomime de ces mots remarquables : « Je déteste les vins du midi. Continue.

— J'entrai donc par les cuisines, reprit Pardaillan; c'est-à-dire, ne pouvant m'adresser aux maîtres, je m'adressai aux valets, aux écuyers de bouche, aux gardes-vaisselle, aux tourneurs de broche, aux porteurs de chaises, aux falotiers, aux pâtissiers, aux femmes de chambre, aux filles de service, que sais-je? Qu'est-ce qui te fait rire?

— Moi?... Va toujours; je pensais à la singulière figure que je devais avoir sur ce cheval de bois.

— Oh! tu peux rire de moi, Dampierre, et de mes moyens d'intrigue. Cependant, grâce à mes nouveaux auxiliaires, un de mes placets fut déposé sur la toilette de la favorite, un autre dans sa voiture, un troisième trouva moyen de se glisser même dans un pâté; mais jusqu'à présent, soit que le placet de la toilette ait servi à faire des papillotes, que celui de la voiture ait allumé la pipe du palefrenier, et que le pâté n'ait été ouvert qu'à l'office, j'ai compromis inutilement mes moustaches grises et ma croix de Saint-Louis avec toute cette engeance. N'importe! notre ami sera offi-

cier, j'en réponds, poursuivit le brave capitaine, et je compte bien ne pas m'arrêter là dans la réparation de mes torts. Je sais que le père du jeune homme a fait de mauvaises affaires dans les entreprises; moi, je n'ai pas d'enfants, j'ai quelque fortune....

— Ah! que c'est bien! murmura une petite voix tout émue.

— Qu'est-ce que tu fais ici? cria le lieutenant des chasses à sa fille, qu'il aperçut derrière le fauteuil du capitaine, les yeux en larmes et les mains jointes.

— Ce que je fais, mon père?... Mais.... j'écoute.

— Tu viens donc d'entrer à la sourdine?

— Je ne suis pas sortie.

— Voyez-vous, la fille d'Ève! Eh bien! si tu as écouté, poursuivit le père, en essayant de prendre devant son ami le grand ton d'autorité dont il faisait rarement usage, tu as dû entendre que le récit du capitaine était entièrement confidentiel.

— Oui, mon père; j'ai entendu.... confidentiel.... pour nous deux.... puisque j'étais....

— Elle a raison, dit Pardaillan. Allons, ma belle enfant, c'est moi qui ai des excuses à vous faire pour avoir tenu table si longtemps, sans songer que vous êtes venue à Versailles pour voir toute autre chose que deux vieux amis qui bavardent sans raison et qui boivent sans soif.

— Ah! que vous êtes bon!... oui, vous êtes bon! murmura la jeune fille. J'ai eu raison d'écouter, n'est-il pas vrai? puisque cela fait que je vous aime de tout mon cœur! »

Et, par un mouvement rapide, elle s'empara d'une des mains du capitaine, et la baisa avant que celui-ci eût songé à la retirer.

« Oh!... oh!... chère enfant! » dit le capitaine ému lui-même; et, se retournant vers Adèle, il resta un instant stupéfait du caractère étrange et passionné que venait de revêtir sa beauté. Ce simple coup d'œil lui suffit pour lire entièrement dans le cœur de la jeune fille. Ces ennuis, ces

souffrances inexplicables, qu'au bout de plusieurs mois un père n'avait pu encore deviner, il les comprit sur-le-champ, et, se courbant vers elle : « Je tiens plus que jamais à ce qu'il soit heureux? » lui dit-il tout bas.

Élevant ensuite la voix : « Vous n'êtes plus fatiguée, je l'espère, reprit-il, et vous ne gardez pas rancune à notre Versailles de vos mésaventures de la matinée. Allons, ma belle enfant, faites un bout de toilette, si bon vous semble; votre père va passer son bel uniforme, et tous trois nous irons au parc, voir les illuminations, et même faire un tour dans la grande galerie du château, où j'ai mes entrées. »

Pendant que ces paroles s'échangeaient entre son ami et sa fille, Dampierre, resté à table, avait avisé du coin de l'œil le verre presque plein, envoyé par lui si injustement en exil. Il l'en faisait revenir peu à peu, et, quand Pardaillan acheva sa péroraison, la paix était faite entre le vin de Roussillon et le lieutenant des chasses de la capitainerie de Compiègne.

Au moment de partir, Dampierre se sentit la tête lourde et embarrassée. Il jugea prudent de rester au logis; mais ne voulant pas priver sa fille du spectacle féerique des illuminations, il la confia en toute sécurité à la protection du noble capitaine.

D'autres événements d'une nature plus étrange étaient réservés à ma grand'tante durant son court séjour à Versailles, et devaient décider de son sort comme de celui de Charles Doisy et de M. de Pardaillan lui-même.

VI

Où Adèle voit son propre fantôme.

Adèle et son guide se promenaient dans le parc, quand le capitaine, à la clarté de la lune et des lampions, crut entre-

voir, au milieu de la foule, un gros homme qui semblait s'adresser à lui par des signes multipliés.

Il s'approcha. C'était un cocher de Mme de Pompadour.

M. de Pardaillan apprit par lui que la marquise, en l'honneur de la fête du roi, rompant son deuil, devait se montrer le soir même dans la grande galerie.

Le renseignement était bon, mais il fallait le rendre profitable.

Se diriger aussitôt de se côté, quitter le parc pour le château, se faire jour avec sa jeune compagne à travers des essaims de courtisans qui déjà encombraient le grand escalier, fut pour le capitaine l'affaire d'un instant.

A peine entré, il voit un mouvement, un remous de la foule s'opérer vers une extrémité de la galerie. « Elle est là sans doute, » se dit-il.

M. de Pardaillan, en dépit de l'étiquette de cour, se sent homme à lui parler de son affaire Doisy, du brevet d'officier, et sur-le-champ; mais il songe à la jeune fille qui lui tient le bras. Peut-il en sa compagnie aborder la royale courtisane? Non. Cette fois il s'agit de l'étiquette de l'honneur, et celle-là, le capitaine la connaît et la respecte.

Il installe Adèle sur un bout de banquette, en priant poliment deux dames d'apparence respectable, qui se trouvent là, de veiller sur elle; puis, tranquille sur son arrière-garde, il marche en avant.

Les dames respectables, qui n'étaient pas assez vieilles encore pour être sans prétentions, ne tardent pas à s'apercevoir des inconvénients de ce qu'on leur a donné à garder. Elles n'accrochent plus un regard ni une salutation. Tous les hommes qui passent admirent les traits délicats de la jeune fille, son teint frais et ses cheveux abondants; elles ne sont plus inspectées qu'après coup, à la légère, et perdent évidemment à la comparaison.

Les deux dames respectables se hâtent de renoncer à un voisinage si dangereux.

Deux mousquetaires prennent leur place.

Par bonheur pour Adèle, ils ne sont pas de la bonne espèce. Communs et bêtes, eux-mêmes provinciaux, encore encrassés, ils ne savent adresser à la jeune fille que des balourdises incapables sans doute de la séduire, mais suffisantes pour l'effrayer.

Un autre leur succède. C'est un jeune homme au costume élégant, mais débraillé, aux allures hardies et conquérantes, mais dégingandées, et dont les grands airs de cour ne laissent pas que de sentir quelque peu le tripot et le brelan.

« Vous êtes seule, ma charmante, dit-il à Adèle.

—Non, monsieur, répond-elle en balbutiant, comme pour invoquer l'appui de son protecteur absent; je suis venue avec le capitaine Pardaillan, qui m'a laissée.... parce que....

— C'est justement lui qui m'envoie pour vous tenir compagnie, ma toute belle. Comment vous nomme-t-on?

— Adèle Dampierre, répond ingénument la pauvre fille.

— C'est ça.... Diable! beau nom! Et M. votre père appartient au château.

— Il est lieutenant des chasses, monsieur.

— C'est ce que je voulais dire. Diable! belle position! Eh bien, charmante Adèle, je vous ai reconnue rien qu'à vos cheveux. Je vous déclare, foi de chevalier d'Annezay, que depuis feu la reine Bérénice, jamais chevelure plus délicieusement plantureuse que la vôtre n'a paru à une cour quelconque. Ah! les beaux cheveux! J'en dirais probablement autant de vos yeux, s'ils daignaient un tantinet se tourner de mon côté. Pardaillon me les a vantés. »

A ce nom, invoqué là sous un motif si singulier, Adèle releva la tête involontairement, et la vue du chevalier, loin de l'intimider d'abord, la rassura au contraire. Le désordre de sa toilette, la pâleur maladive de son teint, lui inspirèrent une sorte de commisération pour le pauvre jeune homme. Elle le crut souffrant, et cette idée suffit à lui donner confiance.

Enhardi par les apparences, le chevalier hausse d'un ton sa parole comme son regard. Il se rapproche d'Adèle qui, devenue plus clairvoyante, afin d'éviter son approche, son contact, s'éloigne à mesure qu'il avance, et dans son trouble, dans son émotion, recule au delà même des limites de sa banquette et tombe.

On fait rumeur autour d'elle, on la relève : « Un verre d'eau ! au buffet ! » disent quelques voix.

Dans ce moment, par un coup de la Providence, la foule s'entr'ouvre ; tous les promeneurs s'arrêtent ; tous les hommes se courbent, toutes les femmes font la révérence, c'est Mme de Pompadour qui passe, entourée d'un brillant état-major de courtisans, parmi lesquels Adèle n'en distingue qu'un seul, l'ami de son père, le brave capitaine Pardaillan.

Elle s'élance dans cette route qui vient de s'élargir devant elle, et se dirige vers son premier guide.

Le capitaine avait résolûment abordé la marquise à chacune de ses stations. Il lui avait adressé ses compliments, essayant de leur faire servir d'enveloppe à sa grande affaire, celle du brevet d'officier, qu'il trouvait moyen de glisser à travers ses lieux communs de politesse. La marquise lui avait souri, lui avait répondu, mais vaguement, sans lui prêter autrement attention, sans le reconnaître, sans le comprendre, à peu près comme Dampierre avec son vin de Roussillon.

Un peu découragé, M. de Pardaillan se laissait déborder dans l'escorte ; il perdait du terrain, quand Mme de Pompadour poussa tout à coup un cri perçant.

L'exclamation de Mme de Pompadour était pour le capitaine une occasion qui se présentait de se rapprocher d'elle. Il le tentait, lorsqu'il se sentit arrêté dans son élan.

Adèle venait de le rejoindre.

En compagnie de la naïve jeune fille, le moyen de retourner vers la favorite ? Il n'y songeait plus et se disposait à s'éloigner, quand il vit Mme de Pompadour lui adresser un geste en l'interpellant :

« Eh bien ! monsieur de Pardaillan, n'avons-nous pas à causer encore ? »

On s'écarta d'eux aussitôt, on leur fit place, tout en s'étonnant de voir la royale tutrice, la gouvernante maîtresse, porter l'esprit des affaires jusque dans les réunions de fête.

Adèle, le capitaine et la marquise formèrent un centre autour duquel le reste gravita respectueusement à distance.

Celle-ci reprit alors :

« Je me rappelle parfaitement ce dont il s'agit, monsieur ; ne vous ai-je pas même à ce sujet accordé une audience ? C'est pour les cadres d'un nouveau régiment de cavalerie que le roi vous a chargé de former, n'est-il pas vrai ? »

Et tandis qu'elle parlait, et tandis que le pauvre capitaine, fort embarrassé de sa position entre ces deux femmes si dissemblables, tentait de faire mieux comprendre le vrai motif de ses incessantes sollicitations, la marquise, sans lui prêter plus d'attention qu'auparavant, tenait ses yeux fixement attachés sur la jeune fille, palpitante sous son regard, et à plusieurs reprises, elle murmurait avec un accent plein d'émotion :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Étonné du vif intérêt qu'elle semblait prendre à ses explications, le capitaine commençait à s'embrouiller dans ses phrases, lorsque l'interrompant :

« C'est bien, c'est bien, monsieur, lui dit-elle ; faites-moi une note sur toût cela. » Et désignant Adèle : « Cette enfant me l'apportera demain, à mon lever. »

Adèle et le capitaine firent un soubresaut.

« Je le désire ; je veux la voir encore, reprit la marquise ; vous l'accompagnerez si bon vous semble, monsieur de Pardaillan. Adieu, ma mignonne. »

Un seul mot prononcé à l'une des portes de la grande galerie de Versailles venait d'imprimer une nouvelle secousse à la foule.

On avait annoncé LE ROI.

La marquise se hâta d'aller au-devant de Louis XV.

« Eh bien ! était-ce beau? demanda le lieutenant des chasseurs quand sa fille et son ami rentrèrent au logis.

— Superbe, » répondit le capitaine en se jetant sur un siége d'un air de mauvaise humeur; et il raconta ce qui s'était passé relativement à la marquise. « Tu vois, ajouta-t-il d'un ton ironique, qu'il ne tient plus qu'à nous d'obtenir dès demain la nomination de notre jeune homme.

— C'est fait alors, dit Dampierre.

— C'est plus loin de se faire que jamais, répliqua l'autre. N'as-tu donc pas entendu que la marquise veut revoir ta fille? que c'est ta fille qui, cette fois, doit présenter le placet?

— Mais je ne refuse pas, interrompit Adèle, quoique certainement on soit bien mal à son aise au milieu de tout ce beau monde-là.

— Votre bon vouloir ne suffit pas, mon enfant, dit Pardaillan; votre père refuse pour vous.

— Moi, pas du tout ! exclama à son tour Dampierre, que le vin de Roussillon dominait encore et rendait plus accommodant. Ça sera drôle, ma fille ira voir Mme de Pompadour, tandis que j'irai faire ma visite au roi.... Pourvu que le roi n'ait pas entendu parler de la figure que j'avais sur ce cheval de bois.... il serait capable de me rire au nez.... Bast ! »

Le capitaine le regarda fixement, et se tournant vers la jeune fille : « Savez-vous, Adèle, ce que c'est que Mme de Pompadour?

— Mais.... c'est une marquise.

— C'est.... c'est une vilaine femme.

— Tu n'es plus connaisseur, mon vieux, dit Dampierre. Jolie femme, jolie femme ! au contraire. »

Et il se mit à rire aux éclats.

Le capitaine haussa les épaules, et s'adressant de nouveau à la jeune fille : « Il faut que vous compreniez bien, mon enfant, l'importance de cette visite qu'on attend de vous. La marquise.... n'est pas une femme comme une autre; la mar-

quise n'est une grande dame que par contrebande, que.... comment vous dirais-je? C'est.... c'est la maîtresse du roi, enfin!

— Ah! » fit Adèle d'un air indécis. Puis, après un moment de silence : « Je ne comprends pas bien, dit-elle. Est-ce que le roi a encore des maîtresses à son âge?

— Mais à quarante-sept ans on n'est pas....

— Elle croit qu'il s'agit d'une maîtresse de clavecin! cria Dampierre en riant plus fort, vous avez bien fait de revenir, vous m'amusez; je m'ennuyais tout seul.

— Non, mon enfant, reprit Pardaillan avec gravité, ce n'est pas une maîtresse de clavecin, c'est... c'est.... l'*amoureuse* du roi! et le roi est marié et elle aussi! Comprenez-vous maintenant? »

La pauvre villageoise baissa les yeux, et sa rougeur répondit pour elle.

Cependant, relevant bientôt le front d'un air mutiné :

« Si c'est une mauvaise femme, comme vous le dites, pourquoi courez-vous donc toujours après elle?

— Bien répondu! »

Et Dampierre se roula sur son fauteuil.

« Permettez, mon enfant, dit le capitaine, distinguons : moi, je ne suis pas une jeune fille.

— Je le sais bien.

— Parbleu!... vous m'amusez de plus en plus! Oh! que vous avez donc bien fait de revenir!

— Je vais à elle, comme tout le monde, pour les affaires de l'État, car c'est elle qui gouverne! J'y vais, non pour moi, mais pour un autre, et, puisque vous avez entendu ma confidence à votre père, je puis le répéter, j'y vais pour lui faire réparer une injustice dont elle est la cause première. »

Adèle sembla réfléchir, puis d'un ton de résolution :

« Eh bien! c'est pour cela aussi que j'irai! Refuserez-vous de m'associer à votre bonne action?

— Elle a raison, dit le père en s'attendrissant tout à coup. Bien, pauvrette! c'est très-touchant, ce qu'elle dit là. Viens m'embrasser. Il ne s'agit pas ici de faire la bégueule, mais d'être utile à ce brave garçon qui lui a fait son portrait, et pour rien! Ce sera le payement de sa peinture. Au bout du compte, la marquise ne la mangera pas! Oh! si c'était le roi.... un instant, sire; de ce côté, nous ne voulons pas diriger vos chasses, et encore moins fournir le gibier. D'ailleurs ne seras-tu pas là, Pardaillan?

— Sans doute, mon père a raison; que puis-je craindre? Notre voyage à Versailles aura du moins été utile à.... quelqu'un.

— A la bonne heure! dit le capitaine. Moi, j'avais cru devoir vous avertir; mais si tous deux vous êtes d'accord, je ne demande pas mieux. Vive le roi! mon maréchal des logis sera officier. A demain donc, mon enfant. »

Le lendemain, vêtue de blanc comme une première communiante, Adèle fut conduite vers la partie du château où se trouvaient les appartements de la favorite.

A chaque salon qu'elle traversait, elle était forcée de s'arrêter, tant elle se sentait défaillante. Durant une longue nuit sans sommeil, elle avait réfléchi aux paroles de M. de Pardaillan. Un instinct d'amour lui en avait fait comprendre la portée. Que pouvait-elle avoir à démêler avec une femme pareille? Cette femme, pourquoi, la veille, l'avait-elle regardée avec tant d'attention? Pourquoi avait-elle voulu la revoir encore? Elle ne trouvait de réponse à aucune de ces questions; et le mystère qui environnait cette visite la lui rendait encore plus redoutable.

Son amour pour Charles Doisy fut plus fort que le reste. Il fallait qu'il fût officier. Pour lui, comme pour elle, s'armant de courage, elle parvint à vaincre sa timidité native, et à maîtriser les révoltes de sa pudeur.

Quand le capitaine et sa jeune amie furent introduits auprès de la toute-puissante marquise, celle-ci était à sa toi-

lette. Une de ses femmes, après avoir lavé ses cheveux dans de l'eau parfumée, les couvrait de poudre à la maréchale; une autre étalait sur les meubles des robes de soie, de dentelle ou de brocart, pour qu'elle eût à choisir; une troisième essayait la coiffure du jour sur une tête à poupée, pour qu'elle pût juger de l'effet, et l'ornementait de fleurs ou de plumes, selon que le coup d'œil de sa maîtresse approuvait ou rejetait.

A gauche de la toilette se tenait assis un beau jeune ecclésiastique, en manteau court, en bas violets, portant un rabat en point de Venise et des joyaux à chacun de ses doigts. C'était un évêque récemment nommé. Il tenait à la main une petite pelote de velours, toute couverte d'épingles d'or, et la présentait alternativement, soit à la dame, soit à la suivante.

Vers la droite, on voyait, debout, un homme à la haute prestance, décoré de plusieurs ordres et portant en sautoir, par-dessus sa veste richement brodée, le large cordon du Saint-Esprit. C'était le ministre de la guerre qui venait consulter et prendre des ordres.

La marquise, tout en se mirant, tout en s'épinglant, tout en jetant des regards négatifs ou approbatifs vers la tête à poupée ou vers les robes accumulées devant elle, échangeait avec l'évêque et le ministre des paroles tour à tour graves ou enjouées, quand les noms de Mlle Dampierre et du capitaine de Pardaillan lui furent articulés bas à l'oreille; elle tressaillit, se leva, et d'un geste fit signe à l'évêque et au ministre de s'éloigner.

Ceux-ci, après un salut profond, se retirèrent dans un petit salon attenant au cabinet de la marquise, et là ils attendirent qu'il lui plût de les rappeler.

A peine avaient-ils disparu que Mme de Pompadour, se retournant brusquement, s'élança vers Adèle, qui venait d'entrer, la prit dans ses bras, la baisa au front, et la contemplant dans une sorte d'extase douloureuse :

« Ma fille! » s'écria-t-elle.

A cette exclamation, dont elle ne put comprendre le sens, la pauvre enfant, déjà jetée hors d'elle-même par toutes ses émotions précédentes, subitement atteinte d'une de ces faiblesses nerveuses auxquelles elle était sujette, s'évanouit entre les bras ouverts pour la recevoir.

Les femmes s'empressèrent; le capitaine, désespéré et qui la croyait déjà morte, aida à la déposer sur un sofa, poussa des soupirs haletants, frappa du pied, laissa même échapper quelques jurons, se souvenant à peine du lieu où il était, et ne cessa de lui prodiguer ses soins que lorsqu'il s'agit de couper les lacets de son corsage.

Il se retira alors dans un coin de l'appartement, ne sachant plus ni ce qu'il devait penser ni pourquoi il était venu.

Presque inanimée, la jeune fille était étendue sur le sofa; ses yeux restaient fermés; ses cheveux, déroulés, retombaient en désordre sur sa poitrine, pâle comme son front.

« Oh! laissez-la un instant ainsi! supplia la marquise; c'est ainsi que, pour la dernière fois, j'ai vu mon Alexandrine, à qui elle ressemble tant! »

Et elle éclata en sanglots.

Par son ordre on alla chercher une couronne de roses blanches, précieusement déposée dans un coffre de deuil, dans un coffre qui renfermait les seules choses qui lui restaient de sa fille : de blonds cheveux, des fleurs fanées, un mouchoir trempé de ses larmes et teint de son sang.

Mme de Pompadour n'était plus la belle et omnipotente favorite; alors, c'était une pauvre femme à qui il n'était permis d'être mère qu'en cachette; une femme qui, à force d'adresse, de beauté et d'ambition, avait fait son esclave d'un roi; mais à cet esclave elle devait des sourires et de la belle humeur. Devant lui, comme devant les autres, il lui fallait cacher ses larmes, étouffer ses douleurs, contenir ses élans de maternité. Ne devait-elle pas rester belle pour plaire au maître? Ne devait-elle pas plaire au maître pour gouverner l'État? Pourquoi aurait-elle pleuré sa fille? Ce n'était point

celle de Louis XV; c'était celle de M. d'Étioles.... Qu'importait au roi?

Quand on eut déposé entre ses mains la couronne de roses, elle la plaça sur la tête d'Adèle, comme, quelques semaines auparavant, elle l'avait placée sur la tête de son Alexandrine.

Ç'avait été une volonté de la mourante.

Elle se reprit alors à contempler de nouveau cette étrangère qui lui rappelait de si doux et de si poignants souvenirs. Ses larmes coulèrent avec plus d'abondance, et, par cet élan sympathique qui rapproche toutes les conditions devant une pensée de mort, ses femmes s'agenouillèrent et pleurèrent avec elle.

Adèle revenait à la vie; ses sens commençaient à sortir de leur anéantissement passager, et un seul bruit, celui des sanglots, venait frapper son oreille. Les idées pleines de confusion encore, elle ouvrit les yeux. Des femmes inconnues étaient là, à genoux, se lamentant. Elle essaya de se lever et retomba aussitôt en poussant un cri.

Elle venait de voir dans une glace une jeune fille, le teint livide, avec une couronne et des vêtements blancs comme un linceul. Cette jeune fille avait ses traits. Était-ce donc son spectre qui venait de lui apparaître?

Et elle entendait autour d'elle des voix gémir et répéter : « Pauvre enfant! Pauvre enfant! Mourir si jeune! si belle! Pourquoi l'avez-vous rappelée à vous, mon Dieu? »

Adèle referma les yeux, et de ses paupières deux larmes jaillirent.

Elle se pleurait elle-même.

Revenue tout à fait de son évanouissement, rendue au sentiment de sa position réelle, elle ne put cependant se défendre d'une terreur secrète en songeant à son fantôme qu'elle avait vu.

La marquise prodigua de nouveau ses caresses à Adèle; elle l'interrogea avec bonté sur sa famille, sur son pays, sur

ses espérances de fortune. Adèle ne put articuler un mot. Ce fut le capitaine qui se chargea de répondre pour elle.

Au moment de la quitter, Mme de Pompadour lui glissa au doigt une bague d'un grand prix. La jeune fille s'en aperçut à peine, et le remercîment n'arriva que jusqu'au bord de ses lèvres.

Perdant la mémoire du puissant motif qui lui avait fait risquer son aventureuse démarche, elle saluait pour prendre congé, quand M. de Pardaillan, entravant sa sortie, se hâta de lui dire :

« Et le placet ? »

A ce mot, Adèle recouvre tout à la fois la mémoire et la parole.

« Oui ! Ah ! de grâce, madame, s'écrie-t-elle, soyez bonne pour lui ! Il l'a si bien mérité ! D'ailleurs il vous a sauvé la vie peut-être, car c'est lui, lui seul, madame, qui a retenu le cheval !

— De qui et de quoi s'agit-il donc ? » demanda la marquise en souriant de cette animation subite, dont elle n'eut pas de peine à démêler la cause première.

Le capitaine expliqua tout et présenta sa pétition.

Après l'avoir parcourue :

« Notre intéressant libérateur n'aura pas perdu pour attendre, » dit la marquise de l'air le plus gracieux.

Elle sonna et fit mander le ministre de la guerre, qui se trouvait justement sous sa main.

« Monsieur de Paulmy, lui dit-elle, vous devez avoir quelque lieutenance de cavalerie à votre disposition ?

— Et à la vôtre, madame, répondit le galant ministre en s'inclinant.

— Eh bien donc, faites droit à ce placet, et sur-le-champ. Nous vous en saurons gré, notre cousin. »

Le lendemain, Dampierre et sa fille retournèrent à Béthizy, enchantés de la façon dont avait tourné la visite à Mme de Pompadour.

VII

Un cachet noir.

A peine étaient-ils de retour de leur voyage de Versailles, que Martine Brulard, qui depuis longtemps n'avait pas mis les pieds au château de la Douye, y arriva.

Martine avait des chagrins; ses yeux rouges et son air effaré le disaient assez.

Dès qu'elle se trouva seule avec Adèle, elle éclata.

Son père venait d'apprendre par un hussard de Berchiny que Charles Doisy, après s'être signalé au combat de Hamelen, y avait reçu une blessure grave.... mortelle sans doute.

A ce coup de foudre inattendu, à cette nouvelle qui menaçait de renverser toutes ses espérances de bonheur, Adèle se jeta dans les bras de Martine en fondant en larmes.

Martine, qui était venue chercher des consolations, et peut-être faire montre de sa douleur, se trouva vivement blessée en voyant Mlle Dampierre plus désolée qu'elle-même, et elle la quitta, persuadée que plus que jamais elle avait en elle une rivale et non plus une amie.

Adèle, de jour en jour, devenait plus triste et plus abattue; elle passait des heures entières devant son portrait peint par Charles Doisy.

Un matin, le lieutenant des chasses reçut une lettre cachetée de noir. Il déjeunait en tête à tête avec sa fille, lorsque cette lettre lui fut remise par Mariotte.

Dès qu'Adèle vit le cachet de deuil, sa pensée se reporta naturellement vers Charles Doisy, mortellement blessé au combat de Hamelen, au dire de Martine; faisant un effort pour vaincre la violence de ses émotions, elle se disposait à interroger son père; mais en voyant l'agitation subite, la

stupéfaction douloureuse qui venait de s'emparer de celui-ci au milieu de sa lecture, son cœur se comprima et les paroles expirèrent glacées sur ses lèvres....

« Qu'est-ce donc? de quoi s'agit-il? murmura-t-elle enfin, mais d'une voix si faible, tellement éteinte, que Dampierre devina l'interrogation plutôt au regard qu'à la voix.

— Rien.... ce n'est rien, » dit-il en se levant de table brusquement et en laissant là son repas à peine commencé.

Chez un homme tel que lui, parfait appréciateur des plaisirs sensuels, et dont les petits événements malencontreux de la vie n'avaient jamais eu le pouvoir de troubler le robuste appétit, cette fuite de table, ce mouvement d'abnégation eût suffi seul pour annoncer un grand malheur.

« C'est un ordre.... oui, reprit-il d'un ton grave et solennel qui n'était guère dans ses habitudes, un ordre! auquel je dois obéir, et sur-le-champ. »

Il appela son valet, lui ordonna de seller son cheval, et lui adressa diverses recommandations qui devaient suffisamment faire pressentir qu'il ne rentrerait pas de quelques jours.

Adèle resta muette, le regarda avec des yeux terrifiés; mais elle ne lui fit pas une seule objection.

Tandis qu'il était monté à sa chambre pour quelques préparatifs indispensables, Adèle résolut de l'y rejoindre. Arrivée devant la porte, elle n'osa entrer; elle ne le put pas. De même que ses lèvres étaient restées muettes, ses jambes demeuraient immobiles. Qu'allait-elle dire à son père? L'interroger sur le sort de Charles?

Elle eut peur de la réponse qu'il pouvait lui faire. Elle eut peur du coup qu'elle pouvait recevoir!

Et comme elle se tenait là, indécise, perplexe, mais ne pouvant cependant supporter ce doute qui la torturait, elle entendit son père marcher à grands pas en poussant de longs soupirs, et le mot : « Mort! mort! » articulé avec un profond accent de douleur, vint frapper son oreille.

« Qui donc est mort? s'écria-t-elle en se précipitant dans

la chambre et en recouvrant tout à la fois le mouvement et la parole; M. Charles?... »

La main de M. Dampierre descendit rapidement sur la bouche d'Adèle.

« Que ce nom ne soit plus prononcé entre nous, pauvrette, lui dit-il. Oublions-le; si, comme moi, tu ressentais quelque amitié pour lui, efface-la de ta mémoire, qu'il n'en soit plus question! Entends-tu? Jamais! jamais! »

Il prit sa fille entre ses bras, lui baisa les yeux, la recommanda aux soins de Mariotte, monta à cheval et partit.

Maintenant, par une de ces bizarreries si fréquentes au milieu de nos douleurs, car nos douleurs, comme nos joies, sont capricieuses et fantasques, Adèle cherche à rentrer dans son doute. Un cachet noir apposé sur une lettre a suffi pour lui faire croire à la mort de Charles; et quand le cri échappé à son père, cette phrase sur Doisy, qui ne peut avoir pour elle qu'un sens positif, quand tout enfin a semblé concourir à justifier ses pressentiments, à la confirmer dans sa croyance, cette croyance, elle la repousse.

A son âge, on voit l'espérance pénétrer jusque dans la tombe des morts.

« Lorsque j'ai rapporté à mon père le propos de Martine relativement à la blessure de Charles, se dit-elle, à peine s'il a paru y prêter attention. Pourquoi se serait-il ainsi troublé aujourd'hui devant un résultat qu'il devait prévoir? Puis, en quoi cela pouvait-il l'obliger à s'éloigner d'ici, et pour plusieurs jours? Cependant il m'a dit de l'oublier.... « Mort! « mort! » s'est-il écrié. Qui donc est mort, si ce n'est lui? Oh! la lettre! cette lettre seule pourrait me dire toute la vérité! »

Cette lettre, elle la cherche, pensant que, dans sa précipitation, son père a peut-être négligé de la garder et de l'emporter avec lui; mais elle ne la trouve pas.

Elle songe alors à Mariotte; peut-être aussi son père, au moment du départ, quand il est descendu seul de sa chambre, n'a-t-il pas craint de s'expliquer devant sa vieille ser-

vante. Alors elle interroge la Picarde, laissant éclater devant elle ses craintes et même sa douleur.

« Écoutez, not' démoiselle, lui dit Mariotte, faut pas ainsi s'entretenir en grand'crémeur sans raison ni bon sens. Si ce garçon est guari de sa navrure, n'y a plus de danger; alors tenez-vous coite; s'il est défunt, n'y a plus de remède; à quoi bon larmoyer? Ne devons-nous mie chacun itou en faire autant? Vous duit-il tout savoir au certain, pour vous désoler tout de suite et vous consoler plus vite? A la bonne heure! on peut amoyenner la chose. Cil qui peut vous en dire long n'est pas loin; c'est père Hubert, le *rouisseur* : il est appert en art magique, le vieux madré! vez-le. »

Adèle refusa d'arriver à la certitude avec l'aide du sorcier.

Puisant momentanément des forces dans l'excès de son désespoir, elle se rendit d'elle-même, à pied, à la ferme des Brulard; elle courait risque d'y rencontrer le *vieux rouisseur*, sans doute, mais ce n'est pas lui qu'elle y allait chercher; c'était Martine, et ce fut Martine seule qu'elle y trouva.

La fille du meunier chantait alors à tue-tête, de l'air le plus joyeux du monde,

La voix d'Orphée, malgré tout ce qu'on en raconte, ne manifesta jamais sa puissance d'une façon plus merveilleuse que ne le fit en ce moment la voix fausse et discordante de Martine; jamais les symphonies d'Haydn ou de Beethoven, les accords les plus enivrants de Mozart, d'Auber et de Rossini ne retentirent aux oreilles d'un mélomane fanatique avec autant de charme qu'Adèle en trouva au vieil air si impitoyablement écorché alors par la fille Brulard; Byron, Hugo et Lamartine, dans leurs plus grands jours d'inspiration et de lyrisme, n'ont jamais laissé tomber des strophes d'un plus formidable effet que celui produit par ces vers si simples :

On vend de la tiretaine,
De la soie et du velours, etc.

Le reste à l'avenant.

Adèle, palpitante, s'était arrêtée sur le seuil de la chambre occupée par Martine; elle écoutait dans une sorte de ravissement extatique ce chant trivial, comme elle eût écouté les cantiques des anges ou la voix du Christ au tombeau de Lazare.

Pour elle, la voix de Martine venait de ressusciter un mort.

Se précipitant dans la chambre :

« Il est donc sauvé? s'écria-t-elle.

— Ah! vous m'avez fait peur! dit, avec un soubresaut, Martine qui ne s'attendait pas à cette visite. Qui donc est sauvé?

— Mais lui.

— Qui, lui?

— M. Doisy.

— M. Doisy? hein.... plaît-il?... pourquoi sauvé? reprit la fille du meunier dans un trouble évident.

— Il n'est pas mort, du moins, poursuivit Adèle.

— Mort... lui?... qui donc a pu vous dire....

— Mais vous, Martine, ne m'avez-vous pas parlé d'une blessure mortelle reçue par lui dans la ville d'Hamelen?

— Ah! oui, oui..., pardon! c'est que je pensais à tout autre chose, » répondit l'autre en se remettant de son trouble momentané; et, d'un air plus calme, elle ajouta : « Au fait, après ce qui lui est arrivé, il pourrait bien n'être plus de ce monde.... je l'ai même entendu dire, et, pour votre gouverne, mam'zelle, vous ferez bien de le croire ainsi, voire même de le répéter au besoin. »

Adèle la regarda d'un air stupéfait; puis, tombant sur une chaise :

« Et vous chantiez, Martine!

— Pourquoi pas? Faut-il donc toujours être en pâmoison? Ça ne me va pas, à moi. D'ailleurs je suis contente aujourd'hui : je vais me marier. Oui, mam'zelle, et bientôt, je l'espère; mon père y consent, il ne s'agit plus que de patienter

un peu ; car nous nous marions, nous autres ! » ajouta-t-elle en se redressant de toute la hauteur de sa fausse vertu.

Depuis sa dernière visite au château de la Douye, la fille Brulard en avait beaucoup appris sur le compte de Mlle Dampierre et sur son séjour à Versailles. Aussi reprit-elle d'un ton d'arrogance et de dédain :

« Vous ne m'aviez pas raconté, ma mie, à quelle occasion le roi vous avait fait présent d'un diamant de si grand prix. Pourquoi donc ne me l'avoir pas montré ? Croyez-vous que j'en aurais été jalouse ?... Oh ! nous autres, simples filles de la campagne, nous nous contentons de moins ; ça coûte trop cher.

— Comment, le roi ! dit Adèle frappée de stupeur ; le roi ! je ne l'ai même pas vu.

— Je le souhaite pour vous, ma chère ; mais qui donc vous aurait remis ce joyau ?

— Mais.... Mme la marquise.

— Ah ! la Pompadour ? Au fait, reprit Martine avec une ironie grossière qu'elle croyait devoir être piquante, on se convient, on se rapproche selon les goûts qu'on a. Vous voyez le beau monde, à ce qu'il paraît, à présent ? Je pourrai bien le voir un jour aussi ; mais à d'autres conditions.... qui sait ?... Mon mari peut devenir.... »

Elle se retint tout à coup et se reprit à chanter comme si elle était encore seule.

Le meunier Brulard survint, et, avec sa brutale franchise, il renchérit encore sur les propos de sa fille.

« Retourne à ton rouet, près de ta mère ; hors d'ici, Martine ! il ne te convient pas de causer plus longtemps avec les belles demoiselles de château. Tiens-toi à ta place ; chacun à la sienne ! » Et se retournant vers la nouvelle venue, restée interdite devant ce double accueil : « Je ne vous prierai pas d'entrer chez ma femme, dit-il ; mais j'espère avoir le plaisir, je ne dis pas l'honneur, de vous

revoir quand j'irai porter mes redevances à votre digne homme de père. »

Le meunier et sa fille s'éloignèrent; Adèle resta seule.

VIII

Trois brins de chanvre.

Raillée, insultée, chassée, sans avoir pu même appeler la plus faible lueur sur le doute qui la tuait, Adèle sentait sa raison près de s'égarer au milieu du chaos de ses pensées douloureuses. Certes, elle avait déjà connu le malheur, puisqu'elle avait perdu sa mère; mais, de tous les étonnements pleins d'amertume que le mauvais destin pouvait encore lui tenir en réserve, celui de se voir méprisée, méprisée moralement, était le plus grand, le plus inattendu de tous. Elle n'ignorait pas combien de formes différentes le malheur peut revêtir pour arriver à nous; mais jamais elle n'eût soupçonné devoir le rencontrer sous celle du mépris.

A ses émotions, à ses tressaillements de pudeur, si un sentiment réel de honte pénible s'était mêlé jamais, ç'avait été surtout dans cette matinée où la rusée Martine l'avait réduite à se montrer aux yeux du jeune soldat tout inondée de la bourbe des marais. Aujourd'hui, ce n'est plus son vêtement d'emprunt, son tablier de grosse toile que la fille Brulard éclabousse d'une fange impure; c'est sur l'enveloppe même de son âme, sur sa robe virginale, sur son manteau de chasteté, qu'elle jette à pleines mains les immondices corrosives de la calomnie.

« Mon Dieu! si Charles n'a pas cessé de vivre, faut-il que ce bruit fatal arrive jusqu'à lui! Doit-il donc, lui aussi, mépriser la pauvre Adèle qui n'eut dans sa vie qu'un instant d'audace et de résolution? et à son profit! Mais non, ma

crainte est vaine ; près de lui, on ne peut rien contre moi, car Charles n'existe plus sans doute ! »

Et elle n'échappa ainsi à une douleur que pour tomber sous une douleur plus grande.

S'il vivait cependant ! s'il devait vivre encore assez pour entendre une voix lui dire à l'oreille : « Ton Adèle a cessé d'être une honnête fille ; tu voulais t'élever pour être digne d'elle, et elle était indigne de toi ! » Ah ! s'il vivait, ne fût-ce que pour quelques jours, eh bien ! elle se sentirait la force d'aller le rejoindre pour s'agenouiller devant son lit de douleur et le consoler par sa justification. Quoique la calomnie vole d'une aile rapide, elle arriverait à temps pour lui crier : « Charles, je suis innocente ! Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour vous et en restant digne de vous ! J'en prends à témoin celui dont je n'ai fait que seconder les vues généreuses, cet homme devenu pour vous un bienfaiteur, un second père, votre ancien capitaine, l'ami de mon père, M. de Pardaillan enfin, dont l'honneur vous répondra du mien ! » Cette démarche, elle oserait la tenter ! Elle l'oserait ; car, sous la double commotion qu'elle vient de ressentir, une incroyable énergie semble vouloir prendre la place de ses habitudes timides et craintives. Oui, elle va rentrer au logis de son père, lui tout dire, lui tout avouer ; qu'il l'accompagne, et elle part !... Mais son père.... son père, c'est lui qui est parti.... parti en emportant cette lettre fatale qui l'instruisait de la mort de Charles !

Sous le poids accablant de cette double et désolante pensée de mort et de déshonneur, elle s'éloignait de l'habitation du meunier, marchant devant elle au hasard, quand, arrivée sur les bords de la rivière d'Autonne, elle aperçut un homme enfoncé dans l'eau à mi-corps.

Cet homme, elle le reconnut bientôt au dandinement de sa tête, à ses cheveux vert pâle distribués par touffes sur un front chauve.

Distraite, effrayée même par cette rencontre inattendue,

Adèle ne vit pas une femme dont la jupe de futaine et le haut bonnet à la picarde disparurent derrière une haie aussitôt qu'elle se montra.

Le *vieux rouisseur* paraissait alors occupé à déplacer ses gerbes placées au fond de son *routoir*[1].

Celui du père Hubert était séparé de l'Autonne seulement par le chemin que suivait la jeune fille. Elle ne put donc éviter de passer près de lui; mais elle le fit les yeux baissés, le visage tourné vers la rivière, autant pour cacher son trouble qu'à cause de l'espèce de terreur dont elle ne pouvait se défendre à l'aspect du vieillard.

Songeant cependant aux derniers conseils de Mariotte, elle ralentit sa marche, sans l'interrompre toutefois.

Déjà elle était au delà du *routoir*, lorsque s'aventurant à jeter un regerd furtif derrière elle, elle vit le sorcier, les bras croisés, la tête ballante, qui la suivait de l'œil d'un air d'intérêt et de compassion.

Elle hésitait encore, quand elle l'entendit murmurer des paroles confuses, au milieu desquelles son nom seul ressortait distinct.

Revenant aussitôt sur ses pas :

« Vous m'avez appelé, père Hubert? dit-elle; pardon de ne vous avoir pas vu d'abord.

— Oh! que vous m'aviez ben vu, mam'zelle! à preuve qu'ensuite vous avez détourné la tête pour essayer de me dérober l'air de votre figure. Mais avais-je besoin de vous voir de face pour deviner la réception qu'ils vous ont faite au moulin....

— Quoi! vous savez, père Hubert?...

— Beau mérite! je les connaissons si ben que je les entendons d'ici jastoiser sur vous. Vous auriez évité ça, mam'zelle, si vous aviez suivi de prime le conseil de vot' servante.

1. Les *routoirs* sont ces flaques d'eau généralement produites par les infiltrations des rivières, et dans lesquelles on met rouir le chanvre.

— Quoi! vous savez aussi...?

— Oh! je sais.... je sais, reprit le bonhomme en lui jetant un regard en dessous, qu'il y a des choses que vous ne savez pas et que vous voudriez ben savoir; n'est-il pas vrai?

— Oui, oui; bien vrai! s'écria la jeune fille.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt? Vous n'avez donc plus confiance dans le *vieux rouisseur?* »

Adèle baissa la tête.

« Les échos du pays répètent de vilaines choses, mam'zelle; mais les échos ont ça de bon qu'ils ne répètent que ce qu'ils entendent dire; ils n'y ajoutent rien. De ce côté, ils valent mieux que les hommes. Vous désireriez leur faire changer de ton, dites?

— Que m'importe, si celui surtout devant qui j'aimerais à me justifier n'existe plus?

— Ah! fit le *rouisseur*, vous pensez à la lettre de ce matin? »

Adèle ouvrit des yeux stupéfaits. Puis, joignant convulsivement ses mains d'un air d'impérieuse supplication :

« Vous qui savez tant de choses, existe-t-il? le reverrai-je? s'écria-t-elle.

— Attendez et écoutez! répondit le vieillard d'un ton d'étrange solennité; surtout, retenez ben ce que je vas dire, car les paroles que je prononce à l'emblée et sous le souffle du *Maître*, à peine si mon oreille les entend et si ma pauvre mémoire les garde. Il en est d'elles quasi comme de mes vieux rêves de l'an passé.... Écoutez! »

Sans sortir de son *routoir*, il plongea alors profondément ses bras sous l'eau en marmottant des mots inintelligibles dans un jargon cabalistique; puis, des javelles submergées, il retira trois brins de chanvre, et, l'un après l'autre, du bout de l'ongle, il les dépouilla de leur enveloppe.

« L'*écorce* quitte la *chènevotte*, murmura le sorcier en attachant de temps en temps sur la jeune fille ses petits yeux

fauves et perçants : bien des choses s'éclairciront. La *chènevotte* est rayée, et la raie du *mitan* est majeure! tous ceux qui doivent mourir ne sont pas encore morts. »

Rassemblant alors les lambeaux humides et grêles de l'écorce du chanvre, il les mâcha à plusieurs reprises comme pour en étudier la saveur.

Personne n'ignore quelle est la puissance narcotique et vertigineuse du chanvre. C'est avec cette plante que les Orientaux composent le *bang* et le *haschich*, dont les effets, supérieurs même à ceux de l'opium, leur ouvrent des mondes imaginaires ou les jettent dans des exaltations prophétiques.

Peut-être la feinte ne jouait-elle pas seule un rôle dans la sorcellerie du père Hubert; peut-être les émanations de la plante, les opérations du rouissage, auxquelles il se livrait, agissaient-elles sur son cerveau en dehors de ses pensées volontaires; peut-être enfin était-il plus sorcier qu'il ne le croyait lui-même.

Quoi qu'il en soit, après avoir quelque temps savouré la liqueur âcre et caustique contenue dans les lambeaux enlevés par lui à la *chènevotte*, il les pressa entre ses doigts, les tira à lui et les fit crier à son oreille, écoutant avec grande attention le bruit aigre et grinçant qui s'en échappait.

Entre le chanvre et le chanvrier paraissaient exister en ce moment les rapports communs d'une langue mystérieuse et surnaturelle.

Adèle se tenait toujours devant lui, les mains jointes et dans une attitude pleine de perplexité et de foi; car la parole du vieillard, le timbre bizarre de sa voix, son regard obsesseur, le mouvement régulier de sa tête, la nuit qui venait, et jusqu'à la vue de l'eau, tout contribuait à la frapper de ce vertige superstitieux dont elle n'avait jamais été bien guérie.

Le *vieux rouisseur* s'arrêta dans sa consultation, et comme se parlant à lui-même, en paraissant répondre à une des exigences de son singulier interlocuteur :

« Oh ! oh ! dit-il.... l'osera-t-elle ?

— Tout ce qu'il sera en mon pouvoir d'entreprendre, je l'oserai, père Hubert. Parlez !

— Eh ben ! reprit le vieillard, écoutez donc ! Un fétu de paille vous a tout d'abord fait songer pour la première fois au beau jeune garçon qui vous occupe si tristement à l'heure présente.

— C'est la vérité, répondit Adèle.

— Ces trois autres fétus qui se trouvent là, si vous faites ce qu'ils ordonnent, pourront bien parfaire l'œuvre du premier.

— Qu'ordonnent-ils ? dit la consulteuse qui tremblait de tout son corps.

— Cette nuit même.... cette nuit, vous entendez, acheminez-vous, par la *Cavée aux Anglais*, vers la tour Saint-Adrien. »

Adèle fit un mouvement.

« Rendez-vous y seule, sans falot ni lanterne, quand tout dormira autour de vous ; soyez sans crainte. On n'est jamais si seule qu'on le croit.

— Ensuite ? dit Adèle.

— Ensuite, gravissez la montagne, et ne vous arrêtez qu'à la place où se trouvait naguère la chapelle de Sainte-Geneviève ; vous ne la reconnaîtrez que de reste aux marches de pierre qui s'y montrent encore au milieu des ruines.

— Ensuite ? répéta Adèle.

— Ensuite, si là vous priez Dieu pour les blessés, les blessés guériront....

— Mais il est mort ! s'écria-t-elle.

— Priez, vous dis-je ; priez, et, votre prière faite, levez les yeux, et regardez ben.... Surtout ne répétez jamais qu'aujourd'hui vous avez vu le père Hubert et que vous lui avez parlé. »

Il laissa tomber au milieu du routoir les trois brins de chanvre qu'il tenait à la main, puis il ajouta :

« Maintenant, ne m'en demandez pas plus; je ne saurais vous répondre : allez !

— Mon Dieu! serait-il possible? Cette lettre ne contenait donc point la vérité? Mais s'il est blessé, mourant, là-bas, si loin de ceux qui s'intéressent à lui, qui prendra soin de lui?... dites! »

Et elle tendait vers lui ses mains suppliantes.

« Puis-je croire que mes prières suffiront à le sauver? Répondez.... Ah! répondez par grâce! »

Le *vieux rouisseur* s'était remis tranquillement à transposer ses gerbes; il ne lui répondit point, sinon d'un ton dur et colère :

« Passez vot' chemin, jeune fille, et cessez de troubler dans sa besogne un pauv' vieillard qui ne sait ce que vous lui voulez! »

IX

La chapelle de Sainte-Geneviève.

En rentrant au château de la Douye, Mlle Dampierre fut prise d'une fièvre violente et dut se mettre au lit.

Mariotte envoya à Verberie chercher le médecin. Celui-ci commanda la diète, le repos absolu, et promit de revenir le lendemain. Mariotte voulut veiller sa maîtresse, et, malgré ses défenses expresses, elle s'obstina à rester dans sa chambre pour y passer la nuit. Adèle finit par l'y souffrir.

« Au fait, se disait-elle, puis-je penser à aller seule ainsi dans l'obscurité, parcourir ces ruines où nul, dans le pays, n'ose s'aventurer? ces ruines où un danger vous menace à chaque pas, dit-on, et où la bête de la Chambrerie erre dans les ténèbres? En aurais-je la force? Comment y songer? »

Le soir venu, accablée par la fatigue et par la fièvre, elle s'endormit. Mariotte en fit autant de son côté.

Onze heures sonnaient à la paroisse de Saint-Martin de Béthizy quand la jeune malade s'éveilla.

Un rêve venait de la transporter au fond du Hanôvre et de lui montrer Charles Doisy étendu sur un grabat, privé de soins, de secours, et attendant la mort au milieu d'un isolement affreux.

Se jetant aussitôt hors du lit, elle s'habilla silencieusement, à la hâte, en prenant toutes sortes de précautions pour ne point interrompre le sommeil de Mariotte.

« Si le père Hubert avait raison! se dit-elle; si mes prières pouvaient le sauver! Dans le doute même, pourquoi hésiterais-je? »

Vêtue à peine, marchant pieds nus pour ne point faire de bruit, elle gagna l'escalier, et, parvenue à la porte de sortie, là seulement elle chaussa ses souliers, qu'elle avait jusqu'alors tenus à la main.

La nuit était froide, le terrain inégal, raboteux; elle voyait clair à peine, car des nuages couvraient le ciel; mais la fièvre la soutenait, comme auparavant le désespoir.

Elle ne devait emprunter de forces, ce jour-là, qu'à ses souffrances physiques ou morales; à son amour aussi, cette autre souffrance!

En traversant le village, elle ne rencontra personne. A cette heure, les habitants des deux Béthizy dormaient tous paisiblement. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres, comme pas une étoile ne scintillait dans le ciel. Tout en s'applaudissant de sa solitude, elle s'en effraya. Sa raison vint à son secours.

« De quoi puis-je avoir peur? je ne vois rien, pas même mon ombre, et j'entends à peine le bruit de mes pas. »

Une chauve-souris décrivit ses spirales au-dessus de sa tête, et le cri de la chouette s'éleva du côté de la forêt. Les évolutions comme les cris de ces hôtes de la nuit lui étaient familiers; cependant elle tressaillit involontairement; mais elle poursuivit son chemin.

Au bout de quelques pas, soit réalité, soit un effet de la fièvre, elle crut entendre des hurlements lugubres.... Une cloche tintait dans le lointain.

« Ce sont les clameurs, ce sont les cloches invisibles du Prieur maudit! pensa-t-elle. Qui donc est en danger de mort?.... Moi, peut-être! »

Non sans peine elle reprit courage et continua d'avancer.

Parvenue à la *Cavée aux Anglais*, elle vit, dans de grises vapeurs, se dessiner devant elle la montagne, la tour, les ruines de Saint-Adrien. Elle les avait vues mille fois le jour et sans aucune sorte d'émotion pénible; mais à cette heure, et sous l'empire des idées qui s'emparaient d'elle à ce moment, les choses étaient tout autres. La montagne semblait vaciller sur sa base; on eût cru que de nouvelles assises s'ajoutaient à celles de la tour, qui paraissait grandir et dont les créneaux s'éclairaient par instants d'une lueur étrange. Les pans des ruines eux-mêmes, restés debout dans toute leur hauteur, se mouvaient, se rapprochaient, se penchaient l'un vers l'autre, comme autant de spectres funèbres qui auraient tenu conseil.

Adèle s'arrêta indécise, et peut-être allait-elle rétrograder, si cette pensée ne s'était fait jour dans son esprit, au milieu de ses hallucinations : « Quoi! quand il s'agit de lui sauver la vie (car le *Rouisseur* l'a dit : « Priez, et les blessés guéri« ront »), je ne pourrais vaincre un sentiment d'effroi, lorsque pour lui, à Versailles, j'ai su triompher même d'un sentiment de pudeur! Il m'en a coûté cher déjà; mais qu'il vive, et il sera mon juge, après Dieu. »

De cet instant ses forces purent faiblir, mais sa résolution lui demeura inébranlable au cœur, et l'enfer armé n'eût pas suffi à lui barrer le passage.

La nuit s'épaississait de plus en plus; à peine si le sentier qu'elle suivait était perceptible. Le vent qui s'était levé, se déchirant aux angles des ruines, faisait entendre des siffle-

ments aigus auxquels se mêlaient ces étranges hurlements qui déjà l'avaient alarmée.

Elle marcha cependant; mais un tremblement convulsif la prit.

Bientôt, près d'elle, elle sentit quelque chose haleter, fureter, et deux yeux ardents brillèrent dans l'obscurité. Elle tomba à genoux sur les cailloux du sentier. Les deux yeux étincelants semblèrent aussitôt s'être implantés en terre devant elle, comme de vivantes escarboucles, et un gémissement plaintif arriva à son oreille en même temps qu'une chaude vapeur d'haleine lui passa sur la figure. Puis la vision disparut.

Elle se releva et marcha encore; mais sa poitrine était comprimée, ses artères battaient avec violence, et il lui semblait que c'était dans son cœur même que résonnait alors le tintement sinistre de la cloche invisible.

La tour, qu'elle avait perdue de vue tandis qu'elle gravissait les pentes inférieures de la montagne, reparut enfin à ses yeux; mais la vieille enceinte semblait avoir changé de place. Elle l'avait laissée à sa gauche, elle la retrouvait à sa droite. La courageuse enfant coupait le terrain en diagonale pour y arriver par un chemin plus direct, quand, derrière un monticule, s'éleva soudainement une apparition sous forme féminine. La robe blanche du fantôme flottait au vent; il élevait les bras en faisant entendre comme un appel étouffé.

Cette seconde vision disparut comme l'autre.

Elle s'approchait d'une haie qui semblait se mouvoir et s'entr'ouvrir, quand le vent de la nuit prit une voix pour lui crier à l'oreille ces mots nettement articulés:

« Retournez! retournez! »

Elle n'en tint compte et continua de marcher; mais une sueur glacée lui tombait du front, et ses dents entre-choquées lui faisaient ajouter un nouveau bruit à tous ces bruits aigus, plaintifs, stridents, qui l'entouraient.

Elle aperçut enfin, à la lueur d'une faible éclaircie, les marches de pierres brisées, disjointes, couvertes de mousse et de byssus, qui, avec un fragment de muraille couronné d'une lucarne en ogive, composaient seuls les débris de l'ancienne chapelle de Sainte-Geneviève.

Touchant au but, fortifiée par l'importance et les périls mêmes de sa mission, Adèle sentit s'évanouir toutes les terreurs auxquelles elle avait été en proie et dont elle avait triomphé. Se faisant de son amour et de ses croyances un abri contre la puissance malfaisante du démon lui-même, tout entière à l'acte solennel qu'elle était venue accomplir dans ce lieu terrible, elle s'agenouilla sur ces pierres bouleversées avec le même recueillement qu'elle eût porté devant le maître autel de Saint-Martin de Béthizy.

Après avoir fait le signe de la croix, joignant les mains :

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, et vous, bonne sainte Geneviève, soyez-moi en aide; s'il n'est que mourant, faites qu'il vive! Quoiqu'il soit bien loin de son pays et des siens, faites que je le revoie! »

Ensuite, courbant le front, elle acheva mentalement sa prière.

Quand elle releva les yeux, non sans surprise, elle vit l'ogive de ce pan de muraille qui lui faisait face s'éclairer soudainement d'une lueur qui ne pouvait descendre du ciel. Cette fenêtre de l'ancienne chapelle avoisinait la tour, dont la base se trouvait à son niveau.

A cette clarté, qui venait de faire sortir de ses ténèbres le plateau du vieil édifice féodal, Adèle vit s'élever, comme de dessous terre, une apparition bien autrement saisissante que toutes celles qu'elle avait vues rôder ou se dresser devant elle durant cette nuit prestigieuse. Un jeune homme, au teint pâle, les cheveux en désordre et portant le bras en écharpe, se montra. Le court manteau qui le recouvrait, rejeté en arrière, laissait voir les restes d'un costume militaire, d'un uniforme de hussard.

C'était Charles Doisy.

Muette de stupeur, les bras tendus vers lui : « Je le vois, se disait Adèle; mais si je vais à lui, si je l'appelle, peut-être son ombre va-t-elle s'évanouir ! »

Dans ce moment, le jeune homme, après avoir semblé écouter attentivement un bruit du dehors, ramassa une lanterne placée à l'entrée du souterrain dont il venait de sortir, en éclaira une des rampes du vieux château, et s'adressant à quelqu'un qui paraissait gravir de l'autre côté un des versants de la tour :

« Est-ce toi, chère Martine? dit-il.

— Eh ! sans doute, c'est moi, répondit une voix haletante. Je n'y tenais plus ! j'ai voulu venir aujourd'hui moi-même, mon Charlot, pour t'apporter une bonne nouvelle. »

Et Martine, tout essoufflée, se jeta dans les bras du jeune homme.

X

L'Étoile de Satory.

Blessé, en effet, mais légèrement, dans l'affaire d'Hamelen, Charles Doisy avait reçu de son lieutenant-colonel le conseil et l'autorisation d'aller lui-même plaider sa cause auprès du ministre.

Arrivé à Versailles le lendemain même du jour où Dampierre et sa fille en étaient partis, il se présenta dans les bureaux pour y réclamer son état de service. Le commis auquel il s'était adressé se hâta de lui annoncer qu'il venait d'être nommé lieutenant dans le régiment d'Anjou, et lui montra le brevet, signé par M. de Paulmy.

Le jeune homme poussa un cri de joie et, redressant fièrement la tête, se rendit aussitôt chez le capitaine de Pardaillan.

M. de Pardaillan travaillait avec quelques officiers de son

futur régiment et avait fait défendre sa porte, lorsque son domestique vint lui dire qu'un jeune militaire insistait vivement pour pénétrer jusqu'à lui, malgré la consigne.

Au nom de Charles Doisy, il ne douta pas qu'une indiscrétion n'eût été commise et que son ex-maréchal des logis ne vînt le remercier de sa récente nomination. Il ordonna qu'on le laissât entrer.

« Je viens, capitaine, lui dit Charles, le prenant dès l'abord sur le ton le plus élevé et n'adressant son salut militaire qu'aux autres officiers, vous annoncer que je suis enfin lieutenant.

— J'en suis ravi, mon brave, répondit M. de Pardaillan, d'autant que je sais à n'en pas douter que cette distinction est méritée.

— Ravi ? répéta le jeune homme, la tête haute et d'un ton de sarcasme ; j'en doute, monsieur ; car si j'ai tenu si fort à cette distinction, méritée, ainsi que vous voulez bien le reconnaître, ce n'a été, avant tout, que pour avoir le droit de vous demander raison de votre conduite lâche et déloyale à mon égard. »

Les témoins de cette scène firent un mouvement pour intervenir; le capitaine les retint d'un geste, et leur dit ensuite :

« Veuillez nous laisser seuls.

— Restez, messieurs, reprit Charles Doisy ; restez afin de pouvoir attester devant tous, s'il en est besoin, que je suis venu ici pour demander raison à M. le capitaine de Pardaillan de l'insulte qu'il m'a faite, de l'injustice calculée dont il m'a rendu victime ; restez! car, contre toute probabilité, s'il refuse de me satisfaire, il faut que, devant vous, je lui arrache ses insignes d'officier, comme il a voulu, devant témoins aussi, me dégrader de ceux que je portais ! »

Le capitaine se couvrit les yeux de ses deux mains avec un geste désespéré.

S'il se fût trouvé seul lors de l'arrivée de Charles Doisy, peut-être ne lui eût-il pas laissé le temps de s'engager dans

cette route fatale; peut-être même, la terrible phrase achevée, il eût été assez généreux pour oublier l'outrage et forcer par un seul mot son insulteur à lui demander pardon. Mais une explication n'était plus possible, ou ne l'était du moins qu'après l'affaire vidée.

« Vos armes, monsieur? lui dit-il.

— L'épée.

— Le lieu?

— L'Étoile de Satory.

— L'heure?

— Le temps de trouver un témoin.

— Allez donc le chercher, monsieur!

— Vous serez le mien, Blangy, » dit le capitaine en s'adressant à l'un des officiers.

Doisy ne connaissait personne dans Versailles. Pour son témoin il dut donc se contenter du premier venu ou du plus tôt trouvé.

En longeant les boulevards il aperçut, à travers les vitres d'un café, un jeune beau-fils qui s'ébattait tout seul devant un bol de punch, et semblait prendre un grand plaisir à le faire flamber. Il entra, et le touchant légèrement du doigt :

« Pardon, monsieur, lui dit-il, j'aurais un service à vous demander. Pourriez-vous sortir un instant?

— Du tout, mon cher, répondit l'autre en le toisant du haut en bas; si je sors, mon punch va s'éteindre. Ne savez-vous parler sans prendre l'air? »

Dès les premiers mots, l'homme au punch vit de quoi il s'agissait.

« Très-bien, dit-il, je suis votre homme; mais asseyez-vous, et, pour gagner du temps, aidez-moi à vider ce bol; il est payé, je ne puis le perdre. Ici, où j'ai l'honneur d'être connu, les drôles me font toujours payer d'avance. Allons donc! pas de cérémonie! vous m'en payerez un autre quand nous reviendrons.... si vous revenez. Holà! ho! garçon, un verre! »

Ce flambeur de punch était le chevalier d'Annezay, fils de

bonne maison, deux fois chassé de son régiment pour cause d'indiscipline, perdu de dettes et de débauches, mais qui, protégé par la maîtresse du prince de Soubise, fréquentait les antichambres de Versailles, et devait faire son chemin. C'était lui qui, quelques jours auparavant, avait accosté Mlle Dampierre dans la grande galerie du château.

« Voyons, mon gentilhomme, dit-il à Doisy quand celui-ci eut enfin consenti à s'asseoir, d'abord à qui ai-je affaire ?

— Je suis officier, monsieur.

— Très-bien ; c'est que vous n'en portez pas l'uniforme. Et vous vous battez...?

— A l'épée, monsieur.

— C'est donc pour cela que je ne vous vois qu'un sabre ?

— Je vais pourvoir à l'arme qui me manque.

— On ne peut mieux. Mais ce duel, est-ce pour aujourd'hui, pour demain ?

— A l'instant, monsieur.

— Diable ! et vous ne vous étiez précautionné ni d'une arme, ni d'un témoin. Eh bien, mon jeune ami, vous avez eu la main heureuse en me rencontrant; mon temps est libre, j'ai dix épées à votre service, et je loge dans cette maison même. Il n'y aura pas une minute perdue ! »

Le bol achevé rapidement, ils montèrent chez d'Annezay.

« Maintenant, tout en menant les choses vivement, ne précipitons rien, dit le chevalier. Il est bon que je sache quel genre d'épée nous convient; j'en ai pour toutes les circonstances. Est-ce à un frère, à un mari, que nous avons affaire ? Dans ce cas, l'épée moyenne, plate, courtoise, est la plus convenable. Il est toujours de mauvais goût de tuer ces messieurs-là. Consolons les veuves, ventre de biche ! mais n'en faisons pas : elles sont parfois assez simples pour nous en garder rancune.

— Pas un nom de femme ne doit être prononcé dans cette affaire, monsieur.

— Tant mieux ; ça laisse le jeu plus franc. Encore un mot :

nous battons-nous avec un ami ou un ennemi? Pardon! je ne voudrais pas être indiscret!... Il n'est question ici que du choix de l'arme. Quel que soit votre adversaire, je suis votre homme, s'agît-il de mon frère!... Je suis cadet.

— C'est avec mon ancien capitaine que je me bats, monsieur.

— Tudieu! la longue épée alors, la colichemarde pour ces distributeurs d'arrêts forcés! Au diable tous les capitaines! on n'en saurait trop mettre à la réforme; je sollicite un emploi. Il faut des vacances. Vous êtes Berchiny, mon gentilhomme. J'aimerais assez ce régiment-là; le costume est galant. Voulez-vous vous essayer la main, très-cher? j'ai un joli coup d'arrêt en dessus à vous indiquer; il est vif et peu connu.

— Nous sommes pressés, monsieur.

— Oui? Voici votre épée. En route! »

On fit avancer un fiacre; ils y montèrent et se dirigèrent vers l'Étoile de Satory.

Chemin faisant : « Eh! dites donc, camarade, à propos, j'oubliais.... J'ai un ami qui est Berchiny aussi.... un grand ami, le vicomte d'Arsac.... Un instant; celui-là, je n'en dois pas hériter; au contraire, je n'en jouis qu'en viager : il me paye à dîner, et je lui gagne son argent au lansquenet! Ce n'est pas avec lui que vous vous battez, n'est-ce pas?

— Je suis confus, chevalier, de n'avoir pas débuté par vous dire le nom de mon adversaire; je le devais....

— Mais non!

— Il ne fait même plus partie du régiment de Berchiny....

— Tant pis! Mais qu'importe?

— C'est le capitaine de Pardaillan.

— Pardaillan! s'écria d'Annezay; Pardaillan qui a refusé de m'admettre dans le régiment en œuf qu'il est en train de couver! Ah! le rufien! Je suis désolé de ne pas vous avoir appris mon coup d'arrêt en dessus. J'aurais été ravi d'en voir l'essai sur la peau de ce drôle qui m'a mis à l'écart; soi-

disant parce que je suis joueur, ivrogne, bretteur, toutes choses parfaitement vraies : mais est-ce avec les vestales recrutées par lui pour le Parc-aux-Cerfs qu'il compte composer son régiment de cavalerie ? Comme ça lui va, au Pardaillan, de parler de mœurs !

— Pourquoi non ? Quelle que soit la gravité des reproches que j'aie à lui faire, c'est un homme d'honneur, répondit Charles Doisy, qui commençait à prendre son témoin en dégoût, et qui, déjà touchant à la vengeance, ne s'y sentait peut-être plus poussé par la même ardeur.

— Un homme d'honneur ! Turlututu ! A d'autres, mon gentilhomme ! Vous arrivez de loin, à ce qu'il me paraît. » Puis partant d'un éclat de rire : « Il est vrai qu'en fait d'honneur, le capitaine doit en avoir, puisqu'il en vend.

— Plaît-il ?

— Oui, mon très-cher, il vend le sien et celui des autres.... celui des jeunes filles surtout. Ah ! le vilain métier ! Il vaut mieux vendre que prendre, dit le proverbe. Ici, le proverbe a menti. »

Et il se mit à chanter ce noël, tout nouveau alors :

On vend de la tiretaine,
De la soie et du velours ;
On vend les plac's par douzaine ;
On vend même de l'amour.
Eh ! le beau mal, par ma foi !
C'est pour les plaisirs du roi !

Doisy regarda le chanteur.

« Que voulez-vous faire entendre par là ? lui dit-il.

— Vous ne comprenez pas encore ? Décidément, vous revenez de très-loin.

— Je reviens de l'armée.

— C'est donc cela !

— Mais quel rapport peut-il y avoir entre M. de Pardaillan et....

— Quel rapport? Écoutez le second couplet. »

Et il reprit :

De vingt tendrons mis en vente
Le roi seul est l'acheteur;
Pompadour est la marchande,
Pardaillan le fournisseur;
Changez de nom, Pardaillan,
Car vous voilà *Paillardant*.

« C'est là une étrange calomnie! dit Charles. Le capitaine a pu être pour moi injuste et cruel; mais une faute, une erreur peut-être, n'entache pas toute une vie. Comment admettre chez lui des vices pareils à ceux que vous lui supposez? Il vient à peine de quitter son régiment où il était estimé.... et....

— Mais vous n'avez donc pas entendu mon second couplet? Je vais le recommencer....

— Moi, je vous répète, monsieur, que je ne puis croire....

— Allons, bon! au lieu de se battre avec lui, il va se battre pour lui et avec moi!

— Eh! monsieur!...

— A vos souhaits, jeune homme. Je ne refuse pas de faire plus ample connaissance avec vous; mais n'embrouillons rien, je vous prie. Si nous nous battons, et que je sois tué, vous n'aurez plus de témoin; puis entre nous, si c'est à moi que vous avez d'abord affaire, je vous prêterai une autre épée plus courtoise. Je ne me soucie pas de me trouver en regard de ma colichemarde.

— Assez sur ce sujet, et trêve de railleries, je vous prie! répliqua Doisy d'un ton brusque et en se rencognant dans le fond du fiacre, comme décidé à terminer là l'entretien.

— Non pas! dit le chevalier en se récriant : car, d'un autre côté, si vous vous battez avec le *Paillardant*, il peut d'un coup de broche vous envoyer dans l'autre monde, ce qui serait très-désagréable pour moi.

— Comment, pour vous?

— Sans doute! Je ne veux pas que vous mouriez dans l'impénitence finale et en regardant le fils de mon père comme un conteur de bourdes. Je tiens à vous prouver ce que vingt autres pourraient vous attester avec moi au besoin ; c'est-à-dire que, à la Saint-Louis dernière, pour ne pas remonter à plus de trois jours, le capitaine, en pleine galerie du château, a présenté publiquement à la marquise une jeune provinciale, une fille sauvage de la forêt de Compiègne, laquelle le roi avait déjà remarquée dans une de ses chasses; que ledit Pardaillan, ami du père, après avoir eu l'art d'attirer celui-ci chez lui, avec sa fille, a grisé le bonhomme pour arriver plus facilement à ses fins; que la marquise, qui aime mieux avoir vingt rivales sans importance qu'une seule capable de l'inquiéter, ayant trouvé la petite fort jolie, mais d'apparence peu redoutable, a voulu elle-même la présenter au roi, comme bouquet de fête; qu'en effet, elle lui a, dès le lendemain, de grand matin, facilité une entrevue avec Sa Majesté; enfin, que le capitaine a accompagné lui-même jusque dans le boudoir de la marquise la jolie victime, qui en est sortie pâle, défaite, débraillée, les yeux rouges, les cordons rompus et portant au doigt un brillant de la valeur de plus de trois mille écus. Ce que j'avance là, ventre de biche! j'en suis sûr; j'étais dans la grande galerie lors de la première présentation; lors de la seconde, je me trouvais de même dans l'antichambre de la marquise; le vicomte de Charlieu, le colonel de Bar, y étaient avec moi. Ce sont eux qui ont fait le noël en question; bref, ce que j'ai dit, je l'ai vu, *de visu*, *testis oculatus!* Savez-vous le latin, camarade?

— Et le nom de cette jeune fille, le nom de son père, monsieur? demanda Charles d'une voix altérée et tremblante.

— Elle me l'a dit elle-même; Jean-Pierre, je crois.

— Dampierre?

— C'est ça! un lieutenant des chasses.

— Adèle? s'écria le jeune homme avec déchirement.

— Ah! il vous faut jusqu'aux noms de baptême? Mais

qu'avez-vous donc, l'ami? demanda d'Annezay, s'interrompant en voyant l'altération subite qu'avait éprouvée la figure de son compagnon.

— J'ai.... j'ai.... répondit celui-ci en balbutiant, que je ne puis croire encore.... »

Ébranlé par l'air de conviction du chevalier, mais ne pouvant s'expliquer le séjour de Mlle Dampierre à Versailles, son introduction chez la marquise; au souvenir de tant d'innocence, se débattant encore dans ses propres incertitudes, il allait ajouter : « Vous avez rêvé ou vous avez menti! » lorsque le fiacre s'arrêta à l'Étoile de Satory.

Le capitaine et son témoin étaient déjà sur le terrain.

Les préliminaires du duel ne furent pas longs ; les deux adversaires ne s'adressèrent point un mot, et les témoins n'eurent qu'à choisir la place et à tirer au sort l'avantage de la position.

Après une lutte de quelques minutes, Charles Doisy fut atteint à l'épaule, là où était en train de se cicatriser sa blessure récente du combat de Hamelen.

« Botte de pied ferme, en *flanconade*.... Petit jeu ! » murmura d'Annezay.

Quoique la blessure fût sans gravité aucune, M. de Blangy, le témoin du capitaine, s'interposa alors entre les combattants, et s'adressant au jeune homme :

« Croyez-vous votre honneur satisfait, monsieur ? lui dit-il.

— Oui, dit Charles, si M. de Pardaillan consent à répondre avec franchise et loyauté à quelques-unes de mes questions. »

Se tournant alors vers celui-ci :

« Est-il vrai, monsieur, que Mlle Dampierre soit venue dernièrement à Versailles ?

— Elle y était encore hier, répondit le capitaine.

— Est-il vrai qu'elle ait logé chez vous ?

— Avec son père, oui.

— Est-il vrai que, sous votre seule protection, elle ait été conduite chez Mme la marquise de Pompadour? »

Le capitaine fronça le sourcil, hésita à répondre, puis enfin :

« Ceci demanderait une explication que je ne puis donner en ce moment, dit-il.

— Mais.... vous ne niez pas le fait?

— Non.

— En garde, misérable! » s'écria Charles en se ruant sur lui.

Au bout de quelques instants, M. de Pardaillan reçut l'épée de son adversaire en pleine poitrine.

« Joli coupé dégagé, en tierce! » dit d'Annezay, qui semblait assister là comme le prévôt dans une salle d'armes, simplement pour juger les coups.

Cependant, lorsqu'il vit le capitaine rouler des yeux hagards, chanceler, puis tomber à la renverse en rendant le sang par la bouche, il se précipita vers lui avec les autres pour lui prêter assistance.

Tout secours était inutile : il avait été frappé au cœur.

Charles allait s'éloigner, lorsque M. de Blangy s'avança vers lui :

« Monsieur, lui dit-il en plaçant une main sur sa poitrine pour essayer de maîtriser sa violente émotion, dans la prévision de ce qui pouvait, de ce qui devait arriver, mon ami (et il jeta un regard douloureux vers le cadavre), mon généreux ami, reprit-il, m'a chargé de vous faire observer que, quoique nommé lieutenant de cavalerie, n'ayant pas encore reçu votre brevet signé du roi, vous avez contrevenu aux lois disciplinaires, qui ne vous reconnaissent pas encore le grade d'officier. Il m'a fait promettre, monsieur, que je vous engagerais à songer à votre sûreté, que je vous y aiderais même, si vous pensiez avoir besoin de mes services.

— Ah! ventre de biche! fit d'Annezay, j'aurais dû deviner ça! Un lieutenant en costume de maréchal des logis! Mais

bast! venez chez moi, camarade; vous n'y serez relancé que par mes créanciers. »

Il fit monter dans le fiacre le malheureux vainqueur, qui semblait n'avoir plus la conscience de lui-même.

Écrasé par les événéments de ce jour, Doisy, en rentrant dans le logement de d'Annezay, tomba sur une chaise, tandis que celui-ci criait à travers les escaliers :

« Garçon ! un second bol de punch ; c'est le camarade qui paye ! »

XI

Les cloches.

L'asile offert par d'Annezay au meurtrier ne pouvait le protéger longtemps. Non-seulement on y avait à craindre la visite des créanciers, mais encore celle de tous les mauvais sujets de la ville, qui, trois fois par semaine, le transformaient en un tripot de jeu.

Charles Doisy, réfléchissant bientôt sur le danger de sa situation, s'était à son tour prudemment éloigné de Versailles pour se rendre à Glaignes, auprès de son ami le meunier. Ne voulant pas l'abandonner avant de l'avoir installé lui-même dans sa nouvelle retraite, le chevalier lui avait fait escorte pendant la route, et jusqu'à la ferme des Brulard, où il ne dédaigna pas de séjourner vingt-quatre heures.

C'est par lui, par lui seul, que Martine avait été si bien mise au courant des prétendues aventures de Mlle Dampierre à Versailles. Le chevalier lui avait même appris le terrible noël, témoignage rimé du déshonneur de la pauvre Adèle, et dont celle-ci avait entendu le premier couplet avec un si grand ravissement.

Après le départ de d'Annezay, Brulard, ne croyant pas Charles Doisy assez en sûreté dans sa ferme, lui avait ouvert

un refuge plus impénétrable dans les caveaux de Saint-Adrien, où le père Hubert, qu'on s'était vu forcé de mettre dans la confidence, lui portait ses provisions chaque nuit.

Les choses en étaient là, et Charles n'avait plus d'autre habitation que les souterrains de la vieille tour, et chacun faisait du mystère à la ferme de Glaignes, lorsque la lettre au cachet noir arriva au château de la Douye.

Par cette lettre, M. de Blangy, l'ami et le témoin du capitaine de Pardaillan, instruisait M. Dampierre de l'issue fatale du duel de l'Étoile de Satory, et le priait de recueillir les papiers du défunt et de mettre ordre à ses affaires, le frère de M. de Pardaillan, alors en voyage, n'ayant laissé à personne le secret de la route tenue par lui.

Dans le secrétaire du capitaine, M. Dampierre trouva un testament olographe remontant à un mois de date et par lequel celui-ci laissait une part de ses biens à Charles Doisy.

Maintenant, revenons à la montagne Saint-Adrien. Un cri lamentable, parti d'entre les ruines de la chapelle, était venu interrompre Charles et Martine au milieu de leurs embrassements.

La fille Brulard s'était épouvantée d'abord. Rendue à son sang-froid habituel, elle se hâta d'éteindre la lanterne dont la clarté pouvait la trahir, et de retenir d'une main vigoureuse le jeune militaire, dont le premier mouvement avait été de s'élancer vers l'endroit d'où ce cri s'était fait entendre.

Après avoir habitué leurs yeux à l'obscurité presque totale qui les entourait, ils crurent voir un homme chargé d'un fardeau s'éloigner à grands pas à travers les sentiers creusés en ravins qui conduisent vers Béthizy. Peut-être ne l'eussent-ils pas reconnu, malgré sa conformation singulière et ses dandinements de tête en façon de battant d'horloge, si le chien de la ferme, venu à la suite de Martine, ne s'était mis à le suivre en sautant et gambadant autour de lui.

« Voilà mes deux compagnons de route, l'homme et le chien, qui me faussent compagnie, dit Martine. Oui, c'est le père

Hubert.... bien sûr.... qui se sauve en traînant je ne sais quoi. C'est lui sans doute qui vient de pousser ce cri qui m'a fait tant peur. Je ne sais vraiment de quelle mouche le vieux sorcier a été piqué aujourd'hui : mais il a d'abord semblé faire les plus grandes difficultés pour me laisser venir ici cette nuit avec lui; puis, à mi-route, il a disparu tout à coup et je ne l'ai plus revu. Sans autre protecteur que Pirame, il m'a fallu arriver jusqu'à toi, mon Charlot, et non sans peine et non sans peur, je t'assure; mais j'y tenais, je me l'étais mis en tête. Je voulais t'annoncer moi-même notre grande victoire. Oui, mon officier, j'ai tout dit ce matin à mon père, en lui cachant, bien entendu, ce qu'il fallait lui cacher ; mais je lui ai dit que tu m'aimes et que tu ne désires rien tant que de m'épouser. Ai-je menti, hein? Il m'a d'abord jeté au nez des si, des mais, disant que tu n'as pas le sou; par bonheur ma mère s'est mise de mon bord, et il consent enfin! Eh bien! monsieur le lieutenant, cela valait-il la peine de venir moi-même? Que ton affaire s'arrange là-bas, à Versailles, et en avant l'église! nous serons mari et femme! »

Charles se trouva heureux alors que Martine eut éteint la lanterne; elle ne put voir sur ses traits l'impression qu'il reçut à l'annonce de cette grande nouvelle, dont la fille Brulard avait, dans la journée, failli faire la confidence à Mlle Dampierre elle-même.

De son côté, reculant devant l'idée de trahir ouvertement le secret de ses maîtres, le *vieux rouisseur*, lorsque Adèle s'était présentée devant son routoir, avait cependant conçu le projet de l'éclairer, mais sans se compromettre.

Pris d'un tendre intérêt pour elle et pour le fugitif, n'estimant Martine qu'à sa propre valeur, ayant entrevu, avec cette sagacité rustique qu'il mettait si souvent à contribution dans son état de sorcier, que Charles, qui parlait mariage aujourd'hui, ne l'avait fait que dans une idée de dépit jaloux contre Mlle Dampierre, il avait espéré pouvoir réunir les

deux jeunes gens dans une rencontre nocturne sur la montagne.

Une explication entre eux devait, selon lui, bien changer les physionomies au moulin de Glaignes, comme au château de la Douye.

Par la présence de Martine, les choses s'étaient passées bien autrement qu'il n'avait pu le prévoir.

Après avoir tenté vainement de paralyser lui-même son œuvre en se plaçant sur le chemin de la jeune fille et en l'engageant à retourner sur ses pas, il n'était arrivé à la chapelle de Sainte-Geneviève que pour recevoir Adèle dans ses bras et la rapporter chez elle à moitié inanimée.

Pendant quelques jours, la pauvre enfant se débattit encore sous les redoublements de la fièvre; mais d'heure en heure la maladie poursuivait ses ravages, la maladie de l'âme plutôt que celle du corps; car elle ne mourait point sous l'influence d'une de ces désorganisations dont la médecine peut assigner la cause physique; elle mourait d'une déception du cœur, elle mourait d'une parole d'amour adressée à une autre.

Depuis qu'elle s'était mise au lit, elle n'avait pas articulé un mot; à peine si elle avait ouvert les yeux, dans la crainte qu'on n'y pût lire sa pensée, sa pensée incurable.

A son père, accouru en toute hâte de Versailles et qui se tenait sans cesse à son chevet, elle souriait parfois; mais, quoi qu'il fît, il n'en pouvait obtenir une parole ni même un geste, ce qui le plongeait dans le désespoir : car cette immobilité, ce silence, n'était-ce pas déjà l'image anticipée de la mort?

Un matin, Adèle se redressa d'elle-même sur son oreiller et demanda qu'on lui apportât son portrait.

Quand il fut placé devant elle, ses yeux, en le contemplant, reprirent un éclat inaccoutumé, et elle pria Mariotte de lui arranger et de lui lisser les cheveux. La pauvre malade voulait se refaire belle.

Elle avait parlé, elle s'était mouvée ; le soin de sa personne, le goût de la toilette étaient revenus, et ce changement inattendu remplissait de surprise et de joie ceux-là qui l'entouraient, son père, sa vieille servante et jusqu'au médecin, qui voyait dans cette crise des pronostics du plus favorable augure.

Le peintre avait naguère essayé de composer une image ressemblant au modèle, et il avait réussi ; aujourd'hui le modèle voulait ressembler au portrait, et la réussite était bien plus difficile.

La vivacité des couleurs et la beauté des formes créées par l'artiste ont une durée que Dieu lui-même n'a pas su donner à son plus parfait ouvrage. Les nuances roses et carminées, vivantes encore sur la toile, n'existaient plus sur le visage de la jeune fille. Peu de jours avaient suffi pour effacer cette brillante palette que la jeunesse et la beauté elles-mêmes ne possèdent pas toujours, et qui ne se ravive que sous la protection des deux anges gardiens du corps et de l'âme, la santé et le bonheur.

Les traits amaigris d'Adèle, ses lèvres décolorées, son teint crayeux, n'étaient plus que le pâle simulacre de ce qu'ils avaient été autrefois. Cependant elle voulait se ressembler encore; et quand Mariotte eut convenablement disposé ses cheveux, dont les reflets dorés semblaient s'être ternis comme le reste, quand elle l'eut parée de son mieux et telle à peu près que le peintre l'avait représentée, la malade pria qu'on allât cueillir des bluets pour lui en tresser une couronne.

Dès qu'elle l'eut entre les mains, elle la contempla silencieusement pendant quelques instants, puis ses yeux s'humectèrent. Elle-même se la plaça sur la tête et elle demanda un miroir.

La vieille servante allait obéir, mais d'un geste M. Dampierre la retint.

« Vous avez raison, dit Adèle, en accompagnant ces paroles adressées à son père d'un de ses ineffables sourires;

à quoi bon? cette image seule a gardé des traces de moi-même. »

Puis après une nouvelle contemplation :

« Enlevez ce portrait, dit-elle, il me fait mal. »

Soit que déjà sa vue se fût altérée, ou qu'elle eût fait un prisme menteur de ses larmes, sur la toile peinte par Doisy, elle avait cru voir la couronne de bluets se changer en une couronne de roses blanches. Son portrait alors ressemblait à ce spectre d'elle-même qui lui était apparu chez Mme de Pompadour.

« Nous nous ressemblons enfin! avait-elle murmuré. Mais ce n'est plus à moi ni à lui que je dois songer, c'est à Dieu, à Dieu seul! »

Sortant de son sein un médaillon qui ne l'avait jamais quittée, car il renfermait des cheveux de sa mère, elle l'ouvrit et en retira un petit fétu de paille qu'elle jeta loin d'elle en détournant les yeux.

Ensuite elle baisa la mèche de cheveux.

« Console-toi, bonne mère, dit-elle, nous allons nous revoir, puisque.... puisque je vais mourir!

— Non, non, tu ne mourras pas! » s'écria son père en sanglotant.

Et il tomba à genoux près d'elle, prit ses mains dans les siennes et les baigna de larmes.

« Chut! entendez-vous? reprit Adèle en écoutant attentivement un bruit qui venait du dehors. Entendez-vous les cloches? »

En effet, un son de cloches se faisait entendre.

« Ce sont celles du prieur maudit, sans doute. Elles sonnent pour moi comme elles ont sonné pour ma mère, reprit-elle.

— Calme-toi; non, ce n'est pas la mort de mon enfant qu'elles annoncent, dit M. Dampierre. Ces cloches sont celles de l'église.

— Comme elles sonnent longtemps et à grand bruit! Qu'annoncent-elles donc? »

Cette fois, ce fut Mariotte qui fit un signe au père. Il se tut.

« Je devine! dit Adèle. Un mariage! »

Elle retomba sur son oreiller, plus pâle que de sa précédente pâleur.

« Mon père, murmura-t-elle, faites venir un prêtre.... mon confesseur.... Ayez hâte.... bientôt il ne serait plus temps. »

M. Dampierre et Mariotte, tous deux agenouillés près du lit, tous deux le visage en larmes, échangèrent entre eux un regard abattu.

« Faites venir un prêtre, répéta la mourante avec une sorte d'impatience désespérée, un prêtre!... hâtez-vous! » Puis, après un moment de silence : « Mais non, ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte; il ne pourrait venir en ce moment. Mon Dieu! à cause de *lui*, je ne reverrai donc pas ma mère! à cause de *lui*, dois-je donc renoncer à mon salut éternel? »

Mariotte sortit.

Un long temps s'écoula avant qu'elle fût de retour; mais elle ne revint pas seule.

Le curé de Béthizy l'accompagnait.

De cette même main qui venait de bénir l'union de Charles et de Martine, le bon prêtre ferma les yeux d'Adèle.

Quand j'eus achevé mon récit :

« Permettez, me dit mon compagnon; les romanciers ont eu de tout temps le droit irrécusable de n'avoir pas le sens commun, et c'est un glorieux privilége qu'ils exploitent encore amplement aujourd'hui; cependant, quand on affiche la prétention de conter des histoires vraies, on doit, avant tout, se mettre en garde contre l'objection. Comment votre Charles Doisy, dont je me soucie fort peu, du reste, a-t-il pu se

marier lorsqu'il avait encore suspendu sur sa tête l'un de ces articles du code militaire qui ne contiennent rien moins que douze balles de plomb ?

— Mme de Pompadour, qui l'avait tout à fait pris sous sa protection, lui répondis-je, venait de lui faire parvenir sa grâce, en l'accompagnant d'un riche cadeau pour sa future, qu'elle ne doutait pas devoir être cette blonde jeune fille à laquelle elle s'était si vivement intéressée. Charles profita de l'amnistie, Martine du présent de noces, consentant facilement, malgré ses principes sévères de vertu, à devenir l'obligée de *la Pompadour*.

« A quelque temps de là, Charles demanda audience à la favorite, pour la remercier de l'avoir dispensé de paraître devant un conseil de guerre. Il ignorait complétement qu'elle eût fait autre chose pour lui. Ce fut alors, et par la marquise elle-même, qu'il apprit par quels moyens et par quelles instances persévérantes Adèle et M. de Pardaillan étaient parvenus à lui faire accorder ce brevet qu'il croyait n'avoir dû qu'à son propre mérite.

« Il sortit de cette entrevue bouleversé, à moitié fou; le même jour, il alla trouver M. de Blangy, se fit tout raconter en détail par lui, et, le lendemain, il donna sa démission d'officier de cavalerie. Quant au testament, il va sans dire qu'il n'en voulut pas entendre parler.

— A la bonne heure ; ceci me raccommode un peu avec lui.

— Cette démission, vous le pensez bien, déconcerta fort toutes les vanités des Brulard, père, mère et fille, et ne laissa pas que de changer en lune rousse la lune de miel du nouveau ménage. Mais Charles avait au fond du cœur d'autres chagrins plus poignants que ceux que pouvait lui faire subir sa femme. Ces chagrins ressemblaient à des remords. Ce vieillard, cette jeune fille qui s'étaient avec tant de dévouement réunis dans une seule et même pensée, pour son avancement, pour sa fortune comme pour son bonheur, il les avait tués tous deux; tous deux il les avait frappés au cœur.

« Bien des années après, se dérobant aux ennuis du foyer domestique, il venait évoquer le souvenir d'Adèle auprès de sa nièce, ma grand'mère. C'est à lui que celle-ci avait dû les principaux détails de cette histoire, détails sur lesquels il ne craignait pas de revenir sans cesse, comme acte d'expiation. Ma grand'mère était la seule à qui il osât en parler, toutefois en arrière de sa femme, dont il redoutait les emportements.

— Vécut-il longtemps ainsi ?

— Oui, il parvint à un âge très-avancé. Quant à ma pauvre grand'tante, elle était morte à seize ans.

— Seize ans!... une grand'tante!... Vive Dieu! je serais curieux de savoir, s'écria mon compagnon, quelle figure feront nos deux amoureux, la jeune Adèle et le vieux Charles, en se rencontrant dans la vallée de Josaphat. »

LA DAME DES MARAIS SALANTS.

I

Nulle part, dans toute la Bretagne, la mer n'est aussi belle que vue de la pointe de Piriac.

De la pointe de Piriac on aperçoit vers le midi l'anse de Penbron, les rouges toitures du Croisic, et les hautes roches siliceuses du Gouénaret et de la Cabasse, qui semblent se consteller au soleil. Vers le nord, apparaissent la baie étincelante de Pennebé, les côtes plantureuses du Morbihan, la large embouchure de la Vilaine, les îles vertes de Peulvan, et l'on a devant soi un flot sans cesse bouillonnant sur cette chaussée granitique, aujourd'hui invisible, mais qui jadis rattachait la grande île Dumetz au continent.

De la pointe de Piriac, l'œil se plaît à suivre dans la haute mer les nombreux navires sortis du port de Nantes, ou s'y rendant. Leurs blanches voiles gonflées, ils passent en laissant une traînée d'écume, au milieu de laquelle bondissent des troupes de marsouins.

Tout s'anime à la fois sur ce théâtre mouvant. Sortis de toutes les criques, de tous les petits ports du rivage, voici les bateaux pêcheurs qui, reliés entre eux par de longs filets, s'avancent silencieusement, à rames sourdes, pour surprendre leur proie. Tout à coup les profondeurs du gouffre semblent

s'émouvoir comme sous une lutte déjà commencée; à travers un bruissement et un battement d'ailes prolongés, des cris confus et discordants éclatent dans les airs: ce sont des bandes de courlis, de mouettes, de goëlands sonnant l'attaque, et les premiers s'élançant à la rencontre de l'ennemi commun. Cet ennemi, quel est-il? Voyez-vous l'eau soudainement s'argenter sur une vaste étendue?... le voilà!... C'est l'innombrable armée des sardines, armée déjà poursuivie par des légions de poissons voraces, armée toujours vaincue, toujours en fuite, et impuissante à lutter contre tant d'adversaires que jettent sur sa route la terre, les airs et l'Océan.

Ainsi, vue de la pointe de Piriac, la mer peut varier pour nous ses spectacles, tour à tour gracieux, intéressants et terribles; elle a le bruit, elle a le mouvement, elle a la vie. Si parfois, dans ses jours de grande colère, elle se soulève, pousse des hurlements, et lance contre la côte, au milieu d'une mitraille de galets, de pauvres navires détraqués tout remplis de drames funèbres, le plus souvent elle a ses jours de fête; l'azur du ciel se réfléchit dans ses eaux limpides, où les mouettes, en tournoyant, vont plonger le bout de leur aile blanche; elle peut se parer sous vos yeux de la riche verdure de ses îles, et faire parvenir jusqu'à vous la douce senteur des pins et le chant même des oiseaux.

Après avoir contemplé cette scène attrayante, tournez-vous vers la terre. Quel changement subit! quel contraste!

Là, tout est aride, immobile et silencieux. Dans l'espace que parcourt la vue du côté de Penbron, comme du côté de Saint-Molf, l'œil troublé croit distinguer d'abord de longues files parallèles de tombeaux de marbre ou de grès; mais ces cimetières fantastiques disparaissent bientôt lorsqu'on en approche. Ces tombes, symétriquement rangées, ce sont des amas de sel blanc ou gris, des *mulons*, des *cobiers*, des *vasières;* nous sommes au milieu des paludiers de Saint-Molf et du Croisic, aux marais salants; cette terre ne produit que du sel, le sel la brûle, la corrode, la dessèche; partout le

sel y craque, y crépite sous le pied ; l'air en est imprégné ; les efflorescences des salines stérilisent autour d'elles et le sol et les eaux. Ces coteaux pierreux n'ont pas une fleur qui vienne parer leur nudité ; ces étangs saumâtres, où rien ne végète, où rien ne se meut, chétifs analogues de la mer Morte, presque cristallisés à leur surface, avec leurs reflets métalliques, semblent, quand un rayon d'en haut les éclaire, transformés en lagunes de plomb fondu.

Çà et là du côté de la mer, dans ce morne et rigide paysage, comme pour ajouter à ses sombres mélancolies, la vague a fouillé le sol assez profondément pour en exhumer des monuments druidiques. Devant ces vieux autels de Teutatès où coulait le sang humain, le paysan breton, malgré la ferveur de ses croyances catholiques, ému d'un effroi superstitieux, se rend parfois la nuit à la dérobée. Après avoir fait un signe de croix, il dépose sur la pierre du sacrifice l'offrande d'un flocon de laine rouge, de quelques cheveux qu'il s'est arrachés, de quelques grains de sarrasin, et croit par là désarmer l'ancien dieu de ses pères, dont il redoute encore les rancunes.

Pour parfaire ce tableau sauvage, d'immenses tourbières, de Saillé à Herbignac, l'encadrent de noir dans un cercle de plusieurs lieues, et viennent opposer leur aridité sombre à la blanche aridité des salines.

Eh bien! ce lieu de désolation où ne croissent que des vignes chétives, quelques hêtres tortueux et rabougris, où n'ont jamais retenti les chants du rossignol et de la fauvette, pas même le cri du grillon, où un papillon posé sur une fleur semblerait offrir une double merveille, n'est pas privé de tout attrait cependant : ses sévères étrangetés, ses froids silences, ses anguleux horizons finissent par faire naître une sorte de terreur tranquille, un certain plaisir angoisseux dont sont parfois friands les esprits rêveurs et les voyageurs poëtes à la recherche d'une émotion.

Mais bientôt le regard, suffisamment attristé, se détourne

avec bonheur du côté de la mer : car nulle part, dans toute la Bretagne, la mer n'est plus belle que vue de la pointe de Piriac.

II

Un matin (depuis ce temps bien d'autres matins, secouant leurs ailes humides, se sont glissés à l'horizon sous les rayons du soleil), un voyageur, jeune et de bonne apparence, portant le frac des villes, coiffé d'un chapeau à larges bords qui le garantissait de la brume maritime, sa chevelure légèrement poudrée et tressée en cadenettes derrière la tête, se tenait dans une contemplation attentionnée sur une des éminences étagées au bord de la mer.

Malgré la beauté du spectacle, ce qu'il observait alors avec tant de curiosité, ce n'était ni les falaises de Gouénaret, ni les îles de Peulvan et de Dumets, ni tous ces magiques mirages de l'Océan; son regard, obliquant de haut en bas, n'allait pas plus loin que le rivage même de Piriac, où se montrait, les pieds dans le sable, en posture dolente, une main au coude et l'autre au front, une femme dans une attitude douloureusement méditative. Une mante brune à capuchon dérobait en ce moment sa taille et ses traits aux yeux du voyageur, qui néanmoins se sentait le cœur remué devant cette vivante statue de la Désolation.

Le vent soufflait, la brume tombait, la vague montante faisait grincer et bondir des galets de toutes couleurs, bruyantes castagnettes qui accompagnent toujours le chant des nymphes marines; de larges touffes flottantes de varech venaient enrubanner les pieds de la rêveuse, s'étendre autour d'elle comme pour donner à la statue un socle de velours vert. Inquiet de la voir ainsi immobile, un goëland criard tournoyait sur sa tête, et elle semblait ne s'oublier que plus profondément dans sa sombre abstraction.

Quelle est cette femme?

A l'austère simplicité de son vêtement de laine, même à ce quelque chose de digne et de fier de sa pose, on pourrait la prendre pour une des villageoises du bourg de Batz, car celles-ci ont conservé dans leurs allures les grands airs de leur race saxonne; mais les villageoises de Batz sont plus amples dans leur carrure, et d'ailleurs, à cette heure de la journée, elles pétrissent la farine de blé noir, et n'ont guère l'habitude d'aller chercher la mer si loin de chez elles, pour se tenir sur ses bords, droites et les bras en équerre.

Une robe noire dépasse sa mante brune; en signe de deuil, peut-être? Serait-ce là quelque fille ou quelque femme de Mesquer ou de Piriac, qui vient pieusement visiter la plage d'où le défunt est parti, et où il n'a pas fait de retour? Mais les ménagères de Piriac, comme celles de Mesquer, ne s'éloignent pas ainsi de chez elles sans emporter leur fuseau, et, si elles s'aventurent le long des grèves, c'est moins pour y rêver que pour y faire leur provision de goémon et de bois mort.

Quelle est donc cette femme?

Comme l'étranger s'obstinait dans cette question, qu'il s'adressait à lui-même, en même temps que la brume cessa et que le soleil reparut, le vent souffla si bien que le capuchon de la mante se renversa sur les épaules de la désolée, et il s'aperçut alors avec plaisir qu'elle était jeune, et, avec regret, qu'elle avait été belle.

Jeunesse et beauté, une fois réunies, peuvent-elles donc si vite se faire défaut l'une à l'autre? Ah! c'est qu'une gelée de printemps avait saisi la plante dans sa première floraison; la séve, arrêtée dans ses élans, n'y circulait plus qu'avec peine; le sourire manquait à cette bouche, le coloris à ce teint; le regard de la pauvre enfant, terne et inquiet, n'éclairait qu'à demi un orbite osseux et bistré; ses lèvres pâles se fermaient sous une contraction nerveuse, qui donnait à toute sa physionomie quelque chose de rigide et de hagard.

Voilà ce qu'il vit durant le court espace de temps où elle fut contrainte de tourner le dos à la mer, pour remettre en place sa capuche renversée. Il était physionomiste; il avait étudié Lavater, et il crut pouvoir conclure de ce rapide examen que les chagrins, plus encore que la maladie, avaient agi sur cette beauté presque éteinte, comme les substances salines sur le paysage cadavéreux qui l'environnait.

L'intérêt que tout d'abord il avait ressenti pour la piteuse créature s'était accru, sa curiosité plus encore, sans doute; résolu d'essayer de la provoquer à quelque confidence, il descendit rapidement de son tertre.

Dès qu'il l'aborda, l'inconnue fit un brusque mouvement de surprise et de recul à la fois. Procédant par les formes les plus polies (ce qui n'était guère d'usage à l'époque), l'homme au frac essaya de lui faire comprendre combien il était imprudent à elle de rester ainsi exposée aux caprices, parfois désastreux, de la marée montante; et, donnant graduellement plus de force et d'élévation à sa voix, afin de se mettre d'accord avec la bruyante orchestration des galets, il lui cita l'exemple d'un écolier qui dernièrement, aux environs de Nantes, avait perdu la vie pour avoir vaniteusement pensé être plus prompt à la course que le flot atlantique.

Elle ne lui répondit que par un sourire, mais par un sourire tellement amer, tellement plein de détresse, qu'on y pouvait lire d'un seul coup tout un éloquent chapitre sur le mépris de la mort.

Néanmoins, elle commença de se mettre en marche, en se dirigeant vers Saint-Molf, plutôt encore pour éviter le contact de l'étranger que celui de la marée montante. Mais celui-ci régla son pas sur celui de la rêveuse, et, rentrant dans l'entretien par le premier lieu commun venu :

« Mon enfant, vous êtes de ce pays, sans doute? »

Elle fit un signe affirmatif, mais rien que par l'abaissement de ses paupières.

Et, comme elle accélérait sa marche avec un mouvement d'impatience, il ajouta :

« Pardon si je suis importun quand je ne voudrais qu'être utile! vous paraissez souffrante; vos maux sont-ils donc de ceux-là qu'on ne peut adoucir? Peut-être pourrai-je quelque chose pour vous ou pour votre famille.... Chargé par le gouvernement d'une mission qui, je l'espère, deviendra favorable à ce pays, m'y voici moi-même fixé pour quelque temps, et, depuis hier, j'habite non loin d'ici, à Guérande.... »

Sans lui donner le loisir d'achever sa phrase, l'inconnue suspendit brusquement sa marche, se retourna vers l'est, et, de son doigt étendu, lui indiqua la direction de Guérande.

« Ce n'est point mon chemin que je vous demande; c'est votre nom.... celui de votre père. »

Mais, se redressant comme offensée, elle réitéra son geste d'un air impératif. La statue du Commandeur semblait avoir remplacé tout à coup celle de la Désolation.

Cette fois, l'homme au frac dut forcément comprendre qu'elle songeait bien plus à l'éloigner qu'à lui tracer son itinéraire.

Il salua avec une parfaite courtoisie, la laissa passer, et rebroussa chemin du côté de Piriac.

Comme il s'était rapproché de la mer, un petit bateau, qui cherchait le vent, vint presque toucher au rivage :

« Hé! l'ami, lui cria l'étranger, cette jeune fille qui gagne maintenant du côté de Saint-Molf, qui est-elle?

— Cette jeune fille, c'est une veuve! »

Et le pêcheur s'éloigna en forçant de rames.

Près de là, un vieux saunier, réformé par l'âge, achevait de fouiller les sables pour en retirer des crabes.

« Hé! bonhomme, quel est le nom de cette jeune femme qu'on aperçoit encore là-bas, sur la hauteur?

— Vous n'aviez qu'à le lui demander à elle-même.

— C'est ce que j'ai fait, mais elle ne m'a pas répondu.

— Je le crois bien; elle est muette! »

Et l'homme aux crabes s'éloigna en sifflant un vieil air breton.

III

Le citoyen Henri La Boissière (c'est de l'homme au frac que nous parlons), savant ingénieur du gouvernement, avait été, par décret de la Convention nationale, envoyé à Guérande, avec ordre d'y poursuivre la découverte d'une mine d'étain, que la tradition disait devoir exister dans ce pays. La mission n'était pas sans importance; les mines de l'Allemagne et de l'Angleterre, qui seules jusqu'alors avaient suppléé à notre complète pénurie de ce côté, allaient nous être fermées par la guerre.

En route dès l'aube, déjà, dans sa promenade au bord de la mer, M. l'ingénieur avait remarqué, aux approches de Piriac, des sables d'un violet foncé qui n'avaient pas manqué d'éveiller son attention. Distrait un moment par sa rencontre avec la muette, il en revient maintenant à sa préoccupation officielle.

La marée abandonnait peu à peu le rivage. Ébloui devant l'abondance des richesses minérales qu'étalent tout à la fois devant son regard et la plage et les falaises, Henri La Boissière poursuit ses investigations, et, longeant la côte, fouillant le sol, ébréchant les rochers, il arrive à la Roche-Noire, entre Piriac et la Turbale.

Là, il s'arrête, il examine. Après un instant d'hésitation, il reconnaît dans ce bloc la présence du jaspe, du plomb, de l'anthracite; quant à l'étain, sa trace a disparu. Il va passer outre; mais une espèce de porche, arrondi en arceau, est creusé dans la roche. Il y pénètre. Après avoir traversé un étroit couloir, il s'étonne de voir s'ouvrir devant lui, comme une vaste salle, un immense amphithéâtre circulaire, étagé

de larges gradins presque réguliers. Le silence et l'obscurité qui règnent dans ce lieu si nu, si désert, lui donnent une sorte de majesté funèbre. Les seules décorations de ce noir sanctuaire, ce sont des amas de pâles lichens, qui, lorsqu'un souffle du vent agite leurs grêles lanières, présentent l'aspect d'une nombreuse famille de reptiles glissant et frétillant le long des parois humides; les voûtes sont recouvertes d'un enduit de couleur grisâtre, semblable à un duvet de mousse desséchée; mais cette mousse a, par instants, des mouvements et des frémissements de vie. Un objet s'en détache, puis deux, puis trois.... ce sont de hideuses chauves-souris. Après avoir quelque temps tournoyédans ce sombre espace, se heurtant contre un rayon de lumière venu du dehors, elles interrompent subitement leur vol saccadé et vont reprendre rang parmi leurs compagnes, accrochées là par milliers, et sur plusieurs couches d'épaisseur.

Certes, si notre homme avait été breton et d'esprit inculte, il eût pensé que ce palais souterrain était l'œuvre des démons, et que Satan en personne, entouré de son sénat infernal, y venait tenir ses grandes assises; mais il était parisien et membre de plusieurs sociétés savantes. Il ne lui fallut qu'un rapide examen pour arriver à cette conclusion, que la mer avait seule taillé ces gradins, arrondi cette voûte, enfin creusé cette crypte, sans doute visitée par elle encore de temps à autre.

Au milieu de ces réflexions, il vit une ombre se dessiner dans la zone de lumière tracée du côté du rivage; à la suite de l'ombre, une femme, en habit complet de deuil, pénétra dans la grotte. Elle portait à la main un livre à fermoir de métal; un long chapelet, à grains de corail et d'ébène entremêlés, pendait à sa ceinture. Cette femme, c'était celle qui, le matin, lui avait apparu sous la mante brune à capuchon; c'était la Muette.

Elle fit le signe de la croix en entrant, et, familiarisée avec les ténèbres du lieu, l'air recueilli, le front incliné sur

son livre, elle marcha d'un pas lent, mais sûr, vers les gradins, qu'elle franchit jusqu'au dernier.

A son approche, La Boissière s'était abrité derrière une roche saillante, retenant son souffle, et bien déterminé à poursuivre son rôle d'observateur; mais peut-être n'y apporta-t-il plus les mêmes dispositions bienveillantes.

Commençant à mieux distinguer les objets à travers les ténèbres, il remarqua d'abord que les degrés de jaspe noir semblaient usés à leur surface, là où les pieds de la Muette avaient posé. Il en conclut que souvent elle fréquentait ce lieu sinistre et désert. Y venait-elle seule?... et dans quel but?

Les apparences de dévotion ne servent que trop souvent de voile à la perversité. D'ailleurs, les airs étranges de cette femme, le feu sombre de son regard, le mystère dont elle paraissait vouloir s'environner, cette lassitude de la vie, que trahissait son moindre geste, tout lui disait qu'il y avait là une conscience tourmentée....

A la suite de ces réflexions, quand il essaya d'épier les mouvements de la dame mystérieuse, il ne retrouva plus sa trace.

De secrets corridors, des galeries masquées conduisaient peut-être de cette grotte dans une autre? Il allait s'en assurer, quand un murmure confus de voix descendit le long des gradins et arriva jusqu'à lui.

« Elle n'est donc pas seule? » se dit-il.

Et il lui passa par la tête mille idées étranges, dont la dominante fut qu'il se tenait là-haut, dans quelque partie invisible de ce pandémonium, de ce repaire peut-être, un conciliabule de conspirateurs, ou tout au moins de contrebandiers.

Quoique agent breveté de la nouvelle république, ne se sentant pas encore assez de dévouement pour essayer de la servir par une dénonciation faite aux dépens des royalistes ou même des fraudeurs, il crut prudent de s'éloigner. Mais à peine avait-il fait un pas pour battre en retraite, qu'il vit l'en-

trée de la grotte obscurcie sous l'ombre multiple de plusieurs personnages, ombre tantôt mouvante, tantôt immobile, parfois se divisant et ne laissant apercevoir alors qu'une rangée de longues jambes ; parfois redevenant compacte et ne présentant plus qu'un seul corps surmonté de plusieurs têtes; dans tous les cas témoignant d'une façon irrécusable que les gens de l'intérieur avaient au dehors des amis qui faisaient sentinelle pour eux.

La Boissière ne pouvait plus songer à sortir ; il en prit facilement son parti. Il était brave, et, de plus, doué au suprême degré d'un instinct de curiosité qui lui faisait une souffrance de toute énigme sans mot, comme de tout problème sans démonstration. Cela tenait sans doute à ses habitudes de géomètre.

Bientôt de nouveaux murmures, plus accentués, plus expressifs, redescendirent du sombre escalier ; il ne tarda pas à s'y mêler des lamentations, des cris haletants, comme si quelque grand drame de vengeance ou de justice ténébreuse allait s'accomplir.

La Boissière tressaillit.

Dans ce drame, quel rôle pouvait jouer la Muette ?

Quoi qu'il en soit, quelqu'un est en danger, quelqu'un est près de succomber sous une lutte inégale. Cessant de réfléchir et de raisonner, il saisit son marteau de minéralogiste, résolu de s'en faire, faute de mieux, une arme offensive ou défensive, et, non sans un battement de cœur, il escalade les gradins à pas étouffés. Parvenu au sommet, il s'étonne de voir sur sa droite, dans un enfoncement, un plateau éclairé d'en haut par la clarté du ciel, pénétrant à travers une déchirure de la montagne.

A genoux devant une croix de bois implantée entre quelques quartiers de roc, la Muette, les cheveux épars, priait et pleurait; se frappant la poitrine et poussant des sanglots inarticulés.

Elle était seule, bien seule!

Ne s'aventurant pas cette fois à lui offrir ses consolations, s'épouvantant à l'aspect de cette contrition désespérée dont il venait d'être le témoin, La Boissière redescendit les larges dalles, plus convaincu que jamais que dans cette femme il y avait une grande coupable; mais il abandonnait son châtiment à Dieu.

Les ombres, têtes et pieds, avaient disparu de l'ouverture de la grotte; il crut le passage libre. Frissonnant encore, à peine venait-il de le franchir, que trois hommes, trois paludiers du bourg de Batz, s'avancèrent vers lui d'un air de menace.

« Que faisais-tu là, chien des villes ? Comment et de quel droit as-tu osé pénétrer dans cette cavée ? »

La Boissière leur montra le mandat de la Convention. Aucun des trois ne savait lire; mais, à la vue des emblèmes républicains, ils baissèrent la tête et un éclair sombre leur passa dans les yeux.

Repris de l'ardent désir de débrouiller son problème et prenant leur silence pour de la crainte :

« Une femme est là qui pleure et se lamente, leur dit l'ingénieur; cette femme, cette muette, cette folle, qui est-elle ? que fait-elle ? quel est son nom ? »

Celui des paludiers qui l'avait déjà apostrophé se drapa fièrement dans son large manteau, et, avec un geste d'empereur romain, il répondit :

« Qui est-elle ? Elle est respectée parmi nous et mérite de l'être. Malheur à celui-là qui viendrait à l'oublier ! »

Et il laissa tomber sur l'interrogateur un regard encore chargé d'un reste de colère.

Après avoir imité le geste et les allures de son camarade, un second paludier vint se poser devant La Boissière :

« Ce qu'elle fait, demandez-vous ? Elle fait le bien rien que par sa présence : car il suffit de son approche pour que la vasière et les cobiers se remplissent d'abondants produits.

Il serait bien à plaindre, celui qui oserait se placer entre elle et nous !

— Quant à son nom de fille ou de femme, reprit le troisième en reproduisant le mouvement exact des deux autres, à quoi vous servirait de le connaître ? Qu'il vous suffise de savoir que le long de cette côte, depuis Batz jusqu'à Mesquer, on l'appelle LA DAME DES MARAIS SALANTS ! »

Et, par un mouvement unanime, tous trois se découvrirent le front.

IV

Le jour même, La Boissière dînait à Guérande, en compagnie de son hôte, le plus riche meunier et le plus chaud patriote de la ville. Dès sa première interrogation sur la Dame des Marais salants :

« C'est une sorcière ! répondit brusquement celui-ci.

— Pardon, mon hôte, mais je ne crois guère aux sorcières.

— Vous ne croyez peut-être pas au diable non plus, hein ?... Cependant, comme le bon Dieu a son escorte de saints et de saintes, le diable doit avoir la sienne, composée de sorciers et de sorcières ; et celle-là est du nombre, c'est moi qui vous le dis. D'aucuns dans le pays pourraient même vous citer le jour et l'heure où elle a fait son pacte et où la présence du malin suffit à faire flamber la *Brière* autour d'elle, si bien que toute l'eau de la mer n'aurait pu parvenir à l'éteindre. Est-ce une preuve, ça ?

— Qu'appelez-vous la *Brière?* demanda l'ingénieur, sans paraître plus convaincu qu'auparavant.

— La *Brière*, autrement dit la grande tourbière du Montoir, c'est cette lande noirâtre qui s'étend autour de nous. C'est là qu'est née la sorcière ; oui, la sorcière, je le répète, car elle l'est ; à preuve encore, n'a-t-elle pas jeté un sort à

tous ces chats-huants de la côte, à ceux de Batz comme à ceux de Saint-Molf, à ce point qu'ils font semblant de l'honorer tout haut comme une sainte créature, tandis que, tout bas, ils tremblent à son approche ? D'après ce qu'on rapporte, ils n'osent même pas prononcer son nom, par crainte des maléfices.

— Sur ce dernier point vous pourriez avoir raison, dit La Boissière, se rappelant les réponses ambiguës qui lui avaient été faites à Piriac par le pêcheur, par le vieux saunier, et récemment à la Roche-Noire par les trois paludiers.

— Vous voyez !... N'était-elle pas déjà dévote à l'enfer, cette mignonne des marchands de sel, lorsque, jeune fille avec ses quinze ans à peine, et n'ayant pour trousseau que sa jupe qui sentait le roussi, elle décida ce vieux podagre de Ker-Moisan à l'épouser ? Il avait cependant près de cinq fois son âge et passait pour le seigneur le plus sage du pays. Sa sagesse et ses trois quarts de siècle ne lui servirent à rien ; il fut englué. Dame ! vous comprenez que son grand âge n'était pas ce qui déplaisait le plus à la donzelle ; elle était pauvre et lui il était riche, il était comte.

— Elle est donc comtesse ?

— Sans doute ; comtesse douairière de Ker-Moisan, et fille de comte par-dessus le marché. Bast ! il n'y a plus de tout ça aujourd'hui ; nous sommes tous égaux, tous nobles, ou plutôt tous roturiers, ce qui vaut mieux ! Race de nobles, race de vipères, qu'il faudrait écraser jusqu'au dernier. M'est avis voyez-vous, que ces gens-là étaient tous tant soit peu sorciers aussi, et que c'est par là qu'ils nous menaient.... Ça vous fait rire ?... Est-ce que vous êtes noble, vous, citoyen ? »

La Boissière ne répondit pas.

« Comtesse !... fille de comte ! murmurait-il en se parlant à lui-même. Quoi ! cette femme qu'à travers les brumes du matin j'aurais volontiers prise pour une mendiante ou pour la veuve de quelque pauvre matelot, cette muette que je

soupçonnais d'abord d'avoir été affiliée à une bande de malfaiteurs, c'est une grande dame ! »

Et, par une réaction peut-être irrationnelle, mais familière à l'esprit humain, il en venait à se dire que ce qu'il avait interprété comme l'effet des remords pouvait bien n'être que les ardentes expansions d'une douleur profonde. Reprenant bientôt son rôle d'interrogateur :

« Dites-moi, citoyen, ce nom de Ker-Moisan me revient maintenant en mémoire. Le comte n'était-il pas possesseur de la terre de Malleville ?

— Oui, et de bien d'autres ! répondit le meunier.

— Savez-vous s'il n'avait pas pour proche parent un certain chevalier de Pontalec ?

— Justement.... le jeune gars qui a figuré dans la grande affaire.

— Quelle grande affaire ?

— Celle où le vieux a perdu la vie et où la dame est devenue muette.

— Elle ne l'a donc pas toujours été ?

— Oh ! que nenni ! Je ne sais trop comment tout cela s'est passé au juste, car j'habitais Nantes à cette époque ; mais il paraît que la rusée, qui commençait à s'apercevoir qu'un jeune muguet vaut mieux qu'un barbon, entra en amourette avec le neveu au détriment de l'oncle. Ils s'étaient promis de s'épouser après la mort du bonhomme, laquelle ne pouvait pas tarder....

— Halte-là ! monsieur, dit La Boissière en élevant la voix, il y a ici erreur, du moins sur un point. Il n'était pas au pouvoir de Julien de Pontalec d'épouser la veuve de qui que ce soit, pas plus la veuve du comte de Ker-Moisan que celle de tout autre. Je l'atteste ici, moi, son ami.

— Si vous êtes son ami, répliqua le meunier après lui avoir jeté un regard de travers, je ne vous en fais pas mon compliment, car lui et elle ils ont tué le bonhomme.

— Horreur ! s'écria La Boissière en faisant un mouvement

pour se lever; mais, d'un geste, le meunier le retint en place, et il poursuivit impitoyablement :

— Oui, tué; il n'y a pas à dire non! Tout Guérande est là pour l'attester : ils l'ont noyé pendant un orage; d'aucuns disent même étouffé dans ses draps pendant qu'il dormait.... D'ailleurs, le diable, qui est au service de la dame, les aida peut-être un peu. Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à la question, une fois débarrassée du vieux, la veuve, riant sous sa cape de deuil, attendait le moment où le jeune homme pourrait tenir sa promesse; mais celui-ci, qui en était à sa première méchante action, à ce qu'il paraît, prit sa complice en si grande haine, qu'il lui faussa parole, se sauva et se fit moine. Dans le dépit qu'elle en ressentit, elle fut frappée, comme qui dirait d'un coup de sang; la paralysie s'en mêla, elle devint muette.... et voilà! Vous avez voulu savoir l'histoire, vous la savez tout aussi bien que moi maintenant. Dînons, et plus un mot là-dessus; aussi bien, tôt ou tard, vous et moi pourrions nous repentir d'avoir trop longtemps devisé sur la sorcière des Marais salants. »

La Boissière, devenu rêveur, ne semblait plus disposé à risquer un mot en faveur de cette femme pour laquelle, tout à l'heure, il s'était senti pénétré d'une indulgence soudaine, rien que sur son titre de comtesse.

Tant que la médisance ne revêt que de faibles proportions, elle trouve encore quelques bonnes âmes pour la combattre et la repousser. C'est le caillou du rivage, que le double mouvement de la mer apporte et remporte tour à tour; du sillon qu'il a tracé sur le sable, bientôt il ne reste plus trace. En est-il de même pour la médisance de gros calibre? Non. Fût-elle de la calomnie, ce certain parfum judiciaire qu'elle exhale lui donne les solides apparences d'un acte d'accusation en règle; à l'instar du rocher qui tout d'un bloc se détache des flancs de la montagne, elle s'implante d'autorité dans le sol, et paraît inébranlable par son énormité même.

Cependant, avec la conviction d'un crime commis, La Bois-

sière ne pouvait admettre que Julien de Pontalec en eût été sciemment le complice. L'amitié de frère qui, dans ses jeunes années, l'avait uni au neveu du comte de Ker-Moisan, transformait en fièvre ardente sa curiosité naturelle, et, cette fois, la légitimait.

Lui, Julien, le chaste adolescent, de mœurs si pures, si rigides même, comment avait-il pu se laisser aller à la tentation, et pour la femme de son plus proche parent?

Tout acte inexplicable, en apparence, ne se montre au jour vrai que par la connaissance de sa cause première. La cause première du mal, c'était la sorcière prétendue. Le citoyen ingénieur résolut donc avant tout de se bien renseigner sur celle-ci, sur sa famille, qu'on disait noble et titrée, et sur les événements qui avaient précédé son mariage.

Pendant plusieurs jours, on ne le revit plus à Guérande.

V

Le père de la jeune douairière de Ker-Moisan était le comte de Nessé, petit-fils de ce fameux du Couédic, qui, vers 1720, avait payé de sa tête sa patriotique résistance aux ordres du Régent et de l'abbé Dubois. Près d'un demi-siècle plus tard, au service de la même cause, lui-même, devenu l'un des membres les plus influents du parlement breton, avait enduré la prison et l'exil, en compagnie de La Chalotais. Rendu à la liberté, il s'était fixé dans l'ancien domaine de ses ancêtres, le petit château de Nessé, situé sur la grande tourbière du Montoir.

Deux raisons principales l'avaient déterminé dans le choix de cette résidence : premièrement, le désir de se rapprocher de son ami le comte de Ker-Moisan, autre parlementaire qui, après avoir, comme lui, subi la persécution, venait d'être, par décret royal, relégué à Saint-Molf, la plus chétive, la plus

isolée, la plus triste de ses nombreuses métairies. L'autre motif, c'était de veiller de plus près aux intérêts et au bien-être des pêcheurs et des paludiers de Batz et du Croisic, sa famille féodale. Depuis plus d'un siècle, ceux-ci avaient toujours joui amplement et gratuitement du droit de pâture et de chauffage dans toute l'étendue de la Brière, et les bienfaits des seigneurs de Nessé ne s'étaient pas arrêtés là.

Au bout d'une année, le comte, encore jeune, comprit que la famille féodale ne pouvait satisfaire à tous les besoins de son cœur; il se maria, et un enfant vint compléter le ménage.

Élevée au milieu des pauvres habitants de la contrée, Louise avait facilement pris de son père l'habitude de les aimer et de les secourir. Enfant, elle avait été bercée sur les genoux de toutes les mères de Batz et du Croisic, et déjà sa petite main avait été couverte de plus de baisers affectueux que celle de la plus puissante reine de l'Espagne et des Indes.

Devenue jeune fille et la dispensatrice des générosités paternelles (car sa mère, de santé débile, ne sortait guère du château), elle n'avait d'autres soins que de visiter les malheureux du pays; elle les connaissait tous par leur nom, quoique le nombre en fût grand, et dès qu'on l'apercevait, en compagnie de sa gouvernante, descendant des coteaux de la Brière pour se diriger vers les villages, tout ce qui souffrait du corps ou de l'âme se sentait par avance soulagé: c'était l'ange des charités et des consolations qui venait à eux.

Aux veillées du soir, dans les *fileries*, où les villageoises, filles ou femmes, s'occupaient en commun du trousseau des fiancées, on la voyait parfois apparaître tout à coup. Ces jours-là, c'était elle qui, sur ses épargnes, fournissait le chanvre pour les travailleuses, ainsi que la bouillie d'avoine et les crêpes de sarrasin pour le souper; et, du souper comme du travail, elle ne rougissait pas de prendre sa part. Puis, au moment de se séparer, on la suppliait de vouloir bien dire

elle-même les prières qui devaient clore la journée. A ces esprits simples, il semblait que sa voix était plus propre que toute autre à converser avec le bon Dieu.

Telle était Louise de Nessé à cette époque; et combien elle était charmante alors, avec ses treize à quatorze ans, son teint rose et son sourire un peu triste, comme si déjà elle avait eu le pressentiment de sa destinée!

Aux Marais salants et dans les bourgs des environs, les riches eux-mêmes l'admiraient et la louangeaient; les mères ambitionnaient toutes la faveur de l'avoir pour marraine de leur premier-né; les jeunes gens s'inclinaient avec vénération devant elle comme devant une aïeule; les vieillards, à leur lit de mort, imploraient sa présence, afin de pouvoir s'acquitter envers elle en la bénissant une dernière fois. Nul ne prononçait son nom sans ajouter : « Heureux son père! »

En effet, au milieu de cette lande noirâtre et presque stérile de la Brière, le comte était heureux. Il adorait sa femme; sa fille bien-aimée grandissait sous ses yeux avec sa blanche auréole de grâces et de vertus; il avait dans son voisinage un ami mille fois éprouvé qui, quoique vaincu par la lutte, refroidi par l'âge et les infirmités tressaillait encore à son unisson au nom de la vieille Bretagne; et autour de lui toute une population dévouée et reconnaissante, en le recommandant à Dieu, lui et les siens, dans ses prières de tous les jours, semblait le mettre à l'abri d'un nouveau désastre. Il n'en fut rien.

Sa femme mourut.

A partir de ce moment, le sort lui devint de plus en plus contraire. Sa fortune, déjà ébranlée par les amendes qu'il avait subies, par les sacrifices volontaires qu'il s'était imposés, fut entièrement bouleversée par la perte d'un procès. Puis, à quelque temps de là, un cri d'effroi s'éleva de la Brière : « Le feu! »

Le feu s'était déclaré au sein même de ce terrain tourbeux qui formait son domaine; de jour en jour il gagnait sourde-

ment, et un nuage qui rampait sur le sol, des vapeurs de soufre s'exhalant tout à coup des massifs d'ajoncs et de bruyères, révélaient seuls la marche lente, mais continue, de cet incendie intérieur.

Les efforts de deux mille bras s'épuisèrent sans y apporter remède. De Guérande, d'Escoublac et de Batz, l'eau des ruisseaux, mêlée à celle de la mer, et conduite soit par tonnes, soit par de légers canaux improvisés, ne fit qu'accroître le mal au lieu de le conjurer. Sous la lutte des deux éléments, la terre s'entr'ouvrait, glapissait, et, à ces immersions répétées, ripostait par des jets de flamme et des torrents de fumée qui s'étendaient jusque sur les pays environnants et les plongeaient dans la stupeur. On eût dit d'un volcan ouvrant à la fois tous ses cratères.

Dès qu'on cessa de vouloir maîtriser le fléau, il parut s'apaiser de lui-même. Durant quelque temps, la Brière vit reverdir ses maigres pâturages; mais, au bout de cette courte trêve, un voyageur qui la traversait pour gagner le chemin de la Roche-Bernard poussa un nouveau cri d'alarme; les arbustes épineux se tordaient devant lui, et il sentait le sol brûler sous ses pieds.

Dix-huit mois plus tard, le feu avait atteint les fondations du château de Nessé, qui ne fut bientôt plus qu'une ruine fumante.

Sans ressources, sans asile, tenant par la main sa fille, alors âgée de seize ans, le comte se rendit près de son ami Ker-Moisan; mais, brisé par tant d'émotions, à peine avait-il franchi le seuil du manoir de Saint-Molf, qu'il tomba malade pour ne plus se relever.

VI

Le lendemain de sa mort, vêtue de deuil, la population tout entière des pêcheurs et des paludiers de Batz et du Croisic se

rendit auprès du comte de Ker-Moisan. Leur doyen, chargé de prendre la parole en leur nom, lui dit :

« Monseigneur, rendez-nous notre demoiselle; elle est orpheline, nous l'adopterons, nous l'aimerons comme nous ont aimés ses pères, qui sans doute veillent encore sur nous de là-haut; nous la secourrons comme elle-même nous a secourus. Nous lui bâtirons de nos mains une belle maison en pierres et en briques, non plus sur la Brière, mais au milieu de nous, afin qu'elle y soit la bien gardée. Par Jésus et par Marie, par le fils et par la mère, nous jurons ici, entre vos mains, monseigneur, que, tant qu'il nous restera des forces, tant qu'un seul d'entre nous pourra faire sonner deux écus l'un contre l'autre, elle ne connaîtra pas la farine du blé noir, mais bien celle du pur froment. Rendez-nous-la, monseigneur; nous la réclamons, comme c'est notre devoir, comme c'est notre droit peut-être. »

Le comte leur répondit :

« Bonnes gens, vous êtes restés au milieu de ces temps d'épreuves les dignes et fidèles enfants de la vieille Bretagne; je vous en remercie en mon nom comme au nom de celui-là que nous pleurons. Mais Christophe de Nessé était mon grand, mon seul ami, et il est passé de ce monde dans l'autre en me confiant sa fille. Le seul parent qui me reste, mon neveu, touché par la grâce, vient d'entrer en religion, comme chevalier de Malte. Je puis donc disposer de mes biens. Louise est pauvre et trop jeune encore pour se passer d'un appui; je suis riche, et cet appui, c'est en moi qu'elle doit le trouver. Cependant, la maison même d'un vieillard ne doit s'ouvrir devant l'innocente enfant que si elle y peut entrer la tête levée et avec un titre qui lui assure par avance le respect de tous. Voici le projet que j'ai formé; je le soumets à votre approbation. Que Louise de Nessé devienne comtesse de Ker-Moisan! Mon nom lui servira de sauvegarde, et, d'après les lois du monde et sans conteste, elle sera mon héritière. Mon âge et mes infirmités sont un sûr garant que dans quelques

années, dans quelques mois peut-être, elle deviendra libre de prendre un mari de son choix. Que Dieu y pourvoie; moi, je ne veux être que son père.... Ne m'interrompez pas, bonnes gens, et prêtez-moi encore l'oreille. Par vos sentiments, comme par l'adoption féodale, vous êtes sa seule famille aujourd'hui; allez la trouver au presbytère, où je l'ai remise entre les mains de la digne sœur de notre curé; mais dites tout d'abord à votre demoiselle que, quoi qu'elle décide, la misère ne peut l'atteindre : dès aujourd'hui, le revenu de mes fermes de Malleville lui est alloué à tout jamais. »

De sa pleine et libre volonté, devenue la femme du comte, Louise de Nessé, quoique vivant dans une retraite absolue, près d'un vieillard souffrant, sur le front duquel le passé avait laissé une sombre empreinte, ne désirait rien de plus que le sort qui lui avait été fait. Si le comte gémissait sur la patrie, elle mêlait ses soupirs aux siens, mais c'était en souvenir de ceux qu'elle avait perdus. Pieuse avec bonheur, avec exaltation même, résignée, sans que sa résignation lui coûtât un regret, la vie avait encore pour elle de grandes douceurs; elle pouvait continuer de venir en aide aux malheureux. De ce côté, ses jouissances s'étaient même étendues avec le cercle de ses bienfaits. Grâce à la grande fortune du comte, aujourd'hui les villageois de Saint-Molf et de Piriac n'avaient rien à envier à ceux de Batz et du Croisic.

Qu'aurait pu le monde ajouter à ses joies calmes et réfléchies? Étrangère à ses usages, à ses exigences, à ses intrigues, élevée parmi les bons et rustiques habitants de la côte, ne s'émouvant qu'à leurs intérêts, s'associant même volontiers à leurs naïves croyances, elle se serait brisée à son contact. Elle était donc heureuse, rien que par l'accomplissement de ses devoirs de charité et de religion; s'exaltant facilement devant les grands spectacles de la nature, elle comptait encore comme un de ses plaisirs les plus vifs la vue de la mer, et ce plaisir, ainsi que les autres, semblait

s'être accru pour elle depuis son mariage ; Piriac avoisine Saint-Molf, et nulle part, dans toute la Bretagne, la mer n'est aussi belle que vue de la pointe de Piriac.

Voilà ce que, après de longues et consciencieuses investigations, recueillit d'abord l'ingénieur sur les premiers temps de la jeune fille, de la jeune femme. Combien cela se raccordait peu avec les dires malveillants du meunier de Guérande et ses propres suppositions à lui-même !

Dans l'âme jusqu'alors immaculée de la jeune comtesse, un remords profond, persistant, intolérable, allait naître cependant. La cause réelle de ce remords, dont les terribles effets s'étaient manifestés devant lui, La Boissière ne devait en avoir la révélation que plus tard.

VII

Contre l'habitude du lieu, il arriva qu'un jour la salle de réfection de Saint-Molf vit trois personnages assis à la même table. Le troisième convive, jeune homme de vingt-cinq ans à peine, au teint pâle, à l'œil voilé, au front rêveur, c'était Julien de Pontalec.

Avant de quitter la France pour se rendre à Malte, il a voulu prendre congé de son unique parent. Durant plusieurs semaines, il devient l'hôte de la maison, sans que les austères habitudes du lieu en soient autrement changées. Prières du matin, prières du soir, dites en commun avec les serviteurs du logis, promenade silencieuse à trois, faite le long du rivage à l'issue du dîner, et à laquelle succède, au retour, une lecture du Nouveau Testament : telles sont les seules distractions que le comte offre à son neveu, et celui-ci s'en contente, tant sa vocation est sincère, tant la foi suffit à remplir tout entier le cœur de ce lévite soldat.

Quoique jeunes et beaux tous deux, Louise et Julien n'ont

pas échangé entre eux un de ces regards d'examen bienveillant, un de ces sourires de sympathie qui vont si bien à leur âge. Depuis quinze jours déjà, ils vivent de cette même vie claustrale, de ce presque tête-à-tête prolongé, et à peine si directement ils se sont adressé quelques mots. Même durant les repas, si leur position réciproque d'hôte et de maîtresse du logis leur impose forcément l'échange d'une parole, c'est le comte qui, presque toujours, leur sert d'intermédiaire.

Enfin, le moment approche où Julien de Pontalec va quitter Saint-Molf. Le lendemain, un bateau de Nantes doit le diriger sur Bordeaux, pour de là rejoindre la Méditerranée.

Aujourd'hui, par exception, la promenade à trois ne sera pas circonscrite par le rivage. Julien a manifesté le désir de visiter la grande île Dumetz; il veut y toucher, non-seulement de son front et de ses lèvres, mais de la poignée de son épée, insigne de religion aussi bien que de guerre entre les mains d'un chevalier de Malte, les reliques de saint Clair et celles de saint Dunstan, ces dernières rapportées d'Angleterre à l'époque du schisme.

Sous la conduite d'un brave marin, dont on connaît l'expérience et le dévouement, on s'embarque dans la baie de Pennebé.

Quelques nuages courent dans le ciel; une brise souffle du nord-est, mais elle ne peut que faciliter la traversée.

Debout près du mât, l'oncle et le neveu causaient gravement de l'heure prochaine de la séparation, lorsque de l'une des extrémités du bateau, où Louise se tenait étendue et accoudée, les yeux tournés vers le rivage qui fuyait, un soupir étouffé se fit entendre.

Avec autant de vivacité que pouvaient le lui permettre son âge et ses membres, quelque peu roidis par de fréquentes atteintes de goutte, le vieillard alla vers elle et la contraignit doucement de lui faire face. Le visage de la jeune femme était inondé de pleurs.

« Qu'est-ce donc ? dit-il;

— Rien, répondit-elle avec une moue d'enfant; puis, saisissant la main du comte, elle la baisa, et reprit sa position première sans qu'il essayât d'y mettre obstacle.

— Elle pense aux siens, murmura l'oncle à l'oreille de son neveu, quand il l'eut rejoint au pied du mât. Voici venir le troisième anniversaire de la mort de mon digne ami; aussi, depuis quelques jours, je la surprends parfois attristée et larmoyante. »

Le séjour à l'île Dumetz se prolongea plus qu'on ne l'avait pensé. Le vent, toujours dans la même direction, fraîchissait. S'il avait d'abord favorisé le départ, maintenant il rendait le retour difficile.

Vers le soir il changea brusquement de place. Tout annonçait un orage; mais le batelier affirmait sur sa tête que cet orage n'éclaterait que lorsqu'ils seraient tous trois rentrés à Saint-Molf, et probablement endormis.

Sa prédiction fut loin de se réaliser.

A peine avaient-ils quitté la pointe de l'île, située à l'ouest, que le flot sous-marin fit entendre ces râlements âpres et caverneux qu'on pourrait appeler les borborygmes de la mer. Le comte commença à craindre pour sa jeune femme, et proposa de retourner le cap sur Dumetz; Louise le rassura par un signe de tête; le batelier, après avoir d'un coup d'œil interrogé de nouveau le ciel et l'Océan, persista dans sa première affirmation. Quant à Julien, silencieux et à l'écart, absorbé dans une seule pensée, il contemplait, aux dernières clartés du crépuscule, sa bienheureuse épée, qui venait d'être sanctifiée par l'apposition des reliques.

Cependant le flot s'enflait si fort sur la chaussée granitique qui, dans les temps anciens, reliait Dumetz au continent, qu'il eût été imprudent de songer à la franchir. Au lieu de se diriger vers Pennebé, on s'orienta vers Piriac, dont on était proche.

Déjà les lumières de ce dernier village scintillaient à leurs yeux.... Tout à coup une rafale emporte la voile; de gros

nuages chargés d'éclairs et de tonnerre éteignent les clartés d'en haut et font disparaître les faibles lueurs de la côte, qui leur servaient de phare. En vain Julien aide à la rame; au milieu de ténèbres profondes, des vagues énormes battent de tête et de flanc la fragile embarcation, qu'elles menacent d'envahir ou de submerger.

« Soyons calmes! crie le batelier, sans cesser de faire bonne contenance; pas de danger encore!... mais au diable si je vois clair à me diriger! Attention!... j'entends sautiller les galets.... nous touchons à la plage! »

Un choc que reçoit le bateau prouve que cette fois du moins il ne s'est pas trompé.

« Lâchez la rame! essayons de l'échouement! Allons, jeune homme, poursuivit-il en s'adressant à Julien, il ne faut pas craindre de se mouiller les jambes; nous avons pied maintenant; je me charge de monseigneur, chargez-vous de la dame, et tirez à gauche sans perdre de temps, car la houle nous talonne! »

Étourdi par le bruit, aveuglé par le ressac qui lui fouette l'eau au visage, Julien n'est pas encore parvenu à rejoindre la comtesse à l'autre bout de la barque, que déjà le vigoureux marin, portant le vieillard entre ses bras comme il eût fait d'un enfant, marchait à grands pas au milieu des vagues, sans en être plus ébranlé que s'il eût traversé un champ de seigle, doucement agité par le vent frais du matin.

VIII

Si le fardeau de Julien était plus léger, ses forces étaient moindres. L'expérience de la mer et la connaissance des lieux lui manquaient aussi pour se diriger, durant la nuit noire, sur ce terrain mouvant; et lorsque, épuisé de fatigue, il

aborda le rivage, il ne trouva devant lui qu'une barrière infranchissable.

Par bonheur, la mer n'avait pas tout envahi. Entre elle et la falaise, un espace assez large était libre encore. Le dernier conseil du batelier, que dans son trouble il avait négligé peut-être, revint en mémoire à Julien. Il tourna vers la gauche et n'avait point fait une centaine de pas qu'au milieu de ces massifs de pierre une teinte plus sombre lui révéla un enfoncement; il crut entrevoir un passage frayé entre les rochers, sans doute celui désigné par leur guide. Il s'y avança, brandissant d'une main son épée pour interroger les obstacles, et de l'autre soutenant la comtesse, qui maintenant marchait près de lui et tressaillait à son côté.

Cependant le terrain, au lieu de s'élever, s'abaissait sous leurs pas; de chaque côté, un mur anguleux, plein d'aspérités, se prolongeait en manière de corridor, après quoi la double paroi échappa tout à coup à leurs mains tâtonnantes.

Julien fit vainement tournoyer son épée autour de lui, il ne rencontra que le vide. Au-dessus d'eux l'obscurité était si profonde, qu'ils n'apercevaient même plus le léger mouvement des nuages. Au lieu de suivre un de ces défilés dus à l'écartement des montagnes, étaient-ils donc venus d'eux-mêmes s'enfermer dans une de ces cryptes de la côte que visite l'Océan à chaque marée montante?

Cette pensée leur arriva à tous deux à la fois, sans qu'ils osassent se la communiquer encore.

Dans ce moment ils entendirent des voix qui les hélaient du dehors, et, parmi toutes, ils reconnurent celles du batelier.

« Retournons vite sur nos pas, dit Julien; le rivage n'a pas cessé d'être libre sans doute, et ces voix serviront à nous diriger. »

Comme il s'élançait vers l'entrée, un éclair rapide leur montra le flot qui déjà venait baigner les abords de la crypte.

« Il n'est plus temps! » murmura Julien en se signant,

comme pour conjurer le péril, qu'il redoutait moins encore pour lui que pour sa compagne.

Et les cris d'appel, les voix du dehors se faisaient entendre de nouveau.

Malgré sa terreur, Louise retrouva un reste de courage en songeant au comte, à ce vieillard, à son mari, que leur absence devait plonger dans les plus douloureuses appréhensions.

« Monsieur de Pontalec, dit-elle, peut-être ce flot qui nous est apparu n'a-t-il été poussé jusqu'ici que par l'effort du vent. Tout espoir n'est pas perdu. Nous ne pouvons être loin de Piriac; le long de la côte existent des sentiers bien connus des habitants et des pêcheurs, et qui, par la Turbale, peuvent nous conduire à Saint-Molf.... essayons encore! »

Elle n'avait pas achevé, qu'elle vit se soulever à l'entrée de la grotte comme un fantôme couronné d'écume qui, après s'être débattu entre la double paroi, fit tout à coup invasion dans leur asile.

A cette vague une autre vague succéda.

Et les voix du dehors, affaiblies, étouffées par le tumulte du rivage, ne se faisaient plus entendre qu'à peine, puis finirent par s'éteindre entièrement.

Les deux captifs de la mer étaient restés silencieux et immobiles, tous deux mesurant la gravité de leur position, mais avec des idées bien différentes néanmoins.

Si, par miracle, il avait été donné à quelqu'un de pouvoir les contempler en ce moment, il n'aurait pu découvrir, sur les traits du stoïque jeune homme, que les signes de la plus entière soumission aux décrets du ciel.

Qu'il n'en était pas ainsi de Louise! Son visage rigide, ses yeux hagards, ses membres agités d'un frisson nerveux, dénotaient une épouvante telle, que, connaissant combien étaient grandes et sincères ses convictions religieuses, on eût été enclin à penser peut-être que ce qui lui causait un

pareil effroi, c'était quelque chose de plus terrible encore que la mort dont elle était menacée.

Eh bien! le croirait-on? c'est du milieu de cette complète prostration de ses forces morales que son compagnon l'entendit pousser un cri de joie et presque de délivrance.

Un second éclair, plus prolongé que le premier, venait d'illuminer la grotte jusque dans ses profondeurs. Louise avait reconnu l'excavation de la Roche-Noire, visitée autrefois par elle en compagnie de son père, et, plus récemment, dans une de ses promenades le long de la mer. Elle ne pouvait s'y tromper.

Joignant les mains dans un transport de reconnaissance adressé à Dieu, la voix encore hésitante et altérée par ses rudes émotions de tout à l'heure :

« Monsieur de Pontalec, dit-elle (et jamais, avant ce jour, il ne lui était arrivé d'adresser la parole au jeune chevalier de Malte avec autant de suite et de spontanéité), Dieu a pris pitié de nous.... de moi surtout!... Nous n'avons plus rien à craindre ici de la marée montante; de mémoire d'homme, on me l'a affirmé du moins, elle n'a dépassé les premiers degrés de pierre qui s'étagent au fond de ce souterrain.... Mais nous voilà pour toute la nuit au milieu de ces ténèbres, enfermés, seuls ici....

— Le Seigneur est avec nous; il nous soutiendra, » répondit l'impassible jeune homme, qui avait accueilli la révélation de la comtesse du même air qu'un voyageur, dont les bagages sont déjà prêts, recevrait la nouvelle que le voyage inévitable qu'il était sur le point d'entreprendre se trouve différé de quelques jours.

Tous deux alors gagnèrent le fond de la cavée et s'assirent, distants l'un de l'autre, sur les premières assises de pierre. Là, durant une heure, ils restèrent plongés dans une silencieuse méditation.

Le péril, cependant, était loin d'avoir cessé pour eux. Les bruits de la mer s'augmentaient de plus en plus; le ciel en

feu ne leur envoyait ses funèbres clartés qu'à travers les flots amoncelés, qui déjà inondaient les parties basses de la crypte.

Louise et Julien montèrent de quelques marches; une seconde heure à peine s'était écoulée, les flots les y avaient suivis.

Ils montèrent encore.

Nouveau repos, nouveau silence.

« Monsieur de Pontalec.... parlez-moi.... j'ai peur! dit la comtesse, dont la foi dans le dire des anciens du pays commençait à faiblir.

— La marée doit être maintenant parvenue à son plus haut point, lui répondit celui-ci d'une voix calme. Prions, madame; Dieu n'oublie pas ceux qui se souviennent de lui. »

Tous deux, se levant, s'agenouillèrent sur ce haut gradin qui leur servait de siége, et restèrent quelque temps recueillis et en prière.

Une lame, plus forte que les autres, vint soudain se briser à leurs pieds.

« La vague! la vague! »

Et Louise, épouvantée, se rejeta sur le petit plateau, qui, au sommet de ce sombre amphithâtre, s'étendait comme un palier sans issue.

« Ne perdez pas confiance si vite, lui dit Julien, interrompant à peine son oraison.

— Mais ne l'entendez-vous pas? ne la voyez-vous pas qui s'avance et vient nous chercher jusqu'ici.... jusqu'ici! où elle ne devait pas venir! »

En effet, la marée, toujours croissante, avait franchi l'étage de rochers; toutes les cavités de la grotte, complétement inondées, se remplissaient de bruits, sous la pression de vagues nouvelles qui s'opposaient au passage des autres. Les ténèbres étaient partout, sinon sur le plateau, où la lune, qui venait de se dégager des nuages, projetait ses

rayons à travers l'étroite déchirure de la montagne, ouverte béante sur leur tête.

« Nous sommes.... je suis perdue! murmura Louise sous une pensée de terreur indicible.

— Si notre heure est venue, résignons-nous, madame; tout vrai chrétien n'est-il pas d'avance préparé à la mort?

— Je ne le suis pas, moi! s'écria-t-elle en relevant la tête d'un air de révolte contre le ciel. Mourir!... mourir! mais Dieu ne peut le vouloir, car j'y perdrais mon âme!

— Écartez ces idées, madame; Dieu est tout miséricordieux; d'ailleurs, n'avez-vous pas vécu pieuse et charitable? Est-ce donc pour des fautes légères....

— Il s'agit d'un crime! interrompit-elle; d'un crime affreux, entendez-vous, et que dix ans de pénitence auraient pu expier à peine! »

Devant cet aveu si inattendu, Julien fit un pas en arrière. Mais une vague monstrueuse envahit tout à coup le plateau, leur dernier refuge. Louise, presque affaissée sur elle-même, allait être entraînée dans le gouffre : il n'eut que le temps de la retenir par ses vêtements, et quand, la soutenant d'un bras contre la vague, il la vit si pâle, le rigide puritain sentit quelque peu se fondre son enveloppe de glace; il pensa que tant de souffrances, cette mort si cruelle qui allait la saisir, pouvaient bien lui tenir lieu d'expiation volontaire.

« Madame, connaissez-vous du moins cette seconde innocence, le repentir? le remords qui naît du crime et qui le rachète?

— Oui.... oui.... balbutia-t-elle les dents serrées convulsivement, je me repens.... je me maudis! » Et avec un nouveau cri de détresse : « Mais je n'en vais pas moins mourir en dehors de l'Église, sans qu'un prêtre ait pu m'entendre en confession.... mourir damnée!

— Eh bien! je suis prêtre, moi! s'écria Julien avec une sainte exaltation. Si mon titre de chevalier ne me donne pas

le droit de remettre les péchés, je m'en sens digne à cette heure où je vais quitter la vie en bénissant la main qui me frappe ! »

Et présentant à la comtesse la poignée de son épée faite en forme de croix :

« A genoux, ma sœur, et confessez vos fautes ! Je suis prêt à vous entendre. »

Mais Louise se redressant avec horreur :

« Non !... je ne le puis pas !...

— Rappelez-vous les paroles du Christ : « Vous vous con-« fesserez les uns aux autres. »

— A vous !... jamais ! » reprit-elle avec un même geste de répulsion.

En ce moment, la montagne elle-même sembla tressaillir sous les chocs répétés de la mer ; dans la grotte, l'eau jaillissait jusqu'aux voûtes, et les hideuses chauves-souris qui en tapissaient la surface, s'échappant par milliers, passaient, avec des cris aigus et des bruissements d'ailes, sur la tête de Louise, pour gagner la seule issue qui restât libre.

Éperdue, terrifiée, sentant la vague la soulever du sol, et jugeant son dernier instant venu :

« Écoutez-moi donc ! s'écria-t-elle.... Écoutez-moi en confession. Mais Dieu me pardonnera-t-il ?... Vous-même voudrez-vous m'absoudre ?... » Et, laissant tout à coup tomber sa voix comme dans un râle d'agonie : « Ayez pitié de moi, mon frère.... je vous aime !... »

Ce dernier mot, cet aveu contrit et désespéré de son crime involontaire, quoique la pauvre enfant l'eût à peine murmuré, Julien l'entendit ; il l'entendit distinctement, malgré les éclats du tonnerre, malgré le bruit assourdissant des flots, répété par tous les échos de la grotte. Sa surprise en fut telle que, durant quelques instants, il en oublia, et la mort qui était proche, et les terribles circonstances au milieu desquelles lui-même avait réclamé cette confession suprême.

Quand il sortit de cette espèce de stupeur, le petit plateau

était libre, la vague, en grondant, redescendait l'escalier de roches, et Louise, évanouie, encore suspendue à son bras crispé, pressait contre sa poitrine la croix de l'épée maltaise.

IX

En proie aux plus affreuses perplexités, le vieux comte de Ker-Moisan avait passé la nuit sur le rivage. Sans qu'il eût été besoin de les appeler à l'aide, tous les habitants de Saint-Molf, de Mesquer, de Piriac, quelques-uns même venus de plus loin, tentaient d'organiser un sauvetage impossible.

Vingt barques ont chaviré sur la lame furieuse, des centaines de flambeaux de résine ont été distribués par eux sur les points abordables de la côte; les sentiers de la montagne, la crête des rochers, où momentanément on eût pu espérer un abri, ont été explorés, interrogés; les chercheurs n'ont rien trouvé, rien aperçu, sinon les débris du bateau, que le grand flot avait brisé contre les falaises.

Pour disputer à la mer, ne fût-ce qu'un cadavre, à peine la haute marée commence-t-elle à décliner que, se tenant étroitement enlacés par bandes, réunissant leurs forces pour lutter contre la houle, les plus hardis s'avancent le long des grèves inondées, et pénètrent enfin dans les cavités de la Roche-Noire, alors même que les dernières vagues leur en disputent encore l'entrée.

Enveloppée dans des cabans de pêcheurs, Louise fut transportée à Saint-Molf par ceux-là qui l'avaient délivrée; et durant la route, lorsque, la voyant regarder autour d'elle avec inquiétude, ils lui demandèrent si elle souffrait, ou ce qu'elle désirait, elle ferma les yeux et ne leur répondit pas.

Devant le comte, elle garda le même silence.

Quant à Julien, soutenu par une force surnaturelle venue

d'en haut, malgré ses émotions récentes et inaccoutumées, rien en lui ne trahissait ni la fatigue, ni la veille, ni le souci. Il passa le reste de cette nuit au chevet du vieillard, lequel était en proie à une fièvre ardente causée par tous ces événements, et il lui prodigua les soins les plus actifs et les plus empressés.

Le lendemain, rassuré sur la santé de son oncle, au lever du soleil, Julien partit pour Nantes, où le navire l'attendait; il partit sans prendre congé de Louise.

Comment l'eût-il osé ?

Hélas! il l'eût osé, qu'à ses paroles d'adieu la pauvre jeune-femme aurait été impuissante à répondre, sinon par un geste. Soit que sa frêle organisation n'ait pu résister aux secousses violentes de la veille, soit, comme on l'a dit plus tard, que, dans le conflit de tous les éléments qui la menaçaient à la fois, un jet de la foudre l'eût touchée, soit toute autre cause restée inexplicable, les cordes de sa voix s'étaient détendues. Louise était muette.

Elle n'était pas encore arrivée à la fin de ses épreuves.

Deux jours après, le comte de Ker-Moisan mourut. Une attaque de goutte, qui lui remonta dans la poitrine, l'enleva en quelques instants.

A cette époque, la Révolution venait d'éclater. Les nouvelles autorités de la province, pour faire preuve de zèle contre un ancien défenseur des priviléges de la Bretagne, séquestrèrent ses biens, prétendant que le comte n'en avait pu faire donation à sa femme au détriment de son neveu. Plus tard, comme ce neveu résidait hors de France, on le déclara émigré, et le séquestre se transforma en confiscation, sauf appel.

Louise laissa faire. Que lui importaient à elle ses intérêts de fortune et de position? Le faible douaire de veuve, qu'on voulait bien lui accorder, suffisait, et au delà, à ses besoins.

C'est alors qu'elle se mit à mener cette vie érémitique au milieu de laquelle elle était apparue à La Boissière. Moins

que jamais elle devait songer à demander des distractions au monde, aujourd'hui qu'elle ne pouvait même plus communiquer avec lui par la parole.

S'isolant de tous, ne fréquentant que les sentiers déserts et les grèves sauvages, elle avait pour seuls compagnons sa pensée, ses regrets, ses remords.... Oui, ses remords; ils subsistaient, et, quelque discutable qu'aurait pu nous en sembler la cause, à nous autres enfants du siècle, ils s'étaient encore accrus de la honte d'un aveu inutile, et peut-être aussi de la ténacité de son amour.

Élevée dans les principes les plus austères de la religion et de la morale, se les exagérant, comme toutes les âmes simples, son innocence épouvantée voyait dans cet amour, resté si pur, un affreux mélange d'adultère, d'inceste et de sacrilége. Julien n'était-il pas consacré à Dieu? n'était-il pas le plus proche parent de son mari?

On comprend maintenant pourquoi le plateau de la Roche-Noire était devenu pour elle l'autel des expiations.

Cette expiation durait déjà depuis trois ans.

Telle était, jusqu'à cette époque, l'histoire vraie de Louise de Nessé.

Ainsi ce nuage sombre qui cachait sa vie s'était fondu en une blanche lumière ; de cet amas d'horreurs entassées par la crédulité, par la médisance calomnieuse, n'était sortie qu'une élégie naïvement lamentable.

X

La Boissière, après quelques semaines de séjour à Paris, venait de rentrer en Bretagne, où le rappelaient ses travaux commencés, lorsque, traversant Guérande, il y rencontra son ancien hôte, le meunier.

« Eh bien ! citoyen, vous savez la nouvelle ? lui cria celui-ci en l'apostrophant au milieu de la place publique.

— Oui, oui.... je sais.... dit l'ingénieur cherchant à l'éviter ; le roi est prisonnier au Temple....

— Et il l'a bien mérité ! Mais il ne s'agit pas de ça, reprit le meunier ; il s'agit de quelque chose de plus réjouissant encore, d'une noce.... oui, d'une noce ! et d'ici nous entendrons les violons!

— Que m'importe ? Je ne connais personne dans ce pays.

— Oh ! que si fait, citoyen, vous connaissez la mariée ! La mariée, c'est la muette, la ci-devant comtesse de Ker-Moisan ! Hein ? vous attendiez-vous à celle-là ? »

Et il partit d'un bruyant éclat de rire.

« Vous vous trompez, citoyen meunier ; c'est impossible.

— Rien n'est impossible à une sorcière. »

La Boissière, au nom de la jeune femme, avait senti se réveiller en lui deux impressions bien distinctes : un sentiment de vif intérêt, en raison de ce qu'il savait déjà d'elle ; un autre sentiment moins généreux peut-être, mais non moins vif, résultant de ce qu'il en ignorait encore. Nous l'avons dit, M. l'ingénieur était curieux. Il s'arrêta un instant l'oreille ouverte.

« Je ne sais pas quel est le futur, reprit le meunier, mais on le dit déjà installé à Saint-Molf et faisant sa cour. Encore un à qui elle aura jeté un sort, et un sort de la plus mauvaise espèce, puisqu'il va l'épouser ! »

La Boissière lui tourna le dos en s'éloignant de lui avec dégoût :

« Ce misérable, se dit-il, a semblé prendre à tâche de s'acharner après cette malheureuse femme si digne de compassion. Miséricorde ! elle, songer à un nouveau mariage dans l'état de détresse, d'anéantissement et d'infirmité où elle se trouve ! Tout cela est faux comme le reste, et ne vaut pas même la peine d'être vérifié. » .

En argumentant ainsi tout seul, marchant au hasard de-

vant lui, il s'aperçut, non sans en être étonné, qu'il venait de franchir une des portes de Guérande.

Quoique l'automne fût au milieu de son cours, l'air était tiède et le ciel pur. La Boissière éprouvait le besoin de respirer à l'aise, loin de la ville, et, toujours au hasard, il prit le premier chemin venu, qui se trouva être celui d'Asserac. Il le suivit, sans se retourner, l'œil incliné cependant plutôt vers sa gauche que vers sa droite, jusqu'à ce que le clocher de Saint-Molf vînt tout à coup se dresser sous son regard.

Il n'était plus séparé de ce dernier village que par une lande, si étroite qu'une balle de paume bien lancée l'eût traversée facilement dans toute sa largeur.

Sans avoir le moins du monde ajouté foi aux mauvais propos du meunier, il lui prit fantaisie, ne fût-ce que pour les rétorquer, de franchir la lande, et d'aller lui-même aux informations.

A peine avait-il fait quelques pas sur le territoire de Saint-Molf que, à travers une double rangée de mulons, il aperçut une jeune femme, marchant d'un pas lent, le col à demi penché; dans une attitude à la fois calme et recueillie, elle semblait savourer la douceur de l'air, et ce parfum de violette qui s'exhale des amas de sel touchés par les rayons du soleil.

Cette jeune femme, c'était Louise de Nessé.

Il se refusa d'abord à la reconnaître, tant son maintien et sa physionomie avaient subi un étrange changement. Vêtue, non plus de noir et de brun, mais de couleurs mieux assorties à son âge, sur son visage, la trace des larmes s'était effacée; sa chevelure, naguère strictement enfermée sous la capuche de sa mante ou sous une coiffe de deuil, se déroulait maintenant en boucles soyeuses le long de ses joues encore amaigries, mais où la séve rose de la jeunesse paraissait remonter.

Un instant après, lorsque s'avança vers elle un jeune

homme aux yeux noirs, au teint basané, Louise avait retrouvé le sourire.

Tous deux se virent alors entourés par les habitants du lieu, qui, chapeau bas et avec force révérences, venaient leur réitérer des félicitations auxquelles l'un répondait par de chaleureuses paroles, l'autre par des gestes contenus, mais pleins d'expression.

Un peu embarrassé du singulier rôle qu'il était venu jouer au milieu de cette scène de famille, La Boissière, battant en retraite, se disposait à regagner au plus vite le chemin de Guérande, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom.

Julien de Pontalec était devant lui, les bras ouverts.

Celui-ci le présenta à la jeune douairière de Ker-Moisan, qui rougit en reconnaissant l'interrogant étranger de Piriac; après quoi, Julien l'emmena dîner avec lui au presbytère, où il avait fixé son domicile.

L'ingénieur ne pouvait comprendre par quelle voie le fervent chevalier de Malte en était arrivé à un projet de mariage avec la veuve de son oncle : aussi, durant le repas, malgré la répugnance visible de Julien à lui répondre, il ne cessa de le presser de questions sur la cause de son retour à Saint-Molf et de sa désertion de l'ordre de Malte ; mais, ce jour, et quelque temps encore, son ardent désir de connaître demeura inassouvi. Malgré sa confiance en son hôte et son ami, Pontalec dut se taire, car le fait culminant de ce qu'il aurait pu révéler, le mot d'où tout le reste découlait, il ne l'avait entendu que sous le sceau de la confession.

XI

Cette confession, cet aveu, ce premier mot d'amour murmuré à son oreille, quoique environné de circonstances ter-

ribles, n'avait pas laissé que de faire impression, sinon sur le cœur, du moins sur l'esprit de l'impassible soldat du Christ.

Dans la grande église de Malte, les genoux sur la dalle, il priait pour la femme de son oncle, pour la guérison, pour l'effacement complet de cette passion insensée et coupable qu'il lui avait inspirée, et, à force de prier pour elle, il avait fini par lui vouer dans son âme une amitié chrétienne qui ne laissait pas que de le préoccuper, au milieu même de ses dévotions.

Bientôt lui parvint la nouvelle de la mort du vieux comte de Ker-Moisan ; il apprit en même temps que la veuve, frappée de mutisme à la suite de la nuit fatale de l'échouement, se voyait persécutée en son nom et menacée d'une ruine complète.

Songeant à cette jeune femme restée sans protecteurs, impuissante à se défendre, une pitié profonde le saisit. Lui aussi, à son tour, il crut connaître le remords. N'était-il pas la cause première de toutes ses souffrances ? Ce voyage à l'île Dumetz, entrepris pour lui seul, son inexpérience, sa maladresse lorsqu'il s'était agi de sauver la comtesse, toute la responsabilité du mal enfin ne devait-elle pas retomber sur lui ? Alors il en venait à se dire que, si des liens sacrés ne le retenaient pas, il irait la trouver et que, pliant les genoux devant elle, il la supplierait de lui pardonner et de l'accepter comme protecteur, comme réparateur, comme époux. Maintenant qu'elle était infirme, qu'elle était pauvre, que l'abandon et la douleur avaient dû flétrir sa beauté ; maintenant que sa voix si douce ne devait plus se faire entendre, que son regard avait dû s'éteindre dans les larmes, il se croyait en droit de l'aimer. Il l'aima donc, il l'aima d'un de ces saints amours qui ont la charité pour base et desquels Dieu ne se détourne pas.

Mais son amour, sa pitié même, pouvaient-ils la défendre contre le désespoir et la misère ? La gestion de ses intérêts humains était interdite à Pontalec, et, selon la

règle, se trouvait transportée au grand chapitre de son ordre.

Or, il arriva que cet ordre religieux et militaire de Malte, les législateurs de la nouvelle république en décrétèrent l'abolition, du moins pour les chevaliers de la langue française.

Julien, cependant, ne se crut pas libre encore. Il se rendit à Rome, où le pape, voyant en lui le dernier rejeton d'une grande et noble famille qui avait donné tant de gages de dévouement à l'Église comme au pays, le releva de ses vœux.

Voilà dans quelles circonstances Julien de Pontalec avait fait retour à Saint-Molf.

Aujourd'hui, dans ce dernier village comme à Mesquer, comme à Piriac, à Batz comme au Croisic, le long de la côte comme le long des salines, tout est en mouvement, tout est en fête. Les enfants parcourent les chemins en agitant au bout d'une perche d'énormes bouquets de bruyère; les femmes, au lieu de leur sombre défroque habituelle, ont arboré les couleurs les plus vives : les manches rouges, les jupes bleues ou blanches, les ceintures à broderies d'argent, les colliers de perles fausses, les boucles d'oreilles et les croix d'or, ont pour quelques heures donné l'air de l'opulence à ces pauvres ménagères, chez lesquelles le pain bis est un luxe de table. Les hommes, vêtus de drap, avec leur haut-de-chausses à larges plis, leur feutre à la Henri IV, se carrent fièrement sous un long manteau, ou montrent avec orgueil leurs quatre gilets étagés l'un sur l'autre.

Les bannières des paroisses, celles des confréries, flottent devant cette population qui se rend à l'église de Saint-Molf, où va se célébrer le mariage de Louise de Nessé avec Julien de Pontalec.

Julien a pris pour ses témoins un gentilhomme de Guérande et Henri de La Boissière, son ami. Ceux de Louise

sont au nombre de six, six vieillards; tous anciens pêcheurs ou paludiers, qui ont connu, qui ont aimé son père.

Quand vint l'instant décisif, tenant l'anneau nuptial entre ses mains, le prêtre, après avoir interrogé les futurs époux, se tournant vers Louise, lui dit :

« Et vous, Louise de Nessé, consentez-vous à prendre pour époux le vicomte de Pontalec ? » Et, en élevant la voix, il ajouta : « Répondez ! »

Cette singulière injonction du curé, adressée à une muette, excitait déjà une sorte de rumeur dans l'auditoire, lorsqu'on entendit la nouvelle épouse articuler distinctement ces paroles :

« Oui, mon père, je consens. »

Ce fut alors un trouble, un tumulte inexprimable dans l'église : on pleurait, on riait; les uns se signaient, les autres s'agitaient comme pour sortir d'un rêve, tous criaient au miracle.

Julien lui-même ne paraissait pas le moins surpris, et n'osait qu'à peine se livrer à sa joie; tout lui fut bientôt révélé. Quant au témoin, Henri de La Boissière, le mot de l'éternelle énigme lui échappait toujours.

La veille, Louise avait remis au curé de Saint-Molf sa confession par écrit. Le dernier paragraphe en était ainsi conçu :

« Lorsque, moi, l'épouse du comte de Ker-Moisan, j'eus fait ce fatal aveu et que je vis que la mort ne venait pas, mais la honte, je conçus la coupable idée de courir après ce flot, qui me fuyait.... La main de Dieu me retint. Alors, je fis un vœu, ce fut de condamner au silence cette bouche qui avait forfait, de m'interdire à jamais la parole vis-à-vis des autres comme vis-à-vis de moi-même, jusqu'au moment où le Seigneur m'aurait annoncé son pardon par un signe évident de sa miséricorde. Pensez-vous, mon père, lorsque je serai devenue l'épouse de M. de Pontalec, que ce moment soit venu ? »

Le bon prêtre lui avait donné sa réponse à l'autel.

Les jours qui suivirent furent pour Louise des jours de bonheur; mais il était dit que la fatalité la poursuivrait jusqu'à la fin.

XII

Julien avait passé le premier mois de son mariage dans une retraite presque absolue. Un soir, il entendit des cris sinistres, les cris si connus des chats-huants bretons, retentir à bord de quelques navires qui, à toutes voiles, se dirigeaient vers l'embouchure de la Vilaine; et il vit des feux briller sur les mentagnes du Morbihan. Il apprit alors que le roi, décrété d'accusation, venait de paraître à la barre de la Convention nationale.

En vain, par ses prières et ses larmes, sa femme essaya de le retenir, lui rappelant qu'il devait peut-être quelque chose à cette république qui l'avait dégagé de ses vœux; le soir même il avait rejoint un des navires, et le lendemain il arrivait sur le territoire de Vannes.

Le 18 mars 1793, les royalistes, après s'être emparés de la Roche-Bernard, se présentaient devant Guérande. Ils y entrèrent, mais portant au milieu d'eux, sur un brancard, leur jeune chef, Pontalec, blessé mortellement. Un coup de feu, parti de l'un des moulins situés à l'entrée de la ville, l'avait atteint en pleine poitrine.

Il mourut presque aussitôt.

Veuve pour la seconde fois, Louise de Nessé recommença ses courses solitaires le long du rivage. Quoique l'hiver fût rude, la plus grande partie de sa journée elle la passait à l'entrée de la Roche-Noire, à cause d'elle nommée alors, et même encore aujourd'hui, LA GROTTE A MADAME.

Mais elle n'avait plus ses airs lugubres d'autrefois; elle n'évitait pas la rencontre des gens du pays; souvent même

elle allait au-devant d'eux et s'entretenait de leurs peines et de leurs besoins, leur distribuant ce qui n'était pas strictement indispensable à son nécessaire, et son nécessaire était si peu de chose !

La femme qui la servait disait, dans son langage naïf, que si sa maîtresse invitait un moineau à partager son dîner, et qu'il n'eût que cela pour toute nourriture, il serait bientôt mort de faim.

Aussi, de jour en jour, sa pâleur et son étiolement augmentaient.

La Boissière, que ses travaux ramenaient dans le pays, l'alla voir à diverses reprises. Il la trouva calme et presque souriante. Elle n'évitait pas de lui parler de Julien, et ce fut dans un de ces entretiens que, complétant pour lui son histoire, elle lui raconta sa nuit de naufrage et sa confession faite dans la crypte.

« Pourquoi, lui demanda-t-il un jour, les gens de la contrée évitent-ils de prononcer votre nom et même feignent-ils d'ignorer que vous vivez au milieu d'eux? Est-ce insouciance ou ingratitude?

— Gardez-vous de le croire, répondit Louise; mais je suis née la fille d'un proscrit, et mon premier mari, comme mon père, s'étant signalé par son opposition dans les parlements, ils craignaient, en prononçant mon nom, d'attirer sur moi les rigueurs de l'autorité, peut-être celles du sort, car on a d'étranges croyances dans ce pays. C'est bien pis à présent que M. de Pontalec est mort déclaré un rebelle, un brigand! l'étranger, le *Français* (comme ils vous appellent, vous autres qui n'êtes pas Bretons) qui s'informerait de moi, serait tout d'abord soupçonné d'être un espion, un ennemi qui vient pour me traîner au tribunal de Nantes. Alors malheur à lui! car, toute misérable que je paraisse, ici j'ai une garde qui veille à ma sûreté. Les liens d'affection qui ont uni nos familles durant si longtemps ne se rattachent plus qu'à moi seule; mais rien ne saurait les briser. Vous ne

connaissez donc pas les hommes de cette partie de la Bretagne? Ingrats, eux? Regardez sur la grève ces baraques abandonnées; parcourez nos salines où manquent tant de jeunes bras : où sont-ils maintenant, mes amis, mes frères? Ils sont allés mourir dans le Bocage ou dans la Vendée, pour me venger de la république! Me venger, moi qui ne la maudis pas!... N'a-t-elle pas été l'instrument providentiel dont Dieu s'est servi quand il m'a prise en pitié? »

Après être restée durant quelques minutes pensive et les yeux obscurcis par un nuage, elle secoua la tête et sembla prendre plaisir à se remémorer le temps qu'elle avait passé près de Julien.

« Pendant ce long mois, qui a été comme une moitié de toute mon existence, j'ai été bien heureuse! dit-elle, joignant les mains, et avec un léger mouvement de tête et d'épaules qui témoignait de sa reconnaissance envers le ciel. Ils ont grand tort, ceux qui pensent que le bonheur abrége les instants. Quant à moi, il me semble que chacun des jours de ce mois béni a duré autant qu'une année entière. Alors, l'horloge de Saint-Molf ne marquait pas une minute qui ne fût remplie pour moi de joies toujours nouvelles, qui toutes ont laissé trace dans mon souvenir. Ah! Dieu est bon!... J'ai vécu autant que les autres et n'ai pas à me plaindre plus qu'eux.... Mon enfance a été égayée par les sourires de ma mère, et ma jeunesse s'est écoulée, douce et tranquille, protégée par les saintes affections qui m'environnaient. Si, plus tard, les jours d'épreuves se sont levés; si, dans ma pensée, j'ai failli, Julien est revenu portant avec lui le gage du pardon, le rameau de l'arche qui devait dissipar mes terreurs, le baume qui devait guérir mes blessures. Alors j'ai connu la vie avec tous ses charmes.... Non, non, je n'ai pas à me plaindre et je ne me plains pas. Si je fus coupable, ma faute m'a été remise; j'ai souffert depuis.... je souffre encore; mais croyez-moi, la douleur sans le remords est un poids que l'âme humaine peut facilement sup-

porter. La douleur, qu'est-ce autre chose que l'amer souvenir de ceux que nous avons aimés, une certaine impatience de les rejoindre ?.... Aujourd'hui, Dieu merci, je suis vieille.... Oh ! ne hochez pas la tête.... j'ai vingt-trois ans.... mais on est vieux quand on est près de mourir et qu'on ne voudrait pas recommencer la vie. »

La Boissière essaya de quelques paroles de consolation qu'il interrompit bientôt, comprenant que devant une douleur si résignée les lieux communs deviennent presque une injure. Quand il la quitta, il avait le cœur oppressé de l'idée qu'il ne devait plus la revoir.

Un matin, Louise communia, et, se sentant faible, elle se rendit une dernière fois à Piriac, en s'appuyant sur le bras d'un vieux paludier qui lui avait servi de témoin à son second mariage. Là, elle s'éteignit doucement, après avoir tour à tour arrêté son regard sur la Roche-Noire, sur le clocher de Saint-Molf, sur l'île Dumetz et sur les côtes du Morbihan.

Nulle part, dans toute la Bretagne, la mer n'est aussi belle que vue de la pointe de Piriac.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

ANTOINE, L'AMI DE ROBESPIERRE..... 1

I. Le collége..... *id.*
II. L'ami de Robespierre..... 15
III. La maison de l'épicier..... 24
Rez-de-chaussée..... 25
Premier et deuxième étages..... 28
Troisième étage..... 29
Quatrième étage..... 36
IV. Les suites d'une émeute..... 42
V. Tête-à-tête..... 51
VI. L'attente..... 58
VII. Les grains de cassis..... 69
VIII. Une autre ivresse..... 85
IX. L'amour d'un père..... 102
X. Pardon!..... 117
Note..... 132

LA TOUR AU PAÏEN..... 135

HISTOIRE DE MA GRAND'TANTE..... 177

I. La courte-paille..... 181
II. La pêche aux anguilles..... 190
III. Une surprise..... 205
IV. Un cheval de bois qui prend le mors aux dents..... 217
V. Goguette..... 223
VI. Où Adèle voit son propre fantôme..... 233
VII. Un cachet noir..... 245
VIII. Trois brins de chanvre..... 251
IX. La chapelle de Sainte-Geneviève..... 257
X. L'Étoile de Satory..... 262
XI. Les cloches..... 272

LA DAME DES MARAIS SALANTS..... 28

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

LE MUTILÉ

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LE MUTILÉ

PAR

X.-B. SAINTINE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1857

Droit de traduction réservé

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE MUTILÉ.

I

Pasquin et Marforio.

C'était vers la fin du XVIe siècle. A Rome, la plus grande confusion régnait dans le sacré palais. Depuis quelque temps une suite d'épigrammes et de satires avait été dirigée contre le pape ; et quel pape ! SIXTE-QUINT.

Partout, dans les groupes du peuple, dans les réunions patriciennes, dans les assemblées cléricales, on ne s'entretenait que de l'audace de Pasquin.

Pasquin ! ce nom, qui résonna si souvent dans l'histoire de l'Italie moderne, avait été celui d'un tailleur d'habits, bon homme, d'un esprit caustique et railleur, et dont les reparties pleines de malice amusaient autrefois les oisifs de Rome, lorsque, l'ai-

guille en main et les jambes croisées, il répondait aux propos des passants en montrant sa joyeuse face mascaronique, enluminée, vermillonnée, aux pommettes saillantes, aux petits yeux noirs et plissés ; car il connaissait l'art de relever l'importance de ses quolibets par un geste, par une grimace, et surtout par un gros rire qui retentissait dans tout e voisinage comme une cloche de jubilation, annonçant à chacun que Pasquin venait de faire un bon mot.

Bientôt les *concetti* fabriqués à Rome ne purent avoir cours qu'en portant son empreinte. Tous furent mis sur son compte, portèrent son nom ; et Pasquin était mort depuis longtemps, qu'il jouissait encore de son privilége. Le peuple cependant lui trouva un héritier.

Dans une fouille entreprise vis-à-vis le *Palazzo Torres*, on avait découvert une vieille statue tronquée, défigurée, que l'on déposa comme monument public près de la maison occupée par le diseur de bons mots, au coin de l'édifice d'Ariane. Cette statue exerça la sagacité des antiquaires et des savants mythologues ; les uns voulaient que ce fût un Alexandre le Grand, les autres un Hercule. Le peuple les laissa discourir et la nomma simplement PASQUIN, en mémoire du pauvre tailleur.

Le Pasquin de pierre continua à lancer l'épigramme comme son prédécesseur, non-seulement

contre les voisins ou à l'occasion des petits scandales de la ville, mais plus souvent encore contre les actes de l'autorité, la tyrannie des nobles et des grands, et les débordements du clergé.

Quiconque avait une saillie, une sentence à faire connaître, chargeait Pasquin de sa publication, en l'inscrivant sur le socle qui soutenait la statue ou sur le mur auquel elle était adossée.

Plus tard, on songea à lui trouver un interlocuteur. Non loin de ce carrefour gisait une autre grandeur déchue, un débris de dieu ou d'empereur, couché en fleuve, mais, au lieu d'urne, tenant une botte d'épis sous son bras replié. Les savants crurent découvrir en lui un Jupiter *Panarius*. Le peuple n'y voulut voir que le compère de Pasquin, l'interrogant Marforio. Alors commença la guerre par demandes et par réponses.

« En l'honneur de qui, compère, demandait Marforio, ce nouveau jeûne qu'on vient d'ordonner ?

— En l'honneur du nouvel impôt, répondait Pasquin ; le peuple n'ayant plus de quoi manger, le conseil du Vatican daigne lui faire de nécessité vertu.

— Tu te négliges, Pasquin ; pourquoi te montrer dans les rues couvert de linge sale ?

— C'est que ma blanchisseuse est devenue princesse, » répliquait l'insolent critique, faisant allusion à la sœur du saint-père.

Sixte-Quint venait de rendre un arrêté pour la construction de plusieurs fontaines; Pasquin, dès le lendemain, en publia la parodie, en formulant ainsi le titre : *S. Q. Fontifex maximus*, etc., etc.

Le surnom en resta longtemps au pontife, qui, malgré son vif désir de châtier les auteurs de ces impertinentes railleries, ménageait encore le favori du peuple, Pasquin le censeur, dernier représentant de l'opposition démocratique à Rome, et qui, lui révélant souvent à lui-même les secrets de la ville, lui servait à sonder la disposition générale des esprits; car tout devenait moyen de gouvernement entre les mains d'un homme aussi habile que Sixte-Quint.

Mais un jour ce ne furent plus des quolibets, des concetti que se renvoyèrent l'un à l'autre Jupiter et Alexandre. A chaque demande de Marforio, Pasquin répondait par des vers dont l'énergie et la vivacité révélaient assez une même plume exercée et redoutable. De hautes questions étaient abordées dans ces pamphlets poétiques où l'on parlait au peuple au nom de ses droits, au pouvoir au nom de la raison et de la justice. On eût dit que, se relevant de leurs ruines, ces deux vieilles statues se métamorphosaient tout à coup en tribuns populaires. Gracchus et Rienzi semblaient renaître, armés du palladium et du gonfanon, pour évoquer les grands souvenirs des deux Romes éteintes. Le peuple,

s'amassant en foule autour des orateurs muets du nouveau forum, avait déjà maltraité des sbires qui tentaient de faire disparaître ces philippiques ardentes où le pape n'était pas ménagé. Des copies s'en répandaient avec profusion dans le public.

Sixte, pontife grand justicier, fit, à son de trompe, promettre une récompense de deux mille pistoles pour celui qui viendrait devant le préfet de Rome dénoncer le coupable.

Nul ne se présenta.

Sixte alors ordonna que tous les poëtes de Rome, ou les citoyens réputés tels, seraient saisis vifs, et détenus au château Saint-Ange jusqu'à plus ample information.

A en juger par le nombre des arrestations, jamais, à aucune autre époque, la ville éternelle n'avait possédé dans son sein autant de favoris des Muses. Quelques-uns protestèreut hautement contre ce titre de poëtes dont on les gratifiait un peu légèrement; d'autres, par vanité, briguèrent la persécution.

Parmi ces derniers, se trouvait Pandolfe Norsini, qui, versificateur habile à l'aide de son secrétaire, prenait fièrement sa part d'une suspicion qui le désignait à ses concitoyens comme capable d'avoir composé ces pamphlets audacieux, pleins de verve et de génie. Mais avec Sixte-Quint il en coûtait cher de poser à l'antique et de trancher du vieux Romain ; il lui fallait son coupable.

Par son ordre, les détenus se virent interrogés d'abord, confessés ensuite, mais sans absolution. L'interrogatoire et la confession n'amenant aucun résultat, il se rendit lui-même au château Saint-Ange, assembla les accusés, s'abstint de les bénir, puis il sollicita d'eux une révélation volontaire sur l'insensé qui avait osé s'attaquer au double pouvoir qu'il tenait de Dieu et des hommes, comme souverain, héritier de saint Pierre et des empereurs de Rome.

« Il est parmi vous (leur dit-il en déguisant à grand'peine la rude émotion qui l'agitait) : s'il vous est connu, nommez-le, et les portes de ce château vont s'ouvrir. »

Les prisonniers restèrent muets.

« Vous vous taisez! s'écria le pontife : eh bien! donc, que le coupable se dénonce lui-même, et, avec les deux mille pistoles qu'il aura gagnées par cet aveu, je lui promets la vie sauve! »

Quelque temps immobile et la rougeur au front, Sixte attendit une réponse. L'impatience et la colère brillaient dans son œil gris, dont le regard fixe et perçant s'arrêtait tour à tour sur chacun de ses auditeurs, qui, par un mouvement de crainte et de respect, s'agenouillait et se signait aussitôt. Ce silence se prolongeant, le terrible pontife sembla méditer un moment ; et, lorsque la main qu'il passait sur sa figure s'en fut écartée, sa physionomie

parut à tous entièrement changée. Au mouvement de sa paupière à moitié abaissée, de ses lèvres pressées l'une contre l'autre, on eût cru qu'une idée riante venait de le distraire tout à coup, si le mouvement de son pied n'avait témoigné encore d'un reste d'orage. Mais bientôt, sur ses traits si mobiles et si caractérisés, toute trace de satisfaction et d'emportement disparut; il ne resta que l'air d'humilité et de componction du cardinal Montalte. Son regard avait perdu sa vivacité, et ce fut d'une voix monotone et traînante qu'il murmura ces paroles :

« Mes enfants, Dieu a gardé pour lui seul le pouvoir de pénétrer dans les replis de la pensée; à lui seul appartient de lire au fond des cœurs. Moi, le serviteur de ses serviteurs, ce n'est que par des moyens purement humains que je puis, hélas ! arriver à la connaissance de la vérité.... A demain donc la torture ! »

Le lendemain, les bourreaux étaient prêts. Chargés de tous leurs instruments de pression et de dislocation, ils traversèrent la ville de Rome deux à deux, se dirigeant vers *Monte Cavallo* d'un pas grave, l'œil fier, la face rayonnante, car ils allaient opérer sous les yeux du pontife lui-même. La consternation était partout sur leur passage, et la foule qui les suivait s'arrêta stupéfaite et silencieuse à la vue du palais Quirinal. Un jeune homme seulement, se détachant des groupes, s'élança tout à coup au pas

de course, les devança, et pénétra sous le grand portique avant eux.

Le pape présidait alors la congrégation des Indulgences.

Non loin de lui, sur un siége moins élevé, étaient placés le cardinal camerlingue, le cardinal chancelier, le cardinal vicaire, puis encore, plus bas, les autres cardinaux en grand costume, ayant à leurs pieds, sur des carreaux, leurs officiers caudataires, revêtus de la soutane et du manteau de soie. Des prélats, des théologiens réguliers ou séculiers, appelés à la délibération, se tenaient debout, dans une posture humble, attendant que le pape daignât avoir recours à leurs lumières. Déjà plusieurs causes avaient été appelées, accueillies ou rejetées, il n'importe, lorsque le camérier d'honneur, véritable gentilhomme de la chambre, en camail et en rochet, frappa trois légers coups à la porte, l'entr'ouvrit doucement, doucement se glissa derrière les cardinaux, alla droit au pape, se courba devant lui, et lui parla bas à l'oreille.

Sixte se leva.

« Princes de l'Église et prélats, dit-il à l'assemblée, laissons là aujourd'hui brefs et bulles d'indulgence. Je réclame vos avis pour une affaire non moins importante, et de ma propre autorité je vous établis en *consulte*. Un individu se présente pour me dénoncer l'auteur des *pasquinades* dirigées con-

tre ma personne; j'ordonne qu'il soit ici admis, et sur-le-champ. »

Le dénonciateur fut introduit.

C'était ce même jeune homme qui avait pris le pas sur le cortége des bourreaux, à l'entrée du palais.

En vain dans son maintien, en vain sur ses traits on eût cherché ce sceau de bassesse qui doit signaler aux yeux l'âme flétrie d'un délateur; tout, au contraire, semblait révéler en lui un caractère de force naïve et de vertu. Aux plis légers de sa bouche, au relèvement de ses sourcils, aux rides précoces de son front, le physionomiste le plus éclairé n'eût pu reconnaître que l'existence des affections vives et tendres, et d'une pensée rêveuse. Son regard calme et assuré semblait être un reflet sincère de sa conscience.

Ce ne fut pas sans trouble et sans une sorte de timidité cependant qu'il se présenta devant l'assemblée. D'après les instructions du camérier d'honneur, il s'avança faisant une génuflexion à l'entrée de la salle, puis une seconde au milieu; puis enfin il lui fut permis d'approcher du pontife, aux pieds duquel il dut se prosterner. Sixte lui donna la bénédiction apostolique, lui fit remettre un chapelet, selon l'usage, et l'interrogea lui-même.

« Quel est votre nom? »

Il le dit; mais ce nom n'est point parvenu jusqu'à nous.

« Quel rang, quelle place occupez-vous dans Rome? Il nous importe de le savoir, quoique nous nous sentions disposés d'avance à mettre en vos paroles une confiance entière. »

L'interrogé hésitait à répondre.

Un théologien éleva la voix :

« Ce jeune homme est le secrétaire du seigneur Pandolfe Norsini, mon voisin.

— C'est bien, » dit le pape; et s'adressant au camérier : « Que le seigneur Pandolfe Norsini soit mis à la question avant tout autre.

— Arrêtez! s'écria le délateur; si je me suis présenté devant vous, c'est pour épargner à mon maître, comme à ses compagnons d'infortune, un supplice affreux, et qu'aucun d'eux n'a mérité : car le coupable, c'est moi! »

Et jetant à ses pieds une liasse de papiers :

« Voici mes preuves, dit-il; satires, épigrammes, j'ai tout composé seul; en voici les originaux avec les corrections, les ratures, toutes de ma main; nul n'a été mon confident : moi-même, pendant la nuit, j'en ai été placarder les copies au bas de la statue de Pasquin. Telle est la vérité, je le jure par mon salut éternel. Si j'ai failli, Dieu le sait; mais puisque enfin je me suis remis au jugement des hommes, que je reçoive d'eux le prix de mes œuvres; car j

ne veux céder à personne l'honneur de les avoir composées. »

Sixte-Quint, le plus implacable des gens d'Église, aimait à sentir sa proie palpiter sous sa main. Une longue habitude de dissimulation lui avait appris à contenir ses plus amers dépits. Ce fut donc sans efforts qu'après avoir, dans un discours sentencieux et prolixe, établi d'abord l'énormité du crime, il s'attacha à faire renaître l'espoir dans l'âme du patient, pour lui rendre plus sensible le coup qu'il lui réservait. Il avait engagé sa parole sacrée que le coupable, se dénonçant lui-même, non-seulement jouirait de la récompense promise au dénonciateur, mais encore aurait la vie sauve. Le jeune poëte refusa les deux mille pistoles; la vie, il l'accepta; il avait cru en faire le sacrifice, mais il la reprit avec transport: elle est si belle à vingt-trois ans, surtout lorsqu'on marche escorté des illusions de la poésie, qu'on met de l'amour dans tout, qu'on prête une âme à tout, qu'on croit aux paroles des hommes et au visage des femmes! La vie! comme s'il l'eût reçue une seconde fois de la main de Dieu, il l'accepta du pontife avec enivrement, avec délices: ses yeux s'humectèrent de joie; son cœur si fier s'amollit de reconnaissance, et presque de remords. Noble enfant! crédule et généreux, il croyait à la clémence, et déjà, jetant un regard de honte sur les essais malheureux de sa verve satirique, abjurant

son faste de vertu, il allait fléchir les genoux, lorsque Sixte commença sa terrible péroraison :

« J'ai promis la vie, mais non pas l'impunité. Le pardon qui, en protégeant la tête d'un assassin ou d'un libelliste, lui laisserait encore la puissance du mal, serait un outrage fait à l'humanité. Vous contenteriez-vous de briser une plume ou un poignard? Sont-ce là les véritables instruments du crime? Ne peuvent-ils se retrouver? Ici, c'est l'esprit, c'est la pensée qui a forfait. En privant ce malheureux de sa liberté, êtes-vous certains encore d'empêcher la manifestation de cette pensée coupable? Ce n'est donc pas lui qu'il faut emprisonner; c'est elle. N'est-ce point là votre avis? »

Quelques fronts s'abaissèrent en signe d'assentiment; mais le pontife, sûr de la complaisante servilité de ses *chapeaux rouges*, n'y fit nulle attention, et continua en élevant la voix : « Eh bien! voici notre arrêt, notre arrêt irrévocable : Que la langue qui articula contre nous ces vers infâmes et calomnieux soit tranchée par le fer; que la main qui les transcrivit, que celle qui aida à les placarder, soient coupées et clouées à la statue de Pasquin; et désormais que la pensée de cet homme, que son génie venimeux, soient des armes qu'il ne puisse plus tourner que contre lui-même. »

Sixte s'était levé; les cardinaux interdits contemplaient, non sans effroi, le terrible chef qu'ils s'é-

taient donné. Au fond de la salle, prélats et théologiens se communiquaient à voix basse leurs émotions diverses : les uns jetaient à la dérobée sur le pauvre poëte, si jeune et si beau, un regard craintif de pitié; les autres se demandaient avec une sorte d'anxiété si les formes légales avaient été observées, ou.... si l'exécution serait publique. Les camériers de service parcouraient la salle, allaient et venaient, recevant et portant des ordres, et, au milieu de cette agitation sombre et sourde, la sentence, à peine rendue, avait déjà trouvé moyen de se répandre au dehors.

Le condamné, l'œil fixe, immobile, stupide, anéanti sous le coup qui venait de le frapper, le front humecté d'une sueur froide et les membres agités de mouvements nerveux, promena son regard autour de lui, comme cherchant à sortir d'un songe pénible; croisant les mains, il porta convulsivement à ses lèvres le chapelet qu'il tenait encore, et soudain, soit que sa pensée troublée l'abusât sur le genre de supplice qui lui était réservé, passant vivement ce chapelet à son cou, et ramassant les plis du léger manteau qui couvrait ses épaules, il s'en enveloppa avec les gestes et l'expression d'un homme qui se résigne à mourir sous l'épée ou le poignard.

Déjà le pontife descendait les degrés de son estrade pour se retirer, lorsqu'un cri perçant, une

voix de femme, se fit entendre à plusieurs reprises dans l'intérieur du palais. Cette voix si lamentable, si déchirante, parut frapper de stupeur toute l'assemblée; Sixte lui-même s'émut et s'arrêta. A ce cri, le jeune homme releva la tête; une effroyable pâleur couvrit sa figure; il écouta quelque temps cette voix, ces cris qui allaient en s'affaiblissant; puis, n'entendant plus rien, il frappa du pied avec fureur, étendit sa main vers le pontife, comme pour lui donner l'ordre de rester, et prolongeant sur lui un regard d'indignation et de mépris, sans doute il s'apprêtait à lancer à son tour l'anathème sur le cruel vieillard : mais une émotion trop vive avait paralysé ses organes; ses lèvres tremblantes ne purent balbutier un mot. Suivi des cardinaux, Sixte sortit de la salle d'un pas tranquille et assuré, et lui, lui, le poëte, étouffé de rage, épuisé d'émotions, il tomba sans connaissance.... dans les bras des bourreaux.

II

Gaétana la chanteuse.

Quinze jours après, une compagnie de gardes corses escortait sur la voie Flaminienne un petit chariot couvert, dont elle ne laissait personne s'approcher. Un diacre, en costume d'inquisiteur, et monté sur une mule, le précédait, tenant en main une croix renversée, signe fatal devant lequel les voyageurs et les voituriers se détournaient aussitôt pour prendre le côté opposé de la route. Dans les bourgs qu'on traversait, dans les villages désignés pour la nourriture ou pour le gîte, le peuple lui-même avait bientôt réprimé le sentiment de curiosité que pouvait faire naître en lui le chariot mystérieux : car le bruit se répandait qu'il renfermait un hérétique, un excommunié que le pape avait exilé des États de l'Église. On connut son histoire sans qu'il inspirât moins d'horreur ou plus de pitié. Le pauvre mutilé ne rencontra sur sa route que des cœurs

ennemis; chacun se signait à son passage, en lançant des regards furieux sur le misérable chariot d'où il ne pouvait sortir, et les enfants du pays, à son départ, s'amassant en troupe, le poursuivaient de leurs cris et de leurs pierres.

A Viterbe, la scène menaça de devenir plus sérieuse. Un habitant de la ville, qui revenait de Rome et avait rencontré le triste cortége, fit part à ses concitoyens de l'une des mille versions qui circulaient sur cette terrible aventure. Il avait vu les mains du supplicié suspendues, livides, à la statue de Pasquin; il racontait que c'étaient celles d'un impie, d'un athée, d'un socinien blasphémateur et sacrilége, qui, non content de nier la divinité de Jésus-Christ, avait, en plein marché, dans le *Campo Vaccino*, brisé et foulé la croix à ses pieds : tout Rome en avait été témoin. A ce récit, la population s'était émue, et, lorsque le tombereau du poëte se présenta devant les portes de la ville, elles étaient fermées, et un rideau noir couvrait la madone. La prudence des magistrats éclatait dans cet ordre. Il fallut tourner la ville, et, dans l'un des faubourgs, la populace ameutée barra tout à coup le passage. La faible escorte n'eut que le temps de se jeter dans une espèce de métairie, close de murs, où elle se barricada. Mais le peuple voulait sa proie, un spectacle, un supplice, une matinée de fête; et ceux-là mêmes qui eussent craint de respirer son

souffle ou de toucher ses habits du bout de leur gant, croyaient s'ouvrir le ciel en se couvrant du sang d'un malheureux que ses bras ne pouvaient plus défendre, et dont la bouche ne pouvait crier grâce !

Déjà les portes étaient ébranlées, et les gardes corses, interdits, se demandaient entre eux si ce reste d'homme valait la peine qu'ils risquassent leur vie pour le défendre, lorsqu'une jeune femme parvint à faire tomber la fureur des assaillants devant ses cris, ses larmes, ses prières, étayés de quelques pièces d'argent.

Cette jeune femme, c'était Gaétana, Gaétana la chanteuse, la belle Gaétana !

Séduite, enlevée par un grand seigneur, elle avait naguère étonné Florence de son luxe et de ses fêtes. Enviée, triomphante, entourée d'hommages, les nobles courtisans qu'attiraient autour d'elle l'éclat de sa beauté et la flexibilité de sa voix, elle avait su, sans le chercher, sans le vouloir, les retenir par la douceur de son regard, par son enjouement naïf, et s'en composer une cour. Jeune fille, alors sans expérience, jetée au milieu d'un monde galant et corrompu, elle y vivait sans penser. Charmée, éblouie de ses diamants, de sa parure, de sa jeunesse, de sa beauté, heureuse de sa vanité satisfaite, de l'admiration qu'elle voyait éclater dans les yeux arrêtés sur elle, ne connaissant point encore les

violentes émotions de l'âme, ne les désirant point connaître, fière de son amant parce qu'il était jeune et de grande famille, riche et généreux, elle aimait de l'amour les plaisirs qu'il lui rapportait; coquette plutôt pour se faire jalouser des femmes que pour se faire adorer des hommes, elle évitait le repos et l'ennui, cherchait les distractions par instinct, par besoin, préférait la foule au tête-à-tête, et le tête-à-tête à la solitude.

Mais ce second amour, presque toujours le plus fort, le plus durable de tous (car le premier n'est qu'un amour d'essai), était venu la surprendre pour le secrétaire de Pandolfe Norsini. Il n'avait à lui offrir qu'une âme ardente et des trésors de passion: mais, dans ses élans de gaieté, il savait la faire rire à longs éclats; mais, rêveur inspiré, il savait, avec de magiques paroles, lui faire répandre des larmes si douces, qu'elle les préférait encore à ses folles joies de tout à l'heure, et pour le poëte elle avait quitté le grand seigneur, la riche villa des bords de l'Arno pour l'habitation modeste des bords du Tibre.

Établie à Rome, elle y vécut des débris de son luxe passé et de son état de cantatrice. Elle avait pour courtisans à cette dernière époque, non plus quelques riches et nobles désœuvrés, mais le peuple entier de Rome.

Aujourd'hui elle a tout abandonné de nouveau pour suivre le Mutilé.

Depuis le jour où, apprenant le sort réservé à son amant, à son dieu, à son poëte, elle avait, sous le vestibule du palais Quirinal, poussé ces cris de douleur, mortels à entendre, un seul projet absorbait sa pensée. Vivre pour lui, partager son destin, le préserver de l'isolement, du désespoir, de la misère, telle était la tâche, la mission sublime qu'elle s'imposait; et lorsque le chariot sortit des murs de Rome par la porte du Peuple (*porta del Popolo*), elle le suivit, marchant à pied sous le soleil, ne demandant que du pain et un abri dans les pays où l'on s'arrêtait; ne se rebutant ni des fatigues de la route, ni des sarcasmes grossiers des soldats de l'escorte. Et lui, pendant ce temps, ajoutant cette douleur à toutes les autres, il pouvait se croire oublié, car ses gardiens ne permettaient pas même à la voix de Gaétana de parvenir jusqu'à lui !

Sur le territoire d'Orvietto, le cortége s'arrêta; le supplicié descendit du chariot : on lui lut l'arrêt qui l'exilait à tout jamais du domaine de l'Église; puis il fut libre d'aller souffrir et mendier où bon lui semblerait.

Plongé dans la stupeur, le malheureux, fixant des yeux hagards sur cette terre désormais maudite pour lui, voyait presque avec regret s'éloigner ces durs soldats, qui du moins l'avaient protégé contre les outrages de la multitude, lorsque le premier objet qui s'offrit à ses regards, ce fut Gaétana, sa

douce Gaétana, qui, le sein palpitant, à genoux, lui souriait, les yeux en pleurs, et lui tendait les bras !

Avec quels transports il la pressa sur son cœur, et couvrit de baisers les cheveux noirs de sa Florentine ! Ranimé par un tel dévouement, un instant encore il crut au bonheur. Qu'il était loin cependant d'avoir épuisé la coupe d'absinthe !

D'un tempérament de feu, d'une imagination féconde, brillante, prodigue, né poëte enfin, il avait dès l'enfance éprouvé un insatiable désir de célébrité. Laisser après lui un livre, un nom, une tombe environnés de gloire, tel avait sans cesse été l'objet de son impérieuse ambition. Quand les noms de Pétrarque, du Dante et de l'Arioste avaient été devant lui répétés par l'admiration, il s'était surpris jaloux, non qu'il se crût déjà capable de lutter contre de semblables athlètes, mais il sentait venir sa force, il avait confiance dans son génie et dans sa volonté, et comptait sur l'avenir. Secrétaire de Norsini, il avait éprouvé la puissance de sa plume, en rendant la vie et l'éclat aux écrits informes et prosaïques de son patron. Le désir d'essayer plus directement sur l'esprit des Romains l'effet de ses ïambes l'avait poussé à charger Pasquin de la publication de quelques boutades critiques contre Sixte-Quint ; mais, eussent-elles été laudatives, il se serait gardé de s'avouer l'auteur de ces productions

légères, improvisées dans un mouvement de verve : tant d'avance il respectait ce nom qu'il croyait devoir rendre immortel !

Son besoin de gloire, pour être comprimé, n'en devenait que plus ardent : c'était là le véhicule de sa vie; le reste, et l'amour lui-même, n'était que secondaire dans son existence; et cependant il aimait avec fureur, avec délire; car qui sait mieux aimer qu'un poëte? Mais cet amour où l'imagination dominait les sens, il se plaisait à l'exalter, comme pour s'en faire un moyen d'inspiration, un levier pour son génie! Alors Gaétana, à ses yeux, se parait de toutes les perfections les plus opposées qu'il rêvait; c'était une idole qu'il s'était faite pour l'adorer, une argile flexible qui s'animait à son souffle et se transformait sous mille figures différentes. Tantôt il initiait sa jeune maîtresse aux mystères de la philosophie la plus sublime, en lui révélant le système de l'univers, qu'il avait appris lui-même à Padoue, dans les entretiens instructifs et confidentiels du jeune Galilée; tantôt, après avoir élevé son âme jusqu'à ces hautes contemplations, il prenait plaisir à la voir redescendre vers les superstitions les plus frivoles, qu'elle tenait de son éducation italienne.

A sa voix, s'enthousiasmant pour la vertu, pour le plaisir, pour la liberté, elle se montrait tour à tour enfant naïf, philosophe sceptique, ou dévote, ou bac-

chante! Assemblage bizarre et charmant qui lui faisait aimer toutes les femmes en une seule, source intarissable où il s'abreuvait d'illusions, foyer mobile où il puisait toutes ses émotions de poëte! car sur le front si beau de Gaétana, dans ses yeux, dans ses bras, sur ses lèvres, il s'enivrait plus encore de poésie que d'amour!

Aujourd'hui, pour le Mutilé la gloire n'est plus possible; son génie, captif, sans issue, sans moyens d'éclater au dehors, ne peut plus avoir d'écho sur la terre : le poëte sera sans nom dans la postérité, et vivra inconnu même de ses contemporains!

Voilà à quoi il faut te résigner, imprudent satirique! l'arrêt d'un pape t'a d'avance rayé du nombre des grands hommes; ta patrie n'aura point de Capitole pour toi; la jeune fille romaine ne rêvera point en te lisant, et murmurant tout bas : *Que je l'aurais aimé!* Comme la lampe suspendue dans les tombeaux des Pharaons, ton génie brillera inaperçu. Tâche de l'éteindre; il serait pour toi un supplice mille fois plus cruel que ceux que tu as déjà éprouvés. Espoir de l'avenir, applaudissements du peuple, regards d'amour, larmes d'admiration, tout est fini! résigne-toi.

Il le sentait; il essayait d'étouffer ces germes de création qu'il avait cru pouvoir féconder un jour. Occupé à se distraire de ces inspirations subites qui faisaient tout à coup rougir son front, grandir et

briller ses yeux, c'est avec ténacité qu'il fixait sa pensée sur des objets qui pussent la détendre et la refroidir. Mais dans cette lutte continuelle avec le démon qui se débattait dans son sein, ses forces s'épuisaient, son sang s'allumait, et les souffrances physiques venaient ajouter encore aux angoisses de son esprit.

Les soins, la tendresse de Gaétana parvinrent cependant à calmer ses agitations poignantes; il éprouva des intervalles de repos, de calme : alors ses désirs effrénés de gloire semblaient s'effacer, et il espérait que bientôt l'amour suffirait seul à son cœur.

III

La Vallombreuse.

Retirés près de Florence, dans une habitation modeste de la Vallombreuse, sous un ciel pur, au milieu d'une nature enchantée, ils vivaient l'un pour l'autre, se croyant protégés contre les persécutions des hommes par les rives de l'Arno et les montagnes de l'Apennin. Ils erraient au milieu de ces riches vallées, s'asseyaient sur les bords d'un ruisseau, respirant la fraîcheur de l'onde et de l'air parfumé; et là, Gaétana, s'appuyant, les mains jointes, sur l'épaule de son ami, essayait de reprendre son enjouement, tâchait, par de douces paroles, de faire renaître la joie sur son front, et, les yeux fixés sur les siens, guettait une réponse muette.

Elle lui rappelait le commencement de leurs amours, et ce jour, ineffaçable dans sa vie, où, lorsqu'il fut admis avec son patron Norsini dans le palais Strozzi, elle l'avait vu pour la première fois;

et comme, au récit qu'il fit des misères du peuple de Rome, elle avait senti son esprit subjugué, et qu'ensuite, en l'entendant discourir avec enthousiasme sur la musique et sur l'amour, elle l'avait aimé et suivi.

Elle lui rappelait encore mille circonstances légères, mille détails puérils; car rien de ce grand jour n'était sorti de sa mémoire, et en lui parlant, elle penchait sa tête sur la sienne, et lui baisait le front, et la bouche, et les yeux; et lui, lui, le Mutilé, la poitrine gonflée des expressions de tendresse les plus passionnées, il ne pouvait que proférer des sons inarticulés en la pressant dans ses bras!

Il était plus heureux lorsque, près d'elle, il rêvait d'elle. Alors, parfois il oubliait son désastre, conversait avec Gaétana par la pensée, et composait en son honneur une canzonetta, qu'elle ne devait jamais connaître.

Elle aussi rêvait; mais, cessant d'être soutenue par un sentiment généreux d'exaltation, son esprit s'assombrissait. Un nuage passait devant ses yeux: elle y lisait sa jeunesse écoulée loin du monde et des plaisirs; elle sentait alors toute la pesanteur du fardeau dont elle s'était chargée. Ramener le repos dans une âme brûlée de passions, verser le baume dans une plaie incurable, parler d'amour sans espérer une réponse, craindre sans cesse de

réveiller un souvenir douloureux, suffire seule à celui qui attendait son bonheur de l'admiration des peuples, une faible femme pouvait-elle l'espérer? Elle le voulait pourtant; elle le voulait encore avec ardeur, invoquait à son aide la Vierge et les saints, et sortait de sa rêverie avec un sourire.

Un jour cependant elle désira revoir Florence : il y consentit; et ensemble ils traversèrent le fleuve, lui caché sous un large manteau, elle sous un vêtement qui semblait vouloir la déguiser à tous les yeux, car elle avait emprunté d'une jeune fille de Montefiascone le corset rouge, le collier de corail, le long voile, et cette coiffure bizarre, présentant un carré blanc, damassé et frangé. Au milieu de cette ville, des impressions bien différentes devaient les assaillir encore tous deux.

La coquette Florentine y songeait à ce temps où les riches possesseurs de ces palais de marbre se disputaient un seul de ses regards, où, par sa parure non moins que par le nombre de ses poursuivants, elle était un objet d'envie pour ses rivales. Sous ces larges allées de verdure, où le soir, à la clarté des fanaux de couleur, se rassemblait toute la bonne compagnie, elle avait vu naguère les groupes élégants se croisant, se heurtant, se disputant le terrain avec des révérences et des sourires : tout le mouvement du luxe et de la galanterie. Devant les cercles assis, c'étaient les chanteurs avec

leurs instruments et les marchands de sorbets et de fruits, faisant circuler leurs légers plateaux de bois ciselé, tandis que la jeunesse rieuse échangeait des paroles d'amour au son des guitares ou au bruit du frottement des robes de soie. Puis, quand elle arrivait, une sorte de rumeur louangeuse; tous les yeux fixés sur elle, toutes les têtes d'hommes se retournant sur sa trace, et la foule toujours plus épaisse là où elle s'arrêtait. Puis les femmes l'examinant d'un air dédaigneux, l'évitant au passage, sur un mot, sur un geste, cherchant querelle à leurs amants, et le lendemain, cependant, se montrant parées des ajustements dont, la première, elle s'était revêtue la veille.

Elle se rappelait encore les courses à cheval, où la fraîcheur du vent sur son front et dans ses cheveux lui faisait sentir une si douce impression de bien-être; les concerts et les bals qui duraient jusqu'au soir, et dont elle était la reine, l'âme, la vie, par ses grâces et par l'éclat de sa voix; et les promenades sur le fleuve, la nuit, dans des gondoles illuminées, devant une table somptueuse, couverte de fleurs, de fines pâtisseries, de vins épicés, et au bruit des hautbois, des violes et des sambuques! Voilà ce que lui retraçait Florence.

Le poëte, lui, y retrouvait ce qu'il devait le plus redouter : des souvenirs de gloire ! Dans cette ville où les Médicis avaient appelé les arts au secours de

leur puissance, chaque objet, chaque rue, chaque place, chaque monument, ressortaient à ses yeux, parés d'un nom illustre. Il semblait que ces murs se fussent élevés, comme ceux de Thèbes, aux sons de la lyre. L'air y était imprégné de poésie. Tout lui parlait du Dante, de Pétrarque, de Pulci, de Boccace, et de ce Berni, qui, comme lui, avait été secrétaire à Rome, et qui, comme lui, avait été frappé par une main toute-puissante. Mais avant de mourir, il s'était saturé de louanges et d'honneurs; ses vers lui avaient survécu; et son nom ! il était là, partout, sur les murailles de sa ville natale, et dans la bouche de ses concitoyens !

Accablé de ses réflexions, la tête pesante, le Mutilé voulut s'asseoir sur la pierre du Dante (*il sasso di Dante*); et, sur cette pierre où le grand Alighieri venait rêver son enfer, il se plongea dans une méditation profonde.

Debout près de lui, Gaétana, distraite, promenait ses regards sur la toilette des dames de Florence, sans songer même à ramener son voile sur sa figure, lorsque, entendant derrière elle prononcer son nom, elle se retourne vivement, et se trouve aussitôt entourée de plusieurs jeunes cavaliers qui s'écrient : « C'est elle ! c'est Gaétana ! Gaétana la chanteuse ! la belle Gaétana ! »

Interdite, effrayée, elle prend le bras du Mutilé, et s'éloigne.

Elle s'éloigne; mais, soit qu'une vive curiosité poussât, comme autrefois, ses jeunes compatriotes sur ses traces, soit que sa conquête excitât encore leur ardente émulation, où qu'ils sortissent de table, la tête échauffée par le vin et pleine de folles idées, ils la suivent en l'accablant de questions, de fades compliments, et ils lui demandent compte de son déguisement, de son absence, de ses jours perdus loin d'eux. Ils pensent, ou feignent de penser que celui qui l'accompagne n'est qu'un complaisant écuyer, l'argus peut-être de son amant, chargé par lui de maintenir sauf son honneur, et de la protéger contre l'approche des gens ivres et des galants trop enamourés. Ils continuent sur ce ton, l'escortant toujours, quelques-uns d'entre eux fredonnant des refrains de chansons appropriés à la circonstance, et les autres, plus calmes ou plus désireux, multipliant les questions sur les causes de son arrivée à Florence et sur le lieu de sa retraite.

Gaétana, confuse, embarrassée, n'avait d'abord répondu à ces vaines persécutions que par son silence et la rapidité de sa marche; mais quand elle les vit s'acharner sur ses pas, s'animer par leur poursuite même, quand elle les entendit interpeller en termes méprisants son malheureux compagnon, sa gêne devint souffrance. Elle se risqua à tourner vers eux, à la dérobée, des regards suppliants qu'ils interprétèrent à leur guise, et les apostrophes dis-

courtoises recommençaient à tomber sur celui qu'à sa toilette peu recherchée ils prenaient plutôt pour un tuteur, pour un geôlier, que pour un amant.

Le Mutilé baissait la tête et cachait sa rougeur sous son manteau; mais Gaétana, le bras enlacé au sien, comptait les pulsations de son cœur et les frémissements de son corps. En effet, sa fureur concentrée s'exaltait au point que, cherchant avec rage un moyen de châtier leur insolence, il croyait, dans ses vains rêves de vengeance, qu'au bout de ses bras sans mains ses doigts renaissaient, s'allongeaient; il les agitait l'un après l'autre, il les sentait se replier sur eux-mêmes avec force, et fureter le long de sa ceinture pour y saisir sa dague ou son poignard! Son illusion se dissipant avant que sa fureur fût amortie, d'autres projets terribles se succédaient dans son âme exaspérée. Arrivé au pont qu'il voyait devant lui et qui rattachait le quartier du Saint-Esprit au reste de la ville, il s'arrêterait tout à coup, laisserait passer Gaétana la première. et celui qui tenterait de la suivre, il le saisirait brusquement entre ses bras, avec vigueur, avec rage, l'étoufferait, le broierait, ou le précipiterait dans l'Arno!

Mais avant qu'il eût atteint le pont, un aigre sarcasme dirigé contre Gaétana, accueilli même par le murmure désapprobateur du reste de la bande, a frappé les oreilles du Mutilé, qui, cessant de pou-

voir se contenir, fait volte-face, les yeux étincelants!

A la vue de cette figure si expressive, si animée, où se trouvent empreintes, en caractères muets, toute l'énergie, toute la vivacité de la parole humaine; à la vue de cette figure qui n'est plus, comme ils l'ont supposé d'abord, celle d'un tuteur ou d'un argus, mais celle d'un amant furieux, les railleurs reculent d'un pas, et portent déjà la main à leur épée, lorsque l'un d'eux, le jeune Sanderino, conseille prudemment la retraite, dont lui-même il donne l'exemple.

Plus tard, il en expliqua les motifs. C'était certain arrêté du grand-duc, dont il était l'un des favoris, contre les mêlées d'armes sur la voie publique, et sa colère contre tout chevalier de Saint-Étienne qui prenait part à ce scandale. Sandorino venait de recevoir sa promotion.

A ces raisons ostensibles, on en pouvait peut-être ajouter d'autres tout aussi décisives.

Le nouveau chevalier de Saint-Étienne avait autrefois persécuté Gaétana de son amour. Fier de l'éclat de sa famille, de ses richesses, et n'éprouvant que des refus, il pensa que le cœur de la jeune fille était encore retenu dans les liens trop forts d'un premier amour et qu'il fallait attendre.

Mais au palais Strozzi il s'était rencontré avec le secrétaire de Norsini; tous deux s'étaient devinés.

Après une discussion hautaine de part et d'autre, ils se sont revus à Fiézole, derrière les ruines du temple des anciens augures-toscans, et le noble Florentin a su ce que pèse une épée dans la main d'un rival. Depuis lors, le jeune poëte lui avait inspiré autant de haine que de terreur.

Aujourd'hui, ignorant comment Sixte-Quint avait pris soin de le venger, épouvanté par cette apparition imprévue, par ce regard terrible, le souvenir de Fiézole était revenu à Sanderino, et sous des conseils de prudence il avait dissimulé sa frayeur et sa lâcheté. Que Dieu lui pardonne!

IV

La chapelle.

Les amants ne songeaient plus à retourner à Florence; mais l'écho de cette ville venait de retentir du nom de Gaétana, et jusque dans les retraites de la Vallombreuse de nouveaux adorateurs la poursuivirent. Messagers secrets, protestations d'amour, bijoux, promesses brillantes, tout fut mis en jeu auprès d'elle. Le péril était grand. La Florentine avait peut-être songé avec regrets à son éclat passé; cependant l'idée d'abandonner un malheureux, que seule elle pouvait aimer sur la terre, était loin de son cœur. Elle lui confia tout d'abord et les poursuites dont elle était l'objet, et ses refus d'ouvrir les missives et d'accepter les présents.

Les confidences de Gaétana, répétées, finirent par jeter le trouble dans l'âme de son amant. Quoi! tant de persévérance de la part de ses rivaux!... Une jeune fille, faible, ardente, élevée dans

le luxe, une femme dont lui-même avait exalté l'imagination et les désirs, résisterait-elle longtemps et toujours à ces tentateurs? Que pourrait donc lui offrir le poëte en échange de ce qu'elle refusait? Autrefois, l'or, la moire, les tapis soyeux, l'enchantement des fêtes, elle avait tout quitté pour lui! mais alors il possédait ce talisman céleste avec lequel il éteignait ses souvenirs d'opulence et faisait taire ses regrets de jeune fille. Autrefois, à Florence, Gaétana débutait à peine dans la vie; le monde ne s'était encore révélé qu'à ses organes extérieurs; le bonheur n'avait frappé que ses yeux, ses oreilles, n'avait caressé que la surface de son être; elle ne le connaissait que par cette impression de fraîcheur et de plaisir, semblable à celle que lui faisait éprouver une toilette nouvelle, le bruit d'un concert ou le vent dans ses cheveux: il ne s'était point fait sentir au delà de l'enveloppe matérielle. C'était affaire de jeunesse, de nouveauté, de vanité satisfaite. Ce fut alors que le poëte la vit, qu'il s'adressa à ce cœur inerte encore; à sa voix puissante, un Olympe s'était ouvert devant elle, plein d'aspirations passionnées, d'amour, de délire, de pénétrantes émotions, et il avait triomphé de ses rivaux!

Aujourd'hui, que lui reste-t-il pour lutter contre eux?

Le sentiment de son infériorité lui fait enfin con-

naître la jalousie, dont son orgueil et sa fierté l'avaient préservé jusqu'alors. Si la jalousie est toujours un supplice, un vautour de Prométhée pour quiconque l'éprouve, que dut-elle être pour lui! lui poëte! lui, chez qui tout était folle joie ou désespoir! dont chaque pensée retombait sur son cœur brûlant, comme sur le fer rougi la goutte d'eau qui pétille, s'échauffe et remonte agrandie en vapeur enflammée! Jaloux! lui, l'homme sans langue et sans mains; lui, dont les émotions se centuplaient en se concentrant! Lorsque cette puissance frénétique fut là, faisant mouvoir, excitant tous les ressorts d'une pareille imagination, quels drames terribles durent se passer dans sa tête, confus, inachevés, mais si riches de combinaisons douloureuses, de motifs d'angoisses!

Et comment s'en défendre? comment la combattre? Gaétana s'était aperçue qu'en éclairant son amant, qu'en lui dévoilant avec franchise tous les moyens employés pour la séduire, elle n'avait fait que redoubler ses ennuis. Elle crut devoir se taire, et, pour rendre le calme à cet esprit irrité, elle lui cacha ses émotions, dérobant à sa vue, autant qu'elle pouvait le faire, les tentatives de ses adorateurs, de Sanderino surtout! Muette sur les combats qu'elle avait à soutenir et dont elle sortait toujours victorieuse, elle renonçait par là au prix qui devait lui en revenir dans l'estime de son amant, et

lui faisait ainsi le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire.

Mais ce silence même ajoutait aux tourments du misérable. Craignant tout, soupçonnant tout, ne pouvant provoquer une de ces explications toujours si persuasives dans la bouche de celle qu'on aime, si elle essayait de sourire, il la croyait perfide; si son front s'abaissait soucieux, et qu'une pensée de tristesse obscurcît son visage, il la croyait coupable! Un mot, un geste, un regard, le feuillage agité par l'oiseau, un enfant qui fredonnait ou sifflait en gardant ses chèvres, un moine qui regagnait le cloître fondé par saint Gualbert, tout lui semblait piége, signal, déguisement; tout exaspérait son imagination pressée d'un aiguillon âcre et vénéneux, et lancé sans frein, sans guide, dans une carrière illimitée. Rien ne s'offrait à lui qu'il ne le rattachât à cette idée fixe : on eût dit que les hommes et la nature, ligués ensemble, ne marchaient plus que vers un seul but, celui d'arracher sa maîtresse de ses bras!

Lui-même comprenait son injuste folie; il en rougissait. Pour y mettre un terme, il résolut de se vaincre, d'affecter une confiance qu'il essayait en vain de ressentir, de souffrir seul, et de ne point justifier du moins les lâches propos qui l'avaient accusé de n'être que l'argus de la belle Florentine.

Il cessa de l'accompagner le matin, dans les

courses qu'elle avait à faire pour aller à la provende; souvent même elle ne le retrouvait plus à son retour à l'habitation : il errait dans ces bois de hêtres et de sapins, élevés en amphithéâtre sur la pente des collines, et dont la sombre épaisseur a donné le nom à la vallée ombreuse.

Un jour, assis sur un rocher qui montait presque jusqu'à la cime d'un de ces noirs massifs, il embrassait d'un coup d'œil tout le paysage, tandis que Gaétana, pour quelque emplette à faire, s'était rendue seule au prochain village. Il contemplait les tours et le clocher du monastère, qui s'élevaient au-dessous de lui. Ses regards plongeaient dans les cours intérieures, calmes et silencieuses, sous ces longues galeries de pierre, basses, froides et tristes, dont les murs n'avaient pour ornements que des cénotaphes et des devises lugubres, où l'on marchait sur les morts, où tout appelait au recueillement et à la méditation ; puis, sous ces corridors, il vit s'avancer gravement un religieux, qui, le front baissé, les mains jointes, traversait avec lenteur ces bandes d'ombre et de lumière qu'y projetaient alternativement la clarté du ciel et les sombres piliers de la voûte; il y crut voir une image emblématique de toutes les choses d'ici-bas, et de l'existence de l'homme et de celle des peuples, où sans cesse les instants de bonheur et les siècles de gloire sont interrompus par l'obscurité, où la nuit

succède au jour, l'ignorance à la civilisation, et où l'on passe, le front courbé, au milieu des tombeaux, sur les débris des générations, sans y laisser même la trace de son pied!

A force d'y rêver, il en vint à se dire : « Pourquoi n'irais-je pas vivre au milieu de ces hommes qui se font des vertus du silence et de la méditation? Combien d'entre eux n'a-t-on pas vus renoncer au monde, s'interdire la parole, s'isoler même de leurs compagnons, et volontairement se condamner à l'état d'inertie et d'impuissance où je suis tombé! Eh bien! ceux-là, je les retrouverai à mon niveau, et je me résignerai à ma misère en voyant autour de moi ces riches, qui possèdent, dédaigner ce qui me manque et que je pleure!... Mais, pensait-il, étaient-ils poëtes, étaient-ils amants? Qu'importe! la poésie et l'amour doivent s'éteindre privés d'air et de soleil! J'aimerai Dieu, je prierai, je jeûnerai, je presserai de ma poitrine et de mon front les dalles glacées du cloître, et je vaincrai ou j'en mourrai! »

Alors il se sentit soulagé; son cœur battit plus librement; il crut ne devoir plus éprouver que des émotions calmes et douces. Ses yeux achevèrent tranquillement l'inspection de la vallée, et, pour la première fois depuis longtemps, se levèrent confiants vers le ciel, comme pour lui demander assistance. Ils s'arrêtèrent en s'abaissant sur un chemin

étroit et sablonneux qui, prenant à revers la colline sur laquelle il était placé, tournait autour d'une de ses croupes, en la divisant comme par un ruban fauve qui descendait ensuite vers la plaine, au milieu de laquelle il se perdait en se déroulant.

Ce chemin était celui par lequel Gaétana devait passer. En le reconnaissant, le Mutilé détourna aussitôt la tête. C'était un premier sacrifice qu'imposait à ses passions mondaines cet homme misérable, qui, sans fanatisme religieux, presque sans croyance, pensait pouvoir supporter les rigueurs et l'ennui du cloître.

Pour résister à l'instinct de son amour jaloux, il essaya d'abord de s'en distraire par les grandes images que fournissait à sa mémoire la vie ascétique et contemplative des premiers chrétiens; devant lui s'ouvrirent les catacombes de Rome avec leurs agapes fraternelles, interrompues par le martyre; les déserts de la Thébaïde, avec leurs Antoine et leurs Macaire, dans la solitude, vivant face à face avec Dieu, et léguant au monde le secret d'un bonheur découvert au milieu des privations et des souffrances.

Mais en vain il évertuait son imagination pour s'enchaîner avec force à ses nouveaux projets! la conviction lui manquait, l'enthousiasme ne le gagnait pas, et machinalement sa vue se détournait encore vers le sentier de la plaine. Cependant il vou-

lait triompher de ses désirs, de sa défiance; il le voulait, il l'exigeait de lui-même, et pour en venir à bout, les puissances de sa pensée n'y pouvant rien, il eut recours à des moyens puérils qui le servirent bien mieux que son génie défaillant!

Fixant obstinément ses yeux sur le tronc large d'un vieux hêtre, du côté où le vent d'ouest le frappait, il s'imposa pour tâche de compter un à un, en suivant une ligne qu'il se traçait, les lichens, les mousses parasites qui croissaient sur l'écorce de l'arbre. Pendant un long temps, son esprit fut absorbé par cette seule occupation, et il comprit alors comment, à la honte de la raison humaine, les devoirs minutieux et répétés de la vie monastique, l'égrènement d'un chapelet, l'observance d'un rituel, cette vie d'habitude, où l'oisiveté même a ses règles, où chaque instant a son emploi, cette existence uniforme, monotone, écrite d'avance, limitée, notée pas à pas, suffisait souvent pour faire disparaître des passions dont tous les arguments contraires d'une sage expérience, les volontés même d'une âme forte, n'avaient fait qu'accroître la violence.

Sa résolution fut prise.

Dans ce moment la nuit tombait et les vêpres sonnaient au monastère de Saint-Gualbert. Il se leva, se tourna vers le cloître en s'inclinant, comme si déjà il voulait participer aux saints travaux des moines, et, quand la cloche cessa de se faire enten-

dre, il regagna sa demeure lentement, sans presser le pas, même en s'en approchant.

Gaétana vint au-devant de lui; il la reçut sans ouvrir les bras; s'assit dans un coin de l'habitation, et sembla méditer profondément.

Le lendemain, s'efforçant de faire prendre de plus en plus racine à sa résolution, il garda la même impassibilité, rêvant à son existence monacale, se voyant déjà au milieu des jardins du cloître, ou, comme le religieux de la veille, parcourant la longue galerie à travers les jets d'ombre et de lumière. Il songeait aussi aux moyens de faire comprendre à Gaétana la nécessité d'une séparation, et souriait amèrement en pensant que, sans doute, il allait combler par là ses vœux les plus ardents.

De son côté, la jeune femme était agitée de réflexions pénibles : ses sacrifices méconnus irritaient sa fierté; elle pensait que les tourments de la jalousie causaient seuls la tristesse de son amant, et, blessée au cœur d'une telle défiance, elle ne cherchait ni par un mot, ni par un regard, à le tirer de cette langueur léthargique.

Ainsi se passa la journée.

Le jour suivant, tous deux affectaient encore les mêmes dispositions à la froideur et à la contrainte. Mais le Mutilé était pâle, abattu; son front blême, son œil terne et fatigué, révélaient assez les souffrances d'une nuit sans sommeil. Il avait repris sur

un siége sa place et sa contenance de la veille. Silencieuse, agitée, avancée sur le seuil de la porte, un pied hors du logis, comme pour se distraire ou pour sortir, Gaétana semblait partagée entre un dépit orgueilleux et un sentiment plus doux; mais ses yeux se tournent vers son amant : à la vue d'une larme qui perlait sous sa paupière, un transport sublime d'amour et de pitié s'élève dans son cœur! le saisissant tout à coup par le bras, d'un geste lui ordonnant de l'accompagner, elle l'entraîne à sa suite, sans lui laisser le temps de se reconnaître.

A peu de distance, et derrière la maison qu'ils habitaient, était une chapelle à moitié ruinée, élevée en l'honneur des victimes de la peste, qui en 1374 avait désolé la Toscane. Deux frênes en ombrageaient l'entrée, décorée de colonnes en marbre noir de Pistoie, dont quelques-unes étaient encore debout; un rideau de lierre, qui d'abord s'implantant dans le ciment des pierres les avait ébranlées, les préservait maintenant d'une chute complète, tapissait l'extérieur et jusqu'aux anciens vitraux, et revenait pendre en festons sur l'autel par une large crevasse de la toiture, qui seule permettait à la lumière de pénétrer dans l'intérieur du saint édifice.

C'est devant cette chapelle que Gaétana s'arrêta. Ses yeux respiraient l'enthousiasme, son sein se soulevait avec précipitation, et un tremblement passionné agitait tous ses membres.

Se retournant alors vers le Mutilé, à qui pendant ce court trajet elle n'avait adressé ni un mot ni un regard, quittant le bras qu'elle pressait encore, et tombant à genoux sur le seuil de la chapelle, elle s'écria, pleine de ferveur : « Vierge divine, et vous, bienheureux Gaétan de Thiène, frère de mon aïeul, et que ma mère m'a choisi pour patron, je vous prends à témoin que, si jamais je me montrai parjure, ce fut pour le suivre, lui que voilà ! Je vous adjure par le sang du Christ (qu'il retombe sur ma tête, si je fais défaut à la vérité !), ai-je mérité depuis que je l'aime, depuis que j'ai tout abandonné pour le suivre, les calomnies qu'il amasse contre moi dans sa pensée ? Non, mes saints protecteurs ; et, puisque ma parole est impuissante pour lui rendre le repos, faites descendre en lui la persuasion : vous seuls le pouvez. Qu'il sache que ce cœur est encore à lui, à lui seul ; que tous les biens du monde ne peuvent me tenter auprès de lui, de lui pauvre et souffrant. Le seul soulagement à un malheur sans remède ne peut être qu'un amour sans fin. Cet amour, je le lui jure encore. Je serai sa compagne, son amante, sa sœur, son épouse ! O Vierge sainte ! je dépose mon salut éternel entre vos mains, comme gage de la vérité de ce que j'avance ! »

Le Mutilé était tombé à genoux, la face contre terre. Toutes ses craintes, toutes ses terreurs ja-

louses étaient évanouies, et, avec elles, ses vains projets de retraite et ses songes de cénobite. Prosterné devant l'autel, ce n'était point Dieu qu'il invoquait, c'était Gaétana! Du fond de son cœur, il lui criait grâce en sanglotant, et laissait s'épanouir au milieu de ses larmes ce sourire de bonheur qu'il croyait ne plus pouvoir exprimer.

Dans cette âme si mobile, dans cette imagination si vive, où toutes les nuances, tous les échos de la passion se reflétaient, se répercutaient avec tant de force, déjà les rêves d'avenir, les illusions, les enchantements de la vie revenaient en foule. Tout s'était subitement métamorphosé en lui. Là où il y avait eu angoisses et frénésie, il ne ressentait que calme, repos, espoir, confiance. Les regrets de sa conduite passée, ses remords tout à l'heure si violents, s'effaçaient même devant la plénitude de son bonheur; et, sans que ses larmes eussent cessé de couler, elles ne partaient déjà plus de la même source, et ne brillaient sur son visage que comme un signe de joie et d'amour!

Gaétana lui souriait à son tour, et, pleurant avec lui, le nommait son époux.... Alors s'écoulèrent quelques instants de silence et d'ivresse; puis tous deux se relevèrent embrassés, et leurs regards, après s'être rapidement interrogés, se tournèrent ensemble vers l'autel.

Infortunés, jouissez de ce bonheur si doux, qu'un

areil moment mène toujours à sa suite ; jouissez du
eu de jours tranquilles que vous devez goûter
ncore. Hâtez-vous ; ils sont comptés, et ne seront
as nombreux.

V

La cour de Florence.

Sanderino n'avait pas renoncé à ses desseins: mais, s'il avait sur ses traits la beauté d'une femme, il en cachait aussi dans son cœur la pusillanimité. Son désir de posséder la célèbre Florentine s'augmentait de la haine qu'il portait à cet homme, à ce rival, redoutable ncore à ses yeux, car il ignorait son désastre. Ce n'était que par un sentiment de retenue, qui avait sa source bien plus dans sa fierté vaniteuse que dans un mouvement de conscience, qu'avant d'employer contre lui les secrets de la pharmacie italienne ou le fer des *bravi*, il avait voulu essayer le pouvoir de ses séductions sur le cœur de Gaétana.

Ses efforts infructueux l'ayant convaincu de l'impossibilité de la réussite, il en était revenu aux moyens usités à cette époque en pareille circonstance. Un de ses affidés s'était entendu avec un chef

de bandits. Deux cents sequins pour un coup de stylet révélaient peut-être imprudemment qu'un grand seigneur s'intéressait à cette affaire; mais l'honnête capitaine avait juré de ne point chercher à connaître celui qu'il allait servir, et si, par hasard, il venait à savoir son nom, de le taire, même dans sa confession faite sur le chevalet; de ne songer enfin à le prononcer que lorsque la corde trop serrée empêcherait les mots de passer.

Tout cela avait été conclu de bonne foi, sous serment, dans une église et la main au bénitier.

Mais lorsqu'il fallut en venir au fait, le *bravo* chargé de l'exécution, après s'être rendu dans la Vallombreuse, avoir parcouru, visité les lieux, inspecté l'habitation désignée, ne put reconnaître la victime à son signalement. On lui avait indiqué un jeune homme ardent, redoutable, contre lequel il fallait s'entourer de mesures de précaution, que la prudence ordonnait de frapper de nuit et par derrière : il ne trouva qu'un pauvre infirme, languissant, abattu. Le scrupule lui vint, et il retourna auprès de son chef pour chercher de plus sûres informations.

C'est ainsi que Sanderino fut instruit du malheur de son rival. Il remonta à la source et en apprit la cause. Ne le craignant plus, il cessa de désirer sa mort. Il se sentit même plus à l'aise, plus content, lorsqu'il calcula que, sans un grand fardeau pour sa

conscience, il lui était loisible de s'en débarrasser facilement, décemment, par la calomnie. Il ne tarda pas à pouvoir faire usage de ce nouveau moyen.

Une grande solennité pour les arts, une fête donnée au palais Pitti, lui en fournit l'occasion. Nous allons pénétrer avec lui à la cour de Florence, où bientôt il devait être question du Mutilé et de sa compagne.

Le grand-duc Ferdinand Ier, dont Sanderino était l'un des courtisans favoris, venait de s'asseoir récemment sur le trône de Toscane, après la double mort imprévue de François de Médicis son frère et de la belle Bianca Capello.

Doué de talents plus que de vertus, le nouvel intronisé sentait le besoin de distraire fortement son peuple de ses anciennes idées de liberté. Pour atteindre à ce but, pour se rendre maître de cet ennemi intérieur qui travaillait encore sourdement la républicaine Florence, Florence la mutine, il n'avait qu'à continuer l'ouvrage de ses prédécesseurs, qui, peu soucieux de la moralité des moyens à employer, comme tous les usurpateurs succédant à un pouvoir démocratique, n'avaient songé à adoucir les mœurs que par la corruption.

De tous ces moyens de corruption, le plus noble, mais non le moins efficace, était les encouragements donnés aux arts et aux artistes.

Le grand-duc Ferdinand voulait se montrer digne

du nom qu'il portait, opposer sous son règne Florence à Rome, comme métropole des beaux-arts, et dompter le caractère superbe des Toscans, en faisant succéder pour eux le bruit des fêtes aux orages politiques du forum.

Sous prétexte de rétablir la façade nouvellement détruite de la cathédrale (*il Duomo*), il appela autour de lui les architectes, les peintres, les sculpteurs qui pouvaient l'aider de leurs conseils, de leurs talents, pour l'embellissement de cette admirable basilique; lorsqu'ils se furent réunis, concertés, qu'ils eurent préparé leurs devis, leurs plans, approuvés préalablement par le conseil canonical, il les accueillit tous au palais Pitti avec les plus grands honneurs. Des réjouissances publiques furent même ordonnées; il y eut des danses et des farandoles sur les places de la ville, des joutes sur le fleuve; et, tandis que le peuple faisait retentir de ses cris de joie les rues de Florence, un spectacle plein d'un intérêt touchant avait lieu chez le grand-duc.

Dans les vastes salons du palais ducal, au milieu de jeunes seigneurs couverts de courts manteaux de soie et de toques emplumées, selon la mode espagnole, presque généralement suivie alors dans la Péninsule, on voyait des poëtes, des historiens, des artistes, vêtus avec simplicité, entourés par des femmes élégantes qui, à l'exemple du prince, semblaient leur faire la cour plutôt que recevoir

leurs hommages. La confusion des uns, leur air embarrassé et contraint, l'orgueil qui brillait sur le visage des autres, dont la plupart n'étaient là que pour ajouter au nombre et simuler encore la richesse de cette partie de l'Italie en talents de tous les genres, donnaient lieu à des contrastes piquants qui n'échappaient pas aux observations malicieuses des courtisans railleurs.

Après le tumulte des premières félicitations, Ferdinand, voulant dignement fêter ses hôtes, leur fit annoncer que, pour amuser leurs loisirs jusqu'à l'heure du repas, un célèbre improvisateur se mettait à leur discrétion, réclamant d'eux le silence et un sujet pour ses inspirations.

Cet improvisateur, c'était le Gelmi, fils d'un boulanger de Vérone, d'abord héritier de l'état de son père, et que le démon poétique avait ensuite chassé de ses foyers pour lui faire courir le monde.

Tandis que chacun prenait place pour l'entendre, et que des valets, portant sur leurs casaques brodées l'image d'un *ballot* (blason marchand, armes parlantes des Médicis), construisaient une estrade au milieu du salon, deux hommes s'entretenaient familièrement et à voix basse dans l'embrasure d'une croisée. L'un était Sanderino, l'autre le chevalier Vanni, peintre célèbre, né à Sienne, doué de grandes connaissances, d'un esprit caustique et hautain, et qui alors traversait la Toscane en se rendant en

Lombardie. Nous rapporterons une partie de leur conversation, qui peut nous aider à reconnaître, au milieu de cette foule, les hommes remarquables d'une époque à la gloire de laquelle l'amant de Gaétana, sans son désastre, eût suffi seul peut-être.

« Cotisons-nous, disait Vanni à Sanderino, pour attacher un nom et une idée à chacune de ces figures. Je ne connais ici que quelques peintres. Celui que vous voyez là-bas, souriant au plafond, assis dans ce riche fauteuil, sans s'inquiéter de la nièce du grand-duc, la princesse Marie de Médicis, debout près de lui, c'est le Naldini, le plus distrait des hommes.

— C'est par distraction sans doute aussi, interrompit Sanderino, qu'il est venu faire sa visite à son souverain en costume d'atelier.

— Mais voici le quadrige qui doit traîner à la postérité la gloire de l'école bolonaise.... les deux couples de frères Carrache; tous quatre travaillant sans relâche à l'illustration d'un seul nom. Aussi, il le faut avouer, il ira loin. Celui qui caresse sa moustache et joue avec le pommeau de son épée, c'est Louis, le chef de la famille. Son petit frère Paul est à ses côtés. Le nom qu'il porte sera lourd pour celui-là, et il fera bien de ne point quitter la compagnie de son frère et de ses cousins.

— Lequel des deux autres est Annibal ?

— Le voici, en surcot de velours noir, tenant lestement, de sa main renversée sur sa hanche, une toque *à la Raphaël*, car il a voué un culte d'amour au *maître*, quoiqu'il se croie son égal pour la composition. Ce jeune homme pâle, à la figure maladive, à l'air timide et soucieux, et qui roule machinalement sous ses doigts les bords de son manteau de drap, c'est Augustin son frère, autrefois orfévre, aujourd'hui peintre et graveur, et à qui Annibal voulait faire abandonner les pinceaux pour le burin, car il craint de se voir surpasser par lui. Sa jalousie est un hommage mérité qu'il rend au pauvre Augustin, le plus poëte de tous les Carrache. Mais en voilà assez sur les frères et cousins.... Je ne vois plus ici, parmi mes connaissances, que Jacques Lippi qui vaille la peine d'être nommé. Maintenant, à votre tour, animez pour moi ces fantômes qu'un mot suffit peut-être pour grandir à mes yeux de toute la hauteur d'un piédestal. »

Sanderino voulut d'abord lui faire passer en revue les gens titrés, les prélats, les chevaliers de Saint-Étienne, et jusqu'aux moindres officiers du duc; mais Vanni l'interrompit.

« Ceux-là, leurs plaques, leurs habits suffisent pour me dire ce qu'ils sont, et l'importance de leur maintien pour m'apprendre ce qu'ils voudraient être. Bornons-nous, s'il vous plaît, aux hommes de science et d'art : ce sont les héros de la fête.

— Volontiers. Voici d'abord le comte Bardi de Vernio....

— Encore un comte!...

— Attendez donc, c'est l'ordonnateur en chef des fêtes de la cour.

— Que m'importe?

— Et puis, il est de plus poëte fort distingué.

— A la bonne heure!

— Vous voulez des poëtes, ajouta Sanderino avec une sorte de nonchalance et en agitant à droite et à gauche les gants ambrés qu'il tenait à la main; en voici deux! Ce jeune homme, sans barbe au menton, qui cause en ce moment avec la princesse Marie, à qui le Naldini a permis de reprendre possession de son fauteuil, c'est Ottavio Rinuccini, le lyrique. On en fait grand cas au palais, surtout la jeune princesse. Cet autre, c'est le Tassoni, auteur de la *Secchia rapità* (le Seau enlevé), poëme héroïcomique. Maintenant, voulez-vous des musiciens, des compositeurs? nous n'en manquons pas, Dieu et sainte Cécile en soient loués! Voici Emilio del Cavaliere, Luca Marenzio, Giulio Caccini, Corsi, Peri, Strozzi, Malvezzi... sept! une pléiade musicale complète!

— Et cet homme noir en est-il aussi?

— Je l'ignore. Je sais seulement qu'il se nomme Bellarmin, et qu'il arrive de Louvain.

— Bellarmin! s'écria Vanni en entendant pro-

noncer le nom du savant professeur; en effet, ce n'est point positivement un musicien, mais un théologien, l'une des lumières les plus ardentes de l'Église romaine, qui, dans tous ses écrits, soutient et développe cette thèse que les rois ne peuvent tenir leur pouvoir que de la volonté des peuples, mais que ceux-ci doivent entière soummission au pape.

— Alors, dit Sanderino, une belle réception l'attend à Rome.

— Je crains fort, ajouta tout bas Vanni en jetant un regard scrutateur sur Bellarmin et sur le grand-duc, qu'il n'ait pas autant à se louer de celle qu'on lui aura faite à Florence. Ces deux ecclésiastiques avec lesquels il paraît s'entretenir si vivement sont sans doute deux savants aussi?

— Savants! je n'en crois rien. Ce sont les prieurs de Saint-Marc et de Sainte-Marie-Novella; tous deux en guerre depuis longtemps au sujet d'un baume précieux, d'une panacée universelle, que fabriquent et que débitent leurs moines, et qui profitent de leur entrée libre chez le prince pour tenter de lui faire prendre part à ce grand débat, le forcer à se prononcer pour l'un ou pour l'autre et à faire cesser la concurrence. La ville a déjà failli être en feu pour cette querelle!

— *Peccavi!* je ne suis point physionomiste aujourd'hui, puisque je prends Bellarmin pour un

chanteur et des moines pour des savants. Cependant, dites-moi quelles sont ces quatre figures vénérables de vieillards, adossés à l'extrémité de ce salon contre la tapisserie rouge qui donne tant de relief à leurs traits caractérisés, et fait si bien ressortir les tons de leur chair et la blancheur de leurs cheveux. Il y a de la pensée dans ces vieilles têtes-là ! Par la manière heureuse dont ils sont éclairés, par la simplicité de leurs poses et de leurs ajustements, on croirait que c'est un tableau du divin Paul Véronèse qui vient de s'animer !

— Le premier de notre côté, dont la fraise est plissée avec une certaine coquetterie et la moustache grise galamment retroussée, dit Sanderino, essayant de mettre encore en défaut son interlocuteur, c'est un illustre ! Il passa, vers le milieu du siècle, pour le plus grand séducteur de son temps, avant que l'usage des *cavalieri serventi* eût gâté le métier en le mettant à la portée de tout le monde. C'est un de nos pères conscrits, à nous autres, ajouta le jeune fat en se passant la main dans les cheveux.

— Me suis-je encore trompé ? et comment figure-t-il ici ?

— Le duc l'aime beaucoup et le loge même dans son palais.

— Mais qu'a-t-il fait ?

— Le récit de ses aventures amoureuses serait trop long à vous conter. Il a pu mettre sur sa liste jusqu'à des sœurs et des nièces de papes.

— Enfin, quels sont ses titres?

— Chanoine de Santa-Maria del Fiore.

— Mais son nom? mais son rang? Il est autre chose, sans doute, qu'un ancien séducteur?

— Ah! poëte, historien, que sais-je? c'est Scipion Ammirato, qu'on surnomme, depuis qu'il vit à la cour, le prince des historiographes de son siècle.

— Grand nom! qui me sauve et qui me suffisait seul. Maintenant, quel est cet autre vieillard couvert d'une espèce de dalmatique à l'ancienne mode, et que votre pléiade musicale vient d'entourer avec tant de respect?

— Palestrina, le prince de la musique; car depuis Cimabué, le prince des peintres, et le Dante, le prince des poëtes, dans votre république des lettres et des arts, on se jette les principautés à la tête. Le troisième vieillard, c'est Vincent Galilée; encore un musicien, qui cultive aussi avec succès les mathématiques, quoiqu'il soit plus connu par ses motets que par ses équations. Près de lui, vous voyez son fils, cette tête de songe-creux : il le destinait aussi aux arts, à quelque commandement supérieur des violes; mais le jeune homme a mal tourné. Il a professé à Padoue des principes d'une philosophie qui sent le fagot, dit-on, et ses nombreuses décou-

vertes dans des sciences dangereuses pourront bien finir par le brouiller tout à fait avec l'Église. »

Ce jeune homme indiscipliné, dont le père n'avait pu parvenir à faire un musicien, c'était le grand Galilée ! déjà inventeur du thermomètre, du pendule et de la balance hydrostatique, et qui, quarante ans plus tard, à genoux devant un prêtre, devait faire abjuration de son génie !

« Enfin, demanda Vanni, ce dernier personnage vénérable à qui le grand-duc vient d'adresser la parole avec des gestes si affectueux ?...

— C'est.... attendez donc !... c'est quelque chose comme un sculpteur.... un nommé Jean de Bologne, je crois. »

A ce nom si honoré de l'artiste français, alors entièrement fixé à la cour de Florence, Vanni fit de la tête et de la main un salut aussi profond et aussi respectueux que si Jean de Bologne eût été là, près de lui, pour le recevoir et y répondre. Il s'apprêtait même à relever par un sarcasme l'air d'indifférence hautaine du courtisan en désignant si haute renommée ; mais le murmure des conversations avait cessé autour d'eux : on n'entendait plus sortir de quelques bouches que ce demi-sifflement qui appelle le silence. L'improvisateur était déjà sur son estrade, possesseur d'un sujet donné, fermant les yeux et se passant lentement les mains sur le front.

Il avait à chanter la gloire italique au XVIe siècle.

Essayant d'abord d'esquisser largement l'ensemble de ce grand tableau, il employa l'*ottava*, mesure de prosodie créée par Boccace, et que l'Arioste et le Tasse avaient popularisée. Son début fut brillant et pompeux. Il représenta, des deux extrémités du siècle, deux Médicis, Léon X et Ferdinand Ier, se tendant la main, et les lyres des deux époques répétant le même nom avec reconnaissance. La première moitié de ce siècle avait vu s'élever sur l'Italie ces météores de gloire qui n'apparaissent qu'une fois durant la vie d'un peuple. Tous les genres de talents réunis, et poussés à leur dernier degré de perfection, avaient tellement ébloui le regard du monde par leur assemblage éclatant, qu'auprès de ce vaste faisceau de lumières, l'autre moitié du même siècle semblait devoir rester plongée dans l'obscurité... Mais silence!... Si le soleil, à son lever, n'éclaire qu'un versant de la montagne, il n'en gardera pas moins les flammes de son inépuisable foyer pour le versant opposé. En effet, il s'élève, grandit, descend à l'horizon vers sa couche de pourpre, inonde de clartés ce qui d'abord était dans les ténèbres; et le pâtre qui, debout sur le sommet du roc, a contemplé ce double tableau, jette un dernier regard sur ces coteaux chargés de pampres, sur ces carrés de seigle dont le vent du soir agite doucement la cime bleuâtre.

sur ces vallées verdissantes d'où s'élèvent de chaudes vapeurs; il rappelle ses souvenirs du matin, et se demande si le jour a été plus beau, le ciel plus riche de couleurs, la terre plus riante lorsque le soleil se levait à l'orient que lorsqu'il touchait à son déclin!

Après cette ouverture, exécutée à grand orchestre de poésie, et dont on applaudit tout ce qui était à la gloire de Ferdinand, le Gelmi changea de rhythme, abandonna l'*ottava rima*, et voulant se mettre plus à l'aise, entrer plus profondément dans les détails, en quelques centaines de *versi sciolti*, rimés ou non rimés, il débita le panégyrique de la seconde époque, et passa à l'encens toutes les célébrités contemporaines et présentes.

Les poëtes et les savants, qui n'étaient qu'en petit nombre dans l'assemblée, furent dépêchés rapidement; les sculpteurs et les peintres eurent leur tour : mais ce fut pour les musiciens que le poëte improvisateur réserva les élans de sa verve et ses éloges les plus prolongés.

En effet, la seconde moitié du XVIe siècle était l'ère nouvelle de l'harmonie et de la mélodie.

Élève de Claude Goudimel, de Besançon, Palestrina avait été le chef d'une révolution musicale en Italie. Avant lui, la musique des solennités civiles, les refrains populaires, répétés au coin du foyer ou au milieu des fêtes, les airs qui excitaient à la

danse et au plaisir, aussi bien que le chant des églises, étaient tous composés d'après le même système harmonique : un style fugué, barbare, confus, imitation dégénérée des modes de l'ancienne musique grecque. Palestrina, le premier, l'avait dépouillée de cette fausse enveloppe scientifique, si nuisible à l'expression et à la mélodie. Il avait fait entendre des chants purs, simples et nobles; sa messe du pape Marcel, son *Stabat*, avaient commencé une réputation à laquelle il avait mis le sceau par la création de ses *madrigali* à quatre et cinq voix.

Une autre révolution s'opérait aujourd'hui dans l'art si difficile, si compliqué, de la composition musicale; Emilio del Cavaliere avait déjà fait à Florence le premier essai de la musique appliquée à une action dramatique complète. Corsi, Peri et Giulio Caccini, en cherchant à retrouver la mélopée des Grecs, avaient inventé le récitatif.

Tel fut le sujet, fort peu inspirateur par lui-même, que traita le Gelmi avec une grande adresse. Homme habile, il savait que les détails en seraient rebelles à la poésie; mais il comptait sur l'effet d'un mot, d'un nom, d'un éloge à bout portant. Chacun devait s'intéresser à un tableau dont les modèles posaient encore sous ses yeux, surtout dans ce temps où l'art musical, attaqué, défendu, controversé, avait failli allumer une guerre civile

en Italie, et comptait un si grand nombre d'enthousiastes. Il ne se trompait point; l'effet de ses vers fut prodigieux : à plusieurs reprises, on l'interrompit par des applaudissements frénétiques et des cris d'admiration. Lorsqu'il eut cessé, chacun se leva ; les yeux étaient brillants, les figures animées, et les applaudissements redoublèrent. Plusieurs coururent l'embrasser, et Ferdinand lui-même, se mêlant à la foule des complimenteurs, prit gracieusement la main du Gelmi et lui laissa au doigt une bague d'un grand prix.

Alors s'engagea une conversation générale, bruyante, confuse, saccadée, où vingt sujets furent traités ensemble et tour à tour, mais où, comme dans l'improvisation du Véronais, il ne fut bientôt plus question que de l'art musical.

Après avoir entendu discourir Emilio et Caccini, le grand-duc, adoptant leurs idées, voulut prendre part à l'élan qui se manifestait autour de lui, et ne point laisser échapper, dans un pareil jour, l'occasion de montrer sa bienveillance pour les arts. Afin de les mettre à même d'essayer de leur nouveau système, il chargea sur-le-champ le jeune Ottavio Rinuccini de la composition d'un poëme dramatique, dont Peri, Corci et Caccini devaient se distribuer la partition. Pour que la pièce fût représentée avec toute la pompe et tout l'éclat convenables, il déclara qu'un théâtre allait être construit

aussitôt, à ses frais, dans le jardin *Boboli*, attenant au palais. Rien ne devait être épargné pour hâter l'exécution de ce nouveau projet; et Médicis, après avoir essayé de se tenir à la hauteur de l'enthousiasme général, se laissant séduire par ses propres idées, dépassa bientôt tous les autres, et pensa avec orgueil que peut-être l'avenir mettrait au nombre de ses plus beaux titres de gloire d'avoir attaché son nom à la création du premier théâtre lyrique. Les architectes, les peintres présents, prirent, d'un commun accord, l'engagement solennel d'interrompre leurs travaux commencés, pour ne songer qu'à l'érection et aux embellissements du nouveau monument qu'ils devaient entreprendre, sous la direction du comte Bardi de Vernio.

Ces marques de munificence du grand-duc furent accueillies avec la plus vive reconnaissance. Chacun y trouvait son emploi, chacun se félicitait; mille voix s'élevaient pour célébrer les vertus du souverain de la Toscane et la protection éclairée qu'il accordait au talent!

Giulio Caccini seul n'était pas encore satisfait. Il voyait autour de lui, pour construire l'édifice de sa gloire future, des poëtes, des peintres, des architectes; mais il lui fallait des chanteurs. Grand chanteur lui-même, il savait de quelle importance devait être dans une action dramatique une voix douée

d'une âme. Quant à ses chœurs, il espérait rencontrer, soit à l'église, soit parmi les portefaix de Rome, des organes pleins et sonores; et les castrats pouvaient y figurer facilement sous le costume féminin. Mais cela ne suffisait pas : il fallait des femmes, une surtout, pour jouer, chanter, s'attendrir, pleurer, aimer avec lui ! Où la trouver, cette femme encore jeune, jolie, au regard expressif, au gosier flexible, qui connût et surmontât les difficultés de l'art, sans cesser de se prêter à toutes les illusions de la scène? Où la trouver, quand rien encore n'avait pu préparer sa venue? La jeune fille timide, élevée dans la culture des arts, quitterait-elle sa mère pour s'élancer tout à coup sur les planches d'un théâtre et affronter les mille regards d'un public? Non! Quelle femme, riche encore de grâce et de talents, oserait donc partager leurs travaux et s'associer à leur gloire?

Le nom de Gaétana fut prononcé.... d'abord sourdement, à voix basse, dans un angle du salon; mais il gagna de proche en proche; bientôt il se répéta plus hautement. Chacun se récria de souvenir : car la plupart des hôtes du palais Pitti l'avaient été naguère du palais Strozzi; d'autres avaient entendu la cantatrice à Rome, et la voix harmonieuse et argentée de la jeune fille semblait encore vibrer à leur oreille. Il y eut cependant un moment d'hésitation, de réflexion, comme si on eût craint (tant

les têtes étaient exaltées sur le nouveau projet du grand-duc!) de traiter trop légèrement une si importante affaire. Mais on se rappela les charmes de sa personne, l'élégance de sa taille, l'expression pénétrante de son regard.... Il se fit un silence, puis on applaudit tout à coup, et, dans un élan unanime, le nom de Gaétana fut répété avec enthousiasme par toute l'assemblée!

Mais cette femme, sur le sort de laquelle on délibérait ainsi, sans s'inquiéter de ses idées, de ses scrupules, de ses refus possibles, où la rencontrer, et qui la déciderait?

Sanderino se chargea de tout. « Rien ne sera plus facile sans doute, disait-il, que d'engager Gaétana à nous seconder dans une entreprise projetée en faveur de l'art qu'elle aime, et dans un pays qui est le sien. De plus, son état présent de gêne, la vie misérable qu'elle mène aujourd'hui, non loin du lieu qui lui rappelle ses anciens triomphes, la mettront bientôt à notre merci. Un obstacle cependant se présente; qu'on le lève, et je réponds du reste. »

Il travestit alors l'histoire du satirique romain, qu'il représenta comme un malheureux convaincu d'hérésie et de nécromancie, et qui, par sortilége, phylactère ou brevet magique, avait lié le sort de cette jeune femme, si brillante encore, à son sort, à lui, démon à face humaine, tout sillonné des

foudres de l'Église. « Faites, ajoutait-il, cesser le charme en séparant le sorcier de sa victime, et, dès demain, Gaétana, rendue à la raison, au bonheur, aux arts, accourra d'elle-même au-devant des largesses de notre gracieux souverain ! »

Le succès de la grande révolution lyrique ne tenait plus qu'à un ordre d'arrestation, signé Ferdinand.

Quelques voix généreuses, sans connaître le proscrit, risquèrent un doute en sa faveur. Mais d'autres, en nombre beaucoup plus grand, combattirent par tous les moyens pour faire triompher la motion de Sanderino. Les uns y applaudissaient au châtiment d'un hérésiarque et d'un sorcier ; les autres n'aspiraient qu'à aplanir la route qui devait conduire au nouveau temple de l'harmonie, et puis on voulait entendre et revoir encore la merveille du palais Strozzi !

Ferdinand de Médicis, monté sur le trône par un double empoisonnement, se laissa facilement persuader que, pour complaire au Vatican, dont il avait à redouter les réprimandes, il devait continuer les vengeances du pontife.

Pour le pape et la chanteuse, il signa l'arrêt.

Dans ce moment, des cris bruyants et joyeux retentissaient au-dessous du palais. On entendait le galop des cavalcades au milieu des rires et des éclats

de voix multipliés du peuple : c'étaient les vainqueurs du *calcio*, ou du jeu de ballon, divertissement fort honoré alors des Toscans qui le tenaient de leurs ancêtres ; ils venaient recevoir les compliments du prince, et déposer aux pieds de la jeune Marie la grande banderole des vaincus. Le duc et sa nièce marchèrent au-devant d'eux. Chacun alors se dispersa de côté et d'autre pour prendre sa part de la joie populaire, et il ne resta bientôt plus dans les salons que le chevalier Vanni et Sanderino, qui tenait à la main l'ordre de s'emparer du sorcier, mort ou vif.

« Vous avez poursuivi ce malheureux avec acharnement, lui dit Vanni. De quelle espèce d'hérésie a-t-il été convaincu ?

— Ce n'est nullement pour cause d'hérésie qu'il fut condamné et mutilé à Rome.

— Vous le croyez donc réellement coupable de magie ?

— Je ne crois point à la magie, » dit Sanderino.

Vanni arrêta sur lui un regard fixe et sévère, et, après quelques moments de silence, il lui tourna le dos brusquement et sortit. Sanderino se mit aussitôt en devoir de mettre l'ordre à exécution.

Ainsi cette illustre et nombreuse assemblée, convoquée avec éclat pour procéder à la reconstruction d'une église, venait de décider l'érection d'un théâtre ; et cette fête brillante, donnée en l'honneur

des talents et des arts, aux acclamations universelles, se terminait par une nouvelle persécution, dirigée contre un poëte dont le malheur seul peut-être égalait le génie!

VI

Les Apennins.

Le lendemain, au jour naissant, déjà une compagnie de piquiers et d'arquebusiers se dirigeait vers la Vallombreuse, lorsque, par un billet, l'un des poursuivants de Gaétana l'avertit généreusement du danger.

Pauvre Florentine ! il lui fallut encore une fois se mettre en route à la suite du proscrit. Et cette fois, c'était sa patrie qu'elle quittait. Ils tournèrent vers l'Apennin, et marchèrent sans s'arrêter jusqu'au village de Nipozzano. On entrait dans le mois de mai ; il y avait dans l'air des brises fraîches, de douces senteurs, et les berges herbeuses, que n'avait point touchées le soleil, étincelaient de rosée. Mais les fugitifs pouvaient-ils se laisser distraire par une émotion de plaisir ou de bien-être ? Ils allaient droit devant eux, absorbés par une douleur profonde, car chacun souffrait des peines de l'autre.

Étourdis encore du coup qui venait de les frapper, de l'interruption de ce repos si doux qui avait semblé recommencer pour eux, ils suivaient lentement un sentier en dehors du village, quand des cris confus et joyeux, des rires éclatants et prolongés se firent entendre. Légères, folâtres, parées de leurs plus beaux ajustements, en jupes courtes, de couleur bleue ou écarlate, les cheveux en nattes entremêlées de fleurs, et leur petit chapeau sur l'oreille, un essaim bondissant de jeunes filles de douze à quinze ans, audacieuses avec la pudeur au front, se tenant toutes par la main, leur ferma le passage, en riant et en rougissant.

C'était dans toute la Toscane un des priviléges des fêtes de mai, d'aller ainsi, dès le matin, de maison en maison, réveiller les voisins, ou, sur la route, suspendre la marche du voyageur par un *allegro maggio*.

Le proscrit s'arrête étonné; Gaétana sourit le cœur brisé, car cet usage lui rappelle et la patrie qu'elle abandonne et les plaisirs passés de son enfance. Six jeunes filles se détachent du groupe, présentent aux étrangers quelques fleurs cueillies dans les fossés et sur les bords du chemin, et, entonnant en chœur les paroles suivantes, en accompagnent l'air par leurs poses cadencées, par leurs mouvements multipliés d'allées et de venues, se plaisant à voir voltiger les longs rubans

de diverses nuances attachés au-dessus de leurs épaules :

« C'est le *maggio* qui est revenu, le joyeux mai, qui donne de la chaleur au sang et fait qu'on s'aime mieux. Jouissez de la belle saison du plaisir et de l'amour, voyageurs, jouissez-en gaiement, car aujourd'hui tout fleurit en même temps sur vos pas, l'espérance et les orangers, dont les fruits sont si doux. *Allegro maggio, allegro !...*

« Le *maggio* est revenu, et, comme l'hirondelle, vous vous mettez en route ; comme elle vous reverrez les amis que vous laissez derrière vous ; vous les retrouverez heureux et bien portants ; vous leur raconterez vos aventures, après avoir, à votre retour, jeté un regard satisfait sur vos ruches fécondes et sur vos oliviers chargés de fruits ; car l'huile et le miel ne vous manqueront pas, si vous répétez joyeusement avec nous : *Allegro maggio, allegro !...*

« Quand le *maggio* est revenu, qu'avez-vous à désirer encore, vous qui pouvez presser dans votre main la main de votre belle et lui dire tout bas à l'oreille : *M'aimes-tu ?* Marchez donc, et que la Madone de Lorette ou sainte Catherine de Sienne se trouve sur votre route. *Allegro maggio, allegro !...* »

En contemplant les yeux brillants des jeunes filles et leur air candide et joyeux, le Mutilé oublia un

instant qu'il était poursuivi, et qu'un retard pouvait le perdre. Le bonheur a tant d'éclat et de pureté sur des fronts de quinze ans! De son côté, Gaétana, qui connaissait les usages du *maggio*, s'était arrêtée pour distribuer à la petite troupe quelques grains de corail de son collier; puis, ils reprirent leur chemin, gagnant les hauteurs, tous deux pensifs : lui, regardant blanchir les deux mers sous un horizon immense, cherchant la trace des volcans, ou remuant du pied les débris d'un ancien monde; elle, rêvant aux riches collerettes, aux broderies des manteaux de soie, ou prêtant l'oreille à la cornemuse des chevriers. Qu'il eût voulu lui faire partager les pensées dont il était assailli! Un moment, oubliant son impuissance, il se baissait pour ramasser un fragment de lave, ouvrait la bouche pour communiquer à son amie les idées fécondes qui lui arrivaient en foule; puis sa tête retombait sur son sein, l'éclat de ses yeux s'éteignait, un soupir s'échappait de sa poitrine : il venait de se le rappeler, sa pensée n'appartenait plus qu'à lui seul, et sur ce grand théâtre du monde, qu'il avait cru devoir remplir un jour de sa gloire, il ne devait figurer que comme un spectateur inutile et dédaigné.

Ils cheminèrent ainsi, évitant les cités populeuses, les routes trop fréquentées, ne s'arrêtant que lorsque la fatigue forçait Gaétana de se reposer : car le

sentiment d'enthousiasme, qui l'avait fait se précipiter sur la route de Rome à Florence, avait dû s'amortir. Le dévouement était toujours le même, plus grand peut-être, plus entier, mais nu, mais désillusionné : aujourd'hui c'était une vertu, presque un sacrifice; l'âme ne soutenait plus le corps; la pauvre fille souffrait de la marche; elle souffrait du soleil, du froid, des sentiers pierreux, du silence et de l'isolement.

Un matin, toujours se dirigeant à l'orient, ils franchirent un long défilé des Apennins. Le terrain montait; le ciel était grisâtre; une brume légère, condensée dans l'air, les pénétrait d'une fraîcheur humide. Resserrés entre deux rangs de rochers qui versaient l'obscurité sur eux, marchant lentement, l'un près de l'autre, enveloppés du même manteau, leur silence et la tristesse de leur âme étaient en harmonie avec les objets qui les environnaient. Sanderino, les satellites de Médicis, dépêchés sans doute sur leurs traces, un avenir de misère qu'il ne pouvait même espérer de conjurer par le travail, faisaient se contracter le front du Mutilé.

Des idées plus vagues, mais non moins amères, préoccupaient Gaétana. Une terreur d'instinct dans cette solitude, une appréhension douloureuse, mais sans objet déterminé, la faisaient se retourner avec effroi et se presser craintive contre son compagnon. Le cri d'un oiseau qui passait sur leur tête, un caillou

qui, en roulant, frôlait les parois du rocher, les plis du manteau qui se balançaient sur sa cuisse, le bruit monotone de leurs pas, tout était pour elle une impression pénible, comprimait son cœur et remplissait ses yeux de larmes furtives, dont elle-même ne pouvait comprendre la cause. Dans ce moment, elle n'eût osé parler, élever la voix, sans croire que le son de cette voix, l'écho répétant ses paroles, allaient évoquer ce fantôme confus qui obsédait son imagination, et hâter la catastrophe qui les menaçait.

Lorsqu'ils eurent atteint la hauteur du défilé, ils arrivèrent à un endroit où le terrain divisé formait comme un carrefour de montagnes. Là, un spectacle pompeux les attendait. L'obscurité avait disparu, le brouillard n'était plus qu'au-dessous d'eux. A leur droite s'élevaient, en se mariant, de légères collines de marne grise et bleue, posées sur des bases de lave. Le ciel était pur, et parsemé seulement de bandes violettes; le soleil, dépouillé de rayons, et se montrant tout à coup sur la cime du Monte-Traverso, leur apparaissait comme une bombe ardente, jaillissant du cratère de cet ancien volcan; devant eux, l'abaissement du sol leur permettait de distinguer dans le lointain les champs douteux du Bolonais et les rives du Reno.

Cette vue ranima le poëte; ses sombres pensées s'effacèrent: jamais un tableau de la nature ne l'a-

vait trouvé mieux disposé à l'admiration. Ce n'étaient point des champs de fleurs, des berceaux de pampres, des massifs d'arbres, élevés par la main des hommes, et que l'aquilon peut flétrir ou renverser, mais des montagnes nues, immobiles, inébranlables, défiant les saisons et les tempêtes, et, ainsi que le génie, ne devant leur beauté qu'à leur grandeur; c'étaient des cieux animés, un soleil de flamme, un de ces spectacles enfin comme Dieu seul en sait faire!

Longtemps il le contempla; puis, revenant à Gaëtana qui, rêveuse, était restée assise derrière lui, sur une saillie de rocher, il vit de l'autre côté du carrefour, et à ses pieds, un spectacle plus âpre, mais non moins imposant. Une large ravine creusée par les torrents qui, dans les temps d'orage, se précipitaient des versants opposés des montagnes, semblait, par des monticules échelonnés les uns sur les autres, frayer un périlleux chemin vers les bas-fonds que la brume voilait en partie, mais dont il devinait cependant les profondeurs à ce sol crevassé de nombreuses gerçures, à ces vastes éboulements, restes désordonnés de l'ancien chaos.

Il se plaisait à sonder de l'œil ces abîmes, à se demander quelles mains, plus vigoureuses que celles du Crotoniate, avaient fendu, séparé ces blocs gigantesques, fouillé dans les entrailles de la terre pour en bouleverser la surface, éteint ces four-

naises allumées autrefois sur toute la chaîne de ces monts.

Il aimait à chercher, à suivre quelque fantasque analogie entre ces ruines si vives encore, entre ces vastes monuments de la nature, brisés, tronqués, stérilisés par elle, et lui, le Mutilé! ruine vivante aussi, tronçon d'homme, volcan étouffé!

Les grandes infortunes sont vaniteuses. Il se sentait soulagé en donnant, par de tels rapprochements, plus d'importance à ses malheurs, et, penché sur le bord du ravin, il répondait à ce tableau désastreux par un sourire de sympathie.

Gaétana, dont la délicate organisation se refusait aux distractions pénibles données par la vue d'une nature convulsionnée, le retenait machinalement par ses vêtements, et, les yeux fixés à terre, semblait de plus en plus agitée par un triste pressentiment.

Un coup de feu se fit entendre.

Elle poussa un cri, se réfugia entre les bras de son amant, comme pour lui demander aide et secours, et, le front pâle, l'œil effaré, l'oreille aux écoutes, par un mouvement brusque et rapide, lui indiqua de la main de quel côté était parti ce coup de feu qui, trouvant un écho dans chaque angle du rocher, semblait se répéter de colline en colline.

Le Mutilé se retourne, et, sortant avec peine de sa puissante contemplation, s'effraye, non du bruit qui

lever de force, ne se nourrir que de son butin, ne porter d'habits que ceux que *dame Mirande aurait filés pour lui.*

Pirate audacieux, terreur de toute l'Italie, comptant pour auxiliaires les barbets des Alpes, les bandits des Apennins et des Abruzzes, lorsqu'il l'ordonne, tout ce qu'il y a de meurtriers du Var au Volturno s'arme et marche. Sans pitié, sans remords, impie et railleur, ayant appris que Sixte-Quint était soupçonné par les autres puissances de favoriser secrètement ses rapines, qui entretenaient dans la Péninsule un état d'irritation favorable à ses projets, il écrit au pontife pour l'assurer de son respect, de la douleur qu'il ressent de ces faux bruits, attentatoires à l'honneur du saint-siége, et lui promettre qu'avant peu, en bon chrétien, il trouvera un moyen sûr de le justifier. Le lendemain il ravage la campagne de Rome, pollue une église près de Vellétri, et dîne dans le sanctuaire, le Christ sur son autel, les cierges saints allumés, et les cloches sonnant à pleines volées!

Lorenzo s'est fait proclamer par les siens Empereur de la mer, Roi des montagnes, Prince des vallées, et nul suzerain ne lève plus facilement que lui sur ses sujets et vassaux les impôts et redevances. Les paysans de la Toscane le surnomment aussi le *Pape de l'enfer*. Infaillible comme celui de Rome, il tient à faire exécuter ses ordres, même ceux qu'il

a dictés au milieu des crises de la débauche et de l'ivresse.

Un jour, à la suite d'une orgie, où des ruisseaux enflammés de punch avaient coulé pour lui et les siens, on vint à parler de femmes, à vanter les charmes de celles de Terracine. Il jura qu'il ferait enlever la ville d'assaut, en plein soleil, pour qu'on pût distinguer plus facilement celles qui seraient dignes de partager sa couche; et il tint parole. Une nouvelle journée des Sabines eut lieu, après quoi la ville fut livrée à l'épée.

Depuis ce jour, un harem nombreux égaya la solitude de sa caverne royale, située dans les monts Limbaro. Pour l'alimenter, ses compagnons durent faire main basse sur les femmes jeunes et belles aussi bien que sur les trésors les plus précieux. Enlevées, embarquées, soumises à son choix, s'il les dédaigne ou s'il s'en lasse, elles sont livrées à ses bandits ou vendues aux Barbaresques.

Voilà ce que le Mutilé sait! voilà les hommes qu'il voit devant lui!

Que fera-t-il?

Tombera-t-il à genoux pour implorer la merci de ces misérables? Mais il ne l'obtiendrait pas! Le peu d'or qu'il possède leur suffira-t-il? Que Gaétana satisfera bien mieux à leur brutale cupidité! Lui faudra-t-il donc la leur céder sans résistance? Oh! que ne viennent-ils, les satellites des Médicis! ces

valets armés de Sanderino, qu'il redoutait tant tout à l'heure, qu'ils viennent!... il va la remettre entre leurs mains; lui-même il les suivra : il consent à descendre pour la vie dans le plus sombre des cachots de Florence. Vœux superflus! Il faut agir cependant, le péril presse. Les brigands, après s'être consultés un instant, s'approchent, et Gaétana est là, sur son sein, l'entourant de ses bras, palpitante de frayeur, sanglotant, murmurant : « Sauve-moi! sauve-moi! »

Un seul moyen s'offre à lui, inexécutable peut-être; mais il le tentera! Il se courbe, il la saisit avec force entre ses bras, l'enlève, et, tournant brusquement sur sa gauche, disparaît dans la ravine aux yeux de ses agresseurs étonnés.

Lancé sur la pente rapide, l'impulsion qu'il en reçoit lui fait précipiter sa course, même à travers le terrain montueux et déchiré qui la termine. Plus il avance, plus les excavations, les escarpements, se multiplient sous ses pas. Il s'élance de rocher en rocher, entendant avec angoisse des coups d'escopette répétés par mille échos, les brigands l'ayant d'abord suivi dans cette lice périlleuse. Un précipice, ouvert en vaste entonnoir, lui barre le chemin; il l'affronte, sans prévoir, sans calculer le danger, car déjà, dans ce grand déploiement de forces physiques, toutes les facultés de son âme ont été jetées en dehors; sa pensée inerte n'est plus que d'instinct. Son œil n'a

pu sonder ce gouffre dont la brume cache encore les dernières profondeurs. Peut-être si, contre toute attente, il y parvient vivant, il n'aura triomphé de tant d'obstacles que pour s'engloutir lui, et cette femme aimée dont la vie tient à la sienne, dans les flots du Reno ou de la Stella, qui baignent la base d'une grande partie de ces montagnes.

N'importe! il ne voit que ces hommes, les infâmes compagnons de Lorenzo; il ne songe qu'à préserver Gaétana d'une effroyable captivité. Il ne comprend de péril que celui qui est là, derrière lui, qu'il croit entendre s'élancer par bonds sur ses pas, siffler à son oreille, qui le glace de son ombre ou le brûle de son souffle. Essayant de se frayer dans l'abîme une route oblique, il s'appuie contre les parois en talus; il fait quelques pas... son pied se fixe avec peine sur le sol humecté par le suintement des sources, verdi par les mousses, les byssus, rendu plus glissant encore par des couches de ces plantes gélatineuses qui rayonnent transparentes sur les terrains aqueux, ou par des amas innombrables de petites limaces qui aspirent au matin la rosée et les brouillards... Quelques arbustes, des broussailles, croissent çà et là.... Mais comment les saisir? Il avance cependant... il avance... Tout à coup le terrain dévale sous lui.... sa chute doit être horrible! Sa pensée s'égare, s'éteint.... une lueur la rallume! Il fait face à l'abîme, et de-

bout, immobile, ancré sur ses talons, il se laisse glisser, descendre, entraînant avec lui les terres, les cailloux, les fragments rocailleux qui roulent et bondissent à ses côtés. Serrant contre sa poitrine son précieux fardeau, dont ses bras engourdis ne sentent plus le poids, avec lequel lui-même il ne semble former qu'un seul corps animé par deux âmes, il suit la pente sablonneuse, encore bercé d'espoir, car son cœur est plein d'amour, et la tête de Gaétana repose sur la sienne. Mais cette Gaétana dont il ne peut voir les traits, dont il ne sent plus les mouvements, si elle n'avait servi qu'à parer pour lui le coup mortel? si elle avait été frappée par le plomb des assassins de Sardaigne?... Pensée horrible! Gaétana existe-t-elle? Qui le lui dira?... Il la tient dans ses bras et il ne peut connaître son sort, et peut-être lui-même il mourra avant d'éclaircir ce doute affreux!

En ce moment, il brise du pied le nid d'un vautour, qui s'élève en criant, et tournoie, menaçant, sur son front. A cet objet réel viennent se joindre des objets fantastiques, fruits de son imagination en délire. Sa tête se remplit de bruits confus; des flammes passent devant ses yeux; il croit se sentir dans un char qui roule; il croit que le vautour s'est attelé au char et l'emporte dans les airs; et l'oiseau terrible, l'œil ardent, le fascinant du regard, tournant vers lui son cou dépouillé et convoi-

tant une double proie, le suit jusqu'au fond du gouffre en rétrécissant son vol circulaire.

Cette longue agonie morale, cette lutte prolongée de la vie contre la mort, cette vision où tout n'était pas chimère, ce supplice où tout n'était pas réalité, ce voyage interminable, si plein d'émotions, de faits variés, et où l'âme et le corps semblaient avoir pris deux routes différentes, l'une s'élançant dans les espaces de l'air, tandis que l'autre s'abîmait dans les profondeurs du sol : tous ces événements si multipliés, ces sensations si compliquées, n'eurent que la durée d'un instant, d'une minute ; mais dans cette minute, chaque seconde avait apporté son développement, avait fait vibrer son timbre, avait agrandi son cercle. Que d'hommes ont accompli une existence entière sans avoir autant senti, autant souffert, autant vécu !

Le Mutilé, parvenu au fond du précipice, y resta immobile dans une espèce de torpeur. Le sable et les débris entraînés à sa suite, amoncelés autour de lui, lui servirent de socle, de point d'appui pour le soutenir et empêcher sa chute, lorsque vint à cesser la rapide impulsion qu'il avait reçue. Ses pieds étaient déchirés, ses vêtements en lambeaux. Par la violente pression de ses bras, le sang avait jailli de ses poignets tronqués ; les blessures faites par la main du bourreau s'étaient rouvertes, et il ne distinguait rien, il ne sentait rien. On eût dit, à le voir,

du haut de la montagne, lui et sa Florentine, l'un de ces groupes de marbre dus à la statuaire antique, et que l'on découvrait de loin dans les profondes excavations de Pompéi, nouvellement fouillée.[1]

Perché vis-à-vis d'eux, sur l'angle d'une pierre, immobile comme eux, le vautour, les ailes à demi éployées, le cou tendu, l'œil hébété, n'osait attaquer son ennemi debout encore. Tout à coup, sans changer de place, il battit bruyamment de l'aile. Le Mutilé releva la tête; ses esprits lui revinrent. Des visions qui l'avaient épouvanté, il ne restait plus devant lui que le vautour qui, le voyant se mouvoir, s'élança hors du gouffre et se perdit dans les nues; des bruits confus qui l'avaient assourdi, une chute d'eau voisine était le seul qui se fît entendre encore. Il regarda autour de lui ; à sa gauche, le précipice s'offrait sans issue; à sa droite, l'une des branches de la Stella, se frayant un passage à travers l'écartement des masses calcaires, s'était creusé un double lit d'inégale hauteur, soit qu'un côté du sol lui opposât plus de résistance que l'autre, soit plutôt que le cours d'eau, ne présentant pas toujours le même volume, n'occupât ces deux conduits qu'accidentellement et gonflé par les pluies d'orage.

Quoi qu'il en soit, dans ce moment, le torrent avait sa rive; un chemin praticable était frayé sur l'un de ses bords. Le Mutilé, se débarrassant aussitôt, non sans efforts, des obstacles qui retenaient

ses pieds captifs, se hâta, avant que l'irritation fébrile qui le soutenait encore se fût apaisée et que le repos ne l'eût rendu au sentiment de la douleur physique, de suivre la route que la Providence ouvrait devant lui.

Il côtoya le torrent, descendant avec lui cette pente abrupte et nue, à travers les déchirures de ces blocs immenses de marbre et de granit, n'apercevant le ciel que comme une bande longitudinale, étroite, dentelée, anguleuse ; et bientôt il vit le rapide cours d'eau s'engouffrer et disparaître dans un vaste réceptacle souterrain creusé au milieu de ces montagnes.

Enfin, la route s'élargit devant ses pas ; une sorte de végétation reparut ; un faible horizon frappa sa vue ! Franchissant les fondrières et les ravins, il parvint jusqu'aux sentiers des étages inférieurs de l'Apennin, soutenant toujours dans ses bras sa maîtresse évanouie. Mais du moins maintenant il sait qu'elle existe : son front s'est humecté de son haleine, et le fardeau qu'il porte prolonge seul sa force surhumaine.

Un jour, avant un an peut-être, dans ses bras et contre son cœur plus navré, c'est ainsi qu'il doit te soutenir encore, pauvre Gaétana !...

VII

L'hôtellerie.

Quand Gaétana revint à la vie, à la lumière, sa première pensée fut celle du désespoir. Elle crut se retrouver au pouvoir des bandits ; elle crut que ses sens ne l'avaient abandonnée que le temps de fermer et de rouvrir les yeux, et chercha, stupéfaite, le carrefour des montagnes arides, et les collines marneuses, et ces figures effrayantes qui l'avaient tant épouvantée !

Elle ne vit devant elle qu'un paysage riant, des buissons d'églantiers, des touffes d'arbres verts, et sur sa gauche un petit hameau encadré dans des haies vives d'aubépines, et dont les cheminées fumaient. Tout semblait y faire présager le calme et le bien-être. De riches plantations de mûriers et d'oliviers s'y développaient sur le versant des coteaux ondulés qui servaient de première ceinture à cet Éden. Non loin d'elle, une vache, attachée par la

corne, y paissait dans de hautes herbes; auprès étaient parqués des brebis et des béliers, protégés par un chien vigilant, de race bolonaise; de longues bandes de toile blanchissaient dans les prairies; des hommes équarrissaient des chênes; un moulin à eau, entouré d'une oseraie, et mis en mouvement par un ruisseau bordé de flambes jaunes, tournait à l'entrée du village, et le bruit régulier de sa roue, les chants des travailleurs, le sifflet même du pâtre, ajoutaient à l'animation du tableau.

Tout, jusqu'à la température, était changé pour Gaétana. L'air lui arrivait tiède et doux à sentir. Il lui semblait qu'aucune crainte, aucune appréhension de danger ne pouvait l'atteindre là. Pendant quelques instants, elle se vit seule, et son isolement ne l'effrayait pas, ne lui déplaisait pas; elle crut rêver ou sortir d'un rêve, et déjà elle se demandait si leur exil de la Vallombreuse, leur marche dans les montagnes, la rencontre des bandouliers, cette détonation retentissante, ces têtes hideuses, n'étaient point un jeu bizarre de son imagination : car, ces faits accomplis, quel pouvoir surnaturel avait donc pu la sauver du danger? Comment se trouvait-elle tout à coup, d'un endroit sauvage et stérile, transportée dans cette vaste et fraîche vallée? Tout cela n'aurait-il été que chimère, songe, vertige, folie peut-être? et, la pensée encore indécise, cherchant et craignant la vérité, flottant dans un doute

qui n'était point sans charmes, comme se réveillant à la vie, au bonheur, elle souriait au spectacle inattendu qui l'entourait, lorsque, en se retournant, elle aperçut près d'elle, pâle, ensanglanté, son compagnon d'exil, son amant et son libérateur!

Elle étancha le sang qui coulait de ses blessures; dans sa tendre gratitude, le pressant contre son sein, elle l'appela son dieu, son sauveur, et le couvrit de larmes et de baisers! Mais celui-ci, sombre, impassible, les lèvres contractées, semblait ne recevoir ses caresses qu'avec indifférence.

En ce moment, la fatigue et la douleur paralysaient-elles tous les mouvements de cette âme ardente? Non. Brisé de lassitude et d'émotions, le Mutilé songeait peu à ses souffrances. Sorti miraculeusement d'une tentative désespérée, il n'avait point dans le regard un seul éclair de joie pour sa merveilleuse réussite. Il ne voyait, dans les moyens employés par lui pour le succès, que des preuves de sa dégradation. « Ah! se disait-il avec une tristesse profonde, quel est donc désormais mon rang parmi les hommes? Que fait auprès de moi cette femme qu'il ne m'est plus permis de protéger? Je suis jeune, audacieux, robuste, et mon courage ne peut se manifester que par la fuite! Reculer sans cesse devant mon ennemi, mettre entre nous l'intervalle des champs, des plaines, la barrière des fleuves, des montagnes, l'espace béant

d'un précipice, fuir, toujours fuir, me cacher.... voilà ma gloire à moi!... Ce serait la honte d'un autre! »

Les meurtrissures de ses pieds s'opposaient à ce qu'il pût continuer sa marche ; il fallut se résoudre à séjourner en cet endroit. Ils étaient dans les belles vallées de Scarperia, plus belles encore par le contraste qu'elles présentent avec les autres parties de l'Apennin, sur la ligne qui conduit de Florence à Bologne. Gaétana descendit vers le jeune pâtre, l'appela d'un geste, et celui-ci, laissant à son chien la garde du troupeau, accourut, et l'aida à transporter au hameau voisin le voyageur souffrant.

Ce petit pays était presque entièrement peuplé d'anciennes familles florentines, qui, à la prise de leur ville par les troupes impériales, en 1531, se réfugièrent au milieu des montagnes pour y trouver un reste d'indépendance, et pouvoir braver avec plus de sécurité le gouvernement des Médicis, qui ne songeait guère à elles. Une seule maison dans ce village avait une chambre meublée, une *locanda*, réservée aux étrangers que des raisons de commerce ou de plaisir attiraient dans la vallée. Cette maison d'apparence rustique, et où l'hospitalité ne s'exerçait que bourse déliée, appartenait cependant aux descendants du célèbre Feruccio, le dernier héros de la république.

Le malade, soutenu par le pâtre et par Gaétana,

introduit dans ce *castelletto*, qui, à l'extérieur, ne présentait que l'aspect ordinaire d'une hôtellerie de village, avec son pignon surmonté d'une branche de pin, sembla frappé d'abord du singulier ameublement de la salle de réception.

Les murailles, tapissées d'images de sainteté, de chapelets, de rameaux bénits, se montraient chargées encore de lourds trophées, composés d'instruments d'agriculture et de guerre, artistement confondus ensemble. On y voyait, près des hoyaux, des bêches et des pioches, de vieilles cuirasses, héritage de famille; de longues hallebardes, surmontées de bonnets d'acier; plusieurs fusils à rouet ou à mèche y brillaient, luisants comme s'ils sortaient d'un des arsenaux de Vienne ou de Milan, et, quoique à cette époque et dans ces contrées, où souvent des bandes de malfaiteurs exerçaient leurs ravages, il ne fût pas rare de rencontrer des paysans conduisant la charrue le sabre au côté et l'escopette en bandoulière, tout cet appareil belliqueux, un tel luxe d'armes dans une chaumière, surprit le Mutilé, et ne laissa pas que de faire impression sur l'esprit d'une jeune femme façonnée aux mœurs de Rome et de Florence, et qui avait rêvé le calme parfait à la vue de cette riante vallée.

La figure grave et sévère des maîtres du logis, leur costume de couleur sombre, l'air de réserve et de froideur avec lequel ils les accueillirent fut loin

de dissiper cette première impression. L'hôte et ses trois fils, assis autour d'un *focone* (foyer ardent de braise, placé au milieu de la salle), se levèrent à l'entrée des nouveaux arrivants; mais aucun d'eux ne les salua et ne leur fit les compliments d'usage. Gaétana ne douta pas un instant que sa parure froissée, flétrie, les vêtements souillés et lacérés du banni, ne fussent l'unique cause de cet accueil glacial. Elle se trompait.

L'hôtelier Péraldi poussait jusqu'à l'affectation l'austérité des mœurs républicaines, ce qui ne l'empêchait pas de lever sur les voyageurs la dîme de Saint-Julien du mieux qu'il pouvait. L'orgueil qu'il ressentait de compter un héros dans sa famille, la crainte d'avilir (surtout devant des étrangers, partisans des Médicis peut-être!) le sang plébéien, mais illustre, dont il sortait, voilà quelles hautes raisons lui avaient fait mettre au nombre de ses habitudes invétérées la gravité du maintien et le mépris de toutes les politesses usitées alors dans Florence la prostituée. Au milieu des siens mêmes, qu'il avait instruits à agir et à penser comme lui, il conservait ce ton de roideur et cette dignité d'apparat, ne parlait que par sentences, ne se découvrait le front qu'en prononçant le nom du Christ ou celui de Ferucoio, et semblait ne s'animer que lorsque la cause de son pays était mise en jeu devant lui. Alors il avait de longues histoires à raconter, de longs

discours à faire, après lesquels il retombait dans un état méditatif dont on le retirait difficilement.

Imbus de ses principes, ses fils prenaient leur part de ses vieilles haines pour tout ce qui touchait au gouvernement des Médicis. Le plus jeune surtout, Antonio, sombre, mélancolique, tourmenté d'une humeur noire, vivait à l'écart, taciturne, silencieux, comme épiant l'occasion de faire éclater ses ressentiments : car, depuis son enfance, il entendait son père et les principaux du village s'entretenir sans cesse de projets de révolte, de complots ; et lui, fatigué de ces éternels délais, se sentait impatient de lutter contre le pouvoir qu'il détestait autrement que par de vaines menaces, des bouderies de femme et des colères d'enfant.

Tels étaient les quatre individus qui se trouvaient dans la salle commune. Gaétana cependant ne tarda pas à se remettre de son émoi. L'hôtelier ayant fortement frappé ses mains l'une contre l'autre, deux femmes entrèrent : la plus âgée, alerte encore, portait sur sa figure cet air de vivacité et de bienveillance qui, dès le premier coup d'œil, vous assure d'un service si vous en avez besoin, et vous promet encore de ne pas vous le faire longtemps attendre. C'était la gouvernante, ou plutôt la *maestra di casa*, depuis que la mort avait privé le vieux Péraldi de sa compagne. Seule elle connaissait l'art de soumettre au joug ces ombra-

geux républicains qui l'aimaient, et la redoutaient même; car ses conseils étaient tellement bons à suivre, tant de fois les prédictions de sa sagesse s'étaient ponctuellement accomplies, elle possédait un si grand nombre de secrets pour guérir les maux ou pour les prévenir, que, sans sa bonté naturelle, on eût pu penser que des rapports mystérieux existaient entre elle et le malin esprit, resté possesseur de l'arbre de la science. Le bruit en avait couru d'abord, parce qu'on la disait originaire de la vallée de Mésolana, en Suisse, où les femmes naissent sorcières; mais comme ses sortiléges ne tournaient jamais qu'à l'avantage de chacun, on la laissait faire. La jeune fille qui la suivait, Maria, fraîche et jolie, et le sourire sur les lèvres, était le dernier et le plus chéri des enfants de Péraldi.

A la vue de l'étranger, de l'état pitoyable dans lequel il se trouvait, le bon cœur de la *maestra* éclata tout à coup. Elle se récria, gronda, gourmanda le père et les fils, ouvrit les armoires, en tira du linge, donna vingt ordres à la fois. Grâce à elle, tout fut mis en mouvement dans la maison, chacun eut son emploi; l'immobile Péraldi lui-même dut descendre chercher un vin généreux à son caveau, dont seul il gardait la clef, tandis que deux de ses fils transportaient le malade dans la *camera locanda*, que le pâtre retournait dans les champs pour en rapporter des simples, et que

la jeune Maria, au moyen d'un long trépied de bois, suspendait une chaudière d'eau sur le *focone*. Antonio seul, inactif, toujours rêveur, debout contre la fenêtre basse, sur laquelle il faisait courir machinalement ses doigts, ne songeait qu'aux derniers récits de son père, et sentait se développer de plus en plus dans son âme les germes dévorants qu'y avait semés l'imprudent vieillard.

Le malade était dans sa chambre, bien aérée, située au levant, et dont la vue s'ouvrait vers la petite place du village. Il reposait, les pieds enveloppés, en un large fauteuil de cuir de buffle; Gaétana, assise, le coude appuyé sur le fauteuil, fixant sur son amant un regard vague et douteux, poursuivait encore le secret, inexplicable pour elle, de sa délivrance; Péraldi tenait d'une main une grande coupe de verre nuancé et doré, en forme de gondole, et de l'autre une fiasque à double anse, pleine d'un vin *moscadelle* en honneur dans le pays; ses deux aînés, les bras croisés, semblaient attendre comme lui, pour agir, les ordres de la *maestra*.

Celle-ci allait, venait, se multipliait; elle abattait la poussière des meubles, préparait le lit, disposait sur une petite table de cyprès, noircie avec l'écorce de noix, des compresses, des bandages, des flacons de diverses grandeurs, après quoi elle s'approcha du malade et se mit en devoir de le débarrasser

d'une partie de ses vêtements déchirés et maculés.... Tout à coup, une exclamation d'horreur lui échappe.

« Il n'a pas de mains! » s'écrie-t-elle.

Tous reculent, saisis d'épouvante, comme si le démon lui-même fût tombé au milieu d'eux! Maria et le pâtre, qui arrivent en ce moment, à la vue de ce tableau de stupéfaction, partagent l'effroi général, dont ils ignorent cependant encore la cause.

« Qui êtes-vous? » demande enfin le vieux Péraldi d'une voix émue, mais menaçante, en s'adressant au Mutilé.

Celui-ci relève la tête et tout à coup tressaille de honte et d'indignation; il a deviné les soupçons de son hôte.

Gaétana se tourne vers Péraldi :

« Ne l'interrogez pas! Ceux qui l'ont privé de l'usage de ses mains l'ont aussi privé de la parole. »

L'horreur redouble parmi les assistants.

Alors, à son tour, la Florentine entrevoit sur les traits du vieillard la pensée qui l'agite : elle se rappelle que, dans plusieurs États de l'Italie, la privation du poignet est le châtiment du vol; la privation de la langue, le châtiment de la calomnie. La misère du Mutilé lui semble comblée; elle jette un cri de douleur, et, impuissante à défendre, à justifier

son amant, n'osant affronter tous ces regards soupçonneux qui l'entourent, elle se détourne pour cacher une larme, qui suffit à sa cause.

Placée derrière elle, la fille de Péraldi, la jeune Maria, s'est sentie prise de pitié et de conviction tout ensemble, à la vue de cette larme d'angoisse.

« Mon père! mon père! s'écrie-t-elle aussitôt, en s'avançant résolûment vers Péraldi; par ma sainte patronne, je le jure, ce sont d'honnêtes chrétiens!

— Et pourquoi non? ajoute la vieille caméristé, venant soudainement en aide à la jolie enfant. Vous autres hommes, vous cavez toujours au pire, sans vous inquiéter de la physionomie des gens. Vous vous êtes hâtés de prendre pour un cri de réprobation ce qui chez moi n'était que l'expression d'un sentiment de surprise douloureuse. Regardez ce pauvre garçon : a-t-il dans les yeux un seul regard, dans les plis de son front une seul signe qui témoigne d'une nature mauvaise? Et celle-ci, dit-elle en se rapprochant de Gaétana, que déjà la gentille Maria pressait sur son cœur avec des redoublements d'affectueuse compassion, vous fait-elle vraiment l'effet de ne pouvoir être rien autre chose que la femme d'un bandit? Allons, mes braves, cessez de trembler, et mettez vos lunettes. Cet étranger est souffrant, couvert de contusions et de plaies saignantes; guérissons-le d'abord; pour le reste, prenons confiance en Dieu!

— Ainsi soit-il! reprit l'hôtelier; la *maestra* le désire, Maria le veut; l'oiseau fût-il de proie, nous ne lui ferons point quitter le perchoir dans l'état où il se trouve : il dormira en paix dans l'asile qu'il aura payé. Cependant, ajouta-t-il (mû par un sentiment de curiosité qui lui fit pour un moment oublier la rigidité de ses principes républicains), il est arrivé ici en fugitif, les pieds meurtris; et vous savez tous que, d'après les lois nouvelles qu'ils ont imaginées, quiconque arbore pour enseigne la pomme de pin, contracte l'obligation de connaître tous ceux qui s'arrêtent sous son toit : telle est la loi, la règle; l'observe qui voudra, peu importe; mais enfin si cet inconnu n'a pas de raisons pour cacher ce qu'il est, pourquoi ne le saurions-nous pas? fût-il coupable, il n'y a point de délateurs parmi nous! »

Gaétana n'hésite plus. « C'est un proscrit! dit-elle.

— Un proscrit! par le sang de Feruccio, indignement versé à Gavignana, s'écrie le vieillard en retirant son bonnet et l'agitant sur son front (mouvement aussitôt imité par ses deux fils), un proscrit! Je le reconnais pour l'hôte de mon foyer, et malheur à celui qui, par violence, ferait tomber un cheveu de sa tête! Mais qu'a-t-il donc fait?... »

Et tous avancèrent d'un pas pour se rapprocher du Mutilé, qui déjà semblait étranger à la scène qui se passait autour de lui.

« Hélas! il osa lutter contre un pouvoir bien redoutable et se faire le défenseur de ses concitoyens.

— C'est une grande imprudence, dit la *maestra*, reprenant auprès du malade ses fonctions interrompues, et le débarrassant de son manteau.

— C'est une noble action! dit Péraldi, qui, d'après l'accentuation toscane de Gaétana, ne doutait point que son compagnon ne fût du même pays qu'elle, et ne voyait plus en lui qu'une victime des Médicis, un ennemi de ses ennemis. Un proscrit patriote, reprit-il, trouvera toujours place autour de ma table, asile dans ma maison, dussé-je ne jamais entendre sonner l'or passant de sa bourse dans la mienne. La proscription n'est point une plaie honteuse que l'on doive cacher aux habitants de cette vallée, car tous pensent comme moi; et s'il se trouvait parmi nous un traître capable de vendre le sang de l'étranger, le sien en tiendrait compte. Cependant, ajouta-t-il en changeant de ton et se tournant vers le pâtre, Giacomo, il est inutile d'ébruiter cette affaire; la discrétion est la meilleure serrure que possèdent les hommes pour mettre leur trésor à l'abri. Si tu parles, songe bien que tu dois à mon frère ton droit de pacage, et qu'il peut te l'ôter. »

Attiré par le bruit, Antonio venait d'entrer dans la *locanda*.

« Regarde! lui cria le vieillard en désignant l'étranger du geste ; voilà l'ouvrage de la tyrannie! ils lui ont coupé la langue et les mains !

Le jeune homme contempla quelques instants le Mutilé avec une attention avide.

« Il est bien malheureux, murmura-t-il enfin, il ne peut plus tenir un poignard ! »

La *maestra* jeta sur Péraldi un regard de reproche qui semblait lui dire : « Quelles horribles pensées cherchez-vous à mettre dans la tête de vos enfants! » Et, déroutant aussitôt la gravité de l'entretien, forçant les idées à prendre une autre marche, elle les contraignit de s'occuper avec elle des soins à donner au blessé.

Les pieds du Mutilé furent soigneusement lavés dans une eau tiède, mélangée d'une forte décoction de racines de peuplier; elle enveloppa ses jambes de mousse trempée d'huile, frotta ses bras et ses épaules endoloris de baumes fortifiants, lui fit vider d'un coup la gondole pleine de *moscadello ;* après quoi, deux des frères le prirent entre leurs bras et l'étendirent dans le lit. Pour surcroît de précaution, la gouvernante plaça sous le chevet un évangile de saint Jean, déclarant que si le mal résistait, sa dernière et sa plus sûre ressource serait d'avoir recours à *l'art de saint Anselme*, qui consistait dans l'apposition d'un lambeau de linceul pour la guérison des plaies, remède souverain et jouis-

sant alors d'un grand crédit, surtout dans les armées italiennes.

Chacun sortit bientôt, et le Mutilé, brisé, courbatu par la souffrance, fatigué d'avoir figuré dans cette scène, acteur muet et immobile, malgré ses douleurs poignantes, ne tarda pas à s'endormir.

Le soir venu, la jeune Maria offrit à l'étrangère de partager sa couche, et, le lendemain, toutes deux se réveillèrent liées d'une tendre amitié.

VIII

L'improvisateur.

Avant l'expiration de la semaine, le Mutilé pouvait se tenir debout et se promener dans sa chambre. Gaétana, par ses soins, par un redoublement d'amour, avec du calme sur son visage et de l'espérance dans ses yeux, était parvenue à lui rendre le repos de l'âme, si nécessaire à toutes les guérisons. Assidue près de lui, prodiguant à son amant ses trésors de pitié et de tendresse, elle lui laissait voir assez combien le malheur parle éloquemment au cœur des femmes !

Maria venait souvent aider son amie à distraire le convalescent ; et quand il avait besoin de repos, de sommeil, toutes deux allaient respirer l'air dans la vallée, se promener au bord du ruisseau, écouter le bruit du moulin, jouer avec la chèvre favorite de Giacomo. Il semblait alors à Gaétana que le bonheur parfait fût revenu pour elle ! Le son d'une voix

qui répondait à la sienne était si doux à son oreille! une figure qui lui souriait en l'écoutant avait tant de charmes à ses yeux!

Elle contait à la jeune villageoise une partie de ses malheurs, passant sous silence, avec un merveilleux instinct de pudeur, ce qui eût pu alarmer l'âme naïve d'un enfant: mais dans le narré de ses traverses, parfois la coquetterie lui revenait malgré elle, presque à son insu, et elle n'omettait point de dire les persécutions que lui avaient attirées sa beauté, ses vingt ans, et l'harmonieuse flexibilité de sa voix. Du reste, maintenant elle ne regrettait rien, ou croyait ne rien regretter, et ne demandait à l'avenir que des instants semblables à ceux dont elle jouissait alors.

Un jour les deux amies, rentrant au village, furent étonnées de voir un grand nombre d'habitants rassemblés sur la petite place et presque devant la maison de Péraldi. Gaétana se troubla, et toute une série de nouveaux malheurs se déroula dans sa pensée. Mais Maria, prenant l'avance, courut s'informer de ce qui se passait, et, rassurée rien qu'en la voyant revenir, Gaétana se rapprocha avec elle du cercle de curieux, où leur attention fut bientôt vivement éveillée.

Un improvisateur causait ce rassemblement dans le hameau. C'était le Gelmi, qui, encore tout parfumé d'un encens de cour, comblé des bienfaits du

grand-duc, se rendait dans sa patrie, et, chemin faisant, ne dédaignait pas d'exciter l'admiration et les largesses des bons paysans de la vallée, rançonnant ainsi les sujets après le souverain. Ne perdant jamais une occasion d'accroître sa gloire ou sa fortune, aussi bien inspiré devant des chapeaux de feutre que devant des toques de velours, il ne se souciait guère plus d'avoir pour accompagnement les accords des harpes, que le bruit des sonnettes des deux mulets qui composaient son équipage, et par-dessus tout cela vivait joyeusement et largement en route.

Lorsque les deux jeunes amies vinrent grossir le nombre des spectateurs, le Gelmi demandait un sujet pour ses chants, un thème sur lequel il pût étendre ses broderies poétiques. Dans son rustique auditoire, nul ne semblait disposé à faire droit à sa demande; chacun le regardait l'œil étonné, la bouche béante, sans avoir l'air de chercher même un sens à ses paroles, quand tout à coup un vif mouvement se manifesta sur un des points de l'assemblée. Antonio Péraldi, le front nu, le geste véhément, s'était fait jour dans le cercle; il jeta sa bourse de cuir aux pieds de l'improvisateur, et, l'œil enflammé, lui cria d'un ton impératif :

« Chante la liberté et la gloire de la vieille Toscane ! »

Un murmure approbateur se fit entendre, des

bravi éclatèrent dans la foule plus resserrée, et soudain une pluie de piècettes et de monnaie de cuivre tomba autour du Gelmi !

Celui-ci ne se fit point prier. Comme il avait chanté l'illustration des Médicis, il célébra les bienfaits de la liberté, avec autant de chaleur, autant d'entraînement, empruntant même à son improvisation du palais Pitti quelques-uns des vers les plus saillants et les images les plus pompeuses, pour les replacer avec adresse, déguisés, fardés, dans sa nouvelle œuvre. Au reste, n'y mettant nul effort ; républicain de naissance, flatteur par caractère, vaniteux, prodigue et gourmand, il s'inquiétait peu du sujet, et n'était soucieux seulement que de s'attirer l'approbation et les bonnes grâces de son auditoire, quel qu'il fût.

Cette fois, personne n'eut à se plaindre. L'improvisation fut vive et chaleureuse, l'auditoire reconnaissant.

Lorsqu'il eut fini, deux mouvements opposés se firent remarquer dans cette assemblée, composée de gens de même opinion. Les plus timides, effrayés d'avoir écouté jusqu'au bout ces vers audacieux, observaient un silence prudent, et, baissant la tête, interrogeant furtivement du regard les figures qui les entouraient, souriaient ou se troublaient, selon qu'ils y croyaient découvrir des signes de terreur ou de sécurité. Les autres, émus, entraînés, enthousias-

més, sautaient, criaient, riaient, embrassaient le poëte, aux pieds duquel ils ne tardèrent pas à déposer, comme hommage, un monceau de cédrats, de melons *cocomeri* de Pistoie, des mortadelles, des tortues du lac, et toutes les friandises que produisait ou que possédait l'heureuse vallée.

Les deux jolies filles, toujours en observation devant la foule, s'étonnèrent de ne pas voir parmi ces derniers ce fougueux Antonio, dont la brusque exaltation avait seule provoqué une scène qui pouvait n'être pas sans danger pour les habitants de Scarpéria. Elles le cherchèrent des yeux et ne l'aperçurent point, même lorsque le Gelmi, se disposant à reprendre sa route, chargea un mulet à bagages de ses provisions et de sa menue monnaie, et prit congé du pays, en envoyant gracieusement des baisers à ses auditeurs, dont une partie le suivit encore quelque temps, et dont le reste se dispersa.

Antonio était déjà dans la petite cellule qu'il habitait à l'étage supérieur de la maison de son père. Là, accroupi sur une natte, les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains, il se répétait, les yeux fermés, les accents de liberté qu'il venait d'entendre; il se les répétait pour y trouver des instructions, des ordres !....

Il se persuada que l'arrivée du poëte véronais au milieu de cette vallée des Apennins n'avait point eu lieu sans quelque vue secrète de la Providence !

C'est elle qui a guidé l'improvisateur à travers les sentiers périlleux des montagnes, jusque sur la place d'un misérable village, pour qu'il vienne y éprouver le courage d'un pauvre paysan, et, par un mot inattendu, lui arracher le secret de son éternelle préoccupation, faire jaillir l'étincelle du caillou, la foudre du nuage.

Que l'occasion se présente, il ne se contentera plus de rêver; il agira.

En cet instant où les chants de liberté du Véronais bouleversaient ainsi l'âme d'Antonio Péraldi, au-dessous de lui, dans la chambre du malade, la même cause faisait naître d'autres transports.

Lorsque le Gelmi avait fait son entrée dans le hameau, le Mutilé était assis près de sa fenêtre, aspirant la fraîcheur du vent d'est. La rumeur qui ne tarda pas à s'élever sur la petite place ouverte devant lui, attira son attention. Il fut témoin de l'énergique apostrophe d'Antonio, et l'admira. Il entendit le poëte nomade; sa facilité l'étonna; mais la médiocrité de ses vers fut loin de satisfaire cet esprit difficile. Cependant, quand il en vit les effets, lorsqu'éclatèrent les cris répétés d'admiration, lui-même se prit à l'émotion générale : ses idées ambitieuses de célébrité l'assaillirent avec plus de force; la gloire lui parut belle, même au village; il envia ces hommages grossiers, mais sincères, dont on entourait le Gelmi.

Cet homme, lyre vivante, dont chacun pouvait tirer des accords à volonté, était-il doué d'un sens de plus que les autres hommes? Ce talent qu'il avait d'abord dédaigné, il en devint jaloux! Commander ainsi à son inspiration, rhythmer sa pensée, parler librement cette langue divine, dont les plus splendides génies ont longtemps bégayé les mots avant de les pouvoir articuler, voilà ce qui lui sembla un don venu du ciel, le comble de l'art, et le complément d'une organisation poétique!

Mais comment le cerveau pouvait-il suffire à tous ces travaux divers, à toutes ces élaborations successives et rapides de la pensée, nécessaires à l'accomplissement de cette œuvre de révélation subite? Comment l'esprit pouvait-il, d'un seul coup, saisir, embrasser un sujet dans son ensemble, lui marquer ses divisions, le créer dans ses détails, le revêtir de pompe, d'images, d'harmonie; se soumettre à toutes ces actions simultanées, produire enfin le vers léger, tendre, sonore, en préparant celui qui va suivre, grave et majestueux?

Il essaya!

Il s'imposa un sujet; mais ses pensées confuses ne se groupaient qu'avec lenteur. L'expression le fuyait, rebelle, fantasque, capricieuse. Il ne s'élançait en avant que pour s'arrêter, bronchait à chaque pas, timide, irrésolu, décontenancé, voulant toujours régler les mouvements de son imagination,

au lieu de se laisser emporter par elle. Erreur ! car ce n'était plus un coursier bridé, sellé, que l'on guide du mors et de l'éperon, qu'il avait devant lui pour le conduire ; c'était un cheval fougueux, indompté, aux jarrets nerveux, à la croupe bondissante, au poitrail haletant, qu'il fallait saisir par la crinière, monter d'un bond et suivre en aveugle dans sa course inspirée !

Il l'osa ; il y parvint.

Il se reconnut doué au plus haut degré du talent de l'improvisation, cet homme à qui la parole était interdite à jamais ! Les pensées audacieuses, inattendues, naissaient, fermentaient, se développaient avec rapidité dans sa tête, et, pour les peindre, les vers sonores et brillants, étincelants de verve, jaillissaient en foule.... et venaient expirer éteints sur ses lèvres closes et muettes.

Cet état de faiblesse et d'irritation, de force morale et d'impuissance physique, le jeta de nouveau dans un profond abattement, auquel des transports de rage succédèrent ; puis une fièvre ardente le saisit.

Ainsi, deux fois les chants du poëte véronais étaient venus ajouter à sa misère. L'effet n'en avait pas encore cessé pour Antonio.

Dans la soirée de ce même jour, le bruit se répandit parmi les habitants de la vallée, qu'une troupe nombreuse de gens d'armes, commandée

par un jeune seigneur de Florence, avait paru sur la route de Fiorenzuola à la Scarpéria. Chacun pensa d'abord qu'ils avaient été envoyés pour surveiller et repousser les compagnies de bandouliers qui exerçaient leurs ravages de ce côté; mais Maria, se rappelant les récits de Gaétana, fit part de ses soupçons, de ses terreurs à sa famille, rassemblée alors dans la chambre de la gouvernante pour les travaux et les prières du soir. Ces hommes armés, c'étaient les sbires dépêchés sur la trace des deux fugitifs; ce jeune seigneur, c'était le chevalier Sanderino, favori de Médicis!

A ce dernier mot, Antonio, qui avait à peine semblé prêter attention aux paroles de sa sœur, leva la tête; puis il rentra dans sa méditation.

Le vieux Péraldi parut d'abord déconcerté, soit à cause du danger que pouvaient courir ses hôtes, soit par un retour sur lui-même. Cependant il se remit bientôt, prit un ton rassuré, et, tout en interrogeant du regard la figure de la gouvernante, il proposa de mettre sur-le-champ en lieu de sûreté le Mutilé et sa compagne, pour les dérober aux recherches des persécuteurs, ou, arborant ouvertement le saint drapeau de l'hospitalité, d'appeler tout le pays aux armes pour les défendre.

« Croyez-vous, dit la *maestra*, trouver chacun disposé à risquer ses biens et sa vie pour protéger des

étrangers envers lesquels vous-même n'exercez qu'une hospitalité d'aubergiste? »

Le vieillard se tourna vers elle d'un air de mécontentement.

« Aubergiste! murmura-t-il, le descendant de Féruccio!... et à ce nom révéré, le père et les fils inclinèrent la tête, en se la découvrant.

— Béni soit le souvenir de Féruccio! répondit la gouvernante; que le ciel récompense ses mérites, et qu'il nous garde à tous une bonne place dans le saint paradis! Mais ce n'est pas de lui qu'il est question ici. Songeons à nos hôtes!

— A nos amis, ajouta Maria à demi-voix.

— Soit. Mon avis est qu'il ne faut pas les alarmer sans raison. Gardons nos mauvaises nouvelles pour nous. Un coup de lancette peut sauver un malade, un coup de langue peut le tuer. Voici donc ce que je propose : ce Sanderino n'est pas encore près d'ici; laissons aux proscrits leur nuit de repos; demain, avec le jour, on enverra Giacomo en avant, le plus loin qu'il pourra, sur la route praticable aux cavaliers, qui conduit à Fiorenzuola. Il verra, il s'informera, et nous préviendra, en coupant droit par les sentiers des montagnes, qu'il connaît mieux qu'aucun autre habitant de la vallée. Si le danger se détourne, nous laisserons le malade guérir à son aise, et la jeune femme dépenser ici la bonne humeur qui, dit-elle, lui est revenue au milieu de nous.»

Maria, d'un coup d'œil, remercia la gouvernante.

« Que si le péril s'approche, nous ne resterons pas les bras croisés et les pieds enracinés dans le sol devant lui : alors, mais alors seulement, croyez-moi, il faudra sonner le tocsin aux oreilles du pauvre homme malingre et souffreteux, et lui marquer l'heure du départ et la route à suivre. Est-ce votre avis ? »

Chacun approuva, à l'exception d'Antonio, qui, voyant son père renoncer si facilement à ses idées belliqueuses, avait brusquement pris congé de la famille et regagné son gîte.

Au jour naissant, le nouveau projet était mis à exécution, et déjà le pâtre Giacomo voyageait lestement dans l'Apennin, mettant l'oreille contre terre pour entendre le pas des chevaux, ou escaladant le sommet des rochers pour voir de loin briller au soleil les cuirasses florentines.

IX

Le ponte Calvo.

Le Mutilé sommeillait encore, épuisé par ses émotions précédentes; Gaétana, ignorant le danger, prenait plaisir à le voir reposer ainsi, et en attendant son réveil, elle disposait des vases de fleurs dans la *locanda*, rangeant tout, mettant tout en ordre à petit bruit.

Depuis quelque temps l'heure du repas avait sonné. L'hôtellier et sa famille, réunis dans la salle commune, s'étonnaient de la non présence d'Antonio. On attendit quelques minutes encore, et vainement on l'appela; il ne répondit pas; on interrogea les gens de la maison; ils ne l'avaient point vu de la matinée. Péraldi, perdant patience, se décida à dire le *Benedicite* et à se mettre à table sans lui.

Tout à coup les yeux de la gouvernante, levés vers cette partie de la muraille où brillaient, échelonnés,

des fusils de toute espèce, s'y arrêtèrent fixement. Elle resta immobile, la pâleur au visage; une idée de terreur semblait la préoccuper; puis, soudain, avec un geste convulsif, et comme saisie d'une de ces révélations magnétiques de seconde vue qui parfois viennent surprendre les habitants des montagnes, elle s'écria d'une voix retentissante :

« Pourquoi ce vide sur la muraille? une arquebuse a été enlevée de sa place!... par qui?... dans quel dessein? Courez! on tue un homme près du *ponte Calvo!* »

Péraldi et ses fils, dans une horrible anxiété, semblaient attendre qu'elle achevât de s'expliquer; mais pendant quelques instants elle garda le silence. Ses yeux, se détachant enfin avec lenteur de la muraille, s'arrêtèrent tour à tour sur chacun de ceux qui l'entouraient; ensuite elle passa péniblement la main sur son front, et, tombant dans une espèce d'accablement, ne laissa plus échapper que ces mots :

« Il n'est plus temps!... restez!... s'y reprendre à deux fois, quelle horreur!... »

Tous se regardaient avec étonnement, ne sachant encore que conclure des paroles ambiguës de la *maestra;* et cependant, quoiqu'ils n'osassent se communiquer leur pensée, ils s'accordaient sur le sens qu'ils devaient donner à ses révélations, mais sans y ajouter une foi entière, ne pouvant s'expliquer les causes probables d'un si terrible événement.

Un meurtre !... L'absence d'Antonio, l'arquebuse enlevée, disent assez que c'est le plus jeune des fils de Péraldi qu'elle a voulu désigner.

Mais une toute autre idée que celle de l'homicide ne peut-elle avoir poussé celui-ci hors du domicile paternel ?

La chasse ou la cible ne suffit-elle pas pour le retenir ? Il est infatigable, adroit, et ces exercices lui plaisaient beaucoup naguère.

Errant dans les montagnes, il a peut-être rencontré un voyageur égaré, et lui sert de guide pour le remettre dans son droit chemin; car, malgré sa tristesse habituelle, il est bon et bienveillant.

Et après ces questions, les regards se tournent de nouveau vers la *maestra*, comme pour lui demander une réponse plus rassurante, et qui apportât un adoucissement à la blessure faite par elle ; mais elle garde un silence obstiné.

« Mon frère, dit Maria, n'a point d'ennemis; à la vie de qui donc eût-il voulu attenter, ou qui eût voulu attenter à la sienne ?

—Qui sait? répondit en soupirant le vieux Péraldi; avec de jeunes têtes, il suffit parfois d'un mot, d'un geste, et les querelles vont vite et loin entre gens armés. » Mais, se levant précipitamment, se croyant éclairé par une lueur inattendue : « N'a-t-elle pas parlé du *ponte Calvo*, sur la route de Fiorenzuola ?.... Antonio n'a pu aller de ce côté... quel motif l'y eût

conduit? C'est de Giacomo qu'il s'agit. Le malheureux! il y aura rencontré les bandouliers... ou les sbires du Médicis, qui peut-être le prenant pour un espion... ah! pauvre Giacomo! N'est-ce pas cela? Répondez, Léonora (dit-il en s'adressant de nouveau à la gouvernante), c'est de Giacomo qu'il s'agit, n'est-il pas vrai? Pourquoi hier avons-nous écouté vos conseils?... Que n'ai-je suivi ma première idée!... les étrangers seraient en sûreté, et Giacomo... Mais parlez donc!... du moins faites un signe de tête.... Voyons, répondez! répondez! je vous l'ordonne. »

La *maestra* resta immobile, impassible, ne fit point un geste, n'articula point un mot, et parut à peine s'apercevoir de l'injonction qui venait de lui être adressée, d'un ton auquel cependant on ne l'avait point encore accoutumée.

« Malheureux Giacomo! répétait Péraldi, cherchant à se détourner lui-même de ses premières appréhensions; malheureux jeune homme!... Dieu punisse l'assassin! Comment annoncer à sa famille...»

— Ah, mon père! mon père! s'écrie alors Maria, après avoir jeté un regard vers la fenêtre basse de la salle; c'est lui-même! je l'aperçois qui accourt de ce côté.

— Lui? Antonio? mon fils?

— Non, dit la jeune fille avec une profonde émotion... c'est Giacomo.

— Alors, Léonora, que signifiaient donc vos

visions, vos prédictions? Nous avons été bien dupes de nous alarmer si vite des vains propos d'une vielle folle. Votre esprit est dérangé, je n'en doute pas... vous avez rêvé... vous avez menti! cela est certain. » Puis, s'interrompant tout à coup au milieu de cette brusque apostrophe : « Mais pourquoi donc Antonio tarde-t-il tant?... » Et renversant sa tête, il se couvrit les yeux de ses mains, avec un mouvement de désespoir.

En cet instant, Giacomo entra. Il était haletant, essoufflé; mais sur sa figure brillait cet air de satisfaction contrainte qu'apporte toujours avec lui le messager possesseur d'une nouvelle importante, fût-elle même de nature à répandre plutôt l'effroi que la sécurité.

« Les soldats de Florence étaient en route, dit-il; mais sans doute ils ont déjà rebroussé chemin; maintenant le berger manque au troupeau, car le chef de l'escorte a été assassiné.

— Assassiné! répètent Péraldi et ses fils, saisis d'épouvante, et fixant leur regard stupéfait sur la *maestra*, restée dans la même position, toujours muette, et ne paraissant éprouver ni surprise, ni terreur.

— Oui, assassiné, au *ponte Calvo*, ajoute Giacomo; du moins voilà ce qui m'a été répété, car le temps m'a manqué pour aller jusque-là. »

Maria pleurait à sanglots. Elle se rappelait le

mouvement expressif et le départ de son frère, la veille au soir, après qu'elle eut nommé Sanderino comme chef de l'escorte et favori du grand-duc, et ne doutait plus qu'il ne fût l'homicide.

Elle ne se trompait point.

En effet, la bouche de l'innocente enfant avait désigné la victime au fanatique jeune homme, qu'un vague désir de meurtre poursuivait sans relâche. Cette nuit même, il s'était enfui secrètement de la maison de son père, emportant l'arquebuse.

Après six heures de marche, à travers des sentiers montueux, il vit poindre le jour; le brouillard du matin, se dissipant peu à peu, lui permit de s'orienter plus sûrement, et de reconnaître le lieu où il se trouvait. Il côtoyait le mont Badia; et lorsqu'il en eut escaladé le premier versant, il aperçut devant lui le val riant de Mugello, et sur sa droite le mont Crespino. Non loin de là, un triple rang de rochers, prolongeant les derniers embranchements de la montagne, venait s'arrêter brusquement en jets inégaux, en arcades rompues, en promontoires, sur le bord d'une petite rivière qui, dans cet endroit, coupait en deux la route de Fiorenzuola à Scarpéria. Un pont, taillé dans un roc vif, aride, nu, que n'entourait aucune végétation, et que pour cette raison on nommait communément le *pont Chauve* (ponte Calvo), renouait les parties disjointes de la route et rétablissait la communication.

Ce lieu lui parut propice à ses desseins. L'escorte devait inévitablement franchir ce passage. Embusqué dans l'une des sombres cavités des rochers, il dominait le pont, et pouvait d'autant mieux ajuster son coup, qu'il voyait tout sans être vu. De plus, s'il voulait fuir, ces masses granitiques, parallèles au chemin, et n'offrant d'issue que du côté de la montagne, lui présentaient encore un moyen presque infaillible de salut, en forçant à un long détour ceux qui prétendraient le poursuivre. Il résolut donc de demeurer là et d'attendre.

Pour s'affermir dans son projet sanglant, il repassa dans sa mémoire les chants républicains du Gelmi, et tout ce qu'il avait entendu dire à son père des crimes des Médicis, et de la honte déversée par eux sur la mère-patrie!

S'il ne pouvait frapper le tyran lui-même, du moins le coup retentirait dans son cœur, car c'était sur l'un de ses favoris qu'il allait s'essayer. Plus tard, il ferait mieux peut-être!

Ses doutes de conscience dissipés, il fit sa prière du matin, prépara son arme, et attendit avec un calme frénétique le moment d'agir.

Le bruit d'une trompette retentit derrière le mont Crespino, puis cessa tout à coup.

Adossé contre l'angle rentrant d'un rocher qui voûtait sur sa tête et le couvrait d'ombre, Antonio, du haut de sa retraite, le corps à demi penché,

s'appuyant sur son arquebuse, prêtant l'oreille, et l'œil fixé sur une bande de terre jaunâtre qui fuyait en marquant le détour de la route, présentait l'image hideuse du crime qu'anime la vengeance ou la cupidité; et aucun de ces deux mobiles si puissants ne pouvait avoir accès dans son cœur.

L'homme dont il convoitait la vie avec tant d'acharnement, il ne l'avait jamais vu, n'en avait entendu parler qu'un moment, et se rappelait à peine son nom. Une haine, née de l'éducation, de l'esprit de parti, seule l'excitait contre lui. Le connaissant, il l'eût aimé peut-être!

Voilà quelles idées lui vinrent soudain, lorsqu'un hennissement de chevaux, distinct et rapproché, lui fit comprendre que sa victime arrivait.

La cavalcade débouchait sur la route. Il pouvait facilement distinguer à sa tête un jeune homme, à la figure efféminée, aux formes élégantes, et monté sur un genet d'Espagne, qui, ardent, les naseaux ouverts, semblait frémir, indocile, sous la main qui le guidait. Les insignes de l'ordre de Saint-Étienne, suspendus sur la poitrine du cavalier, le faisaien reconnaître assez. C'était lui!

Antonio fit le signe de la croix, prépara son arme, en pressa le rouet; mais déjà sa pensée n'était plus en harmonie avec ce mouvement machinal de meurtre.

Le doute revenait.

L'amour de son pays, sa haine contre ses oppresseurs, quelque noble et grande que fût son intention, lui donnaient-ils bien le droit d'arracher la vie, par surprise, à un être qui jamais ne lui avait fait offense? S'il était poursuivi, atteint, dagué, arquebusé par les soldats, ne risquait-il pas son âme en mourant dans un état d'impénitence? Cependant aura-t-il si longtemps médité, caressé, nourri dans son cœur une idée de force, pour l'étouffer au moment où l'exécution s'offrait facile et certaine? Une action dictée par sa conscience, par ses inspirations d'en haut, lui paraîtra-t-elle tout à coup criminelle, lorsqu'il ne fallait plus qu'oser? Aura-t-il, enfin, quitté de nuit, avec mystère, la maison paternelle, dérobé une arme au foyer domestique, usé pendant six heures ses espadrilles contre les rochers des Apennins, pour venir tranquillement, au soleil, voir défiler l'escorte sur le pont?

Dans cette perplexité d'esprit, une autre résolution lui vint, qui, sans lui faire renoncer entièrement à son premier projet, put tranquilliser sa conscience. Il essaya de tenter Dieu.

Déjà la troupe touchait au *ponte Calvo*, qui n'avait pour parapets que quelques lourds fragments de pierres siliceuses alignées sur ses côtés.

Certain de son adresse et de l'invariable justesse de son coup d'œil, il dirigea le bout de son arquebuse, non plus sur Sanderino, mais sur son cheval,

laissant au ciel le soin de décider du sort du cavalier.

Le coup partit, déchira le poitrail de l'animal fougueux, qui, bondissant tout à coup, désarçonna son maître, et le lança sur la droite, dans la petite rivière coulant de l'est à l'ouest.

Disparaissant aussitôt derrière la ligne des rochers, Antonio s'enfuit, troublé, hors de lui, persuadé que Sanderino avait dû se briser la tête contre les masses de granit qui bordaient la rive et saillissaient même du milieu des eaux. Engagé dans le meurtre et devant en porter la responsabilité, ne pouvant désormais faire un pas en arrière, il ne cherchait plus à en discuter la justice et l'opportunité. Dieu lui-même avait prononcé. Il s'applaudissait de son action, jusqu'à se reprocher alors de n'avoir osé frapper un coup plus sûr.

Marchant ainsi au hasard, en suivant l'escarpement du sentier, il arriva sur les bords de la petite rivière. Là, le vent lui apporta les cris, les imprécations tumultueuses des soldats sur le pont. Un bruit plus rapproché frappa son oreille. Ce bruit, il vient de la rivière elle-même. Aux pieds d'Antonio la vague se gonflait, battait la rive, et semblait incessamment vouloir monter vers lui. Des cercles grandissants agitaient la surface des eaux, sur lesquelles il croyait distinguer comme un mouvement régulier de rames. Masqué par un énorme bloc de roche,

éboulé des hauteurs voisines, désireux de voir, mais tremblant d'être vu, il pensa qu'une barque, chargée de sbires, venait lui couper la retraite. Il voulut fuir de nouveau; sa pensée hésitante refuse de lui indiquer la route à suivre. Indécis, terrifié, il resta en place, s'abritant du rocher et chargeant son arme, mais, cette fois, seulement pour défendre sa vie.

Le bruit cessa, puis, sanglant, meurtri, les vêtements ruisselants, un homme parut soudain devant lui.

C'était Sanderino.

Le courant l'avait entraîné jusque-là, et sans doute, en touchant terre, il se croyait sauvé de tout péril, lorsqu'un coup d'arquebuse le fit tomber sur le sable, en poussant des cris lamentables.

Épouvanté de ces cris et du tumulte qui redouble sur le *ponte Calvo*, voyant déjà briller et courir des hallebardes le long de la crête granitique, le meurtrier, excité au crime par le crime lui-même, sans pitié, sans remords, poussé par une inspiration féroce née de la peur, s'élance, s'acharne sur sa proie, l'achève du couteau, l'égorge impitoyablement.

« Malheureux!.... que vous ai-je fait? Vous tuez un homme mort!.... »

Ces derniers mots sont les seuls qui aient retenti à son oreille; ces mots, encore enivré de sang, il se les répète avec joie: ce sont les mêmes que

prononça son aïeul Féruccio en tombant frappé par l'Espagnol Maramaldo. Il croit dans ce rapprochement trouver la justification de son meurtre, et ne songe plus qu'à l'honneur qui doit lui en revenir aux yeux du vieux républicain Péraldi.

S'enfonçant dans les détours des montagnes, il avait pris des chemins où les chevriers seuls eussent pu le suivre ; mais sa marche en fut doublée, et la nuit n'était pas loin lorsqu'il revit la Scarpéria, et la maison que signalait une branche de pin.

X

Nouvelle fuite.

La consternation régnait plus que jamais dans la maison de Péraldi. L'absence prolongée de son fils donnait tant de poids aux paroles inspirées de la gouvernante, qu'alors nul n'osait en douter. Chacun gardait un silence morne et douloureux, qu'interrompaient seulement de temps en temps de vagues exclamations du vieillard. Une crainte plus forte encore que celle de la culpabilité de son fils agitait son âme : Si la mort de Sanderino avait été vengée !

Plus confiant dans les révélations de la *maestra*, il la consulta à ce sujet ; mais, abandonnée par cette puissance surnaturelle qui l'avait animée un instant, elle ne put trouver de réponse. Alors, cherchant un appui à sa douleur, invoquant tous les saints dont les images étaient sous ses yeux, il avait fait vœu, et juré sur le crucifix, que si son fils revenait à lui,

coupable, mais vivant, il l'enverrait à Rome se purger d'un crime pour lequel il était plein d'indulgence au fond du cœur, car il s'en reconnaissait complice.

On entendit frapper vivement à la porte. Toutes les têtes se redressèrent, et s'illuminèrent d'espérance et de terreur.

C'était encore le pâtre Giacomo, toujours aux aguets; mais cette fois il apportait pour nouvelle le retour tant désiré du fugitif. Il l'avait entrevu qui descendait la colline Verte; et comme la colline Verte est située presque à l'opposite du chemin du *ponte Calvo*, aussitôt, avec la joie que causait l'arrivée d'Antonio, l'espoir revint de le trouver étranger à l'attentat commis. Ce n'était point lui que Léonora avait voulu désigner! Une pensée cruelle pouvait-elle lui venir, à lui, qui, il y a deux ans à peine, pleurait sur la mort de ses mésanges? Sa tristesse habituelle n'était que le résultat d'une disposition passagère d'esprit. Un amour contrarié, peut-être. Cette passion ne suffisait-elle pas pour motiver l'emploi de son temps?

Et, renforcé par tous ces propos rassurants, l'espoir se changeait en certitude.

Gaétana, qui, depuis une heure, témoin des angoisses muettes de la famille, prodiguait à Maria les consolations qu'elle en avait reçues (dans l'ignorance de ses peines cependant), voyait maintenant

éclater les signes du contentement sur la figure de ses hôtes, et se réjouissait de leur bonheur comme elle s'était attristée de leur chagrin, toujours sans en deviner la cause, et sans chercher même à pénétrer un secret qu'on semblait vouloir dérober à sa connaissance.

Ce fut dans ce moment, où l'imagination leur riait à tous, que le meurtrier parut devant eux, pâle, méconnaissable, les traits décomposés par la fatigue, par un long jeûne, couvert de poussière, en désordre, ses sandales à demi détachées claquant sous ses pieds, et les vêtements tachés de sang.

Le vieillard, déjà levé pour courir à lui, à sa vue était retombé sur son siége, les bras encore tendus, mais la terreur sur le visage.

« D'où viens-tu? pourquoi ce retard? lui cria-t-il enfin. Sais-tu que ce favori du Médicis, ce Sanderino!... » Il ne put achever.

A ce nom, Gaétana, effrayée, avait pressé convulsivement le bras de son amie.

Le jeune homme s'avança vers son père, et s'agenouillant devant lui :

« Bénissez-moi, lui dit-il, c'est moi qui l'ai tué! »

Tous baissèrent les yeux. Le vieillard laissa pesamment retomber ses bras, et garda quelque temps le silence. Gaétana, atterrée de surprise et d'effroi, connaissait enfin le mot de cette sanglante énigme, qu'elle ne pouvait cependant encore expliquer.

Toujours à genoux, et promenant un regard étonné sur les siens, Antonio, au lieu de l'admiration qu'il croyait due à son dévouement, voyait sur chaque figure le signe de sa réprobation écrit. L'élan d'enthousiasme qui l'avait fait courir au-devant du meurtre, le commettre, et s'en glorifier hautement, se refroidissait, et le laissait livré à une nouvelle et horrible perplexité.

Il se rappelait les cris de bonheur et les bénédictions qui avaient accueilli le Gelmi célébrant la liberté : « Mieux vaut donc celui qui la chante que celui qui la sert? » se disait-il à lui-même. Et portant une main à son front, de l'autre s'appuyant sur le sol, il resta pensif et découragé.

« Je ne te maudis point, mon fils, dit alors Péraldi, dont une émotion puissante rectifiait alors la raison naturellement exaltée; j'aime à espérer que ton cœur n'a pas dicté la sentence exécutée par ton bras. Les maximes les plus généreuses, en fermentant dans de jeunes cerveaux, y laissent un levain impur. Crois-moi, quand les peuples opprimés se lèvent unanimes, ils frappent sans remords: car le nombre non-seulement fait la force, il fait aussi le droit. Quelques hommes généreux peuvent même se réunir pour tenter de renverser un pouvoir tyrannique; du moins ils échangent leurs lumières, annulent ou mettent à fin leurs projets, et le résultat proclame de quel côté se trouvait Dieu; mais la rai-

son d'un seul n'est jamais suffisante pour décider de l'heure où l'on peut enfreindre cette loi divine qui défend l'homicide. Tu t'es mépris, et moi-même avec toi. Peut-être ai-je semé l'ivraie avec le bon grain. Tu iras à Rome implorer du Saint-Père notre pardon à tous les deux.

— Qu'il soit ainsi fait! s'écria la *maestra*, reprenant tout à coup son ton et sa vivacité ordinaires; qu'il parte! qu'il s'éloigne! car les sbires ne peuvent tarder à se montrer dans la vallée.

— Mais, dit Péraldi, il est sans doute exténué par le jeûne et par la fatigue.

— Qu'il mange, s'il a faim; qu'il dorme, s'il peut dormir! répondit-elle. Pendant ce temps nous préparerons, Maria et moi, sa besace et ses provisions; ses frères mettront les roues à la voiture et harnacheront le cheval. Il est temps aussi que nos hôtes nous disent adieu : ils partiront avec lui. »

Ce n'était point dans ce jour qu'on pouvait négliger les avis de la gouvernante; tout fut ponctuellement exécuté selon son désir; et, comme si le ciel eût pris plaisir à justifier ses prévisions, les préparatifs à peine terminés, une bande de cavaliers entra dans le village.

Heureusement, la maison de Péraldi avait sur le derrière une issue, qui de sa cour conduisait dans les champs.

Péraldi indiqua la route à suivre jusqu'à la fron-

tière, en passant par Castellouchio ; et la *maestra*, en se séparant d'Antonio, lui remit le *bâton du voyageur*, préparé par elle pour le préserver de toute mauvaise rencontre sur la route. C'était un scion de sureau, dans lequel la moelle comprimée lui avait permis d'introduire quelques petites pierres sympathiques et constellées, certaines poudres et des feuilles de verveine en nombre impair.

Son père lui présenta des armes peut-être plus sûres pour sa défense ; mais le jeune homme, détournant la tête, les repoussa de la main. Enfin les trois fugitifs montèrent dans la voiture, après des adieux longtemps prolongés.

Bien avant Castellouchio, le chemin devint impraticable. On dut couper obliquement sur la droite, et, en quelques heures, ils atteignirent une chaussée plus large et plus facile au charriage. Antonio la reconnut, et frémit de tout son corps, mais sans rompre le silence qu'il avait gardé jusqu'alors. C'était la route de Fiorenzuola. Il mit pied à terre ; ses compagnons de voyage en firent autant.

Gaétana, souffrante, abattue, s'appuyait sur le bras du Mutilé, dont les forces commençaient à revenir. La lune se levait, le ciel était pur et semé d'étoiles ; mais la pauvre voyageuse songeait à son destin contraire, et, la nuit, au milieu de ces montagnes qui sans doute avaient été le théâtre du

meurtre, se voyait avec effroi sous la protection du meurtrier!

D'autres pensées la préoccupaient encore, et disposaient son âme à l'attendrissement. Le sort de Sanderino excitait sa compassion. Il n'avait été son persécuteur que par amour, et quelle femme ne sait trouver une excuse aux excès d'une passion dont elle fut l'objet!

Ils marchaient ainsi, Antonio quelques pas en avant, quand soudain Gaétana le vit se rejeter précipitamment de l'autre côté de la route, comme s'il eût mis le pied sur un reptile. Effrayée elle-même, elle regarda quel objet pouvait causer sa terreur, et n'aperçut qu'une croix, taillée grossièrement, plantée sur le bord du chemin et près d'un pont, dans un terrain nouvellement remué. Elle comprit tout, et quittant le bras qui la soutenait, oublieuse des injures, prosternée devant cette croix, elle donna des pleurs à la victime, en priant pour le repos de son âme. Et lorsque, achevant sa prière, elle leva les yeux, Antonio était près d'elle, à genoux, implorant sans doute du ciel ce pardon qu'elle venait d'y envoyer.

Le Mutilé les contemplait, croyant ce double transport de piété né seulement du simple aspect d'une croix.

S'élevant plus haut, plongeant de la pensée dans le ciel, et par delà toutes les étoiles, il y cherchait ce

Dieu au nom duquel un prêtre sans pitié avait ordonné son supplice!

Tous trois se remirent en route. En traversant le *ponte Calvo*, Antonio, hors de lui, crut sentir l'arche s'agiter sous ses pas, voir la montagne vaciller; et son œil épouvanté distingua, se mouvant au milieu des rochers, une forme gigantesque, sous l'apparence d'un jeune homme pâle, sanglant; une croix, celle de Saint-Étienne, brillait flamboyante sur sa poitrine : il était embusqué dans cette retraite que le meurtrier avait occupée le matin même, et à son tour il l'ajustait de l'arquebuse.

Au moindre bruit des flots de la petite rivière, il lui semblait que des voix couraient le long du rivage, murmurant confusément les dernières paroles du mourant. Des vertiges troublaient sa tête, et ce ne fut qu'en chancelant, et comme frappé de folie et d'ivresse, qu'il parvint à traverser le pont.

Il venait de le franchir. Le Mutilé lui fit signe de s'arrêter, et, immobile, prêta l'oreille dans une douce extase. C'était un air de flûte, gracieusement modulé, qu'on entendait dans le lointain ; sans doute un berger du mont Badia, qui charmait sa veille en savourant la beauté et la fraîcheur de la nuit.

Le reste du voyage s'acheva paisiblement.

Sur les limites de la Toscane, après Pietra-Mala, où, dans l'obscurité, des feux magiques semblent sortir de la terre, Antonio prit congé des deux

amants, et suivit le chemin de la Romagne pour gagner le duché d'Urbin à pied, son frêle bâton du voyageur à la main et la besace sur le dos.

Enfin le poëte allait toucher une terre libre et hospitalière, où la proscription ne pèserait point sur sa tête!

Il connaissait à Bologne le célèbre Ulysse Aldrovande, savant philosophe. Il vivrait avec Gaétana, tranquille sous sa protection. Le sage vieillard était aveugle : il lui servirait de guide, et jouirait de la douceur de ses paroles pleines de charme et d'instruction.

Rempli de ces idées, il atteignit le village de Scaricalasino, à l'extrémité duquel s'élevait le poteau qui sépare la Toscane du Bolonais.

Du côté qui lui faisait face, se montraient les armes du grand-duc, avertissant le banni qu'il n'était pas encore à l'abri de la persécution, et que sur ce sol qu'il achevait de parcourir, un homme à la livrée de Médicis pouvait apparaître tout à coup devant ses yeux, s'interposer comme barrière entre lui et ses espérances, ravir sa maîtresse à son amour, et le priver même pour toujours de la vue des montagnes et du ciel.

Mais quelques pas de plus et il braverait tous les efforts des sbires de Ferdinand; il respirerait à longs traits l'air de la liberté, sous la tutelle d'un peuple généreux! Dans ces champs, dans ces plaines qui se

déroulent à ses regards, les murs de chaque cité, le toit de chaque maison, l'ombrage de chaque arbre s'offrent à lui avec leur inviolable droit d'asile ! Là, il jouira du repos, il sera aimé, il sera libre du moins! Il s'élance, joyeux, ranimé, presse le pas, franchit la frontière, et, de l'autre côté du poteau, aperçoit.... les armes de Sixte-Quint!

Sixte-Quint était maître de Bologne. Le Mutilé se trouvait de nouveau dans les États de son bourreau !

Tandis qu'à la Vallombreuse les deux amants ne vivaient que pour eux et retirés du monde, le Bolonais avait passé sous le joug de fer du pontife.

Les proscrits ne pouvaient s'arrêter. Ils ne firent qu'entrevoir la tour penchée de Garisende, et cette chapelle miraculeuse qui, sapée par la mine, monta dans les airs d'un seul bloc, et retomba perpendiculairement sur sa première base. Le poëte parcourut un instant cette péninsule formée par deux fleuves, et où les triumvirs de Rome s'étaient autrefois partagé l'univers, et devant ces grands souvenirs une inspiration ne lui vint pas, son âme resta froide. Il fallait fuir encore!

Le patron d'une barque les reçut à son bord, et le lendemain, après avoir traversé différents canaux, ils prirent terre dans les États de Venise.

XI

La cabane de l'Adige.

En quittant la Scarpéria, Gaétana avait senti s'évanouir ses derniers rêves de bonheur. Sur la route de Castellouchio et de Fiorenzuola, durant sa traversée des champs bolonais, dans cette barque dont la voile latine se tournait vers la terre vénitienne, ce n'étaient ni les souvenirs de sa jeunesse oisive et opulente, ni ses triomphes de vanité, ni ceux qu'on avait préparés nouvellement pour elle dans sa ville natale, qui excitaient le plus vivement ses regrets.

Cette vallée verte, fraîche, apparue d'abord à son premier regard comme dans un songe, et où l'accent de la patrie se faisait encore entendre; le ruisseau bordé de flambes jaunes, la chèvre de Giacomo, la petite place du village, si riante, si animée parfois; les causeries du voisinage, qui venaient la distraire de ses inquiétudes et de ses chagrins, et

surtout sa douce et naïve Maria, voilà maintenant ce que pleurait cette fille du luxe et des arts, qui autrefois ne semblait vivre que d'accords et de parfums, et dont les beautés de Florence avaient été jalouses !

Ce n'est pas que sa mémoire ne la ramenât souvent à ses fêtes sur l'Arno, aux pompes du palais Strozzi, aux promenades du soir sous l'allée de verdure. Songeant sans cesse à la mort de Sanderino, elle revenait malgré elle, par cette pensée, aux souvenirs des jours de sa jeunesse. Sanderino avait été témoin de cette joyeuse et folle époque de sa vie ; et, dans la pitié qu'elle ressentait pour le jeune courtisan, dans les pleurs qu'elle donnait encore parfois à sa fin déplorable, peut-être les regrets que lui inspiraient ce temps où elle l'avait connu, ces plaisirs dont il avait pris sa part, ces succès brillants auxquels il avait lui-même applaudi, entraient-ils pour quelque chose.

Les enchantements d'un monde fastueux, les jouissances modestes d'une vie champêtre, mais active et variée, qui les remplacerait dans son âme? L'amour y suffirait encore; elle se le disait, elle s'efforçait de le croire, et cependant un voile de tristesse obscurcissait son front, ses yeux perdaient de leur éclat, son gracieux visage cessait peu à peu de resplendir sous les vives couleurs de la jeunesse et de la santé : effet des émotions trop fortes et des fatigues du voyage, sans doute.

Arrivés dans les États vénitiens, ils s'arrêtèrent sur le territoire du Padouan, et cherchèrent un asile où la persécution des hommes ne pénétrât point.

Non loin des bords de l'Adige, dans un endroit sablonneux appelé le Désert, et qu'aucune route fréquentée ne traversait, ils découvrirent une cabane solidement construite avec les cailloux énormes que rejette le fleuve, devenu plus impétueux lors de la fonte des neiges du Tyrol. Une terre argileuse, mêlée de sable et de paille hachée, formait le ciment des murailles, recouvertes d'une mousse sèche et blanchie par le temps. Mais de larges amas de joubarbes et de sédum en égayaient la toiture de chaume par leurs touffes jaunes et rouges. Des arbres entiers, avec leur écorce, et dont la hache n'avait touché que la racine et les branches, formaient les soutiens de l'édifice, et venaient même, en guise de colonnes, en décorer le péristyle, autour duquel une vigne vierge étalait ses feuilles étoilées. Deux bancs de gazon ornaient les côtés de l'entrée, tournée vers l'orient.

De là, on pouvait se croire au milieu d'une oasis jetée comme ornement sur cette portion de terre inculte et stérile; car, dans le Désert, les alentours de la cabane offraient seuls à la vue quelques bouquets d'arbrisseaux, et de légers tapis de verdure passementés de fleurs. Une grande quantité de prêles et de plantains aquatiques, qui se multipliaient

sur la gauche, y révélaient le voisinage d'une source.

Au petit village de l'Olmo, situé près du Désert, un marché se tenait chaque matin : on pouvait donc exister là. Que leur fallait-il de plus ? Ils achetèrent la cabane. La bourse commune en reçut une rude atteinte; mais on vit de si peu de chose ! et Gaétana possédait encore un bien dans sa patrie.

Désormais à l'abri des poursuites de ses admirateurs, tranquille dans cette retraite, elle aurait dû y recouvrer ses forces épuisées par son triste pèlerinage. Elle jouissait du repos, et son amant veillait sur elle comme une mère veille sur son enfant. Cependant l'amaigrissement de ses traits, la pâleur de sa figure semblaient s'y accroître de jour en jour. L'œil fixé sur les siens, le Mutilé la contemplait avec une sombre inquiétude, cherchant à plonger dans son âme pour y découvrir la cause de son abattement, et la contrainte qu'inspirait à la jeune fille ce regard pénétrant redoublait son angoisse.

Parfois elle parvenait pourtant, à force de dévouement, à raviver ses élans passionnés; mais tout à coup, au milieu de ses épanchements de tendresse et de ses accès de folle gaieté, les muscles de son visage se contractaient involontairement, et de grosses larmes venaient trahir le secret de ses émotions habituelles.

Parfois aussi, essayant de distraire le proscrit de

ses rêveries poignantes, ses paroles se perdaient avec volubilité dans des récits sans suite et sans fin; son esprit si souple, si bizarre, si naïf, lorsqu'il portait encore l'empreinte de celui qui l'avait formé, lorsque des répliques animées, des exclamations ardentes venaient l'exalter, s'était détendu depuis que lui n'était plus là pour le soutenir et prendre part à ces luttes si variées et si enivrantes de la parole.

Elle-même sentait le vide de sa pensée, et rougissait de ne trouver, pour distraire son poëte, que des observations futiles ou des médisances de femme. Qu'y pouvait-elle? la voix qui faisait vibrer autrefois dans son âme tant de cordes, aujourd'hui muettes, s'était éteinte; le flambeau qui lui avait fait entrevoir tant de vérités sublimes n'existait plus pour elle; l'arbre qui nourrissait et soutenait ses frêles rameaux était là, brisé par la foudre. Livrée à ses propres forces, sa pensée ne la ramenait qu'à des objets puérils, et, dans ses efforts pour s'élever, ne pouvait que battre la terre d'une aile impuissante. Tout était vague et désordonné dans le cœur de la Florentine. Revenue à ses terreurs d'enfance, elle se surprenait même parfois effrayée d'avoir tout abandonné pour suivre un maudit, un excommunié!... Elle triomphait bientôt de cette idée affreuse; mais sa faible imagination, luttant sans cesse contre toutes ses émotions d'instinct, s'épuisait et se refroidissait. Le

découragement s'emparait d'elle, et l'abattement de ses traits, son regard terne, décelaient assez l'état de langueur et de souffrance de son esprit.

Un ver avait piqué à la racine cette fleur si brillante naguère, qui s'étiolait à l'ombre, redemandant son sol natal, et cette atmosphère de louanges et d'amour qui la faisait vivre; un mal secret tarissait lentement en elle les sources de la vie, et ce mal cruel, horrible, c'était l'ennui.

L'ennui! elle mourait de son ennui! Et près d'elle, à ses pieds, dans ses bras, était cet homme dont la pensée de feu, dont l'imagination opulente eussent pu suffire à charmer les loisirs d'un peuple entier. Elle mourait! et cet homme, il sentait en lui mille moyens de la sauver; il avait de ces paroles qui consolent et qui raniment; il avait de ces chants d'amour et de délire qui font croire au bonheur, qui font étinceler les yeux et nous transportent dans un monde d'enchantements et d'illusions. Et rien, rien ne s'échappait de sa bouche, que des sons rauques et confus qui frappaient de stupeur et d'effroi!

Sans doute l'habitude de vivre ensemble, de s'aimer, les avait instruits à se connaître, à se deviner. Un regard, un geste du Mutilé, comme par révélation, communiquait à sa compagne une partie de ce qu'il ressentait; un mot, tracé par son pied sur le sable, suffisait peut-être pour lui faire entrevoir sa

pensée. Mais, entre ces deux âmes brûlantes, ce n'était là qu'une communication glaciale, stérile, brisée, impuissante! Que pouvait ce langage avorté pour ranimer des passions et une vie qui s'éteignaient, et lutter contre ce formidable démon de l'ennui?

Cinq mois entiers elle résista à ce mal destructeur; mais déjà sa beauté était en partie effacée. En contemplant ses lèvres amincies, ses yeux rentrés dans leur orbite, la pâleur de ses traits et de ses mains, on eût pu se demander ce qu'étaient devenus la vie et le sang qui coloraient autrefois de tant de nuances charmantes ce front si pur, ce teint si brillant de jeunesse. Une sorte d'apathie et d'indifférence se lisait dans tout l'ensemble de son être. Immobile, blanche et froide, comme ces figures de marbre ou d'albâtre que la statuaire assied sur des tombeaux, elle n'essayait même plus de dissimuler l'état de son âme; il ne lui restait de force que celle de la résignation.

Sans pousser un soupir, une plainte, assise sur un banc, à la porte de la cabane, les yeux au ciel, et cachant entre ses mains un petit reliquaire qu'elle baisait à la dérobée (c'était un dernier don de l'amitié de Maria, à son départ de la vallée), elle semblait, avec calme et sans regrets, se préparer à la mort. Ses paupières s'humectaient cependant en songeant au sort de celui qui allait rester seul sur

la terre. Mais quel sacrifice possible lui restait-il encore à lui faire?

Aucun.

Dans ses longues rêveries de piété, elle tâchait de se persuader que Dieu veillerait sur lui et le soutiendrait; dans ses instants d'amour, elle aimait à penser qu'il ne lui survivrait pas. Ainsi s'éteignait la jeune fille.

Il le voyait, et d'affreuses tortures déchiraient son cœur. Alors, prenant Gaétana entre ses bras, l'entraînant hors de sa chaumière, et lui montrant à l'horizon un léger nuage qui semblait se diriger vers la Toscane, il lui disait de l'âme et des yeux : « Quitte-moi, va-t'en, va revoir Florence, ta Florence bien-aimée; va te ranimer au sein des arts et du luxe et de l'amour, si un autre amour est nécessaire à ton existence. Dieu ne t'avait point pourvue de tant d'attraits pour venir les ensevelir dans la solitude. Aucun arrêt d'exil n'a été lancé contre toi. Ne donnons pas cette joie au pontife de frapper deux victimes d'un même coup; va-t'en! Puisque ma voix ne peut plus répondre à la tienne, que ma pensée n'existe que pour moi, laisse-moi seul. Ta présence ajoute à mes regrets; elle est pour moi presque un remords. J'ai grand'peine à supporter mon désastre et je souffre de tes maux plus que des miens. Va-t'en!... va vivre! »

Mais la pauvre malade ne le comprenait point, ou

feignait de ne le point comprendre. D'un air étonné elle lui souriait tristement, en regardant le nuage; répondait à ses gestes par de légers signes de tête affirmatifs, et restait dans ses bras.

Elle devait se dévouer jusqu'à la fin.

Depuis quelque temps, Gaétana ne quittait plus sa chambre. Un jour cependant elle voulut sortir, respirer l'air du matin. Appuyée sur le bras de son compagnon, elle visita les environs du Désert. La marche sur une herbe douce et épaisse, la fraîcheur du vent, la vue du ciel et de l'Adriatique, avaient paru lui rendre la force et le courage. Elle parla vivement, et avec intérêt, des arts, et de la musique surtout. Elle devait se procurer des instruments pour charmer ses loisirs et ceux de son ami; puis, après s'être arrêtée quelque temps sur tous ces projets d'avenir, elle en vint encore à rappeler sa première entrevue avec le poëte au palais Strozzi, et ses yeux brillaient de leur ancien éclat, et sa voix devenait pleine et sonore, et elle précipitait le pas. La fatigue la força bientôt de s'arrêter. Elle s'assit au pied d'un tilleul, sur un tertre élevé, d'où l'on découvrait les vallées de l'Adige. Étendu près d'elle, son amant contemplait avec transport, sous sa chevelure noire, agitée par le vent, cette figure pâle, mais toujours belle, et où les couleurs de la santé semblaient près de renaître.

« Dieu nous garde encore des jours heureux, lui

disait-elle; je le crois, notre temps d'épreuve est passé. Le bonheur c'est la santé de l'âme, et celle-là, pour moi, elle semble revenir avec l'autre. Notre désert va me plaire maintenant, car je veux y contracter des habitudes et m'y créer des occupations. Déjà les petits oiseaux s'enfuient moins vite à notre approche; ils viennent d'eux-mêmes au-devant de la nourriture que je leur donne, et un rossignol s'est fixé près de la source. Que j'aime le chant du rossignol! la nuit surtout; il dissipe les pensées noires. Mais il nous faut d'autres voisins encore, plus rapprochés de nous, plus à nous, pour peupler notre solitude et égayer notre cabane. Quand j'étais auprès de ma mère, petite fille, j'avais mes colombes apprivoisées et ma poule favorite, qui me suivait comme un chien suit son maître, qui n'aimait que moi, et qui me laissait toucher ses œufs lorsqu'elle les couvait. Nous en aurons. Nous aurons de plus une chèvre, blanche comme celle du Giacomo. Alors que nous manquera-t-il? Si des idées de tristesse s'emparent de toi, je les chasserai par une joyeuse *canzone*, que j'accompagnerai de ma guitare; puis je travaillerai : les femmes de ce pays composent des ouvrages charmants et légers avec de la paille découpée et nuancée; je les imiterai; j'apprendrai d'elles cet art sans doute facile, et l'argent que j'en retirerai augmentera notre aisance. Alors peu à peu notre domaine s'agrandira ; notre cabane

aura ses dépendances, sa ferme et son verger, que l'eau de la source viendra alimenter au moyen d'un canal ou d'une rigole. Tu ris de mes projets, tu les trouves insensés, parce que tu sais que je ne puis suffire à tant de choses. Mais laisse faire ; je te prépare une surprise, une joie ; j'ai un secret, que j'ai su garder.... Oh ! baisse tes yeux, ne me le demande pas.... Tu le sauras bientôt. »

Elle avait cessé de parler ; un léger assoupissement s'emparait d'elle. Le Mutilé craignit de l'en distraire, et, le bras appuyé sur les genoux de sa convalescente, il rêva, rêva longtemps, et ne sortit de sa rêverie qu'en sentant le petit reliquaire rouler à ses pieds. Il se retourne ; Gaétana était morte.

XII

Francesco.

Un homme se présenta le lendemain devant l'habitation du Mutilé. Il venait de Florence. Cet homme avait été le père nourricier de Gaétana et le serviteur le plus dévoué de sa famille; veuf et sans enfants, il cultivait auprès du *monte Lupo* un petit bien dont la jeune fille avait hérité, lorsqu'il reçut d'elle cette lettre :

« Je n'ai plus que quelques jours à vivre, je le sens; hâtez-vous de vendre la propriété du Mont, et venez nous rejoindre; vous vivrez avec nous, si vous arrivez à temps; avec lui, si je n'existe plus. Si vous m'avez aimée, vous veillerez sur lui, vous le soignerez et ne le quitterez jamais. Que Dieu vous conduise! »

Cet homme avait trouvé la chaumière déserte, et avait passé la nuit à attendre sur le seuil. Au point du jour, il s'était aventuré à parcourir les sen-

tiers qui s'ouvraient devant lui, lorsqu'au détour d'une haie il aperçut le Mutilé, les vêtements en désordre, le front meurtri, souillé de poussière, qui s'avançait, portant péniblement entre ses bras une femme, un cadavre. Il resta immobile, frappé de stupeur. Le Mutilé passa, poursuivit sa route, et regagna sa chaumière pour y déposer son fardeau.

L'habitant du Mont (on le nommait Francesco Nari) l'y suivit bientôt. Il entendit ses sanglots, il vit ses pleurs et l'aima.

Le poëte passa ce dernier jour près de sa compagne morte. La tête de Gaétana reposait sur ses genoux, et lui, la contemplant encore avec ivresse, il regardait ses larmes tomber sur la figure de la jeune fille, humecter ses yeux éteints, et il lui semblait voir ses traits se ranimer; car qui témoigne plus de la vie que les signes de la douleur? Ces larmes, il les effaçait lui-même sous ses baisers; puis il relisait cette lettre, dernier gage d'un dévouement sublime. Alors, amassant dans sa mémoire tous les souvenirs de ce qu'elle avait fait pour lui, appelant toutes les puissances de son imagination pour exalter ses regrets et sa souffrance, il espérait d'en mourir; il sentait sa tête se perdre il se plaisait à penser qu'elle allait éclater sous tant de secousses horribles!

Mais, après ces accès frénétiques de désespoir, il

s'étonnait d'éprouver une sorte de calme. Il se surprenait méditant presque de sang-froid sur les causes mystérieuses qui font dépendre l'existence de l'homme d'un faible dérangement de ses organes matériels, du léger contact des objets extérieurs : car la paroi d'une artère qui s'amollit et se détend, la pointe d'une aiguille, un coup d'air, tout peut le frapper de mort avec rapidité, tandis que cette puissance morale, si forte, si impérieuse cependant, la première de celles qui composent son être, cette pensée qui anime, qui vivifie, qui dirige la puissance physique, ne peut tuer à coup sûr, ou ne tue que lentement.

Ce n'était plus qu'un philosophe devant un cadavre.

Cette glaciale interruption à sa douleur dura peu. Il recommença bientôt à sentir, à souffrir, à pleurer.

Quand la nuit tomba, Francesco, prenant en pitié l'état de son nouveau maître, s'offrit pour donner la sépulture à celle qu'il avait élevée. Celui-ci répondit par un signe de tête négatif. Francesco alors lui fit observer que le corps commençait à sentir mauvais.

A ce mot si cruel, qui sembla pénétrer dans le cœur de l'amant et du poëte pour y détruire ce dernier prestige que la mort même laisse encore après elle, le Mutilé tourna vers lui des yeux enflammés de colère ; puis soudain il croisa les bras,

sa tête retomba sur sa poitrine, et, après un moment de rêverie, il se leva et désigna du geste le sol intérieur de la chaumière. C'est là qu'il ordonnait que Gaétana fût inhumée, car il voulait toujours rester près d'elle, et ne point abandonner celle qui avait tout sacrifié pour le suivre.

Francesco obéit; il souleva les dalles qui formaient le pavage de la cabane, il y creusa avec effort une fosse profonde, et ce fut là, dans cette chaumière isolée, au milieu d'une nuit orageuse, à la clarté d'une lampe que des rafales de vent faisaient vaciller en larges ombres, que le Mutilé, aidé du fidèle serviteur, déposa la noble Florentine, Gaétana la bien-aimée, Gaétana la chanteuse, la belle, la douce Gaétana !

Le poëte espérait finir ses jours dans cet asile et vivre autour de ce tombeau; mais les persécutions des hommes vinrent encore l'en arracher. Le bruit s'était répandu que cette jeune étrangère, qui de temps en temps se montrait aux marchés du village voisin, sur les chemins de l'Adige, l'habitante de la chaumière, la compagne de l'inconnu, venait de disparaître.

Un pêcheur qui, la nuit, jetait frauduleusement ses filets dans le fleuve, racontait que, traversant la plaine dans l'obscurité, il avait entrevu sur le monticule du Tilleul un homme luttant avec fureur contre un autre personnage, dont les vêtements

blancs révélaient assez le sexe. Il avait entendu des gémissements, des sanglots, des cris de détresse, sans doute ceux de la victime.

Que pouvait opposer le Mutilé à tous ces dires du peuple? Où était Gaétana? Pourquoi l'avoir enfermée mystérieusement sous la pierre de la cabane? Si le maudit se faisait connaître, n'était-il point condamné d'avance?

Il fallut fuir de nouveau, et cette fois il était seul, sans autre compagnon que ce Francesco, dont un monde d'idées le séparait, et dont l'âme ne pouvait comprendre la sienne!

XIII

Le poëte.

Il traversa l'Adriatique, gagna Trieste, la Carinthie, et ne s'arrêta qu'à la barrière des Alpes.

Privé d'amour, mais livré tout entier à ces inépuisables souvenirs, aliment du poëte, il ne cherchait plus à comprimer dans son sein le génie actif qui y bouillonnait. C'était là le seul baume dont il pût couvrir ses blessures. Ses regrets, ses malheurs, ses souffrances, tout redevint poésie; il en adoucissait l'amertume en les chantant. Gaétana exista encore pour lui; il réédifia l'idole inspiratrice, non plus seulement sur la terre, mais dans l'air, dans les cieux, lui donnant tour à tour pour piédestal la pelouse fleurie des vallées ou le front des étoiles, la voyant monter et grandir au milieu de la légère vapeur qui s'élevait au-dessus des cascades, ou courir sur les nuages de pourpre qui se développaient à l'Orient.

Les tableaux gigantesques dont il vivait entouré, ces arbres qui bravaient la tempête et verdissaient sur des volcans éteints, ces neiges séculaires qui couvraient le sommet des monts Noriques, ces rochers qui pendaient sur l'abîme, ces belles nappes d'eau qui scintillaient d'azur sous le soleil, ce soleil même qui se couchait à l'horizon, dans une mer de feux, au milieu de ces îles lumineuses, tout se transformait en vers pour lui, tout subissait en lui, malgré lui, la forme métrique : il pensait en vers, il pleurait des vers!

Errant au milieu de ces solitudes alpestres, face à face avec son génie, sa verve s'allumait à ces spectacles sublimes; mais sa pensée, trop froissée encore par les émotions positives, ne savait point s'arrêter et s'étendre, et, distraite, bondissait d'objets en objets, effleurant tout, et tombant sans cesse, pour se relever sous une autre forme.

Une grande idée, dont les développements eussent fourni un sujet complet, ne pouvait encore se fixer dans ce cerveau ébranlé par tant de sensations douloureuses.

Cependant bientôt son imagination ardente concentra ses rayons. Depuis quelque temps, il allait s'asseoir et rêver sous un groupe de sapins jetés sur le versant des montagnes. Le vallon qui s'ouvrait devant lui, borné par une ceinture rocheuse, brillantée de silex et de mica, était crevassé dans toute

sa longueur par les eaux pluviales qui descendaient des Alpes. Une végétation vigoureuse s'y était établie ; de hautes herbes, parsemées d'arbustes, y croissaient variées, nombreuses, sur un terrain vierge et sauvage.

Il aimait ce vallon ; l'habitude d'y entretenir ses rêveries lui faisait croire que l'image de Gaétana lui apparaissait là plus volontiers qu'ailleurs ; et puis il connaissait ces rochers, ces sapins, ces eaux ; ils n'éveillaient plus en lui d'idées nouvelles, et lui permettaient de se livrer avec plus d'abandon à ses hallucinations poétiques.

Le matin, quand l'obscurité noircissait encore la base des montagnes, quand les vapeurs humides qui couvraient la terre s'élevaient plus transparentes, nuancées par les réflexions d'un beau ciel, il se complaisait à s'abandonner à toutes les illusions de son esprit. Alors les pics des Alpes qui surgissaient autour de lui, les rochers qui cernaient le vallon, le ciel et tous les spectacles de cette nature si imposante, n'étaient plus que de magnifiques décorations, au milieu desquelles, sous ses yeux, dans le brouillard de la vallée, s'agitaient des êtres bizarres, confus, rêves de son imagination.

Donnant un corps, une âme à tous ces fantômes vains, Gaétana était la puissance épique, mystérieuse, dont la parole retentissait au milieu de ce

chaos pour en créer un monde. Déesse, fée, magicienne, elle descendait, et, à sa voix, les arbrisseaux, les grandes consoudes et les chardons aux longs bras couverts de soies blanches, semblaient emprunter tout à coup des formes humaines, étranges; dans ses visions, le poëte les revêtait d'ornements et de draperies de tous les genres, de tous les siècles; il les couronnait de casques, de toques et d'aigrettes brillantes; il les couvrait d'écharpes, de baudriers et de cuirasses; il voyait luire des yeux noirs, enflammés d'amour ou de vengeance; il voyait briller des armes, des flambeaux; flotter des drapeaux et des banderoles; il entendait le son des cors, des harpes et des psaltérions; puis, au loin, dans les bas-fonds, se ruaient devant lui des monstres informes, sphinx, hippogriffes et centaures; puis, si le vent fraîchissait et faisait onduler les hautes herbes, si le bouquetin des Alpes qui courait se désaltérer aux ravines, inaperçu sous les roseaux, les agitait en laissant derrière lui une trace mobile, ou, sur son passage, brisait du pied quelqu'un de ces héros fantastiques, alors c'étaient le tableau des batailles, les lignes mouvantes de la cavalerie; tout devenait bruit et action pour lui; il entendait le choc des armures, la voix des chefs, les cris des mourants; il avait des chants de guerre et de gloire pour les combattants, des chants de mort pour ceux qu'il avait vus tomber.

Mais soudain le soleil, se montrant au-dessus de la ceinture de rochers, désassombrissait la vallée; ses rayons, plongeant dans le brouillard, s'y brisaient en reflets de pourpre et d'or, comme dans un prisme éclatant; alors les premières créations du poëte disparaissaient tout à coup; son imagination, entraînée dans une autre carrière, lui montrait, au milieu d'un nuage resplendissant d'arcs-en-ciel et d'auréoles, des troupes d'ondins et de sylphides, qui montaient, s'élançaient, unis, en gerbes animées, et, les membres enlacés, mêlant leurs chevelures, s'abreuvant de rosée et de lumière, jouaient dans la vapeur, s'y roulaient en cercles, étalant leurs bras et leurs seins nus, ou, tournoyant en spirale, s'élevaient, colonne vivante, pour soutenir le trône diaphane de leur reine.

Sur ce trône apparaissait, dans l'éclat de sa beauté céleste, Gaétana la magicienne, la flamme au front, et faisant étinceler au soleil sa tunique éblouissante de rubis et de saphirs!

Mais les souvenirs de l'amant venaient contrarier bientôt les illusions du poëte; la baguette créatrice s'évanouissait; les joyaux et le clinquant disparaissaient des vêtements de la jeune ombre: ce n'était plus que la Florentine, Gaétana la chanteuse, la Gaétana du palais Strozzi, avec sa bouche humide et ses sourires enivrants; puis soudain un voile de pâleur s'étendait sur ses traits; la fraîcheur et les

sourires de la jeune fille s'éteignaient comme les joyaux de la magicienne, et sur ce trône des sylphides ne reposait plus qu'un cadavre décharné, que rongeaient les vers.

Alors devant le rêveur épouvanté tout s'effaçait, et le Mutilé rentrait dans son monde de misère et de douleurs.

Ainsi, ce génie actif, puissant, mais bizarre, inégal, incomplet, ne recevait encore son impulsion que du hasard; ce cerveau fécond, mais malade, ne savait enfanter que de folles visions : rien de régulier, rien de ce qui sentait l'effort et le travail n'existait en lui. Il ne le cherchait point; pourquoi l'eût-il cherché?

Cependant, à travers ces créations désordonnées et confuses, au milieu de ces fantômes vacillants de la vallée, une grande idée avait surgi, d'abord inaperçue, mobile, passagère; mais il la retrouvait sans cesse, se mêlant à toutes ses visions comme une réalité au milieu de chimères, comme un être doué de raison confondu avec des aliénés.

Sans qu'il le voulût, d'heure en heure il la sentit se développer en lui, plus forte, plus féconde, grosse de faits et de combinaisons, et dévorant autour d'elle tout ce qui n'était pas elle.

Cette idée, il la couvait malgré lui. Bientôt elle s'empara de toutes les puissances de son esprit; elle se fixa dans sa tête, elle s'y cloua. Il l'emportait dans

les montagnes et dans la plaine, dans son sommeil et dans ses veilles. Pour s'en affranchir, il résolut de se livrer à elle, de la mettre à exécution et d'en être quitte. Il devint poëte de patience. Il médita son plan, d'abord simple et borné; mais chaque jour ses dimensions s'élargissaient; de nouvelles créations venaient prendre rang parmi les autres, sans qu'il se sentît la force de les repousser; car tout, dans son travail, lui semblait porter le caractère du génie défini par Platon : « l'ordre dans la grandeur. »

Il commença enfin cette œuvre immense; il s'y attacha avec transport, avec amour, vécut au milieu de ses héros comme au sein d'une famille qu'il s'était donnée, se rapprochant d'eux par un lien d'autant plus solide qu'ils étaient passionnés comme lui, qu'il avait distribué sur eux toutes les nuances de son caractère si mobile, si varié. Ses joies d'enfant, sa timidité de jeune homme, ses exaltations de poëte et d'amant, sa fierté sauvage, ses ardeurs de vengeance, de plaisir, son calme de philosophe, il les avait tous marqués de ses différentes empreintes : il se retrouvait en eux, il les retrouvait en lui !

Aussi, quand le moment de l'inspiration lui venait, avec quel accent de vérité, avec quelle chaleur d'âme il les faisait agir et parler ! Combien il se sentait lui-même saisi d'enthousiasme devant son propre ouvrage !

Mais ces vers si beaux, si sonores, qui les entendra jamais? Qui pourra jamais leur payer le tribut d'admiration qui leur est dû? En sera-t-il donc toujours réduit à ses propres applaudissements?

Doué de deux existences actives, c'est sur lui-même, sur lui seul, qu'il peut essayer l'effet de ses rhythmes: il est le chantre, il est le juge. Cet élan sublime, échappé de son cœur, est retombé sur son cœur et l'a brisé; ses larmes ont arrosé ce passage touchant qui ne fera point couler d'autres larmes. L'harmonie de ses vers restera inconnue, même à ses propres oreilles!

Trois ans entiers il travailla sans relâche à ce grand œuvre; et quand il fut terminé, loin de se sentir affranchi d'un poids pénible, ainsi qu'il l'avait d'abord espéré, il s'aperçut qu'il venait d'ajouter à ses maux un supplice plus cuisant, plus durable que tous les autres; car il s'était mesuré avec son génie, et de ce jour seulement, et après cette lutte prolongée, il en comprenait l'étendue, la force et l'éclat. Il se répétait son poëme; il passait des jours à se le redire lentement d'un bout à l'autre; il en scrutait les détails, il en saisissait l'ensemble, et les rapides pulsations de son cœur, le feu qui lui montait au visage, ses transports, tout lui révélait les beautés et le grandiose de sa conception.

Et il croyait entendre une voix interne murmurer: « Tu es poëte comme le Dante et comme le Tasse,

près de lui, exécutant avec fidélité les derniers ordres de sa jeune maîtresse. Il prenait soin du Mutilé par devoir et par attachement, car il l'aimait à cause de ses malheurs. Mais, lorsque le produit de la vente du petit bien de Gaétana vint à s'épuiser, il se trouva dans un grand embarras.

Jamais son maître n'avait paru s'inquiéter de l'emploi de cet argent et de la durée qu'il pouvait avoir. Le bon Francesco ne put se résoudre à lui annoncer ce nouveau désastre.

Le poëte passait le jour à errer dans les montagnes. Francesco résolut de lui laisser ignorer l'épuisement de sa bourse, de louer au premier venu le reste de vigueur de ses bras, et de travailler à son insu pour le faire vivre.

Il devint ouvrier, manœuvre, homme de peine!

Mais bientôt le travail manqua. La terre et les hommes se reposaient après la moisson rentrée. Un seul moyen lui restait :

Il se fit mendiant!

Chaque jour, suivi de Ligio, chien alerte, intelligent, au museau de renard, au poil noir et soyeux, qu'un chasseur de chamois, mort sous les neiges, avait livré à la merci des passants, seul être au monde dont le Mutilé reçût encore les caresses, Francesco allait tendre la main dans des hameaux perdus, éloignés, où sa figure, étrangère à tous, ne pût compromettre la fierté du malheureux qu'il

servait, et qui, depuis quelque temps, sans qu'il s'en doutât, ne vivait plus que d'aumônes. Mais bientôt la bienveillance même ferma sa porte devant l'héroïque quémandeur. « Vous n'êtes point de ce village, lui disait-on; chaque pays nourrit ses pauvres. — Êtes-vous pèlerin? nous ne vous devons que le passage et le retour. »

Francesco regagnait alors sa demeure, triste, déconcerté; et, comme si Ligio eût deviné sa pensée, il marchait à ses côtés, l'oreille basse, jetait un regard dolent sur la sacoche vide, sans exiger sa pitance accoutumée. Quand le Mutilé revenait, Ligio se dressait devant lui, espérant peut-être que l'un aurait été plus heureux que l'autre; puis, désabusé, il léchait ce bras sans main qui ne pouvait lui offrir la nourriture.

Après plusieurs tentatives infructueuses, le désespoir s'était emparé de Francesco. Ne voyant plus de remède au mal, inutile désormais à son maître, il se souvint qu'il avait des parents et des amis au mont Lupo. Mais comment prendre congé de celui qui allait perdre sa dernière espérance? Comment lui révéler l'horreur de sa situation? Il n'en eut pas la force, et, préférant s'exposer même au soupçon d'infidélité plutôt que d'être témoin un instant de plus d'une douleur pareille, il s'enfuit comme un malfaiteur, lui dont la vertu modeste méritait tant d'admiration!

A peine en marche, cependant, il s'aperçut que Ligio l'avait suivi, selon sa coutume. Il ne voulut point priver l'abandonné du seul ami qui lui restât encore. Revenant sur ses pas, il indiqua au chien, par un geste connu, le sentier des montagnes : c'était lui dire d'aller à la recherche du rêveur et de le ramener. Ligio avait l'habitude de ce manége : il obéit, joyeux, s'élança avec vivacité, bondissant, flairant, aboyant, visitant tous les endroits le plus fréquemment parcourus par le Mutilé ; et Francesco, allongeant le pas, poursuivit sa route commencée.

XIV

Retour à Rome.

Oh! nous n'insulterons pas au poëte jusqu'à le présenter en proie aux besoins matériels. Un temps se passa pendant lequel il vécut comme d'ordinaire, s'apercevant à peine du départ de Francesco; puis un jour, l'hôte dont il habitait la maison lui dit qu'il avait besoin d'argent, et ne pouvait plus le loger ni le nourrir : il attendait, disait-il, un parent qui devait séjourner chez lui en se rendant aux fêtes du jubilé à Rome.

Effectivement, depuis quelque temps des bandes de pèlerins traversaient les chemins praticables des Alpes, venant de Saltzbourg et de la Styrie, et se rendant à Rome, à pied, en tournant le golfe de Venise.

Le Mutilé suivit une de ces bandes et s'y mêla. Il avait des compagnons presque aussi pauvres que lui; mais dans les hameaux qu'ils traversaient, la

charité publique se hâtait de venir au-devant d'eux, en faveur du but de leur voyage, et dans les villes ils recevaient leur nourriture à la porte des couvents. Ligio vivait au milieu des pèlerins, et, quoique n'obéissant qu'au regard de son maître, il était caressant pour chacun à l'heure des repas.

Lorsqu'on fut près d'entrer dans les États pontificaux, le proscrit se rappela son arrêt d'exil ; mais il avait soif de Rome ; il voulait revoir les lieux où il avait rêvé la gloire, où il avait été heureux près de Gaétana.

Que pouvaient les hommes? lui ôter de bien-être et même de liberté? Lui ravirait-on ses souvenirs? Le monde qu'il habitait n'était-il pas là, à lui, en lui ?

Il continua sa route, peu soucieux des regards investigateurs de ses concitoyens. Qui donc sous cette barbe noire, épaisse, en désordre, sous ces vêtements en lambeaux, eût pensé à reconnaître le brillant secrétaire du riche Norsini ?

Après avoir franchi le *ponte Molle*, d'où Constantin aperçut la croix lumineuse dans les cieux, arrivée devant la porte du Peuple qui, cinq ans auparavant, avait vu passer ce chariot traînant la justice du pape, la troupe des pèlerins, sans prêter la moindre attention au magnifique spectacle que lui offraient la place triangulaire, et le cours, et cette longue perspective de portiques et de palais,

entra dans Rome, les yeux baissés, psalmodiant des cantiques, récitant des litanies, et, après s'être prosternée sur le pavé de la ville sainte, se dispersa pour aller visiter les églises.

Livré à lui-même, le Mutilé gagna rapidement *Ripetta*, longea les bords du Tibre, cherchant son ancienne demeure, et il ne la trouva plus. Il remonta vers la ville, il la parcourut sans pouvoir la reconnaître : tant partout une main puissante avait transformé, régularisé, nivelé les rues tortueuses et le terrain montueux de la vieille cité ! Il visita les marchés, les places publiques, et partout, les fontaines, les colonnes, les obélisques, les statues colossales, semblaient surgir à ses yeux pour attester le génie et l'activité de Sixte-Quint.

La capitale du monde chrétien se redressait avec orgueil sur les débris de l'ancienne Rome ; saint Pierre et saint Paul avaient remplacé sur leurs hautes colonnes Antonin et Trajan ; la croix dominait les cirques, les amphithéâtres ; et la coupole tracée par Michel-Ange, exécutée enfin par Fontana, sur l'ordre du pontife, illimitait l'horizon romain, et, sur le faîte du monument le plus prodigieux élevé par les hommes, venait d'associer à la gloire du Bramante et de Raphaël celle du prêtre-roi, Sixte le Grand !

« Il vivra dans la postérité, se disait le poëte avec rage ; tant que dureront ces marbres et ces bronzes,

on répétera son nom! Et qu'a-t-il fait? Il a spolié les grands, il a pressuré la misère du peuple pour en extraire des trésors; puis, avec de vils artisans, des chevaux, des bœufs et le génie de Fontana, du fond de son palais il a ordonné à ces aqueducs immenses de sortir de terre, à ces obélisques de se relever sur leur base, au Vatican de s'élargir, à la coupole de s'élancer dans les nues; et tout cela lui donnera la gloire! tandis que moi, moi qui n'ai rien emprunté aux hommes pour édifier l'œuvre née de mes entrailles, moi dont la pensée a suffi pour construire un monument qui devait être impérissable, je mourrai inconnu, méprisé. Mon nom déjà est mort : ma bouche ne peut plus le prononcer, ma main ne peut plus l'écrire, et ma figure, décomposée par la douleur, ne le rappelle plus même au souvenir de mes anciens amis. Et c'est ce prêtre qui m'a tout ravi! Sans lui, peut-être, en ce moment, Rome entière retentirait de mon arrivée, et cette foule, qui passe près de moi avec indifférence, s'arrêterait pour me contempler, et s'écrier : « Voilà le poëte!... » Et le père, me désignant du doigt, dirait à son fils : « Regarde-le, car un jour « viendra où, vieillard, tu seras fier de pouvoir dire « à tes enfants : *Je l'ai vu!* »

« Romains, vous vous prosternez aux pieds de mon bourreau; vous l'admirez dans ces édifices pompeux qu'il a cimentés de vos larmes et de vos

sueurs. Ah ! si vous saviez ce dont il vous a privés, votre admiration se changerait en haine. Ma gloire eût été la vôtre, celle de toute l'Italie, et cette gloire ne vous eût rien coûté ! »

C'est sous l'arc de Septime-Sévère que le rêveur achevait sa boutade, entre les débris des temples de la Concorde et de Jupiter-Tonnant, lorsqu'en relevant les yeux, il aperçut devant lui le Capitole. Il y entra, et le premier objet qui frappa ses regards, ce fut la statue de Sixte-Quint, consacrée au pontife par la reconnaissance du peuple.

« Déjà !... » se disait le poëte avec indignation ; et son geste furieux semblait menacer l'effigie de bronze, lorsqu'il fut détourné de ses pensées haineuses par des paroles sorties d'un groupe placé non loin de lui.

« Sa statue est debout, du moins, disait un des spectateurs.

— Le sera-t-elle longtemps ? répliquait un autre. Laissez faire ; le peuple est l'ouvrier qui détruit le plus facilement son ouvrage. »

Et un troisième interlocuteur : « Debout !... C'est ainsi que voulait mourir ce singe mitré de Vespasien ; mais Sixte le Grand, le maître *Urbis et Orbis*, avait oublié qu'il existe une puissance devant qui fléchissent les rois et même les papes, qui ne craint ni les bourreaux ni les excommunications : c'est la fièvre.

— Silence ! impies ! reprit ironiquement la pre-

mière voix; la fièvre nous a rendu le bon cardinal de Montalte; et si Vespasien mourant se sentait devenir Dieu, celui-ci commence à se sentir devenir saint. La canonisation vaut l'apothéose. Respect à celui qui vous faisait peur hier encore, et qui portera la parole là-haut avant vous.

— Ne vous y fiez pas, s'écria un autre; il est capable d'en revenir, et de répéter sur son lit d'agonie la scène du conclave. Quant à moi, quoique tout le monde soit admis aujourd'hui à visiter le pape moribond dans son humilité, je me suis bien gardé d'en essayer, dans la crainte de le voir se relever tout à coup et entonner de nouveau,

D'une voix de Stentor,
Le *Veni*, *Creator*,

comme a dit la chanson... »

Le poëte n'en a pas entendu davantage. Il a franchi l'enceinte du Capitole : il est déjà dans la rue, marchant à grands pas, et cherchant de l'œil ce palais où se meurt Sixte-Quint!

Les flots de peuple, amoncelés autour de *monte Cavallo*, le lui ont bientôt indiqué. A travers les pèlerins et les mendiants de Rome, pressé, heurté, coudoyé, il tente de se frayer un passage jusqu'au grand portique; mais les diverses impulsions données à la foule agitent, sur la place, toute cette multitude d'hommes, comme par une double force attractive

et répulsive de flux et de reflux. Il avance pour reculer aussitôt; porté un instant par le courant qui se fait jour vers l'entrée, il se sent tout à coup entraîné bien loin de là par un courant contraire, et ballotté par ces vagues sans cesse réagissantes les unes sur les autres.

Il résiste, il patiente, et, après une longue attente, pénètre enfin avec effort dans la cour, gagne les vestibules, et là, quitte de tout ce mouvement, contraint de tenir sa place, d'attendre son tour, de suivre la ligne des visiteurs, la pensée lui revient plus nette, et il se ressouvient.

Il se trouve, lui proscrit, lui maudit, dans ce palais Quirinal où il n'est entré qu'une seule fois, pour en sortir LE MUTILÉ! Il entrevoit, au fond du long corridor, la porte basse et ferrée de ce cachot où des hommes l'avaient transporté jeune, brillant, lui dont la parole enivrait, lui dont les vers avaient déjà fait tressaillir Rome. Là, ces hommes s'étaient fixés, attachés à ses membres roidis : ils avaient entr'ouvert sa bouche de force, et pressé des fragments de liége sous ses dents; puis, avec une tenaille, ils avaient saisi sa langue, et ils l'avaient coupée, et ils l'avaient cicatrisée par le fer ardent, et la hache avait abattu ses poignets.

Voilà ce dont il se ressouvient.

Alors un mouvement se fait sentir dans la bande des visiteurs. On avance : il se laisse entraîner hors

du vestibule, franchit l'escalier principal, et, malgré sa poignante préoccupation, il est frappé du désordre et de la confusion qui règnent dans les appartements qu'il traverse.

Partout les meubles ont été enlevés, les murs même dépouillés de leurs tentures écarlates et de leurs crépines d'or, par les parents et les domestiques du pontife, jaloux de s'assurer, avant sa mort, leur part dans un héritage que le peuple leur dispute souvent. Les visiteurs, pèlerins et mendiants, ont fait main basse sur le reste, et les nouveaux venus, furetant du regard dans tous les coins et jusque sur le plancher, semblent s'être présentés au Quirinal bien moins dans l'intention de voir mourir un pape que d'avoir leur part du butin.

La pièce où gisait Sixte-Quint était la seule qu'on eût à peu près respectée. Une sorte de grandeur et d'éclat semblait relever encore ce dernier sanctuaire où l'illustre pécheur devait rendre son âme à Dieu.

D'un côté de l'appartement se tenaient ses cardinaux et les chefs de ses gardes en grand costume; de l'autre, les clercs de la chambre, les notaires apostoliques et les membres de sa maison; au milieu, le souverain pontife, Sixte le Grand, gisait sur un lit de paille, entouré des pénitenciers de Saint-Pierre, qui, en longs manteaux de deuil, portaient des flambeaux à la main, comme s'ils attendaient

déjà le corps pour le descendre au caveau funèbre. Ainsi le pontife lui-même l'avait ordonné.

Lorsqu'il s'était senti atteint mortellement, son premier mot avait été celui de l'orgueil humain : « Il faut qu'un prince meure debout!.» Il croyait pouvoir toujours trôner et jouer jusqu'à la fin le rôle brillant qu'il s'était tracé. Terrassé par la maladie, il redevint humble, voulut donner au monde le spectacle de sa mort chrétienne, et cacher sa pourpre sous la paille.

Sa vanité n'y devait rien perdre.

Sur cette couche de misère se lisaient bien mieux les hautes qualités qui l'avaient distingué pendant sa vie; et ceux qui assistaient là, guettant sa dernière heure, malgré sa posture modeste et son air de résignation, voyaient encore en lui l'illustre décorateur de Rome, et le maître sévère qui les avait fait trembler.

Le Mutilé entra.

A peine a-t-il jeté un regard douteux sur cet appartement lugubre, que, malgré le changement apporté par le temps et la circonstance, il reconnaît cette salle de justice où le terrible pontife a prononcé son arrêt. Ses genoux tremblent et son cœur bat avec violence.

Il croit entendre retentir à ses oreilles les cris déchirants de Gaétana. Tout ce qu'elle a souffert, tout ce qu'il souffre lui-même, tout ce qu'il doit souf-

frir.... sa gloire au néant.... Gaétana morte! viennent se présenter devant lui, d'un seul trait, dans un seul tableau, rapide, complet, plein d'angoisses, comme le rêve du désespoir. Il lève les yeux, cherchant le puissant Sixte-Quint sur son estrade; puis il les baisse, et le voit à terre, pâle, défaillant. Un mot, un geste de ce moribond peut le tuer encore; mais que lui importe la vie? Il écarte la foule, rompt son rang et s'avance vers lui.

Quelques pèlerins avaient été admis à l'honneur de baiser les pieds du saint-père; on le laisse approcher.

Alors il s'agenouille devant le lit du mourant, se courbe sur lui, en écartant les cheveux qui voilent sa figure, contractée par la haine et le désir stérile de la vengeance.

Sixte fait un mouvement d'horreur, mais ne le reconnaît point.

Le Mutilé, les yeux étincelants, lui montre ses moignons nus et sa bouche vide.

Sixte s'épouvante.... Cet homme!... cette salle dans laquelle, à son tour, il attend le suprême arrêt, tout le glace de terreur! Il va donner l'ordre de chasser ce fantôme du remords.... il ouvre la bouche; mais lui aussi il est muet! Il essaye un dernier effort, veut faire un geste; mais lui aussi il est privé de l'usage de ses mains! La paralysie le retient immobile et froid. La justice de Dieu et

elle des hommes se manifestent dans ces deux mi-
érables créatures mises en regard l'une de l'autre.
a puissance et le génie se sont rencontrés pour se
ıontrer leur néant ! La victime et le bourreau n'ont
u même se maudire !

Sixte ferma les yeux pour ne le plus voir, et ne
es rouvrit pas.

XV

Le triomphe.

Le lendemain, le cardinal camerlingue, armé du marteau d'or, brisait l'anneau du pontife ; et tandis que la cloche du Capitole annonçait à la ville éternelle la mort du pape, sa statue de bronze tombait en éclats sous les marteaux du peuple.

Ce fut une fête dans Rome.

On pouvait enfin se livrer en toute sûreté à la censure des actes du défunt : aussi ce fut un débordement public d'injures contre lui ; chacun lui reprocha ses exactions, ses cruautés, sa justice semblable à la vengeance, la condamnation de tant d'illustres citoyens.

Dans cette litanie de martyrs, le poëte s'attendait incessamment à entendre son nom prononcé, et à voir les Romains se soulever d'indignation au souvenir de son supplice ; mais, soit que le coup qui n'avait atteint qu'un individu obscur leur parût de

trop peu d'importance, soit que le châtiment infligé au satirique eût semblé mérité, ou que déjà cet événement se fût effacé de leur mémoire, nul ne songea à le rappeler. Il prit ses compatriotes en haine.

Le nouveau pape avait relevé les excommunications et les arrêts d'exil lancés par son prédécesseur. Mais les hommes pouvaient-ils désormais donner au Mutilé ce qu'il avait espéré d'eux?

Lorsqu'il s'était présenté devant la demeure de son ancien patron, on l'avait méconnu ou voulu méconnaître; il s'était vu chasser du palais Norsini. Que lui restait-il à implorer quand le peuple qu'il avait voulu venger, l'homme pour lequel il avait affronté les bourreaux, restaient froids et sans souvenirs devant lui?

Il recommença à chercher la solitude, passa ses nuits sous quelque portique ou dans une grange écartée, seul, abandonné du monde entier, même de son chien; car Ligio s'était lassé d'aimer celui qui ne pouvait ni le nourrir, ni le caresser, et il avait rejoint la bande des pèlerins.

Quand venait le matin, le Mutilé gagnait la campagne de Rome et les bords de la mer, et rentrait dans son monde de poésie et d'illusions.

Doué d'une mémoire prodigieuse, et sans cesse préoccupé de son poëme, il passait les jours à en recomposer, à en nuancer le tissu flexible. Tel site

sauvage et pittoresque qui frappait sa vue, le clapotage des flots qui venaient mourir à ses pieds, en les couvrant d'une blanche écume, le cri lointain d'un pâtre, le chant d'un oiseau, tout, malgré lui, venait lui prêter de nouvelles couleurs pour son grand tableau.

Parfois, il l'embrassait lentement dans son vaste ensemble, ajoutant, retranchant dans les parties qui semblaient pécher contre l'harmonie générale de l'ouvrage; parfois, il le dépiéçait machinalement vers par vers, pesant sur chaque mot pour le remanier et le polir, sans songer quel prix attendait tout ce travail; et plus ce travail avançait vers la perfection, et plus l'oubli auquel il était condamné d'avance navrait et brisait le cœur du poëte!

« Mais d'où lui venait donc tant d'impuissance? diras-tu, toi, critique au cœur de glace, qui, devant la peinture d'une grande infortune, ne sais trouver que des paroles de dédain et de raillerie. Cet homme de génie est entièrement privé d'intelligence et de bon sens! A défaut de ses mains, que ne se sert-il de ses pieds pour écrire, et pour transmettre son chef-d'œuvre à la postérité?

— Sans doute! répéteront les esprits faciles, toujours prêts à se laisser convaincre par la logique du sarcasme; manque-t-il d'exemples de scribes et de peintres même, qui ont employé ce moyen? Pourquoi le Mutilé ne les a-t-il pas imités? »

Pourquoi? c'est que ceux-là avaient une langue pour exprimer leur désir, du temps et du repos pour le mettre à exécution. Pensez-vous donc que cet art exceptionnel n'exige point un long et pénible apprentissage? Et quel moment eût trouvé le proscrit pour se livrer à cette étude de patience? Était-ce lorsqu'il gisait sur le chariot des condamnés sur la route de Rome à Viterbe? Était-ce lorsqu'un sentiment frénétique de jalousie le torturait dans la Vallombreuse ou lorsque la fièvre le terrassait à la Scarperia? Était-ce enfin sur le chemin qui mène de la Scarperia à Bologne, ou sur celui qui conduit de Bologne à Venise? Dans le désert du Padouan, direz-vous; dans la cabane de l'Adige?...

Oui!... lorsque Gaétana mourait sous ses yeux! Mais à Florence, comme dans la cabane de l'Adige, il n'était pas encore le grand poëte; et il était toujours le proscrit! Et s'il eut à se servir de ses pieds, ce fut pour fuir!

Dans les Alpes, quand, plus tard, de hautes inspirations le saisirent, si, pour se trouver face à face avec des fragments de son œuvre, il essaya de tracer des vers sur le sable, le vent ne dut-il pas les effacer à mesure qu'ils s'achevaient? Et qui donc eût pu les recueillir? Qui eût voulu l'aider dans un semblable travail sans en connaître l'importance? Avait-il des paroles pour séduire, pour convaincre? Avait-il de l'or pour payer? Non, il vivait seul, il vivait pauvre!

Francesco comprenait à peine son geste et son regard; il ne savait que l'aimer et le plaindre. Un paysan lettré, à cette époque, eût été réputé vassal de l'enfer! Silence à la raillerie! Le pontife, croyez-le, avait bien calculé sa vengeance.

Un jour que le Mutilé passait devant l'église de Sainte-Marie-Majeure, il vit la foule en sortir, et se rappelant que là reposaient les restes de Sixte-Quint, il entra pour y chercher une distraction de haine. Sur les côtés du monument funèbre, le sculpteur avait représenté la Piété et la Justice, comme images emblématiques des vertus du pontife. Le poëte s'indigna. La majesté de la basilique, la fraîcheur du lieu, les derniers sons de l'orgue qui murmuraient en s'affaiblissant sous les longues voûtes, et, courant en bouffées sonores, d'arcades en arcades, remplissaient la vaste enceinte d'une mélodie expirante; le bruit monotone et lointain des pas des fidèles sur les dalles de marbre, leur sourde rumeur sous les porches du temple, le calme et le silence qui y régnèrent bientôt, attiédirent l'irritation de ses pensées.

Il s'étonna d'éprouver des impressions d'une douce quiétude: son esprit, exalté par la solitude et par la vie contemplative, devait s'ouvrir facilement aux émotions religieuses. Il se rappela les croyances naïves de Gaétana, ses terreurs superstitieuses, qu'alors même il ne trouvait pas sans charmes, et il

se les rappela pour essayer de les comprendre et de les sentir.

Agenouillée devant une image de la Vierge, l'élève de Galilée, dans cette image qu'un ciseau habile avait empreinte d'un caractère de douceur céleste et de beauté angélique, crut retrouver les traits de sa Florentine; et comme son imagination animait, vivifiait tout, faisait de tout une réalité, son cœur battit, et il passa des heures d'extase aux pieds de la statue.

Bientôt son temps s'écoula, partagé entre ses promenades du rivage et la chapelle de Marie. Après avoir en poëte, en créateur, en maître, ordonné, régularisé son monde à lui, il venait, néophyte timide, pécheur repentant et soumis, se prosterner aux pieds de la Vierge. C'était sa Notre-Dame de Consolation, son amie et sa confidente au ciel, et il avait pour elle des hymnes sublimes de ferveur et de tendresse, où, au milieu de la poésie éclatante des prophètes, perçaient des expressions brûlantes d'une passion humaine: car tout était flamme et délire dans son cœur; ses baisers et ses soupirs se mêlaient à ses prières; il aimait, il adorait la Vierge: c'était là son second, son dernier amour.

Il lui dédia son poëme.

Elle, du moins, pouvait lire dans sa pensée, le comprendre et correspondre avec lui. Il en récitait intérieurement pour elle les plus beaux passages;

Marie était là, près de lui, qui souriait à ses inspirations et s'enivrait à ses chants. Alors, dans ses transports extatiques, il chargeait sa nouvelle amante d'être son divin interprète, sa messagère céleste. Il composait des cantiques pour les chœurs des anges, et croyait entendre déjà la milice des séraphins répéter ses vers au bruit sonore des mondes et de l'harmonie des sphères.

Mais un doute le saisit.

Ce génie dont il se glorifie et qui fait son tourment, s'il n'existait pas! Cette gloire qu'il attendait des hommes et dont il importune le ciel, s'il ne l'avait pas méritée! Qui pouvait lui donner la certitude de sa supériorité? Sur quelles âmes, sur quelles oreilles avait-il pu essayer l'effet de ses créations? Quelques traits satiriques, déjà oubliés, et dont le succès peut-être était dû à la haine qu'inspirait Sixte-Quint, pouvaient-ils lui servir de garant pour son génie?

Non!

Quel auteur médiocre ne s'est enthousiasmé de l'excellence de ses productions? Pourquoi lui, homme de fougue et de passion, serait-il plus exempt qu'un autre d'un excès d'orgueil ou d'une erreur vaniteuse?

Ces pensées eussent dû apaiser dans son cœur sa soif ardente de célébrité. Qu'était-il donc pour tant gémir, pour tant se plaindre du sort et des hommes?

Un misérable pamphlétaire qu'un puissant du monde avait châtié; une de ces existences communes qui passent inaperçues, sur lesquelles la société ne fonde rien, desquelles elle n'attend rien. Alors il rentrait dans la foule de ces malheureux, victimes de leur imprudence, ou de la sévérité des lois, ou de la tyrannie des hommes. Puis il revoyait cette image de la Justice placée sur le tombeau de son ennemi. Il devait se résigner.

Mais le pouvait-il? Ses désirs frénétiques de renommée, cette gloire impossible qu'il poursuivait, c'était son âme, c'était sa vie! il n'existait que par eux. Comme le dard enfoncé avec force dans les flancs du soldat, l'en arracher, détruire la cause de son mal, c'était hâter sa mort. Ainsi, cette idée désolante, ce doute de lui-même ne lui apparaissait que comme un supplice ajouté à tous les autres.

Son doute allait s'éclaircir.

Toute la ville de Rome s'émouvait pour une grande fête. La foule du peuple se portait vers le Capitole, dont la route était bordée de riches tentures et jonchée de rameaux. Les maisons pavoisées montraient leurs balcons chargés de femmes brillantes de charmes et de parure. De nombreuses cavalcades parcouraient les rues en agitant de légères banderoles; et les cris mille fois répétés : *Au Capitole! au Capitole!* retentissaient partout.

On allait y couronner la production la plus distinguée des muses italiennes, au dire des experts nommés à cet effet, et procéder à cette auguste cérémonie qui n'avait point été renouvelée depuis la mort du Tasse.

Déjà, sur les places publiques, des hommes, montés sur des bancs de pierre ou sur les bornes équestres, déclamaient à haute voix, devant les cercles d'auditeurs dont ils étaient entourés, l'ouvrage jugé digne de cette grande ovation populaire.

Chacun, selon ses idées et son goût, blâmait, approuvait, censurait librement tel vers ou telle tirade, relevait la beauté de tel passage ou de telle expression, et prétendait réformer ou consacrer le jugement des premiers examinateurs. C'étaient des saillies, des murmures, des exclamations, qui souvent forçaient le lecteur de s'interrompre.

De l'un de ces aréopages en plein vent, des applaudissements partirent tout à coup avec force et unanimité. Le Mutilé s'approcha et prêta l'oreille. On relisait à haute voix des fragments du poëme couronné.

Les vers déclamés lui parurent beaux et harmonieux ; mais il lui sembla les avoir déjà lus dans un ancien auteur ; il s'aperçut même que la plupart étaient depuis longtemps dans sa mémoire, car il anticipait, en se les disant, sur le récit du déclamateur ; puis, ses idées s'éclaircissant, il en vint à ne

plus douter que ces vers ne fussent de lui, de lui-même : il en était l'auteur !

Il se rappela les essais de sa jeunesse, ces intercalations verveuses dont il ravivait autrefois les productions languissantes de son patron. Il les entendait ! Les acclamations enthousiastes redoublaient autour de lui ; les battements de mains, les *bravi* répétés faisaient retentir la place. Il crut rêver, il crut que ses sens l'abusaient, et tenta de percer la foule pour arriver près du lecteur.

Mais, au Forum comme au sénat, chacun tient à sa place. Ses vêtements inspiraient peu de confiance, ses tentatives pour se faire jour importunaient les auditeurs attentifs ; on le repoussa rudement, en le poursuivant d'apostrophes grossières.

« Loin d'ici le mendiant !... de tels vers sont-ils faits pour de telles oreilles ?... Loin, bien loin, le *mentecatto*, le *meschinetto !* »

Il rejoignit un autre groupe. Là, les mêmes passages excitaient les mêmes transports ; les cris, les trépignements, les contorsions italiennes, témoignaient assez vivement de l'enthousiasme général. L'admiration qu'excitaient ces parties brillantes de l'ouvrage faisaient passer sur les défauts de l'ensemble et la faiblesse des autres détails. Et ces vers tant applaudis, seuls ils étaient de lui !

Le Mutilé ne pouvait plus s'y méprendre ; son génie avait reçu le baptême du peuple ; il était re-

connu de ses contemporains. « Ah! se disait-il, à la fois navré de joie et de douleur, s'ils pouvaient savoir combien la jeune Muse qui bégaya, qui jeta négligemment ces vers misérables, a grandi depuis! Que diraient-ils donc de mon œuvre à moi, à moi seul, de l'œuvre glorieuse de ma jeunesse et de *ma* force! »

Pendant ce temps, le cortége du triomphateur s'avançait, cortége pompeux et bizarre, où, comme aux jours du tribun Rienzi, l'ancienne et la nouvelle Rome semblaient s'être réunies pour fournir les costumes, les ornements, et dicter le rituel du cérémonial.

Les timbaliers du pape ouvraient la marche; puis venait une cavalcade de jeunes seigneurs en manteaux de velours, en pourpoints chamarrés d'or; puis une autre cavalcade cuirassée, armée de piques, portant des casques ombragés de plumes blanches et rouges, comme les soldats de Pharsale.

Une foule tumultueuse, où, près des riches habits de ville, se montraient le capuchon du moine et le manteau couvert de coquilles du pèlerin, où s'agitaient, se heurtaient, confondus en l'air, le labarum des empereurs et la croix de Saint-Pierre, les faisceaux consulaires et les bannières des saints, suivait.

On voyait ensuite s'avancer gravement une dépu-

tation des autorités principales de la ville, les membres des diverses congrégations, les camériers du pape, escortant le sénateur et le prélat gouverneur de Rome, protégés par une double haie de sbires et de hallebardiers.

Sur de hauts chevaux richement caparaçonnés, et qui agitaient avec fierté leurs sonnettes d'argent, se tenaient deux hommes, vêtus de la tunique et du manteau des empereurs, jetant au peuple de petites médailles et des pièces de monnaie, en criant : *Largesse au nom du poëte !*

A ce cri, le Mutilé, livré de nouveau à son avidité frénétique de gloire, s'était élancé au milieu de la foule attentive et silencieuse, et, appelant à lui l'attention de tous, se plaçant devant leurs pas, sous leurs yeux, par ses gestes multipliés, par l'expression de sa physionomie, il tentait de leur faire comprendre qu'à lui seul étaient dus les honneurs du Capitole. Chacun, le prenant alors pour un fou ou pour un baladin, jetait sur lui un regard de mépris ou de dégoût, détournait la tête, et, se dressant sur la pointe des pieds, le cou tendu, cherchait à plonger sur la ligne du cortége, pour y voir l'auteur couronné.

Celui-ci parut enfin sur un char à l'antique traîné par quatre chevaux blancs. Alors les fanfares sonnèrent, le canon du château Saint-Ange se fit entendre, la multitude poussa des cris de joie, et de

celui dont la mort seule l'avait séparée ? Francesco, qui, vers cette époque, visita la cabane de l'Adige, trouva la chaumière debout, la porte close ; mais la dalle qui couvrait le tombeau avait été soulevée, et le corps de la Florentine n'y reposait plus.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

I.	Pasquin et Marforio	Page 1
II.	Gaétana la chanteuse	15
III.	La Vallombreuse	24
IV.	La chapelle	33
V.	La cour de Florence	46
VI.	Les Apennins	68
VII.	L'hôtellerie	86
VIII.	L'improvisateur	101
IX.	Le ponte Calvo	112
X.	Nouvelle fuite	124
XI.	La cabane de l'Adige	134
XII.	Francesco	145
XIII.	Le poëte	150
XIV.	Retour à Rome	163
XV.	Le triomphe	174

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.